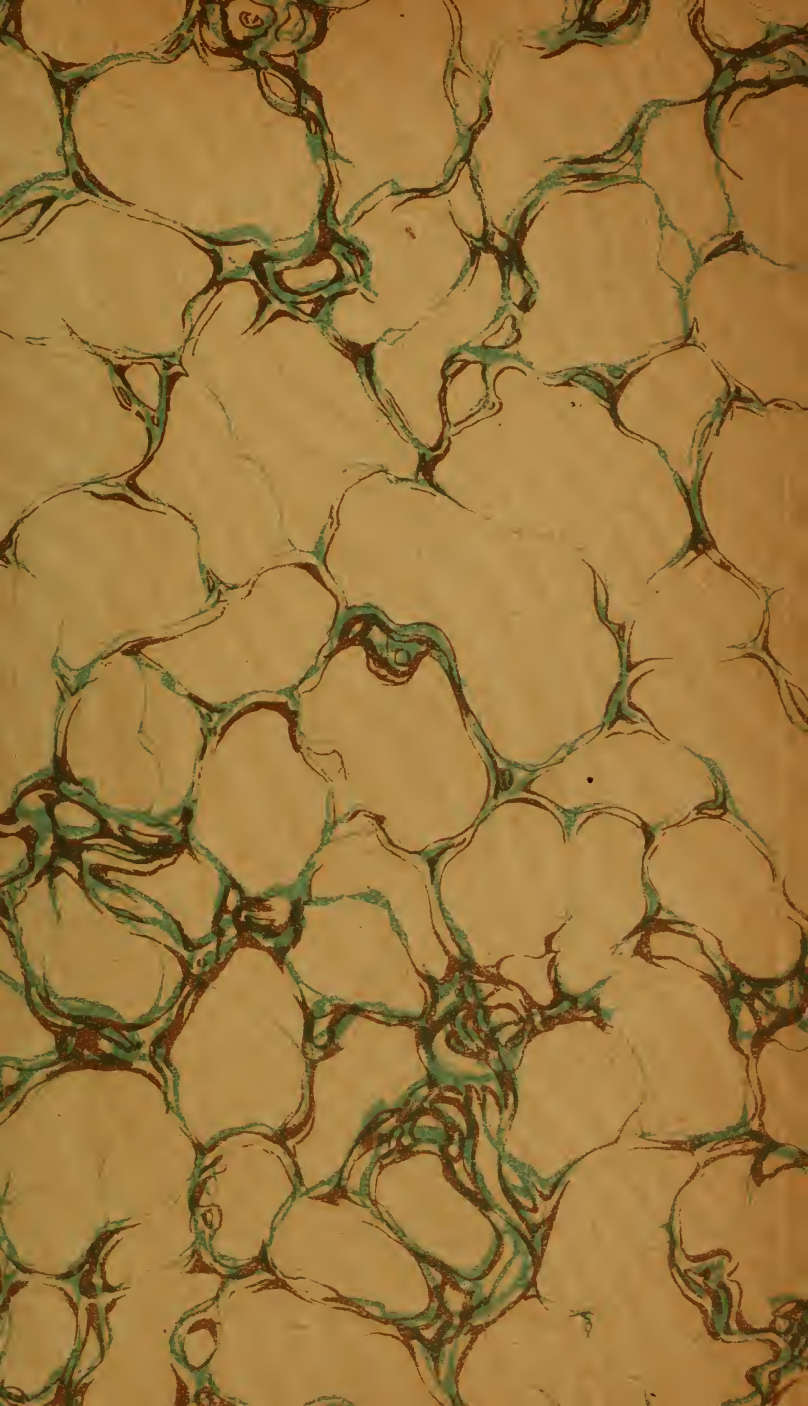
U d'/of OTTAWA
39003011256400



ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAS
uOttawa
LIBRARY ANNEX
M. L.
WIENSIS

SERMONS

INÉDITS

MONSEIGNEUR FREPPEL

ÉVÊQUE D'ANGERS

SERMONS

INÉDITS

ŒUVRE POSTHUME

TOME PREMIER

P
4C
4
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS

A. ROGER & F. CHERNOVIZ, ÉDITEURS

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

1896

DROITS RÉSERVÉS

BX
1756
.F727
1896
v.1

PRÉFACE

Quand Mgr Freppel mourut, le 22 décembre 1891, son écrin littéraire renfermait déjà trente-trois volumes (1). Quinze avaient paru avant 1870 ; puis, comme une série de bonnes récoltes grossissent d'année en année le fonds du moissonneur, dix-huit tomes d'œuvres épiscopales et parlementaires étaient venus s'ajouter aux leçons, aux polémiques, aux discours de l'ancien professeur de Sorbonne. On s'étonnait de voir germer tant de livres d'une vie relativement courte, où l'action n'avait pas tenu moins de place que l'étude et la parole. Néanmoins, dans les cartons de l'Évêque d'Angers, il restait encore d'abondantes réserves ; si bien que, depuis sa mort, on a pu, sans glaner trop ras, trouver matière à neuf autres

(1) *Cours d'éloquence sacrée* (10 vol.) ; *Sermon sur la vie chrétienne* (1 vol.) ; *Conférences sur la Divinité de Jésus-Christ* (1 vol.) ; *Œuvres oratoires et pastorales* (11 vol.) ; *Œuvres polémiques* (9 vol.) ; *La Révolution française à propos du centenaire de 1789* (1 vol.)

volumes (1). De ce nombre est l'ouvrage que nous offrons au public sous le titre de *Sermons* de Mgr Freppel.

Certains jugeront que nous avons été quelque peu téméraires, en éditant beaucoup de manuscrits que l'auteur avait craint ou négligé de produire, et dont peut-être il avait perdu la trace. De fait, quand un écrivain s'est acquis de la distinction dans les lettres, c'est souvent compromettre la gloire du maître que d'exposer à la critique les essais du jeune homme.

Nous répondrons d'abord que ce jeune homme fut maître de bonne heure. A l'âge où d'autres cherchent péniblement leur voie à travers l'obscurité d'un début, l'abbé Freppel n'était pas sans renom dans le clergé de Paris. En 1852, il avait 25 ans : déjà, il avait été professeur à l'École des Carmes et supérieur d'un collège libre à Strasbourg ; il venait d'obtenir au concours une stalle de chapelain à Sainte-Geneviève, poste d'honneur où il connut les applaudissements du *quartier latin*. Ses *Conférences* à la jeunesse n'indiquent point un médiocre talent. En 1855, âgé de 28 ans, il occupait à la Sorbonne la chaire d'éloquence sacrée ; et l'on peut dire qu'il jouissait dès lors, et comme professeur et comme prédicateur, d'une réputation qui ira toujours grandissant. Or, les sermons que nous publions aujourd'hui, avec quelques

---

(1) *Bossuet et l'éloquence sacrée au* XVIIe *siècle* (2 vol) ; *Commodien, Arnobe, Lactance ; fragments divers* (1 vol.) ; *Conférences de Sainte-Geneviève* (2 vol.) ; *Sermons* (2 vol) ; tome XII des *Œuvres oratoires et pastorales* ; tome X des *Œuvres polémiques*. Ajoutons que M. l'abbé Merklin, aumônier des Dames de l'Assomption, à Paris, a eu la bonne pensée de résumer tout le cours de Sorbonne en un volume in-8o, intitulé : *Les Pères de l'Église des trois premiers siècles ; Portraits et notices, extraits du Cours d'éloquence sacrée de Mgr Freppel.*

allocutions postérieures, appartiennent à cette époque déjà brillante, comprise entre les années 1852 et 1859 : *a priori*, il y avait donc chance de trouver parmi eux des compositions de valeur.

Ensuite nous ferons remarquer que nous n'avons pas puisé à pleines mains, et sans discernement, dans les discours qui nous restent de cette période initiale. Quelques-uns sont des notes informes ou paraissent inachevés ; d'autres, ceux-là surtout qui sont antérieurs à 1852, ne méritent guère d'aller aux presses ; beaucoup enfin ont été tellement pillés ou mutilés par l'auteur qu'on n'en retrouve plus la suite. Qui dira dans quel désordre gisaient tous ces manuscrits troublés par vingt déménagements ? Mais, pourtant, à travers cette paille nous avions l'espoir de trouver du bon grain. Nous avons élagué résolument ce qui était ou trop défectueux, ou incomplet ou de minime importance. Après ce premier triage, en rapprochant comme dans un jeu de patience des fragments de même encre et de même écriture, des feuilles plus ou moins numérotées, nous avons pu reconstituer, dans leur texte intégral, les sermons qui remplissent nos deux volumes. Nous devions au lecteur ces explications : il appréciera si nous avons fait d'heureux choix.

On voit que nous n'avons dans ce recueil que la moindre part des sermons de Mgr Freppel. Il en a laissé perdre un grand nombre ; il en a utilisé beaucoup d'autres, les meilleurs sans doute, pour ses discours de circonstance, panégyriques, oraisons funèbres, allocutions de toutes sortes. Qu'il se servît de son fonds de réserve, c'était assurément son droit et nul ne l'en blâmera. Tout orateur agit de même. Obligé de parler sans cesse, souvent presque à l'improviste, il s'estimait heureux

d'avoir, comme on dit, du pain sur la planche. Si le temps de la réflexion lui manquait, il tirait à la hâte, de ses liasses jaunies, une idée générale que jadis il avait mise en forme pour quelque vieux sermon. Mais la feuille envolée ne revenait plus au tiroir et le discours primitif restait démembré. C'est ainsi que nous ont échappé la plupart de ses instructions de Carême et d'Avent, et plusieurs panégyriques dont nous retrouvons à peine quelques fragments épars.

M. l'abbé Freppel prêcha beaucoup durant les dix-huit années de son séjour à Paris. Ni le ministère très doux et très fructueux qu'il exerçait à Sainte-Geneviève auprès des étudiants, ni les graves travaux de la Sorbonne ne suffisaient à son activité dévorante. Puis, comment résister au flot des solliciteurs ? A Paris, pour peu qu'un orateur se révèle, il s'aperçoit bien vite qu'il ne s'appartient plus, et les piédestaux ne manquent point à sa gloire. Le vénérable M. Deguerry, curé de la Madeleine, fut de ceux qui, dès le principe, contribuèrent le plus à mettre en évidence l'abbé Freppel et qui lui firent l'honneur de l'apprécier davantage. L'Évêque d'Angers lui en garda toujours une affection reconnaissante. « C'est dans cette même église de la Madeleine, disait-il en 1873, que j'ai débuté il y a quelque vingt ans, jeune prêtre de l'Alsace, arrivé à Paris sur l'invitation d'un Prélat dont le zèle et l'esprit d'initiative égalaient la bonté. La chaire où je viens de monter fut la première qui s'ouvrit devant moi, et celui qui voulut bien m'y introduire était l'un de ces hommes dont le souvenir ne s'efface plus jamais du cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de les connaître. Il aimait la jeunesse et se plaisait à l'encourager ou à l'aider de ses conseils, comme il pouvait d'ailleurs lui servir de modèle

par sa parole et par ses actes..... Pour moi, qui plaçais son amitié parmi les bonheurs de ma vie, je n'approchais jamais de cet homme si simple et si grand sans me sentir meilleur (1). » C'est à la Madeleine que ce jeune prêtre de 26 ans donna, pour la première fois, le Vendredi-Saint de l'année 1854, devant le plus bel auditoire de Paris, son *sermon des Sept Paroles* (2). On sait que, dans ces sortes de discours mêlés de symphonies, l'orateur doit savoir se plier aux exigences un peu théâtrales de la piété parisienne et, sous peine de passer pour inhabile, achever son dernier mot sur les coups de trois heures, signal de la prostration. L'abbé Freppel réussit aussi bien qu'on pouvait l'espérer. Il prêcha au moins deux Carêmes à la Madeleine (1863 et 1867), un Carême (1855) et deux Avents (1854 et 1859 ?) à Saint-Roch. Son carême des Tuileries (1862), sur la *Vie chrétienne*, est le seul qui soit imprimé. Comme la renommée de l'orateur fait d'ordinaire les bonnes quêtes, on le retenait à chaque instant pour des sermons de charité : on le demandera même de Mulhouse et d'Orléans. Fêtes patronales, adorations perpétuelles, retraites d'hommes, toutes ces solennités qui animent la vie paroissiale étaient prétextes à l'inviter. On trouvera, dans notre recueil, un écho de ces prédications multiples. Pour le classement nous avons adopté l'ordre des sujets, sans tenir compte des dates : il ne faudra donc pas s'étonner si des discours qui se suivent ne se ressemblent parfois ni de ton ni de forme. Au surplus, cette variété ne saurait déplaire et peut prêter à de curieux parallèles.

---

(1) Disc. en faveur du patronage cathol. des Alsaciens-Lorrains ; *Œuvr. orat. et past.*, III, 184, 185.

(2) *Sermons*, T. I.

Ces sermons, qui donnèrent à l'abbé Freppel son premier éclat d'orateur, n'ont point été revus ni corrigés par lui : il est fort probable qu'il en eût élagué plusieurs ou même qu'il n'en eût publié aucun de son vivant. Sa gloire s'était couronnée de tant de palmes vigoureuses, qu'elle pouvait négliger les jeunes pousses. Puis, chaque auteur arrive à se faire des habitudes de style qui sont sa marque distincte devant l'histoire et aux yeux de la critique. La plume de Mgr Freppel avait appris très vite et avait perfectionné par l'usage une certaine façon d'écrire qu'il jugeait être la bonne et qu'il voulait être la sienne. De là vient qu'il se sentait moins d'attrait pour les œuvres de sa première manière. Nous ne prétendons point qu'il eût tort, mais nous avons pensé que le public se montrerait moins sévère et suivrait avec intérêt la progression d'un beau talent.

Qu'il y ait des imperfections dans ces pages, écrites non pour être lues, mais pour être parlées, nous le reconnaissons sans peine. Concevrait-on qu'il en fût autrement ? Tel discours s'embarrasse d'idées générales et de lieux communs, oubliant d'aller droit au but. Ici ou là, l'expression, toujours correcte, souvent étincelante, conserve un peu d'emphase, ou bien l'auteur pousse trop loin l'effort pour produire sa phrase et son effet. Peut-être aussi, à vouloir tout expliquer, abuse-t-il quelquefois de la raison *a priori*, voisine de l'esprit de système : c'est l'écueil d'une logique inflexible qui, tenant le milieu du fil, n'a de cesse qu'elle n'ait touché les deux bouts.

Mais, combien de qualités rachètent ces légers défauts ! Le style est net et de bonne venue, cherchant plutôt à éclairer qu'à éblouir. Professeur même en chaire, l'abbé Freppel s'applique avant tout à instruire l'auditoire et à faire pénétrer la doctrine : ce qu'il voit d'un œil lucide, il

le présente dans un jour excellent. Cette transparence de l'idée fut toujours sa principale force : quiconque a manié la parole ou la plume conviendra que c'est l'art difficile et la marque du vrai talent. Or, un prêtre qui perçoit clairement la beauté de nos dogmes, et dont l'esprit s'est comme imprégné des divines lumières de la foi, arrive naturellement à l'éloquence. Tel est le cas de Mgr Freppel. A part quelques mouvements où la rhétorique se laisse encore deviner, on sent que la chaleur vient d'une conviction profonde ou d'une indignation généreuse. Comme il se plaît à flageller devant la crèche l'orgueil des sophistes, philosophes aux vues étroites, qui feignent « de se scandaliser de cette apparition de Dieu dans la chair ! » Quand il dépeint « la grande procession de l'humanité vers Dieu », les gloires et les déchéances de notre nature, les ignominies et le triomphe de la croix, ses tableaux ont de puissants reliefs et des traits qui enfoncent. Regardez ces deux peuples que Dieu a menés par la main sur le mont du Calvaire :

« Ils sont là, sous le gibet du Golgotha, l'un tenant en main ce flambeau de la foi qui l'aveugle au lieu de l'éclairer, l'autre, ce glaive des batailles qui va se retourner contre lui et se briser entre ses mains. Ils sont là, ces deux plus hauts représentants des vieux âges, le peuple juif avec son temple, ses Écritures et ses quinze siècles de vie prophétique et de royauté divine ; le peuple romain avec son sénat, ses consuls, et ses huit cents ans de vie guerrière et de souveraineté terrestre..... Ils sont là, debout au pied de la croix ; toutes les nations y sont avec eux : grand Dieu ! que vont-ils faire ? Ce qu'ils vont faire ? Ils vont consommer la malice humaine dans le déicide. Puis, lorsqu'ils auront accompli cette suprême iniquité, Dieu les repoussera de la croix de son Fils et, avec eux,

le vieux monde ; l'un s'en ira, meurtri sous les coups de l'autre, sans temple, sans sacrifices, sans patrie, promener ses débris étranges sur toute la surface du globe ; et l'autre, ce colosse de fer et d'argile, frappé par la pierre de la montagne, traînera sur la terre ses restes épars, jusqu'à ce qu'un jour des vengeurs inconnus en balayent la poussière aux quatre vents du ciel ; et alors de nouvelles nations, partant du pied de la croix, élèveront sur les ruines du passé un édifice nouveau, la république chrétienne : *consummatum est !* « tout est consommé ! »

M. l'abbé Freppel fut, dès sa jeunesse, l'esprit sérieux, l'homme de science et de tradition, qui veut marcher sûrement dans les grands chemins de la doctrine. Hostile aux nouveautés, il se tient aussi en garde, comme dit Pascal, contre cette « piperie » qu'une fausse sentimentalité apporte à la raison. Pour qu'il se sente à l'aise, il faut qu'il ait le pied sur le dogme, sachant bien que ce roc est le fondement nécessaire de l'Église. « A quoi bon les mystères ? Mais les mystères, c'est la source des commandements et la racine des préceptes. Eh ! quelle serait donc, je vous le demande, quelle serait auprès de vous notre force et notre autorité si, sans recourir à ces dogmes profonds, d'où part et où revient toute morale, nous montions dans cette chaire, pour vous dire tout uniment : Soyez pauvres, devenez humbles, faites-vous petits ? Vous ririez de nos maximes, ou bien vous les entendriez, l'œil sec et le cœur froid, comme on écoute les rêveries d'un dilettante ou d'un idéologue. Mais Dieu nous garde de vous parler de la sorte ! Nous appuyons notre doctrine sur ces actes mystérieux de la divinité, sur ces hautes leçons, sur ces grands exemples ; nous vous plaçons entre Bethléem et le Calvaire, en vous disant, une main étendue vers la crèche et l'autre vers la croix :

Voyez, chrétiens, c'est Dieu lui-même qui s'humilie, qui s'abaisse, qui s'anéantit ! Puis donc qu'il fait si peu de cas de ce que vous recherchez le plus, il faut bien que les richesses, les honneurs, les plaisirs ne soient que vanité et néant ! Voilà pourquoi notre parole revêt comme la puissance des dogmes qu'elle prêche. »

Dans ses sermons de jeunesse, comme dans les œuvres de sa maturité, on trouve à chaque page les larges synthèses et les vues d'ensemble. Il a de l'envergure et plane au-dessus des détails qu'il observe moins que d'autres, regardant de plus haut et plus loin. Certains se sont demandé si cette méthode n'est pas la seule qui convienne à l'éloquence populaire : Mgr Freppel n'était pas loin de le penser et il avait coutume de dire, en plaisantant, qu'un lieu commun habilement présenté ne manque jamais de produire impression sur les masses. Pratiquement, c'est ce qui permettra toujours au clergé de consulter avec fruit les œuvres de l'Évêque d'Angers : les prêtres trouveront là une mine féconde, où les idées générales, ces bons outils de la prédication, sont apprêtées de main d'ouvrier.

Il y a aussi, dans les sermons de l'abbé Freppel, un grand accent de foi, le ton du zèle apostolique et même une sorte d'abandon qu'on retrouve plus rarement dans ses autres discours. Nous pourrions en citer maints exemples, si nous ne craignions de faire tourner cette préface en dissertation littéraire. Il nous reste d'ailleurs à dire quelques mots des allocutions qui complètent notre recueil.

Pendant les années 1862, 1863, 1864, 1865, l'abbé Freppel avait coutume, étant professeur de Sorbonne, de dire la messe, chaque dimanche, dans la chapelle du Luxembourg, pour le personnel de la présidence du

Sénat. *Tempi passati!* En ce temps-là, le monde officiel allait encore à l'église ; on célébrait le culte aux Tuileries, on y prêchait le carême, l'empereur présent. Quant à M. Troplong, président du Sénat, il ne croyait pas s'abaisser en faisant comme le chef du pouvoir. Aux jours de fêtes, si ce n'est plus souvent, l'abbé Freppel adressait la parole de Dieu à l'auditoire restreint et choisi du Luxembourg. Par discrétion, il évitait d'être long, inaugurant ces *Sermons de cinq minutes* que l'Amérique affairée s'efforce de mettre à la mode. Nous en avons reproduit plusieurs : ce sont des entretiens substantiels et pieux, sans prétention, que l'assistance entendait volontiers. Après sa messe, l'abbé Freppel déjeunait à la présidence, et M. Troplong, esprit bienveillant malgré des préjugés tenaces, jurisconsulte distingué, lecteur assidu de M. Coquille dans l'*Univers* et le *Monde*, se plaisait à l'interroger sur les sciences ecclésiastiques, en particulier sur le droit canonique qu'il admirait sincèrement.

Nous avons pareillement inséré dans nos volumes un certain nombre d'allocutions très brèves, adressées par Mgr Freppel aux fidèles et aux enfants, dans le cours de ses visites pastorales. Les Angevins savent par quelles démonstrations brillantes l'Évêque est accueilli dans ses *tournées*. Il arrive au village, le soir vers cinq heures ; il trouve tous les fidèles réunis, les rues ornées, l'église pleine. Après la procession, le curé lit son rapport et le prélat répond en donnant à la paroisse des avis opportuns. Or, dans les premiers temps de son épiscopat, Mgr Freppel, peu formé aux improvisations, s'astreignait à écrire le fond de ces menus discours. Pour lui, ce n'était pas une perte de temps, car sa mémoire allait aussi vite que sa plume. D'ailleurs, il avait soin de se faire renseigner d'avance sur les qualités ou les défauts dominants.

Sa parole, grave et simple, sévère quand il fallait, toujours instructive, tombait lentement sur l'auditoire et portait coup. Le lendemain, avant de confirmer les enfants, il leur adressait pareillement les conseils qui conviennent au jeune âge. Il nous a paru qu'on ne lirait pas sans intérêt quelques pages de ces prédications pastorales.

Nous y avons joint plusieurs allocutions prononcées dans des communautés religieuses. Ce ne sont malheureusement que des débris échappés au naufrage : les meilleures pièces ont disparu. Là encore, cependant, il y a quelques bonnes idées dont plus d'un aumônier pourra tirer profit.

Le tome II se termine par une table générale analytique que le clergé attendait depuis longtemps et qui nous semble de nature à rendre de sérieux services. Destinée surtout aux prédicateurs, elle ne comprend guère que les ouvrages ayant trait à l'éloquence de la chaire, soit 18 volumes sur 42, savoir : *Œuvres oratoires et pastorales* (12 vol.), le *Cours d'instruction religieuse* (2 vol.) (1), les *Sermons* (2 vol.), la *Révolution française* (1 vol.), la *Vie chrétienne* (1 vol.), tous édités, sauf le dernier, par la maison Roger et Chernoviz. Nous avons dû laisser de côté le *Cours de Sorbonne* (13 vol.) et les *Œuvres polémiques* (10 vol.) : ce sont là deux séries à part, imprimées par des libraires différents, et qui mériteraient chacune une table particulière.

Virgile a dit quelque part : *labor exercet apes*. L'abeille de Mgr Freppel était née laborieuse, et l'exercice

---

(1) Dans les Conférences de Sainte-Geneviève, qui forment le *Cours d'instruction religieuse*, sont comprises les *Conférences sur la Divinité de Jésus-Christ*.

avait développé merveilleusement chez elle les beaux talents de la nature. Aussi, que de rayons se pressent en son grenier! Nous sommes allés jusqu'au fond chercher le miel de printemps : même à ceux qui préfèrent la ruchée d'automne, il ne paraîtra pas sans saveur.

PREMIER SERMON SUR L'INCARNATION DU VERBE

L'INCARNATION DU VERBE

PRODIGE DE PUISSANCE (1)

Verbum caro factum est.
« Le Verbe s'est fait chair. »
(S. Jean, 1, 1.)

Mes Très Chers Frères,

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. » Telles sont les paroles par lesquelles débute le plus aimant des apôtres, le plus mystérieux des prophètes, le plus sublime des docteurs. Son point de départ dans l'histoire de l'homme et du monde, c'est l'éternité avec ses mystères, Dieu et sa vie intime, le Verbe et son ineffable génération. Le premier acte de ce drame immense se passe au-delà des limites du temps et de l'espace : la scène est en Dieu. Dieu se

(1) 17 déc. 1854. Ce sermon et les deux suivants ont dû être prononcés dans l'église Saint-Roch, où M. l'abbé Freppel prêchait la station de l'Avent.

regarde, et ce regard de l'intelligence divine réfléchit toute la splendeur et la majesté du Père. Dieu se parle; et cette parole intérieure, qui retentit dans le silence de l'éternité, exprime toute l'énergie et la puissance du Père. Le Verbe procède majestueusement du sein de Dieu, car « le Verbe était avec Dieu, le Verbe était Dieu ; » c'est pourquoi « il était au commencement dans le sein de Dieu. »

Telle est la nature intime du Verbe, sa vie cachée en Dieu, son invisible et éternelle génération. Mais le Verbe éternel et invisible voulut se produire au dehors et manifester dans le temps sa puissance, sa sagesse et sa bonté. C'est pourquoi « toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui ». Le Verbe de Dieu, sorti des profondeurs de l'Éternité, appela toutes choses à l'existence et à la vie. Car « en lui était la vie ; cette vie était la lumière des hommes ». Et ce Verbe créateur de toutes choses, lumière et vie de l'humanité, s'est transmis d'âge en âge, du jardin de l'Éden à la tente des tribus voyageuses, de la vallée de Membré au sommet du Sinaï, des déserts de l'Arabie aux bords du Jourdain ; il a passé par la bouche des patriarches et des prophètes ; le vieux monde en perçut l'écho lointain et affaibli, la synagogue en murmura le dernier son sur la chaire de Moïse, car « le Verbe était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ».

Mais quoi, M. T. C. F. ? Le Verbe divin, lumière et vie de l'humanité, ne s'est-il manifesté aux hommes que par la création de toutes choses ? Ou bien n'a-t-il eu cours, dans le monde, que par le double canal de la conscience humaine et de la tradition mosaïque ? Écoutez, chrétiens.

Il y a dix-huit siècles, entre les cimes du Liban et les plaines de l'Arabie, entre les rives du Jourdain et les bords de la grande mer, naquit un petit enfant, obscur et ignoré. Une étable fut le lieu de sa naissance, et une crèche son berceau. Il eut pour mère une humble femme, qui reçut son premier soupir et sécha sa première larme. Les riches de Bethléem ne songèrent point à célébrer son entrée dans le monde, car il était pauvre, et les pauvres n'ont pas beaucoup d'amis qui prennent part à la joie de leur foyer et qui leur disent : Réjouissez-vous, un enfant vous est né ! Mais des voix mystérieuses chantèrent sa naissance ; des bergers, poussés par un pressentiment divin, accoururent des pâturages pour saluer l'enfant du pauvre ; et les rois de l'Orient, guidés par un signe du ciel, défilèrent avec leurs présents devant le nouveau-né. Que s'est-il donc passé ? Ah ! M. T. C. F., « le Verbe s'est fait chair, il est venu habiter parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père : il était plein de grâce et de vérité ».

Voilà, chrétiens, la naissance temporelle du Verbe, son apparition sensible au sein de l'humanité. Mais pourquoi le Verbe éternel s'est-il fait homme ? L'apôtre S. Jean vient de nous en donner la raison, en disant : « Nous avons vu sa gloire... il était plein de grâce. » La glorification de Dieu, la sanctification de l'homme, telle est la double fin de l'Incarnation du Verbe. Je dis donc que ce mystère est éminemment glorieux pour Dieu, autant que salutaire pour l'homme ; et, afin d'établir ces deux points, que j'appellerais volontiers les deux points cardinaux, les deux pôles du christianisme, j'essaierai de prouver, dans plusieurs instructions successives, que,

d'une part, l'Incarnation du Verbe est un prodige de puissance, un chef-d'œuvre de sagesse, un abîme d'amour; et que, d'autre part, elle est le fondement de la foi, le gage de l'espérance, et la source de la charité (1). Je n'ai pas cru, Mes frères, pouvoir choisir un sujet mieux adapté au saint temps de l'Avent que « ce grand mystère de piété qui s'est fait voir dans la chair, a été justifié par l'Esprit, manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire (2) ». *Ave Maria.*

I

J'ai dit, Mes Frères, que le mystère de l'Incarnation du Verbe est éminemment glorieux pour la divinité. Et, ici, je ne parle pas de cette gloire essentielle à Dieu, qui n'est autre chose que le rayonnement de son être au dedans de lui-même, la puissance infinie qui se réfléchit dans l'intelligence infinie, l'intelligence infinie qui révèle la puissance infinie, l'amour infini au sein duquel éclatent la puissance infinie et l'intelligence infinie. Cette gloire-là, chrétiens, qui n'est, comme je viens de le dire, que la manifestation du Père au Fils, du Fils au Père, de l'Esprit-Saint à tous les deux; cette gloire coéternelle à Dieu, à sa

(1) De ces diverses instructions signalées par l'auteur il ne nous reste que les deux premières.

(2) 1re Ép. à Timothée, III, 16.

nature, à ses actes intimes, n'est susceptible ni d'augmentation ni de diminution, étant, comme Dieu, infinie, c'est-à-dire sans limites et sans bornes.

Mais, Mes Frères, si cette gloire inhérente à Dieu, à sa nature et à ses actes intimes, ne souffre ni extension ni amoindrissement, parce qu'elle est, comme Dieu, infinie, il est une gloire extérieure à Dieu, qui est comme le rejaillissement de son être au dehors de lui, la manifestation de ses divins attributs dans les choses créées. Celle-là, chrétiens, admet plus ou moins d'éclat et d'étendue, selon que Dieu laisse apparaître plus ou moins, en dehors de lui-même, ses infinies perfections. C'est ce qu'entendait le Psalmiste, quand il chantait : « Les cieux racontent sa gloire (1), » et c'est dans le même sens que j'ai pu dire que le mystère de l'Incarnation du Verbe est éminemment glorieux pour Dieu, dont il manifeste au suprême degré les perfections infinies.

Or, Mes Frères, de toutes les perfections divines, la première dans l'ordre de nos conceptions, celle qui est comme le principe et la source de toutes les autres, parce qu'elle se personnifie dans le Père, c'est la puissance. La puissance, voilà ce qui éclate tout d'abord dans celui qui possède, avec la plénitude de l'être, la plénitude du pouvoir et de la force. C'est pourquoi Moïse, célébrant les louanges du Dieu d'Israël, s'écriait : « Le Seigneur est comme un homme fort à la guerre, son nom est le Tout-Puissant, » *Omnipotens nomen ejus* (2). Donc, si l'Incarnation du Verbe manifeste au suprême degré les perfec-

(1) Psaume XVIII, 1.
(2) Exode, XV, 3.

tions divines, il faut qu'elle soit, avant tout et par-dessus tout, un prodige de puissance.

Peut-être, Mes Frères, trouvez-vous que je m'avance beaucoup, en disant que l'Incarnation du Verbe a été un prodige de puissance. Car enfin la puissance consiste à s'élever, à paraître, à dominer; tandis qu'en s'incarnant, le Verbe s'est abaissé jusqu'à s'anéantir. Il y a de la puissance à pouvoir dire à ce qui n'est pas : « Sois un être ! » et à un peu de boue : « Sois un homme ! » Quoi de plus grand, de plus digne de Dieu? Mais d'être couché sur la paille, entre deux animaux, au fond d'une étable, pour un Dieu où est la puissance, où est la grandeur?

Vous me demandez où est la puissance et la grandeur? Ah ! permettez-moi de vous dire, à mon tour : Si ce n'est point là quelque chose de souverainement grand, de souverainement puissant, qu'est-ce donc que la puissance, et qu'est-ce que la grandeur? Tirer toutes choses du néant, combler l'intervalle qui sépare ce qui n'est pas de ce qui est, c'est là sans doute un acte d'énergie divine; mais se faire néant soi-même, quand on est Dieu, quand on est tout; rapprocher deux distances infinies, unir l'infiniment petit à l'infiniment grand, plier Dieu à la taille d'un homme, redresser l'homme à la hauteur de Dieu, c'est plus que de la puissance, c'est un prodige de puissance. Qu'est-ce en effet que l'Incarnation du Verbe? C'est l'union la plus étroite et la plus intime qui se puisse imaginer, l'union personnelle de deux natures infiniment distantes l'une de l'autre, de la nature divine et de la nature humaine; c'est l'Infini s'unissant au fini, l'Éternel à ce qui est d'un jour et d'une heure, l'Immense à ce qui mesure à peine quelques pieds carrés de sur-

face ; c'est Dieu et l'homme qui se joignent, qui s'enlacent, qui s'étreignent, qui se pénètrent sans se confondre, qui se donnent l'un à l'autre, sans rien perdre de ce qui est propre à chacun ; c'est le soleil de la raison divine et le flambeau de la raison humaine qui projettent dans un seul et même Être une lumière à la fois identifiée et distincte ; c'est la volonté divine et la volonté humaine faisant jaillir un seul et même acte de deux sources différentes ; c'est Dieu devenu chair, prenant corps au milieu de nous, s'enveloppant de l'humanité comme d'un vêtement d'honneur ; Dieu qui naît en homme, qui parle en homme, qui agit en homme, qui vit, qui meurt en homme ; c'est l'homme qui naît en Dieu, qui parle en Dieu, qui agit en Dieu, qui ressuscite en Dieu, qui règne en Dieu : voilà, Mes Frères, ce que c'est que l'Incarnation du Verbe ! Dieu s'abaissant jusqu'à l'humanité, l'homme s'élevant jusqu'à la divinité, Dieu incarné, l'homme déifié, « de telle manière, dit saint Léon, que la glorification de l'homme n'absorbe point son humanité, et que l'Incarnation de Dieu n'amoindrit point sa divinité », *ita ut nec inferiorem consumat glorificatio, nec superiorem minuat assumptio.*

Certes, chrétiens, pour résoudre un si effrayant problème, il fallait déployer une puissance sans limites et sans bornes. Et je comprends que l'apôtre saint Paul, méditant sur cette œuvre prodigieuse de l'Incarnation du Verbe, se soit écrié dans un transport de foi et d'admiration : « Éphésiens, je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité découle dans le ciel et sur la terre, afin qu'enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous

les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur (1) » du mystère de sa puissance. Que sont en effet, à côté de l'Incarnation du Verbe, que sont les œuvres les plus grandes et les plus glorieuses de la divinité ? Qu'est-ce que la création du monde et la formation de l'homme ? La création, c'est le passage du néant à l'être ; l'homme, c'est l'union de l'esprit et de la matière ; or, du néant à l'être, de l'esprit à la matière, il y a un abîme que, seule, la puissance divine est capable de franchir ; mais enfin, si grande que soit la distance qui sépare le néant de l'être, il est mille fois vrai de dire que nous restons plus près du néant que nous ne sommes près de Dieu. Si étonnante que soit l'union de l'âme et du corps, de la substance spirituelle avec la substance matérielle, qu'est-elle, comparée à l'union personnelle de l'infini et du fini, de la nature divine avec la nature humaine ? Rien, ou peut s'en faut. Aussi, quand la sainte Écriture parle de l'œuvre de la création, elle ne semble y voir qu'un jeu de la toute-puissance divine, qui a donné à l'océan les nuées pour ceinture et l'a enveloppé comme une mère emmaillotte son enfant ; les mondes nous apparaissent se balançant devant l'Éternel, comme la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe. Une parole, un souffle, voilà, dit le saint livre, ce qu'a coûté à Dieu la création de l'univers et la formation de l'homme ; tant ces œuvres, si grandes soient-elles, demeurent peu de chose par rapport au Très Haut. Mais, quand l'apôtre saint Paul veut désigner l'Incarnation du Verbe, il se sert de deux mots qui semblent exprimer un retour

(1) Ép. aux Éphés., III, 14-18.

de Dieu sur soi, et je ne sais quel effort inouï de la volonté divine se repliant sur elle-même : *Semetipsum exinanivit !* (1) « il s'est anéanti lui-même ! » Comme si ce prodigieux abaissement de la divinité était la marque la plus éclatante de sa force ; et cette absorption volontaire, cet anéantissement de soi-même, la plus haute révélation de puissance et de grandeur !

Ne croyez pas, chrétiens, que ces vérités, si élevées qu'elles nous paraissent, soient tout à fait au-dessus de notre portée. Non, même à ne s'en rapporter qu'à nos idées humaines, quelque étroites, quelque bornées qu'elles soient, le Verbe en s'incarnant a fait un acte de puissance extraordinaire. Et, en effet, Mes Frères, il en coûte peu de se montrer puissant quand on l'est réellement, de déployer la vigueur et l'éclat dont on se sent rempli : il n'y a qu'à laisser faire, cela va de soi. Mais vouloir devenir petit, quand on est grand ; mais se dépouiller volontairement du prestige de la gloire ; mais se réduire soi-même à un état de faiblesse apparente et pouvoir dire en face du monde : J'avais le moyen d'être tout et j'ai tenu à n'être rien ! n'est-ce pas le comble de l'énergie morale et le faîte de la grandeur ? Que si vous en doutiez, je n'ajouterais qu'un mot : Essayez de vous faire petit, de descendre au-dessous de vous-même, de vous mettre aux pieds des autres, et jugez par là si l'abaissement spontané n'est pas le signe de la vraie puissance. Si donc il pouvait y avoir quelque chose de difficile pour Dieu, ce ne serait pas de faire éclater sa force, mais de la voiler ; ce ne serait pas de monter, mais de des-

(1) Ép. aux Philip., II, 7.

cendre; ce ne serait pas l'exaltation de lui-même, mais l'anéantissement volontaire.

Ainsi, Mes Frères, lorsque, prosternés en esprit sur le sol trois fois béni de la Judée, vous contemplez en silence l'étable de Bethléem, où Dieu s'est fait homme, la crèche où repose le Verbe incarné, ah! ne soyez pas effrayés de tant de faiblesse et de pauvreté; mais, en face de ces abaissements sublimes, de ces humiliations glorieuses, dites-vous à vous-mêmes : Dieu seul est grand, Dieu seul est fort! Lui seul a le secret d'unir ainsi les extrêmes, *ima summis*. De même que Bossuet disait de ce Dieu anéanti : « Il est mort par puissance », nous avons le droit de répéter à notre tour : Il est né par puissance; car, pour lui, descendre, c'est monter. Nous, Mes Frères, nous qui ne sommes rien de nous-mêmes, nous avons besoin de paraître beaucoup; c'est pourquoi nous cherchons sans cesse à nous élever au-dessus de nos talents ou de notre condition, à nous créer un piédestal, à nous environner de l'éclat des honneurs et du prestige de la renommée, à prendre les dehors d'un mérite sans réalité et d'une grandeur qui reste fausse : tant nous avons conscience de notre faiblesse, tant nous nous sentons à l'étroit dans les limites de notre pauvre et misérable nature! Mais Dieu, au contraire, qui est la grandeur même, n'a pas besoin de s'en donner l'apparence, et plus il cache sa force, mieux elle éclate. Tandis que l'homme croit s'abaisser en ne s'élevant pas, Dieu s'élève en s'abaissant; car il est trop grand pour monter. Donc, c'est en descendant au-dessous de lui-même, jusqu'aux minces proportions de l'homme, que Dieu révèle toute sa grandeur. Paraître puissant, quand on est le Tout-

Puissant, qu'est-ce que cela ? Mais être le Tout-Puissant et se réduire soi-même à ne paraître plus qu'un homme, plus qu'un ver de terre, rien ou peu de chose, « une telle descente vers l'abjection, s'écrie saint Grégoire de Nysse, c'est le comble de la puissance » ; *ad id autem quod est humile et abjectum descensus, est quædam insignis et redundans copia potestatis* (1). En effet, ajoute saint Bernard, c'est unir le plus étroitement possible les deux choses les plus contraires et les plus opposées l'une à l'autre, l'infinie grandeur et l'infinie petitesse ; c'est réunir sans les confondre, dans un seul et même être, sous une seule et même personne, deux natures en apparence inconciliables, incompatibles, la nature divine et la nature humaine. Donc j'ai eu raison de dire, avec le saint docteur, que la puissance de Dieu n'éclate nulle part au même degré que dans l'Incarnation du Verbe, *omni miraculo mirabilius est* ; et, par conséquent, cet auguste mystère, qu'on prendrait pour un abîme de faiblesse et d'anéantissement, est en réalité un prodige de force et de grandeur ; et comme d'ailleurs la gloire de Dieu n'est autre chose que la manifestation de ses divers attributs, j'en conclus que l'œuvre de l'Incarnation est éminemment glorieuse pour la divinité.

---

(1) *Catechetica oratio*, cap. XXIV.

II

Qu'est-ce à dire, chrétiens? Est-ce là une vérité purement spéculative, sans résultat pratique, sans influence positive sur vos mœurs, sur votre conduite et votre vie? Ah! gardez-vous bien de le croire! Si telle était votre pensée, vous n'auriez aucune idée de ce qu'il y a, dans nos mystères, d'efficace et de fécondité. Je prétends, au contraire, que tout est là, dans l'Incarnation du Verbe, que tout découle de ce dogme auguste : le christianisme, l'Évangile, nos lois, nos devoirs. Si, en effet, le Verbe s'est incarné, s'il est descendu au-dessous de lui-même jusqu'au dernier degré de l'abaissement, comprenez-vous que l'Évangile, ce code du Verbe incarné, fasse de l'humilité chrétienne le premier fondement, le point d'appui nécessaire de toute vertu véritable? Comprenez-vous qu'il vous dise : « Quiconque s'humilie sera exalté et quiconque s'exalte sera humilié? (1) » Et encore : « Que le plus grand d'entre vous se fasse le plus petit; car si vous ne devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux? (2) » Qu'il déclare bienheureux, qu'il préconise partout les pauvres en esprit, les humbles de cœur? Qu'il estime à vil prix les dignités, les honneurs, les richesses, tout le vain étalage des mondains? Certes, « ce langage est dur »

(1) S. Math., XXIII, 12 ; S. Luc, XIV, 11 ; XVIII, 14.
(2) S. Math., XXIII, 11 ; XVIII, 3 ; S. Luc, IX, 48.

pour notre nature orgueilleuse et dépravée. Nous avons peine à comprendre que, pour être vertueux et mériter de plaire au Seigneur, il faille descendre si bas, se faire petit aux yeux des autres autant qu'au regard de soi-même : c'est là plus qu'une énigme, c'est une folie pour quiconque n'a pas l'intelligence du mystère d'un Dieu-Homme, né dans une étable et mort sur un gibet. Aussi le paganisme, qui ne soupçonnait pas tant de sublimité, n'entendait rien à ce que nous, Mes Frères, nous appelons l'humilité chrétienne : ses sages s'enveloppaient d'une fausse grandeur et se drapaient dans un orgueilleux stoïcisme ; ses Diogène foulaient aux pieds, avec un orgueil cynique, l'orgueil fastueux de ses Platon ; le terme même, qui, dans le langage de l'Église, désigne l'humilité, leur manquait, ou bien il signifiait à leurs yeux la petitesse de l'esprit et la bassesse du cœur. Mais nous, Mes Frères, nous qui, plus heureux que les philosophes de l'ancien monde, avons les yeux fixés sur le berceau d'un Homme-Dieu ; nous qui datons de l'Incarnation du Verbe, il nous est facile de comprendre qu'après un tel exemple et une telle leçon, il ne nous reste plus qu'à suivre, dans la simplicité de notre âme, la voie royale de l'humilité et de l'abaissement volontaire. Avec le mystère de l'Incarnation du Verbe, tout s'explique, tout se dévoile ; sans ce mystère, l'Évangile est une lettre close et une indéchiffrable énigme ; que dis-je ? un non-sens, une absurdité. Mais, aux divines clartés de la crèche de Bethléem, nous découvrons la raison première, l'auguste signification de ces actes ou de ces enseignements qui tout d'abord déconcertent notre esprit et troublent notre cœur. Si le Verbe est descendu des hauteurs de son trône

éternel, pour s'abaisser jusqu'aux bas-fonds de la terre ; si le plus grand acte de la divinité a été le plus grand acte d'anéantissement qui se puisse imaginer, comment ne comprendrais-je pas la pénitence, cette humiliation du corps, la foi cette humiliation de l'esprit, l'obéissance cette humiliation de la volonté ! Quel moyen au contraire de concilier avec les abaissements d'un Dieu fait homme la volupté ou l'orgueil des sens, l'incrédulité ou l'orgueil de l'intelligence, l'égoïsme ou l'orgueil du cœur ? C'est de la crèche et de l'étable de Bethléem, c'est des langes et du berceau du divin Enfant, que sort l'anathème qui foudroie la superbe et l'arrogance humaines.

L'Incarnation du Verbe, voilà le résumé de l'Évangile ; c'est l'Évangile rendu visible et palpable ; c'est l'Évangile vivant et en acte ; c'est l'Évangile dans sa plus forte expression et à sa plus haute puissance ! Arrière donc ces esprits superficiels et légers, qui se prennent à dire : La morale chrétienne, soit, nous l'acceptons ; mais à quoi bon les mystères ? — A quoi bon les mystères ? mais les mystères, c'est la source des commandements et la racine des préceptes. Eh ! quelle serait donc, je vous le demande, quelle serait auprès de vous notre force et notre autorité, si, sans recourir à ces dogmes profonds, d'où part et où revient toute morale, nous montions dans cette chaire, pour vous dire tout uniment : Soyez pauvres, devenez humbles, faites-vous petits ! vous ririez de nos maximes, ou bien vous les entendriez, l'œil sec et le cœur froid, comme on écoute les rêveries d'un dilettante ou d'un idéologue. Mais Dieu nous garde de vous parler de la sorte ! Nous appuyons notre doctrine sur ces actes mystérieux de la divinité, sur ces hautes leçons, sur ces grands

exemples ; nous vous plaçons entre Bethléem et le Calvaire, en vous disant, une main étendue vers la crèche et l'autre vers la croix : Voyez, chrétiens, c'est Dieu lui-même qui s'humilie, qui s'abaisse, qui s'anéantit ! Puis donc qu'il fait si peu de cas de ce que vous recherchez le plus, il faut bien que les richesses, les honneurs, les plaisirs ne soient que vanité et néant ! Voilà pourquoi notre parole revêt comme la puissance des dogmes qu'elle prêche : elle illumine votre esprit, elle pénètre jusqu'au fond de votre cœur, elle vous jette entre les bras et aux pieds de ce Dieu, qui vous montre, par sa naissance et par sa mort, où se trouvent la vraie puissance et la véritable grandeur.

Car c'est là, chrétiens, la conclusion de tout ce discours. Si, en effet, comme je viens de le démontrer, l'Incarnation du Verbe a été un prodige de puissance, vous abaisser librement c'est prouver votre force. Il y a des incrédules qui, blasphémant ce qu'ils ignorent, se plairont à répéter : L'Évangile, sous le nom d'humilité, commande à l'homme des actes de faiblesse et lui ôte, avec le sentiment de sa dignité, toute énergie morale. Insensés ! qui ne savent pas, ou plutôt qui ne savent que trop ce qu'il faut à l'homme d'empire sur lui-même, pour se déprendre des étreintes de l'orgueil et des molles séductions de la vanité. Quand vous voyez un homme céder sans résistance aux flots qui l'entraînent, dites-vous qu'il fait preuve d'une puissante volonté ? Ou bien vos éloges vont-ils de préférence à celui qui remonte le courant malgré les vagues et les obstacles ? Ainsi en est-il de ceux qui s'exaltent et de ceux qui s'humilient. Les uns cèdent sans combattre : ce sont les lâches et les pusillanimes ;

les autres triomphent par une indomptable énergie : voilà des hommes de cœur. Ceux-là cachent beaucoup de mollesse sous une force apparente ; ceux-ci déploient toute leur virilité sous les dehors de la faiblesse. C'est pourquoi saint Paul, ce génie si puissant en œuvres et en paroles, qui néanmoins se déclarait « le moindre des apôtres », *minimus apostolorum* (1), le rebut et la balayure du monde, avait raison de s'écrier : « Lorsque je parais faible, c'est alors que je suis fort, » *cum enim infirmor, tunc potens sum* (2); car « ce qui est divinement faible est plus fort que toutes les forces humaines, » *quod infirmum est Dei, fortius est hominibus* (3). Soyez forts, chrétiens, de cette force surhumaine et divine, qui foule d'un pied vainqueur tous les égoïsmes et toutes les complaisances de l'orgueil. Ah ! je vous en conjure, Mes bien chers Frères, au nom de ce Dieu anéanti dont je suis le ministre, je vous en conjure par cette étable et cette crèche de Bethléem, qui ont été les témoins de ses abaissements volontaires, tenez un peu moins à tout ce faux éclat, à ces vaines pompes, à cette figure du monde qui vous éblouit et vous fascine ; estimez plutôt, comme une marque d'une vraie noblesse, l'humilité de l'esprit et du cœur : c'est là tout l'Évangile, tout le christianisme, c'est votre avenir et votre salut. Ainsi, après vous être abaissés comme le Fils de Dieu, vous serez exaltés avec lui; après avoir participé à ses humiliations sur la terre, vous aurez part dans le ciel à son triomphe et à sa gloire. Ainsi-soit-il !

---

(1) 1re Ép. aux Corinth., xv, 9.
(2) 2e Ép. aux Corinth., xii, 10.
(3) 1re Ép. aux Corinth., i, 25.

DEUXIÈME SERMON SUR L'INCARNATION DU VERBE

L'INCARNATION DU VERBE

CHEF-D'ŒUVRE DE SAGESSE (1)

Instructi in charitate et in omnes divitias plenitudinis intellectus, in agnitionem mysterii Dei Patris et Christi Jesu, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi.

« Puissent-ils être unis dans la charité et pleinement remplis de toutes les richesses de l'intelligence, par la connaissance du mystère de Dieu le Père et du Christ Jésus, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science ! »

(Ép. aux Coloss., II, 2, 3.)

Mes Très Chers Frères,

Il est dans l'histoire du monde un phénomène étrange, que tout atteste, que tout constate, mais qu'humainement parlant rien n'explique ni ne justifie. Ce phénomène moral, aussi prodigieux qu'authentique, le voici :

(1) Sermon prononcé la veille de Noël de l'année 1854.

Pendant quatre mille ans, l'humanité s'est éprise d'une idée, qui paraissait tout à fait en dehors de ses conceptions ordinaires. Pendant quatre mille ans, elle a nourri un désir dont son cœur ne pouvait naturellement se bercer. Pendant quatre mille ans, elle a vécu d'une espérance, qui semblerait une impiété, ou du moins le plus chimérique des rêves : je veux dire l'idée, le désir, l'espérance d'une incarnation de la divinité parmi les hommes. Pareille prétention vous étonne, Mes Frères, autant qu'elle me confond moi-même ; mais enfin nul ne saurait la nier. Oui, j'ai beau parcourir du regard et de la pensée les âges qui ont précédé notre ère : toujours et partout, je retrouve la même idée, la même espérance, le même désir. D'une part, ce sont les juifs, ces vieux témoins des temps primitifs, ce peuple de l'attente, qui se présente à moi avec ses livres et ses traditions, avec ses promesses et ses figures, avec ses sacrifices et ses prophéties. Dieu fait chair, un Homme-Dieu ! Voilà ce qu'entrevoient de loin, ce que saluent dans l'avenir, Jacob et Moïse, David et Salomon, Isaïe et Daniel. Cette idée, tout étrange qu'elle paraît, s'incarne dans la vie et dans l'histoire de ce peuple ; ce désir l'exalte et le transporte, cette espérance le soutient. D'autre part, c'est la gentilité, cet amas de peuples si différents d'origine, de langage, de races, de nationalités ; c'est la gentilité, qui d'un pôle à l'autre, à travers ses égarements, au milieu de ses ténèbres, mêle sa voix aux soupirs d'Israël, pour appeler de ses vœux le même prodige, le même mystère. Il est vrai, ses idées sont moins nettes et moins précises, ses espérances moins fermes, ses aspirations plus vagues et moins bien définies ; mais enfin, sous le voile de ses

fictions, sous l'enveloppe de ses fables, sous l'écorce de ses mythes, des montagnes du Thibet aux forêts de l'Inde, du promontoire de Sunium aux jardins de l'Académie, des Tusculanes aux livres Sibyllins, c'est toujours le même cri, la même espérance qui s'échappe des lèvres de Confucius et de Platon, de Cicéron et de Virgile, de Suétone et de Tacite. C'est un désir commun à tous et une attente universelle : le vieux monde espère un avènement extraordinaire, une apparition divine, qui mettra fin à ce long et douloureux Avent des peuples ; il salue d'avance une ère glorieuse et un jour de salut, l'ère et le jour de la Nativité d'un Dieu.

Voilà, Mes Frères, ce qui a rempli quarante siècles dans l'histoire de l'humanité, quatre mille ans d'espérance et de désir ! Or, il ne se pouvait pas que Dieu, après avoir mis aux cœurs des hommes ce pressentiment étrange, trompât leur attente et restât sourd à leurs vœux. Donc, un jour, sous l'Empire de César-Auguste, sous le Consulat de Cornélius Lentulus et de Calpurnius Pison, l'an du monde 4963, l'an de Rome 754, Dieu parut sous forme humaine ; et, à cette heure solennelle, les anges dans le ciel et les hommes sur la terre unirent leurs voix, pour célébrer de concert l'avènement du Fils de Dieu au sein de l'humanité, l'apparition du Verbe dans la chair.

C'est sur ce fait merveilleux de l'Incarnation du Verbe que je viens rappeler votre attention. Car c'est là, Mes Frères, la grande opération, l'acte capital de la divinité ; c'est le point central et culminant dans l'histoire des hommes, c'est à la fois le nœud et la solution de toutes choses. Dimanche dernier, je montrais que l'œuvre de

l'Incarnation a été éminemment glorieuse pour Dieu, parce qu'elle est un prodige de puissance ; aujourd'hui j'affirme avec saint Paul que, dans le mystère de Jésus-Christ, « sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science », ou, en d'autres termes, que l'Incarnation du Verbe est le chef-d'œuvre de la sagesse divine. *Ave Maria.*

I

Si c'est le propre de la puissance, Mes Frères, d'agir et de réaliser, c'est le fait de la sagesse d'imaginer et de combiner. C'est pourquoi, dans l'homme, tout acte intelligent et libre est le résultat d'une double faculté : de la sagesse qui préside à la conception, de la force qui se déploie dans l'exécution. Nierez-vous que ces deux caractères doivent se rencontrer dans les œuvres de Dieu ? Or, qu'est-ce que la sagesse ? Quand peut-on dire d'un acte qu'il est marqué au coin de la sagesse, ou bien d'un être qu'il a fait preuve de cette qualité ? Être sage, évidemment c'est porter dans ses actions de l'ordre et de la mesure ; c'est proportionner les moyens à la fin que l'on veut obtenir. Voilà ce qu'on entend communément par cette vertu, envisagée dans le cours ordinaire de la vie. Un degré supérieur de sagesse, c'est de mettre dans ses œuvres une symétrie mieux réglée, une harmonie plus parfaite ; c'est surtout de faire beaucoup avec peu, d'arriver au but par les moyens à la fois les plus simples et les

plus féconds ; et à ce compte-là, Mes Frères, avouons que notre sagesse est courte; car le plus souvent nous produisons fort peu, tout en nous agitant beaucoup, et nos moyens d'action pour les fins les plus vulgaires sont aussi compliqués que stériles ; néanmoins, si rares que soient parmi nous ces vrais sages, il s'en trouve parfois, et l'admiration ne manque jamais de s'attacher à leurs œuvres. Et pourtant, chrétiens, ce n'est point encore là le comble de la sagesse. Pour en atteindre le faîte, il ne suffit pas de proportionner les moyens à la fin que l'on veut obtenir, ni même de produire beaucoup avec peu ; il faut réussir à vaincre la plus haute difficulté qui se puisse rencontrer, celle du mal ; à la résoudre, en tirant du mal ce qu'il a de plus contraire, le bien ; à faire naître ainsi le plus grand bien du plus grand mal, un ordre admirable d'un désordre affreux ; à réparer des ruines qui semblent éternelles, à concilier des droits et des intérêts qu'on croirait diamétralement opposés. Voilà, Mes Frères, l'apogée de la sagesse, et c'est à ce degré suprême que la sagesse divine éclate dans l'œuvre de l'Incarnation du Verbe.

Mais, me direz-vous, quel était donc ce problème si ardu que Dieu devait résoudre ? Qu'y avait-il à réparer ? Qu'y avait-il à concilier ? Ah ! Mes Frères, ici nous touchons à des profondeurs insondables, à ce qu'il y a de plus douloureux et de plus tragique dans l'histoire du monde.

S'il est, dans l'ordre moral, une vérité certaine, c'est que l'homme est un être déchu ; et, s'il est un point hors de tout conteste, c'est que cette déchéance provient d'une faute primitive et originelle. Ce sont là deux vérités

manifestes, qui apparaissent l'une sur le seuil de la conscience, l'autre au berceau de la tradition, comme deux flambeaux projetant une même clarté sur le mystère de nos destinées. C'est le pivot fixe et immobile, sur lequel tourne et se retourne la sphère toujours mobile des croyances et des opinions humaines ; c'est l'abîme, où, pour parler avec Pascal, « le nœud de notre condition prend ses plis et ses replis ». Sans cette double échappée, sans cette double vue sur l'horizon du monde moral ; si l'homme n'est pas un être déchu, ou bien si sa déchéance n'est pas le fait de sa liberté, l'homme est un être incompréhensible et le monde une énigme indéchiffrable. Voilà pourquoi Pascal avait raison de dire : « La nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu. »

Je le sais, il s'est trouvé des hommes pour résister à toutes ces évidences. Hélas ! que n'ont-ils pas mis en doute ? Dieu, le monde, leur propre personnalité : rien n'a été épargné, tout y a passé. Il en coûte si peu de nier : pour cela, que faut-il ? Une pointe d'esprit, un bon mot, un sourire. D'un trait de plume, d'un coup de langue, un mauvais plaisant jettera bas en un clin d'œil ce qu'un homme sérieux aura mis une heure, un jour, à démontrer par toutes sortes d'arguments invincibles. Encore une fois, quoi de plus facile que de nier ce qu'on se dispense d'examiner ? Mais aussi qu'est-ce que cela prouve ? Ce qui prouve, chrétiens, c'est quand il sort de toutes les poitrines, qu'il s'échappe de toutes les consciences une même clameur, un cri identique et universel, qui retentit sous toutes les zones, sous toutes les latitudes, qui s'en va réveiller d'un pôle à l'autre tous les échos de l'humanité ; qui, en dépit de tous les préjugés

d'origine et de races, malgré les illusions des sens, les enivrements de l'orgueil, les séductions de la volupté, s'élève toujours le même de toutes parts, comme la voix de la nature. Ce qui prouve, c'est quand ce cri, émané du fond de la conscience, part en même temps du sein de tous les peuples, des nations civilisées et des tribus barbares ; qu'il s'échappe de leurs annales aussi vieilles que le monde, de leurs livres symboliques, de leurs traditions orales ; et qu'ainsi, répété de siècle en siècle, il traverse six mille ans, sans rien perdre de sa force et de son éclat. Qu'est-ce alors, au milieu de ce concert unanime des consciences et des traditions, qu'est-ce, par ci par là, qu'un petit nombre de sons discordants, quelques voix qui s'éteignent dans l'obscurité et se perdent dans l'oubli ? C'est une confirmation de la règle, c'est une ombre au tableau : voilà tout. La certitude n'en reste pas moins acquise à de si hauts témoignages. C'est là, Mes Frères, ce qui fait la force de la foi catholique : c'est qu'elle plonge ses racines tout à la fois au fond de la conscience et au sein de la tradition. Tel est aussi le double fondement sur lequel repose le dogme de la déchéance primitive et de la faute originelle. Je pourrais m'en tenir là et passer outre, tant cette vérité me paraît évidente. Je préfère néanmoins m'y arrêter quelque peu, afin qu'à la grandeur des ruines vous puissiez mesurer l'étendue de la réparation, et juger du mérite de la solution à l'extrême difficulté du problème.

Et en effet, Mes Frères, interrogeons d'abord notre conscience. Plaçons-nous en face de nous-mêmes, voyons ce que nous sommes. Dépouillons un instant notre âme de tout ce que le christianisme et la grâce divine y

ont mis de grandeur et de beauté. Franchement, qu'est-elle par nature ? Tout d'abord, aimons-nous Dieu naturellement ? Mais, si naturellement nous sommes inclinés vers Dieu, d'où vient donc que nous cessons de l'aimer, que nous nous détournons de lui, sitôt que, renonçant à l'Évangile et repoussant les secours de la grâce, nous retombons dans notre état naturel ? Non, Mes Frères, il faut bien l'avouer : naturellement l'homme n'aime pas Dieu. Que si l'homme n'est pas de sa nature incliné vers Dieu, serait-ce peut-être que naturellement il aimât son semblable, son frère ? Mais si l'homme a une sympathie naturelle pour son semblable, comment se fait-il qu'en dehors du christianisme, l'homme était devenu pour l'homme un ennemi, un jouet, une machine, un esclave, une chose, rien ? Qu'est-ce donc que l'homme aime de sa nature ? De sa nature, hélas ! il n'aime pas ce qui n'est pas lui ; tranchons le mot, il n'aime que lui-même. Et encore, s'il aimait dans son être ce qu'il y a de meilleur, son intelligence, son âme, il y aurait du moins, dans cet égoïsme même, une apparence de dignité. Mais non, ce qu'il préfère en lui, c'est précisément ce qu'il y a de moins noble et de moins élevé, le corps, les sens, la matière. C'est là qu'il se complaît, dans les plaisirs grossiers, dans les jouissances matérielles. Et ne croyez pas, Mes Frères, que j'exagère, que j'outre à l'envi la vérité. Sans doute, le christianisme vous a plus ou moins affranchis de ces penchants vils et honteux ; mais sans lui, sans la grâce divine, abandonnés à vous-mêmes, que seriez-vous ? Que sont, autour de vous, tous ceux qui vivent en dehors de l'Évangile ? Savent-ils se vaincre et se dominer ? Sont-ils maîtres d'eux-mêmes, de leurs passions, de leur chair ?

Voyez leur conduite, examinez leur vie. Et nous-mêmes, nous chrétiens, en dépit de tous nos efforts, malgré les secours de la grâce et des sacrements, que de fois ne surprenons-nous pas au fond de notre âme des pensées, des sentiments, des instincts qui nous révoltent, qui nous font rougir à nos propres yeux, et qui nous arrachent ce cri du grand apôtre : *O infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* « malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort (1) ? » Et maintenant, je vous le demande, Mes Frères, pensez-vous que l'homme soit sorti des mains de Dieu, de ce Dieu trois fois saint, qui a trouvé des défauts jusque dans ses anges mêmes, pensez-vous, dis-je, qu'il soit sorti des mains créatrices tel qu'il est, incliné vers le mal, vers ce qu'il y a dans le mal de plus vil et de plus bas, orgueilleux et intéressé, égoïste et charnel, n'ayant naturellement d'affection ni pour Dieu, ni pour ses semblables, n'aimant que lui-même et, en lui-même, les instincts inférieurs de son être ? Non, ce ne peut être ni votre avis ni le mien. Et si nous le pensions vous et moi, nous n'aurions qu'une idée grossière de ce qu'est la pureté et la sainteté divine. Donc, Mes Frères, l'homme n'a pas été créé tel qu'il est aujourd'hui : nous le voyons déchu de son état originel ; et d'ailleurs, il nous faut bien reconnaître que cette déchéance ne saurait être imputée qu'à lui-même, à un coupable usage de sa volonté, à une faute primitive, à un mal originel. Voilà ce que proclame la conscience ; et l'homme ne peut aller contre un témoignage qui résonne au fond de son âme comme l'écho d'une voix divine.

---

(1) Ép. aux Rom., VII, 24.

Mais voici un second témoin de la déchéance de l'homme, celui-là non moins irrécusable et non moins formel que la conscience : c'est la tradition des peuples et le genre humain tout entier. Remontez en effet jusqu'à l'origine des nations, suivez le cours des âges à travers l'Orient et la Grèce, Rome et l'Occident ; interrogez les organes les plus accrédités du paganisme : historiens et poètes, orateurs et philosophes, tous vous répondront d'une même voix que l'homme a subi dans sa nature une dégradation originelle. Voltaire lui-même avoue que les brahmes de l'Inde croyaient l'homme déchu et dégénéré. L'homme, écrivait le grand penseur de la Chine, Confucius, l'homme a perdu par sa propre faute la perfection de sa nature. D'après la doctrine du législateur des Perses, Zoroastre, la nature humaine a été corrompue dans le premier homme qui infecta toute sa postérité. Chez les Grecs, le plus sage d'entre eux, Socrate, au témoignage de Platon, enseignait, d'après les anciens, que tout homme a besoin d'être purifié pour habiter avec les dieux ; et, plus explicite encore que Socrate, Pythagore disait que l'âme est ensevelie dans le corps, comme dans un tombeau, en punition de quelque péché primitif. L'âme humaine, s'écriait l'orateur romain, est une âme en ruines : c'est une étincelle divine enfouie sous des décombres ; et Virgile enfin, harmonieux écho des traditions populaires, ne plaçait-il pas, à l'entrée des royaumes tristes, les petits enfants qui, morts avant d'avoir goûté la vie, ne pouvaient avoir d'autre faute à expier qu'un péché d'origine ? tant cette croyance à la déchéance de l'homme était enracinée dans l'esprit de tous les peuples ! De là, ce souvenir confus, mais général, d'un âge d'or, d'un état

d'innocence, où l'homme vivait heureux, en paix avec Dieu, et avec lui-même ; de là, ces cérémonies usitées chez toutes les nations anciennes pour purifier les nouveau-nés ; de là, ces expiations, ces sacrifices, ces rites sanglants, par lesquels l'antiquité païenne cherchait à suspendre des châtiments dont elle sentait la justice. Tout cela, Mes Frères, est clair, évident, palpable, à tel point que le plus grand ennemi du christianisme, dont je viens de citer le nom, n'a pu s'empêcher de dire que la chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations. Donc, s'il est un fait avéré et incontestable, c'est que le genre humain a toujours cru à une faute primitive qui aurait entraîné après elle la déchéance de tous les hommes. Or, quand on a pour soi l'affirmation du genre humain jointe à celle de la conscience, on peut se passer du reste : cela suffit. Car, humainement parlant, il ne nous est pas donné d'avoir pour garant de la vérité une plus haute autorité que ce double témoignage.

Vous le voyez, Mes Frères, il est facile de se faire quelque idée de la faute originelle et, par suite, de la déchéance de l'homme, sans avoir absolument besoin de recourir ni au texte des Écritures ni aux définitions de l'Église. Aussi, je ne comprends pas que l'ignorance et la mauvaise foi aient pu émettre des doutes sur une vérité si clairement établie. Si j'ai insisté quelque peu sur ce point capital, c'est que là, et là seulement, se trouve la clef des mystères du christianisme. Et maintenant si, après vous avoir signalé ce fait lamentable par lequel s'ouvre l'histoire de l'humanité, je voulais en énumérer les fatales conséquences ; si je vous montrais tous les maux qui eussent

été la suite logique de ce mal primitif, la grâce divine perdue à jamais et, avec elle, tout droit à la félicité ; l'homme en état d'hostilité permanente avec Dieu, tout lien brisé entre le créateur et sa créature, le plan magnifique de l'Univers bouleversé en un instant et détruit de fond en comble ; l'œuvre de la création, cette œuvre si grande et si parfaite, n'aboutissant qu'à un immense désordre et à une mort sans fin ; si, dis-je, j'étalais à vos yeux ces ruines innombrables, certes, Mes Frères, vous comprendriez à merveille que, pour rétablir un équilibre si étrangement rompu, pour faire rentrer dans le monde l'ordre et l'harmonie, dans l'homme la grâce et le bonheur, il ne fallait rien moins qu'un chef-d'œuvre de la sagesse divine.

II

Quel était donc, Mes Frères, pour la sagesse divine, le moyen de réparer ce prodigieux désordre et de résoudre le grand problème du mal ? Il s'est trouvé plus d'un bel esprit assez superficiel et léger pour se dire : Si j'avais été à la place de Dieu, j'aurais pardonné à l'homme purement et simplement. Rien de plus simple, en effet, que de délier le nœud gordien en le tranchant d'un coup d'épée. Tant d'assurance me rappellerait volontiers ce général de l'antiquité, qui disait à son maître pour l'engager à accepter les conditions de l'ennemi : « Si j'étais vous, seigneur, j'accepterais ». — « Et moi, répondit le conquérant, j'accepterais si j'étais toi. » Eh quoi ! Ne savez-

vous donc pas ce que c'est que Dieu ? Dieu, c'est le souverain bien. Or, le mal n'est-ce pas la négation du souverain bien, partant la négation de Dieu ? Donc, à moins de renier sa divinité, Dieu se doit à lui-même de poursuivre le mal, de l'atteindre et de le frapper dans la personne du coupable ; sinon, sa justice devient illusoire et sa bonté se transforme en faiblesse. Oui, il faut, de toute nécessité, que Dieu exige du coupable une satisfaction proportionnée au mal : c'est pour lui plus qu'un droit, c'est un devoir ; et un devoir pour Dieu, c'est une loi absolue. Mais, Mes Frères, une satisfaction de l'homme coupable, est-ce bien assez pour la justice divine ? Y a-t-il une proportion véritable entre le délit et la satisfaction, entre le crime et le châtiment ? Est-ce que la faute ne croît pas en raison du caractère et de la dignité de celui qu'elle offense ? Et par suite le péché ou le mal, en s'attaquant à la majesté infinie de Dieu, n'acquiert-il pas en quelque sorte un degré de malice infini ? Non pas que le péché puisse être jamais un acte infini en soi ; car l'homme ne saurait dépasser, ni en bien, ni en mal, les bornes du fini. Le péché, toutefois, en s'attaquant à Dieu qui est infini, revêt sous ce rapport le caractère de l'infini. Et ne croyez pas, Mes Frères, que ce soit là un jeu de l'esprit, une subtilité métaphysique, quelque tour ingénieux de la pensée, sans raison d'être, sans fondement sérieux. Le mal est rigoureusement ce que je viens de dire. Il est vrai qu'à force de voir, d'entendre, de commettre le mal, nous perdons de vue son extrême gravité ; nous oublions qu'il y a, au fond de l'acte coupable, le mépris et la négation de Dieu. Supposez, par impossible, qu'il lui fût donné d'atteindre jusqu'à ses dernières consé-

quences, il n'aboutirait à rien moins qu'à détruire la divinité ; ou plutôt le mal s'érigerait en souverain, le mal se ferait Dieu. Si donc, comme je viens de l'établir, l'offense est infinie, s'il est vrai d'autre part que l'homme, de sa nature, ne peut offrir qu'une satisfaction limitée, le mal devient irréparable, et le genre humain, condamné sans retour, n'a d'autre alternative que le néant ou la mort.

Mais, Mes Frères, si l'homme est incapable de donner pleine satisfaction à la justice divine, se verra-t-il donc, lui le chef-d'œuvre des mains de Dieu, abandonné pour toujours à son malheureux sort, sans nul espoir de réparation et de salut? Si la justice divine a ses droits, stricts et rigoureux, la miséricorde n'a-t-elle pas aussi les siens? Est-ce que Dieu ne joint pas à la sévérité d'un juge la bonté d'un père? Et, dès lors, comment pourrait-il ne pas s'émouvoir de compassion sur la destinée de ce fils ingrat, mais malheureux? Nous-mêmes, Mes Frères, nous qui n'avons au cœur qu'un rayon d'amour, nous qui ne savons guère ce que c'est qu'aimer, qui aimons si peu, qui aimons à faux, nous ne refusons pas néanmoins de placer, sur nos lèvres et dans notre cœur, une parole de pardon pour ceux que nous aimons. Et Dieu, qui porte à l'homme un amour infini, Dieu, notre créateur et notre père, ne trouverait pas pour l'homme coupable, dans les ressources de sa tendresse, une sentence de miséricorde? Vous le voyez, chrétiens, si la justice exige un châtiment infini, la miséricorde sollicite un immense pardon. L'un et l'autre suivent nécessairement leur cours : ce sont deux lignes qui se projettent sur le plan du monde sans pouvoir se rencontrer ; et, pourtant, il faut qu'elles se

rapprochent, il faut qu'elles se joignent, il faut que la miséricorde et la justice se donnent le baiser de paix ; sinon, malheur à l'homme, et malheur au monde ! Mais où se fera leur rencontre ? Où pourront-elles s'embrasser ? Sera-ce sur le cœur de l'homme ? Mais le cœur de l'homme n'est pas digne de pardon. Sera-ce sur le cœur de l'ange ? Mais l'ange ne mérite pas le châtiment ; et pourtant, il faut que le châtiment et le pardon descendent sur une même tête, il faut que la miséricorde et la justice reposent sur un même cœur ! Où donc trouver ce coupable sans faute, cette innocence pardonnée ! Comme le fils d'Abraham sur la montagne du sacrifice, je vois bien le feu de la colère divine allumé au milieu des hommes : mais où est la victime ? Mes yeux la cherchent partout sans la rencontrer nulle part. Paraissez donc, ô sagesse divine, levez-vous et conciliez à la fois la justice et la miséricorde, le châtiment et le pardon, les droits de Dieu et les intérêts de l'homme ! Entendez-vous, Mes Frères, cette divine parole qui retentit dans les conseils de l'éternité ? Le Verbe de Dieu s'est levé du sein de la gloire et, se présentant à son Père, il lui a dit : Père, « vous n'avez point agréé les victimes, les oblations, les holocaustes et les sacrifices pour le péché » ; toutes ces choses étaient de nulle valeur devant vous et incapables de vous plaire, parce qu'elles étaient impuissantes à satisfaire votre justice et à détruire le péché, « mais vous m'avez formé un corps », *corpus autem aptasti mihi ;* « et alors j'ai dit : Me voici ! je viens », *tunc dixi : Ecce venio* (1) ! Je vais descendre vers l'homme, prier, pleurer, gémir avec lui, me dévouer jusqu'à

(1) Ép. aux Hébreux, x, 5, 6, 7.

la mort pour lui rendre la grâce et, avec la grâce, la vie. Voilà, Mes Frères, la solution du problème de nos destinées. Ce que la justice a décrété, l'amour le subira. L'offense est infinie, la peine sera infinie ; et, par cette équation parfaite entre la faute et le châtiment, l'harmonie reparaît, l'équilibre est rétabli. Voyez-vous ce petit enfant qui ne trouve pas où reposer sa tête ? C'est peu de chose en apparence, ce n'est rien, si vous le voulez ; mais cet enfant est Dieu, et ce Dieu mourra pour nous et nous serons sauvés. C'est pourquoi, Mes Frères, à la vue de si grandes choses, répétons avec la sainte Église : « O heureuse faute, qui nous a valu un tel Rédempteur ! » *o felix culpa, quæ talem meruit habere Redemptorem !* et saluons, avec l'apôtre saint Paul, ce « mystère du Christ, où sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science ».

C'est là, Mes Frères, le merveilleux spectacle qui nous sera donné dans cette nuit solennelle, dont peu d'instants nous séparent. O nuit bienheureuse, nuit bénie entre toutes, où retentit dans l'humanité cette nouvelle : Un sauveur vous est né ! Hâtez le cours de vos heures, abrégez nos vœux et nos soupirs. Et vous, divin Sauveur, venez et ne tardez plus, inclinez les cieux et descendez : quarante siècles ont crié vers vous, quarante siècles d'attente et d'espérance. Déjà les créatures angéliques se préparent à entonner le cantique de l'allégresse et de la réjouissance, bientôt les bergers de la Palestine vont s'acheminer vers votre crèche sacrée ; et nous tous, agenouillés à vos pieds, nous mêlerons nos voix à celles des anges pour répéter avec eux : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus !* Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

L'IMMACULÉE CONCEPTION [1]

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

« Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée et il n'y a point de tache en vous. »

(Cantique des Cantiques, IV, 7.)

Mes Frères.

L'Incarnation du Verbe est le chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse divines. Elle est le chef-d'œuvre de la puissance divine, parce que l'union de la nature divine avec la nature humaine dans la personne du Verbe fait chair est l'acte le plus prodigieux qui se puisse concevoir. Elle est le chef-d'œuvre de la sagesse divine, parce qu'elle répare des ruines qui paraissaient éternelles, parce qu'elle

(1) Les deux premiers discours sur l'Incarnation du Verbe ont été prononcés, à deux reprises différentes, dans l'église Saint-Roch : d'abord en 1854, puis quelques années après, probablement vers 1859 ou 1860. Ce sermon sur l'Immaculée Conception, qui fait suite aux précédents, n'a été donné que dans la deuxième station d'Avent.

concilie des droits et des intérêts qui semblaient radicalement opposés, parce qu'elle fait naître le plus grand bien du plus grand mal, parce que la miséricorde et la justice s'y rencontrent dans un merveilleux accord. Telles sont les deux grandes vérités que nous avons établies dans nos instructions précédentes ; et nous en avons tiré cette double conclusion morale : d'une part, que l'humilité est le fondement de tout l'édifice de nos vertus, parce que l'Incarnation du Verbe est le modèle de l'abaissement volontaire ; de l'autre, que le péché est le plus grand de tous les maux, puisqu'il détruit, en ce qui nous concerne, le plan divin de l'Incarnation du Verbe.

Mais si, pour nous relever de notre déchéance, le Fils de Dieu a projeté de se faire homme et de s'incarner au milieu de nous, où et comment va-t-il se revêtir de notre nature ? Quelle sera la terre bénie qui portera cette semence divine, qui recevra cette rosée du ciel, qui fera germer le Sauveur ? Quelle sera la tige glorieuse d'où sortira cette fleur céleste ? Quelle sera la créature privilégiée qui prêtera au Verbe de Dieu ces larmes expiatrices, ce sang rédempteur, cette rançon d'un monde coupable ? Quelle sera cette fille de l'homme qui, associée aux conseils de l'éternité, va coopérer avec Dieu à l'accomplissement du plan auguste de notre rédemption ? Votre cœur, chrétiens, a devancé ma parole ; et vous avez nommé tout d'une voix la vierge unique, la femme incomparable, que la dignité de Mère de Dieu élève au-dessus des anges et des hommes, la bienheureuse Vierge Marie.

Donc, Mes Frères, l'ordre logique de mon sujet, autant que l'octave de l'Immaculée Conception où nous sommes, m'amène à vous parler du sublime ministère

dévolu à Marie. Pour me borner dans une matière si vaste et si féconde, je me contenterai de vous faire voir, dans une première partie, quelle place la Vierge Marie occupe dans le plan divin de l'Incarnation; et, dans une deuxième partie, que le privilège de l'Immaculée Conception est une conséquence rigoureuse du dogme de la maternité divine. O Marie! Mère de Dieu et des hommes, jusqu'ici, c'est par votre intercession que nous avons invoqué les lumières de l'Esprit-Saint pour la méditation de ces grandes vérités de la foi; mais en ce moment où je dois célébrer vos grandeurs et vos gloires, j'éprouve plus que jamais le besoin d'implorer votre protection maternelle, en vous saluant par les paroles de l'ange : *Ave Maria!*

I

Pour bien comprendre la place qu'occupe la Vierge Marie dans le plan divin de l'Incarnation, il faut se rappeler la part qu'avait eue la première femme à la déchéance originelle. Car il existe entre la Rédemption et la chute un rapport manifeste, une corrélation étroite : l'une forme la contre-partie de l'autre. Tout ce qui a contribué à notre perte doit concourir, en sens inverse, à notre salut. Sans cette antithèse parfaite de la ruine et de la réparation, sans ce parallélisme exact entre les deux actes dont dépend notre destinée, le plan divin manquerait d'unité et d'harmonie. Or, si c'est dans

le premier homme que la faute primitive a été consommée ; si, en raison de la supériorité de sa nature et de son caractère, il a eu la pleine et entière responsabilité de l'acte criminel ; si c'est dans Adam, comme dans le chef physique et moral de l'humanité, que nous sommes tous coupables, tous marqués de l'anathème, tous frappés de réprobation ; si c'est en lui que nous mourons tous ; il n'est pas moins vrai de dire que la première femme a eu l'initiative de la faute, qu'elle a été la première occasion de notre ruine, que le mal a pris son origine et sa source dans le consentement qu'elle a donné à la parole de l'esprit tentateur. Conséquemment, s'il y a de la justesse et de la proportion dans les œuvres divines, si elles sont empreintes de ce caractère de sagesse souveraine que nous leur avons reconnu, il convient que la femme rachète par l'obéissance ce qu'elle avait perdu par la révolte, et qu'elle occupe une grande place dans l'économie de notre salut, comme elle avait eu une large part à l'histoire de notre chute.

Ici, Mes Frères, je dois tout d'abord prévenir une idée qui pourrait s'élever dans votre esprit : je dois émettre un principe qui va dominer tout ce discours. Il ne s'agit ni de diviser ni de partager l'œuvre de la Rédemption : elle est tout entière le fait unique et exclusif du Verbe incarné. Il n'y a qu'un seul Rédempteur du monde ; il n'y a, dans le sens strict et rigoureux du mot, qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. C'est de lui et de lui seul que découle sur l'humanité, comme de sa source, toute lumière, toute grâce, toute force, tout mérite, tout pardon, toute félicité. Si élevée, si parfaite que puisse être une créature, elle n'est

telle que par un effet de la bonté du Christ ; toute grandeur surnaturelle n'est qu'un reflet de sa dignité suréminente ; toute vertu n'est qu'un rejaillissement de sa sainteté ; toute prière n'a d'efficacité que par son sang ; toute action méritoire n'a de prix et de valeur que par son sacrifice. Car, dit l'apôtre saint Paul, « toutes choses sont de lui, par lui, et en lui », *ex ipso, et per ipsum et in ipso sunt omnia.*

Voilà le dogme catholique dans toute sa rigoureuse précision, et l'Église jetterait l'anathème au front de quiconque amoindrirait la force de cette vérité capitale. Et cependant, je ne crains pas de répéter, avec saint Augustin, qu'au-dessous du nouvel Adam il y avait pour une deuxième Ève une place marquée dans le plan divin, et que la femme devait être appelée à prendre part à l'œuvre de notre réhabilitation, parce qu'elle avait participé à l'acte de notre déchéance.

Or, quelle est cette part accordée par Dieu à la femme dans le plan de la Rédemption ? C'est la part la plus grande, la plus belle, la plus touchante que l'on puisse imaginer au-dessous de la fonction unique dévolue au rédempteur. C'est la part qui revient d'elle-même au caractère de la femme et qui répond le mieux au ministère sublime qu'elle exerce dans le monde. Oui, du moment qu'il plaisait à Dieu de descendre jusqu'à nous, de se revêtir de notre chair mortelle, de puiser aux sources de la vie le sang qui coule dans nos veines ; du moment que, pour dissiper toute crainte et gagner notre amour à force de condescendance, il lui plaisait d'apparaître sous les traits de l'enfance, parmi les langes d'un berceau, dans cet état de l'homme le plus faible, le plus désarmé,

mais aussi le plus attrayant de tous : de ce moment-là, il lui fallait ce ministère le plus auguste qu'il y ait ici-bas, il lui fallait ces bras qui nous reçoivent à notre entrée dans le monde, il lui fallait cette main qui essuie notre première larme, ce sourire qui appelle sur notre front le premier rayon de la joie ; il lui fallait cette puissance d'aimer qui nous couvre de son égide, qui ne recule ni devant la fatigue, ni devant la crainte, ni devant la souffrance ; il lui fallait cet ange tutélaire qui nous enveloppe des ailes de sa tendresse ; il lui fallait ce composé admirable de grâce et de douceur, de dévouement et de force, d'innocence et d'amour, que l'on appelle une mère.

Voilà, Mes Frères, le rôle que Dieu destinait à la femme dans le plan de la Rédemption, le rôle et la fonction de la mère. Car, dans le dessein qu'il avait de prendre rang au milieu de nous, de se choisir un reposoir, un tabernacle, le Fils de Dieu ne pouvait nouer avec la nature humaine une relation plus étroite, plus intime, plus profonde que la relation du Fils avec la Mère. On peut ne pas avoir d'épouse, de fille, de sœur, mais tous nous avons une mère, et le lien qui nous unit à elle est de tous le plus durable et le plus puissant : c'est un sentiment qui commence avec la vie et qui ne s'éteint pas avec elle, une affection dont rien n'égale la pureté ni la sainteté. Voilà pourquoi le Fils de Dieu voulut avoir une mère ; et de même, dit saint Augustin, qu'il honore la première moitié du genre humain en unissant à sa nature divine la nature de l'homme, ainsi honore-t-il la deuxième moitié du genre humain en lui réservant le privilège et la fonction de la maternité divine.

De cette manière, tout se lie, tout s'enchaîne, tout se

coordonne dans le plan divin : là, rien de brusque ni de heurté. La Rédemption correspond à la chute et tout ce qui avait tourné à notre ruine contribue à notre relèvement. Et cependant je n'aurais pas marqué suffisamment la place qu'occupe la Vierge Marie dans le plan de notre salut, si je n'ajoutais qu'elle n'a pas été un instrument passif entre les mains de Dieu, que sa coopération a été libre et volontaire, qu'elle a eu l'initiative dans l'œuvre de la réparation, comme la première femme avait eu l'initiative dans notre chute, et que son adhésion aux conseils divins a été le point de départ de notre délivrance.

Et, en effet, Mes Frères, rappelons-nous cette scène de l'Annonciation, si grande dans sa divine simplicité. Quand le céleste ambassadeur fait part à Marie de l'objet de son message, c'est une proposition qu'il vient lui soumettre, plutôt qu'un ordre ou un commandement qu'il lui apporte. Marie, dit saint Thomas, représentait dans ce moment solennel l'humanité tout entière ; elle devait, au lieu et place de toute la nature humaine, *loco totius humanæ naturæ*, donner son consentement au plan de miséricorde que Dieu avait conçu ; elle devait adhérer dans la liberté de son âme à l'œuvre de l'Incarnation, comme Ève avait librement consenti à notre perte. C'est pourquoi Dieu n'agit point vis-à-vis d'elle par voie de décret ou de commandement ; il s'abaisse à traiter avec l'humble Vierge, à négocier avec elle la grande affaire de notre salut ; il députe vers elle un des princes de la milice céleste ; il lui annonce son projet, il l'associe à ses conseils ; il subordonne pour ainsi dire l'accomplissement de ses desseins à l'adhésion de Marie. Quand cette créature virginale

s'alarme pour l'intégrité du don qu'elle a fait au Seigneur, l'Envoyé céleste discute son objection, dissipe ses craintes ; et alors, dans ce pacte sublime conclu entre le Créateur et sa créature, la Vierge accepte le ministère de la Mère et Dieu conserve à la Mère la dignité de la Vierge.

Ah ! dites-moi si cette condescendance de la part du Seigneur n'indique pas la grande place qu'occupe Marie dans le plan divin de la rédemption ? Quand Dieu voulut tirer l'Univers du néant, lorsqu'il appela toutes choses à l'existence et à la vie, il prononça tout seul la parole de la toute-puissance : *Fiat lux !* « Que la lumière soit ! » Que les eaux se divisent ! Que la terre paraisse ! Qu'elle produise des plantes ! Que les astres s'allument !... Mais, quand il veut racheter le monde déchu, lorsqu'il se prépare à former l'homme céleste, le nouvel Adam, le chef-d'œuvre de sa justice et de sa miséricorde, alors il tient en suspens le décret de sa puissance, il attend de la part d'une humble créature le *fiat* de l'obéissance et de l'humilité ; et c'est après qu'elle s'est inclinée à la voix de son Créateur, qu'elle a prononcé du fond de son néant la parole du consentement : *Ecce ancilla Domini fiat mihi secundum verbum tuum* (1), « je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole » ; c'est alors seulement que le plan divin se déroule, que la miséricorde prend son cours et que la Rédemption commence.

Tel est, Mes Frères, l'acte libre et volontaire par lequel Marie a été appelée à concourir au grand œuvre de notre salut. Et maintenant, admirez avec moi la corrélation qui existe entre les deux grands faits où

(1) S. Luc, I., 38.

se dénouent nos destinées et l'admirable sagesse que Dieu fait éclater dans l'économie de sa providence. L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de notre réparation par Marie. L'une a l'initiative dans notre chute, l'autre l'initiative dans notre réhabilitation. La parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la Sainte Vierge. La malédiction est donnée à Ève, la bénédiction à Marie. Un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière parle à Marie. Ève ajoute foi au serpent, et Marie croit à l'ange. L'une nous perd par la désobéissance, l'autre nous sauve par son humilité. Ève est la mère de tous les mortels, Marie la mère de tous les vivants. C'est par la première femme que l'homme était devenu l'ennemi de Dieu ; c'est par la femme de la deuxième alliance que le Fils de Dieu est devenu le fils de l'homme et le Rédempteur du monde.

Et maintenant, Mes Frères, ne vous étonnez pas que l'Église catholique rende à Marie un culte qui n'a au-dessus de lui que le culte rendu à la divinité elle-même ; ne vous étonnez pas que nous ne puissions parler de Marie, sans que notre cœur se dilate, sans que notre âme tressaille d'allégresse. Ah ! si dans ce siècle, où tout est en progrès excepté le bon sens et la raison, si, au lieu de se lancer dans des déclamations absurdes et ridicules, on voulait se donner la peine de s'instruire des vérités catholiques, il suffirait d'un peu d'attention pour comprendre que le dogme de la maternité divine est intimement lié au christianisme tout entier, qu'il en est un fondement essentiel, qu'on ne saurait y toucher sans ruiner tout l'édifice de la religion ; conséquemment, que la Sainte Vierge mérite, en raison de sa qualité de Mère de Dieu, plus d'honneur que

toutes les créatures réunies. Sans doute, il n'y a qu'un nom sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés, le nom de Jésus-Christ ; mais c'est par Marie que nous avons reçu Jésus-Christ ; c'est par Marie que le Fils de Dieu est devenu le fils de l'homme, partant, le Rédempteur du monde ; c'est dans Marie que le Verbe de Dieu a uni sa divinité à l'humanité ; c'est de Marie qu'il a pris de quoi expier nos fautes et payer notre rançon, ce sang victorieux qu'il a répandu sur le calvaire, cette chair virginale, instrument de notre salut, aliment de notre foi sur la terre, gage de notre bonheur dans le ciel. Voilà ce qui assure à la Sainte Vierge une dignité incomparable. Si, en tant qu'esprits purs, en tant qu'intelligences dégagées de toute matière, les anges conservent sur elle l'avantage de leur nature, plus parfaite par elle-même que la nôtre ; par son caractère, par sa dignité, par son ministère, Marie dépasse tout l'ensemble des êtres créés. Devant elle, toute grandeur se rapetisse, toute hauteur s'abaisse, toute dignité s'amoindrit, tout pouvoir s'incline, toute gloire pâlit et s'efface : Fille du Père, Mère du Fils, Épouse de l'Esprit-Saint, Marie occupe dans la création, au-dessous de Dieu, une place à part, un rang unique, parce que c'est le rang et la place de la Mère de Dieu.

Cela posé, Mes Frères, vous concevez déjà quels grands privilèges Dieu a dû départir à une créature si élevée en rang et en dignité. Pour ne m'en tenir qu'à un seul, je dis que le privilège de l'Immaculée Conception est une conséquence rigoureuse de la place qu'occupe la Sainte Vierge dans le plan divin de l'Incarnation, c'est-à-dire du dogme de la maternité divine. C'est le sujet d'une seconde partie.

II

C'est une loi générale dans le gouvernement divin que le pouvoir est en raison de la fonction, et le don de la grâce en proportion du ministère que Dieu confie aux hommes. Plus cette mission est noble et élevée, plus Dieu confère, à ceux qui en sont investis, de qualités soit naturelles soit surnaturelles. C'est ainsi qu'il réservait le don de prophétie ou le don des miracles à ces hommes qui devaient, par leur parole et par leurs œuvres, préparer l'avènement du règne de son Fils. Plus ces saints personnages avaient de rapport avec le Rédempteur futur par leur ministère et par leur vie, plus augustes étaient les privilèges, plus abondantes les grâces que Dieu leur accordait. Et quand ce fils d'Élisabeth, dont Jésus-Christ disait qu'il ne s'en était pas trouvé de plus grand parmi les enfants des hommes, lorsque, dis-je, saint Jean-Baptiste fut appelé à devenir le précurseur du Verbe fait chair, Dieu voulut qu'avant sa naissance même il fût sanctifié dans le sein de sa mère. Tant il est vrai que, dans le plan de la Providence, les privilèges se mesurent à la grandeur du ministère ou à l'étendue de la fonction, et que le don de la grâce croît et s'élève en raison de la sublimité du caractère ou de la mission.

Lors donc qu'il plut à Dieu d'élever une de ses créatures à la dignité de Mère de son Fils, il ne pouvait pas se faire qu'il ne lui départît également des privilèges

proportionnés à la sublimité de cette charge. C'est pourquoi la virginité devait trouver place dans le plan divin, à côté de la maternité, parce qu'elle est le sacrifice complet des sens à l'esprit, la pureté de l'âme et du corps dans sa perfection idéale ; et, par le plus grand des prodiges, le caractère de la vierge et la dignité de la mère devaient s'unir et s'associer dans l'enfantement miraculeux du Sauveur. Or, la raison qui fit choisir au Verbe de Dieu une vierge pour mère, c'est-à-dire, sa sainteté et son horreur infinie du mal et de tout ce qui en participe, cette même raison, devait le porter à prendre pour mère une vierge immaculée, c'est-à-dire, conçue sans la tache du péché d'origine ; et c'est dans ce sens que j'ai dit que l'Immaculée Conception est une conséquence rigoureuse du dogme de la maternité divine.

Et en effet, Mes Frères, en devenant la Mère de Dieu, à quelle œuvre la bienheureuse Vierge était-elle appelée à concourir, à coopérer? A l'œuvre de l'Incarnation, à l'œuvre de la Rédemption, à cette œuvre divine qui a pour fin essentielle d'effacer le péché originel, de remédier à ses conséquences, de nous délivrer de l'empire du mal, de nous arracher au joug du démon. Et Celle qui a été choisie pour être l'instrument de cette œuvre, qui a eu l'initiative dans le travail de notre réparation, aurait été enveloppée dans la misère de notre ruine ? Celle qui devait écraser la tête du serpent aurait reçu la morsure de cet ennemi du genre humain ? Celle en qui devait germer la semence divine, le rejeton béni de l'éternité, aurait été elle-même une terre maudite ? Celle qui devait porter au monde l'olivier de la paix, le gage du pardon, aurait été elle-même marquée de l'anathème divin ? Celle qui devait

recevoir dans ses chastes flancs le Saint des Saints, aurait été un seul instant le siège du mal, le temple du péché, le trône de Satan un objet d'horreur aux yeux de l'auguste Trinité ? Celle qu'un Dieu devait appeler sa Mère, qu'il appellera sa Mère pendant toute l'éternité, aurait pu contracter cette souillure originelle qui nous rend ennemis de Dieu, nous ravit son amour, nous bannit de sa face, nous exclut de son bonheur ? Je vous le demande, Mes Frères, pareille inconséquence serait-elle possible ? Est-ce concevable pour quiconque réfléchit sérieusement à la dignité de Marie, au ministère qu'elle a rempli dans l'œuvre de l'Incarnation du Verbe et de la Rédemption du monde ? Si jamais il y eut une raison suffisante de suspendre l'arrêt de la justice divine, si jamais il y eut un motif d'exemption légitime, si jamais il y eut un privilège autorisé, fondé, motivé, nécessaire, logique, c'est le privilège de l'Immaculée Conception de la très Sainte Vierge. Oui, Dieu se devait à lui-même, il devait à sa puissance, à sa sainteté, à sa gloire, de préserver sa sainte Mère d'une tache qui, pour elle, eût été un défaut, un vice et, pour lui-même, une insulte et un outrage.

Car, et je vous prie de bien considérer ce point, si l'Immaculée Conception est une conséquence rigoureuse du dogme de la maternité divine, ce privilège tourne moins encore à l'honneur de Marie qu'à la gloire de Jésus-Christ. Qu'est-ce que ces objections qui tendent à dire qu'en affirmant pour Marie la préservation de la tache originelle, nous faisons injure à son Fils ? N'est-ce pas à cause de Jésus-Christ que nous revendiquons pour sa sainte Mère cette immunité glorieuse ? N'est-ce pas en vue de Jésus-Christ que le Père céleste a excepté cette fille d'A-

dam de l'arrêt de condamnation qui enveloppe toute l'humanité? Ne sont-ce pas les mérites de Jésus-Christ, n'est-ce pas l'efficacité de son sang rédempteur qui, appliqué à l'avance et par anticipation à son auguste Mère, lui a valu cette exemption, ce privilège unique? Oui, dans le moment où le ciel et la terre s'apprêtent à former cette créature bénie, le Fils de Dieu, qui l'a choisie entre toutes les femmes, fait descendre sur elle un rayon de sa bonté; c'est par sa Mère qu'il inaugure l'exercice de son droit de grâce; c'est par elle qu'il commence son ministère de rachat et de pardon; c'est à elle qu'il applique la première goutte de son sang; et, en glorifiant sa Mère par cet acte rédempteur, il se glorifie lui-même.

Aussi, Mes Frères, les Pères et les Docteurs ont-ils célébré à l'envi le privilège de l'Immaculée Conception. Malgré quelques voix discordantes, comme Dieu a permis qu'il s'en élevât dans la suite des siècles contre n'importe quelle vérité, malgré quelques disputes d'écoles qui ne tenaient en rien à la substance ni au fond du dogme, le sentiment général de la tradition catholique a toujours salué dans Marie la Vierge conçue sans tache. L'Église a épuisé de tout temps tout le charme des saints Livres pour orner et embellir la couronne immaculée de Marie. Ses organes les plus accrédités, ses voix les mieux autorisées se sont fait entendre l'une après l'autre pour appeler la Mère de Dieu : « Vierge pure, intègre, sans tache; lis parmi les épines; terre entièrement intacte, virginale, toujours bénie et libre de toute contagion du péché; paradis tout brillant, tout agréable, tout parfait d'innocence, d'immortalité et de délices, établi par Dieu même et défendu contre toutes les embûches du serpent venimeux; bois

incorruptible, que le ver du péché n'a jamais gâté ; fontaine toujours claire, scellée par la vertu de l'Esprit-Saint ; temple divin ; trésor d'immortalité ; seule et unique Fille, non de la mort, mais de la vie ; rejeton de grâce et non de colère qui, par une providence spéciale de Dieu, s'élevant verdoyante d'une racine infecte et corrompue, a toujours fleuri en dehors des lois établies et communes... » Dans ces paroles que je viens de citer, vous avez entendu saint Irénée, Tertullien, Origène, saint Éphrem, saint Épiphane, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, la Grèce et l'Asie, l'Afrique et les Gaules, l'Orient et l'Occident, l'Église universelle. Que dis-je, Mes Frères ? Il n'y a pas jusqu'à ces Églises que le schisme a détachées depuis des siècles du tronc de l'unité catholique, l'Église grecque et l'Église russe, qui ne confirment cette foi antique de leur inébranlable témoignage. Il n'y a pas (et voilà de quoi confondre ceux d'entre nos frères séparés qui voudraient ravir à la Sainte Vierge ce privilège glorieux), il n'y a pas jusqu'à l'hérésie qui n'ait rendu à cette sainte croyance un hommage éclatant par la bouche de Luther, en disant « qu'il était juste et convenable que la personne de Marie fût préservée du péché originel, puisque le Fils de Dieu devait prendre d'elle la chair qui devait surmonter tous les péchés ». Enfin, comme si Dieu avait voulu arracher même aux plus grands ennemis de la foi la louange de Marie, cet homme étrange qui, avec quelques lambeaux de Bible et quelques feuillets de l'Évangile, a fait ce mélange audacieux de vérités et de blasphèmes qu'on appelle le Coran, s'est vu obligé d'y inscrire le dogme de l'Immaculée Conception, en disant que « Marie a été rendue exempte de toute souil-

lure ». Tant il est vrai que cette foi commune des chrétiens est attestée par le témoignage des siècles, comme elle est, d'ailleurs, une conséquence rigoureuse du dogme de la maternité divine et l'admirable couronnement de tout l'édifice de la grâce.

Lors donc qu'il y a peu d'années l'Église catholique, dépositaire infaillible de la Révélation divine, promulgua solennellement le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, ce n'est pas une vérité nouvelle qu'elle enseignait au monde, mais une vérité aussi ancienne qu'elle-même : une vérité insinuée sur la première page de l'Écriture sainte, où Dieu établit une inimitié radicale entre l'esprit du mal et la Mère du Rédempteur ; une vérité développée de plus en plus aux divers endroits de l'ancien Testament où l'Esprit prophétique écarte, sous le voile mystérieux des figures, toute faute, toute tache, toute ombre de Celle qui était prédestinée pour devenir le temple de la Sagesse divine et l'Épouse immaculée de l'Esprit-Saint ; une vérité contenue dans le dépôt de la Révélation chrétienne, avec le dogme de l'Incarnation et celui de la maternité divine qui la supposent et l'insinuent ; une vérité définie implicitement au concile général d'Éphèse, alors que l'Église maintenait contre Nestorius, au IVe siècle, le privilège de la Mère de Dieu dans toute son intégrité ; une vérité enfin crue, acceptée, professée par l'universalité du monde chrétien. Seulement, cette croyance qui formait un article implicite du symbole de la foi, cette croyance qui était renfermée dans le dépôt de la Révélation comme le fruit dans son germe, comme la fleur dans sa tige, comme le fleuve dans sa source ; cette croyance écrite dans le cœur des chrétiens, cette croyance, expression de la piété des

pasteurs et des fidèles, l'Église, en vertu des pouvoirs qu'elle tient de son divin Époux, l'Église gardienne et dispensatrice du trésor de la vérité, l'Église, dis-je, l'a déclarée, exprimée, formulée, sanctionnée, manifestée et proclamée par une définition éclatante et solennelle. En cela, elle a agi, comme elle n'a cessé de faire depuis dix-huit siècles, décrétant les vérités de la foi sous une forme plus rigoureuse et plus précise, par des déclarations plus explicites et plus formelles, à mesure qu'elles étaient attaquées par les hérétiques, ou bien, alors que leur manifestation éclatante répondait aux besoins et aux vœux des peuples. Or, si jamais la manifestation solennelle d'une vérité de la foi a été appropriée à la situation d'une époque, c'est bien la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, au siècle où nous sommes.

Quelles sont, en effet, les erreurs qui s'élèvent de toutes parts contre les dogmes catholiques ? Quel est le premier et le dernier mot de tous les systèmes enfantés par l'incrédulité contemporaine? C'est la négation de l'ordre surnaturel, la négation de la chute, de l'Incarnation, de la Rédemption. Voilà ce qu'on dit, ce qu'on écrit, ce qu'on lit, ce qu'on entend, ce qu'on écoute. Or quel moyen plus efficace pour réveiller l'indifférence des uns, pour ranimer la foi des autres, que de faire retentir aux quatre coins du monde une vérité qui suppose et qui rappelle toutes les autres? Oui, en proclamant l'Immaculée Conception de Marie, l'Église a couronné en quelque sorte toutes ses définitions antérieures : en face d'un monde indifférent ou hostile, elle a affirmé de nouveau par la bouche de son Pontife suprême le christianisme tout entier. En relevant dans Marie un don spécial de la grâce,

elle a affirmé contre le rationalisme l'ordre surnaturel avec toutes ses conséquences et a sapé par la base l'erreur capitale de l'époque. En définissant que Marie a été conçue sans tache, elle a affirmé de nouveau le dogme du péché originel; car proclamer l'exception, c'était confirmer la règle. En disant que la sainteté infinie de Dieu n'aurait pu souffrir dans la Mère de Jésus-Christ la moindre souillure, elle a affirmé de nouveau l'énormité du mal que le matérialisme de l'époque cherche à diminuer, à atténuer, à réhabiliter même. En enseignant que Marie a été préservée du péché originel, à cause de sa maternité divine, elle a affirmé de nouveau, et avec toute la puissance qui est en elle, le dogme fondamental de la religion, la divinité de Jésus-Christ ou l'Incarnation du Verbe. En déclarant que ce privilège, dans Marie, est dû à l'application des mérites de Jésus-Christ, elle a affirmé de nouveau le dogme de la Rédemption et l'efficacité du sacrifice de la croix. Vous le voyez, c'est le christianisme tout entier qui est affirmé, mis en relief par cette proclamation du privilège de Marie : nulle autre décision n'aurait pu être plus opportune, plus actuelle, plus en rapport avec les besoins de l'époque. L'Église a flétri, stigmatisé, pulvérisé toutes les erreurs du siècle par cet acte d'autorité qu'elle a accompli au milieu de nous, dans la souveraineté de sa mission.

Il y a plus, Mes Frères, et c'est par là que je termine. Outre les raisons dogmatiques et morales qui ont porté l'Église à sanctionner de nos jours, par un écrit solennel, la croyance antique et générale des chrétiens à l'Immaculée Conception de Marie, il en est une autre qui tient peut-être encore plus spécialement à la situation où nous sommes. Si, en effet, la protection de la Sainte Vierge est

en raison de l'honneur qu'on lui rend, du culte et de la gloire qu'elle reçoit de ses fidèles serviteurs, cette glorification de Marie par l'Église ne saurait manquer de devenir la source des faveurs les plus signalées. Or, y a-t-il une époque où le monde chrétien ait ressenti plus vivement le besoin de cette Toute-Puissance suppliante, de ce ministère de prière et d'intercession? Dans ce siècle où tant de fléaux sortent du puits de l'abîme, où tant de passions se déchaînent contre la vérité, où le mal, s'érigeant en système, mine le terrain sous les pieds des peuples et s'attaque aux principes mêmes de la société ; dans ce siècle où les institutions se dissolvent, où les pouvoirs faiblissent, où les trônes chancellent ; à cette époque de luttes, d'agitations, de bouleversements, où le passé ne semble offrir que des ruines et où l'avenir s'ouvre devant nous menaçant et inconnu : il faut plus que jamais que cette main protectrice s'étende sur la chrétienté pour la défendre et la soutenir. Je sais bien, Mes Frères, que ce que nous disons là de cette force invisible et souveraine ne paraît que folie à ceux qui s'arrêtent à la surface des choses, qui ne voient rien au-dessus des événements de ce monde, qui n'estiment que la force matérielle, les gros bataillons, le jeu des intérêts et des calculs humains ; mais nous, à qui la foi fait découvrir des horizons plus vastes et plus élevés, nous plaçons notre confiance, après Dieu, dans Celle qui a vaincu le mal dans sa source et dont le pouvoir n'a d'égal que sa tendresse et sa dignité. Lors donc que, sur ce rocher de Gaëte, où le mal triomphant un instant l'avait fait monter comme sur un autre Calvaire, le Vicaire de Jésus-Christ, fort de sa faiblesse, éleva sa grande voix pour interroger tous les échos de la

tradition catholique; lorsque plus tard, entouré des juges, des témoins de la doctrine, il jeta vers Marie le cri de sa foi qui était le cri de la foi du monde, c'était un secours puissant, immense, qu'il sollicitait de la Vierge Mère, un secours qui a été notre force dans le passé et qui est notre garantie pour l'avenir.

Pour nous, Mes bien chers Frères, redoublons de confiance et de dévotion envers la Très Sainte Vierge. C'est par elle que nous avons reçu Jésus-Christ; c'est par elle que Jésus-Christ continuera à vivre dans notre cœur et à régner sur notre âme. C'est par elle que vous obtiendrez les grâces qui vous sont nécessaires : la victoire dans les tentations, la force dans les épreuves de la vie, la consolation dans vos peines, la fermeté et la persévérance dans le bien. C'est par elle que vous obtiendrez la conversion de ceux qui vous sont chers, le retour à la foi et la vertu d'un fils, d'un époux, d'un père dont les dispositions vous inquiètent et vous alarment. C'est par elle enfin que vous arriverez à Jésus-Christ son divin Fils et notre Rédempteur, c'est-à-dire au bonheur et à la gloire éternelle!

TROISIÈME SERMON SUR L'INCARNATION DU VERBE

POUR LE JOUR DE NOËL (1)

L'INCARNATION DU VERBE

CAUSE PREMIÈRE ET FIN DERNIÈRE

DE L'ÉTABLISSEMENT DU RÈGNE DE DIEU PARMI LES HOMMES

Et Verbum caro factum est
« Et le Verbe s'est fait chair »
(S. Jean, I, 14.)

Monseigneur, Mes Frères,

Un jour les apôtres, réunis à Jérusalem après la résurrection du Sauveur, avaient eu la joie de voir soudain paraître au milieu d'eux Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais Thomas, moins heureux que ses amis, ne se trouvait point là quand le Maître était venu. Les apôtres lui dirent dès son retour : « Nous avons vu le Seigneur (2). » Cette apparition du divin Crucifié, sur le cadavre duquel

---

(1) Prononcé en 1852. L'auteur avait 25 ans.
(2) S. Jean, XX, 25.

on avait scellé la pierre du sépulcre, lui sembla tellement impossible qu'il la jugea l'effet d'une étrange illusion : « Si je ne vois pas, s'écria-t-il, je ne croirai pas », *nisi videro, non credam* (1). Eh bien, Mes Frères, dans ce cri de l'apôtre incrédule, reconnaissez plus ou moins le cri de l'humanité tout entière ; et, sans prétendre aucunement le justifier, j'avoue que je me l'explique dans une certaine mesure. Oui, qui que nous soyons, si nous n'écoutons que l'instinct de notre nature, nous disons ou du moins nous sommes tentés de dire, même en présence des faits de l'ordre surnaturel et divin : « Si je ne vois pas, je ne croirai pas. » Nous sommes à ce point tributaires de nos organes et habitués à mendier dans le monde extérieur la matière de toutes nos impressions, que l'idée même de Dieu fait aussitôt surgir dans notre esprit quelque image sensible. Nous nous efforçons de nous représenter sous une forme matérielle jusqu'à ces réalités supérieures que « l'œil de l'homme n'a pas vues » ; en un mot, nous voudrions que la vérité se fît chair et qu'elle n'entrât en nous que par la porte des sens. Qu'ai-je dit, Mes Frères ? N'est-ce pas là le plus absurde des rêves ? Et se pourrait-il que Dieu cédât jamais à ce caprice insensé ? Ah ! chrétiens, nous n'en sommes plus à nous demander si pareil prodige doit se réaliser. Vous avez entendu la parole de l'apôtre saint Jean : *Verbum caro factum est*, « le Verbe s'est fait chair ! » le Verbe consubstantiel du Père, la seconde personne de l'adorable Trinité, la Sagesse incréée, la Vérité suprême ! Oui, nous avons vu Dieu dans la chair ; il nous a parlé dans notre

(1) S. Jean, xx, 25.

langue, et nous l'avons entendu ; il nous a enseigné la loi avec l'autorité que donne le miracle, il nous a montré la vraie lumière, il nous a communiqué sa vie, il nous a sanctifiés par ses exemples et par sa grâce, il a renouvelé la face de la terre. En ce jour de Noël, je voudrais vous prouver, Mes Frères, que l'Incarnation du Verbe, dont l'Église catholique continue d'épancher les bienfaits sur le monde, a été la cause première et la fin dernière de l'établissement du règne de Dieu parmi les hommes. Ce sujet mérite toute votre attention.

Mais, tout d'abord, « allons jusques à Bethléem (1) » ; et, après avoir adoré dans ses langes le petit Enfant qui nous est né, saluons sa très sainte Mère, en lui disant du fond du cœur : *Ave Maria.*

I

L'homme, Mes Frères, étant un esprit fait chair, une intelligence incarnée, il convenait que le Verbe se fît chair, et que la Sagesse infinie s'incarnât, pour se rendre intelligible à l'homme. Aucun autre mode de communication de Dieu avec l'humanité ne semble mieux adapté à la constitution de notre nature. Si, en effet, le règne de Dieu sur la terre est le règne de la vérité et de la justice, quel moyen plus efficace, pour l'établir ici-bas, que de rendre cette vérité et cette justice, cette lumière et cette vie accessibles aux sens ? Et si le Fils de

(1) S. Luc, II, 15.

Dieu fait homme n'est autre chose que la lumière éternelle et la vie divine paraissant dans le monde sous une forme extérieure et sensible, ne sommes-nous pas en droit de dire que le Verbe incarné a sanctifié l'humanité, en lui portant la lumière et la vie ?

Et, en effet, M. T. C. F., où en étaient les hommes avant l'Incarnation du Verbe? Que sont-ils devenus depuis l'apparition de Dieu sur la terre? Avant le Christ, l'humanité était assise dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Mais, avec l'étoile de Bethléem, le soleil de justice et de vérité s'est levé sur l'Univers, qu'il n'a cessé d'éclairer de ses rayons les plus purs et de réchauffer de ses plus doux feux. C'est pourquoi je répète que le Verbe incarné a sanctifié le genre humain, en lui portant la lumière et la vie.

Mais quoi, M. T. C. F., ai-je calomnié le genre humain? Est-il bien vrai que, avant l'Incarnation du Verbe, l'humanité fût assise dans les ténèbres et à l'ombre de la mort? N'ai-je pas à craindre que les justes de l'antique alliance et les sages de la gentilité se dressent devant moi, pour me dire : Nous aussi, nous avons marché à la lueur d'un flambeau divin ; nous interrogions notre conscience, et ce sanctuaire de l'âme nous renvoyait le nom trois fois béni de Dieu ; nous contemplions l'Univers, et ce temple auguste de la divinité nous montrait à chaque pas l'image du Créateur dans le reflet des créatures ; nous prêtions une oreille attentive aux sons échappés de l'Orient et, du berceau de nos pères, arrivaient jusqu'à nous les échos de l'Éden ; la conscience, l'Univers, la Tradition, telle était la triple lumière qui éclairait nos pas sur le chemin de la vie, et nous ne l'avons point méconnue.

Eh bien, M. T. C. F., que répondre à ces affirmations solennelles de la sagesse antique? Est-il bien vrai que, avant l'Incarnation du Verbe, Dieu se soit manifesté au genre humain par la conscience, par l'Univers et par la Tradition? Oui, M. T. C. F., il nous faut en convenir : Dieu a parlé à l'homme dès l'origine des temps, au fond de la conscience, par le spectacle de l'Univers, par la voix de la Tradition? Mais, soit qu'elle vînt de trop loin, soit qu'elle fût étouffée par les bruits de la terre, cette voix divine n'était presque pas entendue. Il fallait que le Dieu de la conscience, de l'Univers et de la Tradition se rapprochât de nous, qu'il nous parlât de près, d'une manière plus nette et plus précise, le langage de la justice et de la vérité.

J'ai dit que, avant l'Incarnation du Verbe, Dieu s'était déjà révélé à l'homme par la conscience ; car il avait fait l'homme raisonnable, et la raison est une lumière naturelle qui, brillant dans les profondeurs de notre âme, nous éclaire sur le vrai et sur le faux, sur le bien et sur le mal, c'est-à-dire, sur Dieu, la suprême vérité et le bien infini. Mais qu'elle est vague et qu'elle reste incomplète, cette manifestation de Dieu à l'homme par la conscience! Comment saisir, comment fixer ces lueurs mobiles et fugitives qui paraissent et disparaissent sur le seuil de notre esprit? Quelle diversité de formes, quelle variété de caractères ne revêt point ce Dieu de la conscience, suivant que l'orgueil et la volupté ont intérêt à l'obscurcir et à le défigurer? Que de fois n'est-il pas devenu, sous la main capricieuse de l'homme, une statue muette, une vaine image, une idole insensée? Quel moyen de démêler,

au milieu de ces paroles intérieures que nous nous disons à nous-mêmes, la voix de Dieu si souvent dominée par celle des passions? Comment retrouver sous les nuages amoncelés par l'erreur et par les préjugés, comment reconnaître, parmi tant d'impressions que nous apportent les objets du dehors, les traits sacrés de cette loi éternelle et immuable, gravée en nous par la main du Créateur? Oh non, M. T. C. F., ne demandez pas aux seules lumières de la conscience le Dieu de justice et de vérité. Hélas! nous l'avons vu ce Dieu de la raison, tel que l'avaient imaginé les sages du vieux monde. Il s'appela Moloch, Astarté, Vénus, Jupiter; il eut tous les noms et tous les vices; il fut un peu au-dessous de ses adorateurs devenus inférieurs à eux-mêmes. Et force nous est de conclure que cette manifestation de Dieu à l'homme par la conscience n'avait pas suffi pour éclairer et vivifier l'humanité, qui restait assise dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Mais, avant l'Incarnation du Verbe, Dieu ne s'était point borné à cette première et obscure révélation; il s'était également dévoilé à l'homme par le spectacle de l'Univers. Ce n'est point ma doctrine, M. T. C. F., c'est celle de l'apôtre saint Paul, qui ne se contente pas d'enseigner que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans le cœur de l'homme; mais il ajoute que « les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles depuis la création du monde », *invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta, conspiciuntur* (1). C'est ce que le Roi-Prophète proclamait déjà dans son magnifique

(1) Ép. aux Rom., I, 20.

langage : « Les cieux racontent sa gloire, et le firmament annonce un ouvrage de sa main ; le jour le dit au jour, la nuit le répète à la nuit et cette parole révélatrice a retenti partout ; elle s'est répandue jusqu'aux extrémités de la terre, » *in omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum* (1).

Sans doute, M. T. C. F., Dieu s'est révélé à l'homme par le spectacle de la création ; sans doute, sa puissance, sa sagesse et sa bonté éclatent à chaque pas dans l'immensité de ses œuvres. Le grand livre de la nature est ouvert devant nous, mais la nature muette ne s'explique pas elle-même : qui l'expliquera ? Le monde est un vaste temple dédié à l'Éternel, mais qui lira l'inscription mystérieuse gravée au fronton de l'édifice ? C'est un admirable ouvrage, qui porte évidemment l'empreinte de son auteur ; mais qui peut déchiffrer ce cachet symbolique ? L'Esprit de Dieu, il est vrai, meut et gouverne cet empire de la terre ; mais, comme dans la vision nocturne qui s'offrit à Éliphaz le Thémanite, c'est une image invisible qui passe et repasse sous les yeux des peuples : à l'exemple de l'ami de Job, tous tressaillent à sa voix sans apercevoir son visage ; car « l'Esprit souffle où il veut, et nul ne sait ni d'où il vient, ni où il va (2) ». Dieu se révèle à l'homme par la nature : l'intelligence s'illumine à la clarté du soleil extérieur ; mais, là encore, que d'obscurités ! Ne semble-t-il pas qu'un nuage épais met obstacle au rayonnement de la lumière ? Que de folies l'esprit humain n'a-t-il pas cru découvrir dans le spectacle de la création ? La Chaldée

(1) Psaume XVIII, 1, 2, 4.
(2) S. Jean, III, 8.

y lut toutes les chimères de l'astrologie, l'Inde ses fantasques rêveries, la Grèce ses fables ridicules. Au lieu de franchir les bornes du fini pour s'élever jusqu'au sommet de la hiérarchie des êtres, l'esprit, plongé dans la matière et esclave de ses sens, s'arrêta au dernier échelon de la nature. Loin de venir « dans son temple adorer l'Éternel », l'homme ne fit que baiser la poussière qui recouvre le parvis. A peine s'il dépassa le premier portique, pour promener un œil curieux sur la structure hardie et les proportions imposantes de ce bel édifice qu'on nomme l'Univers ; mais il n'atteignit pas jusqu'au sanctuaire, qu'un voile impénétrable dérobait à ses regards ; et l'antiquité païenne put inscrire sur le marbre de ses autels ce mot célèbre, témoignage éclatant d'une impuissance désespérée : *Ignoto Deo* (1), « Au Dieu inconnu ». Le spectacle extérieur de la création n'avait pas mieux réussi que la voix intérieure de la conscience à donner au genre humain une connaissance complète et certaine de la Divinité. A mesure que l'homme s'éloignait de son origine, l'idée de Dieu s'obscurcissait davantage, semblable à ces signes mystérieux que des mains inconnues gravèrent jadis sur les sanctuaires de l'Égypte : le temps ne put les effacer, quarante siècles contemplèrent ces chiffres étranges ; mais l'énigme s'est jouée de leurs efforts et, plus on interrogeait ces témoins muets d'une science cachée, plus ils s'obstinaient à renfermer leur secret dans le silence du désert.

Est-ce tout ? Sommes-nous au terme des manifestations divines au sein de l'ancien monde, avant l'Incarnation du

(1) Act. des Apôtres, XVII, 23.

Verbe ? Non ; l'apôtre saint Paul, qui nous a enseigné la première et la dernière révélation de Dieu à l'homme par le spectacle de la création et par la voix de la conscience, nous en indique une troisième : « Dieu, dit-il, a parlé autrefois à nos pères, en divers temps et en diverses manières par les prophètes ; » *multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis* (1). Voilà, M. T. C. F., ce que j'ai appelé la révélation de Dieu par la parole ou par la Tradition.

Cette parole primitive, cette voix grave et solennelle de la Tradition est venue se joindre au langage de la création et aux inspirations de la conscience, pour proclamer le nom de Jéhovah. Répétée d'intervalle en intervalle pendant le cours des âges, elle s'est imprimée dans l'esprit des peuples, qui l'ont répandue, de région en région, sur toute la surface du globe. Gravée sur des tables de pierre, elle s'est conservée au milieu d'un peuple, nation choisie, qui en a gardé religieusement le dépôt. Elle a subi les diverses phases de la destinée d'Israël, l'accompagnant à travers ses pérégrinations lointaines, pour s'établir avec lui dans la terre de Chanaan. Elle l'a suivi sur la route de l'exil, et l'Hébreu captif s'en ressouvenait avec plaisir au bord des fleuves de Babylone. Jérusalem était le siège de l'antique Tradition, et sur la montagne de Sion flottait l'arche tutélaire, qui recueillait les derniers débris de la vérité, au milieu du naufrage des croyances primitives. Mais, comment cette faible lumière, qui brillait dans un coin de l'Orient, pouvait-elle rayonner sur toute l'étendue de la terre ? Et d'ailleurs, ces éléments sans vie,

(1) Ép. aux Hébr., I, 1.

ces symboles dépourvus de force et d'efficacité étaient incapables de régénérer le monde et de faire rentrer l'Esprit de Dieu dans des ossements arides, que la mort avait desséchés. Comme un canal, qui transmet l'eau sans pouvoir la retenir pour lui-même, le peuple juif devait, sans y porter ses lèvres, découvrir à l'humanité cette source d'eaux vives qui jaillit pour la vie éternelle. Qui donc nous montrera la vérité sous un nouveau jour? Car l'enseignement de la Tradition, le spectacle de l'Univers, la voix de la conscience n'ont pas suffi pour éclairer et vivifier le monde. Il fallait, Mes Frères, qu'une révélation plus haute, plus éclatante, plus solennelle, vînt porter aux hommes la lumière et la vie.

Or, sous le règne d'Hérode, roi de Judée, « l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge, qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée; et cette vierge s'appelait Marie. L'ange étant entré dans le lieu où elle était, lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes; car vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, que vous nommerez Jésus. Or cela se fit pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le prophète, en ces termes : Une vierge concevra et elle enfantera un fils, à qui on donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous (1). » Dieu avec nous! le Dieu de la conscience, le Dieu de l'Univers, le Dieu de la Tradition avec nous! La lumière et la vie avec nous,

(1) S. Luc, 1, 26-31. — S. Matth., 1, 22, 23.

auprès de nous, au milieu de nous ! Voilà la suprême manifestation de Dieu à l'homme par le Verbe incarné ! Et un demi-siècle après, Jean, fils de Zébédée, écrivait d'Éphèse à ceux de l'Asie Mineure : « Nous vous annonçons le Verbe de vie, qui était dès le commencement, que nous avons entendu, que nous avons vu de nos yeux, que nous avons regardé avec attention, et que nous avons touché de nos mains ; car la vie même s'est rendue visible ; nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous l'annonçons, cette vie éternelle qui était dans le Père, et qui s'est montrée à nous. Nous vous prêchons, dis-je, ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu, afin que vous entriez vous-mêmes en société avec nous, et que notre société soit avec le Père et son Fils Jésus-Christ (1). »

Vous l'avez recueillie, M. T. C. F., de la bouche de l'apôtre saint Jean, cette doctrine sublime et profonde de la révélation de Dieu par le Verbe incarné. Ce n'est plus une voix intérieure qui expire dans la bruyante mêlée des passions, ce n'est plus une nature muette qui ne s'explique pas elle-même, ni l'écho confus de traditions éparses. C'est Dieu lui-même qui s'est manifesté à l'homme sous une forme extérieure et sensible : *Deus manifeste veniet* (2). Il est venu avec évidence, *manifeste* ; et cette manifestation palpable est à la portée de l'intelligence la plus commune, comme elle est au niveau de l'esprit le plus élevé. A la vue des merveilles de la nature, quelqu'un a bien pu laisser échapper ce cri d'admiration : *Digitus Dei*

---

(1) 1re Ép. de S. Jean, I, 1-3.
(2) Psaume XLIX, 3.

est hic (1), « le doigt de Dieu est là! » Il y eut un moment dans la vie de l'humanité, où un descendant d'Aaron put dire sans blasphémer, en montrant à ses disciples Jésus de Nazareth : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde (2). » Le visage tourné vers ce fortuné pays, dont ses pieds ne devaient jamais fouler le sol, Moïse, entouré des anciens d'Israël, pouvait bien s'écrier sous le souffle de l'inspiration divine : « Cieux, écoutez ma parole, et que la terre prête l'oreille aux accents de ma voix : c'est le Seigneur seul qui a été notre guide, et il n'y a point d'autre Dieu que lui (3) ». Mais un rejeton de David, un enfant de Bethléem, fils de Marie, a seul pu dire aux âges passés, sans crainte de se tromper : *Ego ipse qui loquebar, ecce adsum* (4), « moi qui vous parlais » intérieurement au fond de la conscience, qui me révélais à vous dans le spectacle de l'Univers, ou par la bouche de Moïse et des prophètes, « me voici », *qui loquebar, ecce adsum.*

Dieu réellement et substantiellement présent sous une forme humaine, telle est la manifestation la plus authentique et la plus certaine de la divinité sur la terre. Elle n'est pas seulement saisissable au génie, aux pionniers de la science, aux patients investigateurs, aux habitués de la métaphysique. Il suffit de regarder pour la voir, d'écouter pour l'entendre, d'étendre la main pour la toucher, de dilater son cœur pour l'aimer. Ah! c'est ce qu'il nous fallait,

---

(1) Exode, VIII, 19.
(2) S. Jean, I, 29.
(3) Deutéronome, XXXIII, 1, 12.
(4) Isaïe, LII, 6.

M. T. C. F., c'est ce qu'il nous fallait à tous, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants : non pas une idée vague et abstraite de la divinité, sans lumière pour l'esprit, sans vie pour le cœur ; mais un Dieu fait homme qui, sans déroger à son caractère, pût nous parler notre langue, nous instruire de sa bouche, nous encourager par ses exemples, partager nos misères, compatir à nos souffrances, prier, pleurer et gémir avec nous ; un Dieu fait homme, qui pût nous prendre dans ses bras, nous presser contre son sein, nous serrer sur sa poitrine et au besoin se livrer, se sacrifier, s'immoler pour nous ! Voilà mon Dieu ! c'est le Dieu de la conscience, le Dieu de l'Univers, le Dieu de la Tradition. En ce jour, il s'offre à moi sous la figure d'un nouveau-né. Je contemple ses traits chéris, j'entends ses premiers gémissements, je baise ses pieds augustes... ; et, devant cette crèche de Bethléem où il dormit son premier sommeil, sur ce sol béni de la Judée où je m'agenouille en esprit, ah ! qu'il m'est doux de pouvoir m'écrier dans l'élan de mon amour : *Deus, ecce Deus !* « C'est Dieu ! voilà Dieu ! »

Ne vous lassez pas, M. T. C. F., d'admirer avec moi les trésors de science et de sagesse renfermés dans le mystère de la manifestation de Dieu par le Verbe incarné. Je voudrais pouvoir vous mettre en relief tout ce qu'il y a d'éminemment rationnel et de souverainement élevé dans cette doctrine de l'Incarnation, dont une science superficielle et légère a pu seule méconnaître la profondeur et la sublimité. Si l'homme avait été une intelligence pure, un esprit invisible, on concevrait dès lors que la Sagesse infinie se fût révélée à nous d'une manière pure-

ment intérieure. Pour se communiquer à l'homme, la vérité n'eût point revêtu de formes sensibles; elle se fût adressée à notre intelligence, sans parler à nos sens; dégagée des entraves de la matière, libre de tout lien corporel, notre âme aurait pu entrer en communion directe et immédiate avec le Verbe de Dieu et puiser, dans ce commerce invisible d'esprit à esprit, la lumière et la vie. Le Verbe n'eût point eu besoin de se montrer dans la chair, et l'Incarnation devenait un hors-d'œuvre dans le plan général du monde. Mais est-ce bien là, M. T. C. F., ce qui convenait au *composé* humain que nous sommes? Nous sentons-nous des intelligences pures et des esprits invisibles? La matière n'a-t-elle aucune prise sur notre âme? Il n'est que trop vrai, hélas! elle nous étreint de ses bras de chair, elle nous tient enchaînés dans cette prison terrestre, que nous nommons le corps. En vain, essaieriez-vous de vous soustraire à l'empire des sens : vous ne sauriez dépasser ce cercle infranchissable qu'une main de fer a tracé autour de vous. Puis donc que la matière nous environne de toutes parts et que l'homme a besoin d'images pour se figurer les choses spirituelles, n'était-il pas naturel et logique que l'invisible vérité prît corps au milieu de nous et se présentât devant notre intelligence sous une forme matérielle et visible? Si l'âme gémit captive dans l'esclavage des sens, n'était-il pas convenable, s'écrie l'éloquent abbé de Clairvaux, que, à des hommes charnels et grossiers, Dieu se montrât revêtu de chair, *carnaliter*, pour leur tenir un langage accessible aux sens! Si notre raison humaine ne perçoit la vérité qu'à travers cette enveloppe qui nous recouvre, vous étonnerez-vous que, en s'incarnant, la

Raison divine ait pris un voile extérieur, pour se communiquer à nous dans sa force et dans sa plénitude?

Arrière donc, philosophes aux vues étroites, qui feignez de vous scandaliser de cette apparition de Dieu dans la chair! A vous entendre, il ne faudrait admettre que des révélations directes et immédiates, je ne sais quelle inspiration intérieure et permanente de la divinité. Voilà ce que vous prêchez à cette pauvre jeunesse, dont vous vous prétendez les oracles. Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que l'homme? Vous n'avez donc jamais sérieusement réfléchi sur sa nature intime et sur le mode de sa constitution? N'aspirez point au rôle d'intelligence pure ni à la communion directe avec un Verbe sans chair. L'humanité ne vous suivrait pas dans ce délire d'orgueil. L'homme a besoin d'un Verbe incarné, parce qu'il est lui-même un esprit incarné. Ah! que je la trouve autrement profonde, combien plus large et plus élevée est cette doctrine de l'Incarnation du Verbe, qui établit un parfait accord, une merveilleuse harmonie entre les besoins de l'homme et les conseils de Dieu, entre la condescendance divine et l'indigence humaine. Se peut-il concevoir une plus haute révélation de justice et de vérité? Vous désirez, M. T. C. F., sur la divinité, plus de lumières que la conscience, l'Univers ou l'ancienne Tradition n'avaient pu vous en donner. Vous voudriez pouvoir apprécier à leur juste valeur les attributs divins, les mesurer sur leur manifestation sensible dans le temps et dans l'espace? Dieu vous convoque en ce jour autour de la crèche où repose le Verbe incarné. Venez et voyez. Il est tout-puissant, Celui qui a pu se faire infiniment petit sans cesser d'être infiniment grand. Il est une sagesse infinie

Celui qui a su concilier, au degré de l'infini, par l'acte le plus simple, une sainteté et une justice infinies. Il est une bonté infinie Celui qui a su porter à une hauteur infinie l'immolation de l'amour. Voilà, M. T. C. F., comment l'Incarnation du Verbe nous découvre les profondeurs de la nature divine ; voilà sous quel jour éclatant et avec quelle puissance se révèlent dans ce mystère la grandeur, la sagesse et la bonté de Dieu ! J'ai donc eu raison d'affirmer que l'Incarnation du Verbe, c'est-à-dire l'apparition, dans le monde, de la lumière et de la vie éternelles, sous une forme extérieure et sensible, a donné aux hommes la justice et la vérité, partant, qu'elle est la cause première de l'établissement du règne de Dieu sur la terre.

II

Mais cette lumière, cette vie éternelle, apparaissant dans le monde sous une forme extérieure et sensible, où est-elle, Mes Frères ? Mes yeux la cherchent partout, sans la rencontrer nulle part. Il est vrai, il y a bientôt deux mille ans, on l'a vue naître dans une petite ville de la Judée, se montrer tour à tour sur les bords du lac de Tibériade, aux confins de Tyr et de Sidon, dans les plaines de Samarie, et puis, traversant les rues de Jérusalem, le long de la vallée de Cédron, disparaître sur une montagne de Galilée. Eh quoi ! c'est à ce moment si court que se bornerait la manifestation du Verbe incarné ? Comment le règne de la justice et de la vérité pourrait-il

s'affermir ici-bas, si elles n'avaient fait que briller un instant dans une province de l'Asie? Et si l'Incarnation du Verbe a établi le royaume de Dieu sur la terre pour qu'il durât jusqu'à la fin des temps, n'était-il pas digne de Dieu, n'était-il pas juste pour l'homme que cette manifestation visible de l'invisible vérité se poursuivît jusqu'à la consommation des siècles?

Où en suis-je, Mes Frères? Est-ce que je viens soulever d'une main téméraire un coin du voile qui recouvre les plans de la Providence? Non, je n'ai fait que répéter une parole de l'Apôtre : *Christus heri, et hodie, ipse et in sæcula* (1), « le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles ». C'est donc au génie inspiré de saint Paul que nous allons demander la solution de cet immense problème, qui met à nu toute la profondeur du dogme catholique de l'Incarnation du Verbe.

L'Apôtre, écrivant aux Éphésiens, leur tenait ce magnifique langage : « Jésus-Christ est le chef de l'Église, qui « est son corps; il en est aussi le Sauveur..... Nul ne « hait sa propre chair; au contraire, on la nourrit et on « l'entoure de soins comme fait le Christ pour l'Église. « Nous sommes membres du corps du Christ, chair « de sa chair, os de ses os (2) », *de carne ejus et de ossibus ejus*. Qu'est-ce à dire, Mes Frères? Nous sommes formés de la chair et des os du Verbe incarné, l'Église est son corps, elle est sa propre chair? Que signifient ces paroles, si ce n'est que l'Incarnation du Verbe se prolonge dans l'Église, corps mystique du Sauveur, et que la

(1) Ép. aux Hébr., XIII, 8.
(2) Ép. aux Éphés., V, 23, 29, 30.

lumière et la vie, rendues sensibles par l'apparition du Fils de Dieu fait chair, continuent à se manifester visiblement dans l'Église catholique ? Essayons de pénétrer jusqu'au fond « de ce grand mystère de piété, qui s'est fait voir dans la chair, a été justifié par l'esprit, manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire (1) ! »

Ne vous étonnez pas, M. T. C. F., si je réunis dans une seule et même doctrine le dogme de l'Église et celui du Verbe incarné. Tous deux se lient, s'enchaînent, s'enlacent étroitement ; l'un n'est que la suite nécessaire, le corollaire inséparable et le prolongement de l'autre. Après vous avoir exposé comment Jésus-Christ a établi sur la terre le règne visible de la justice et de la vérité, je n'aurais pas achevé ma tâche, si je ne vous montrais de plus par quelle voie il a su rendre cet établissement durable et permanent, en continuant jusqu'à la fin des siècles cette manifestation de lumière et de vie. Ces deux idées n'en font qu'une ; et si la prétendue Réforme a méconnu l'Église, c'est parce qu'elle n'avait jamais compris l'Incarnation du Verbe. L'Église est l'image vivante et animée, la représentation extérieure et sensible du Verbe incarné. La grande figure du Christ, qui a paru au milieu des âges, s'est imprimée en elle ; et cette copie fidèle reproduit tous les traits de son divin original. Le Fils de Dieu vit dans l'Église, qu'il soutient, qu'il pénètre, qu'il féconde de son souffle puissant ; il entretient dans tous les membres le suc nourricier qui va porter jusqu'aux extrémités du corps la force et la vie. En s'incarnant à Bethléem, le

(1) 1re Ép. à Timoth., III, 16.

Verbe éternel a manifesté aux hommes la lumière et la vie d'une manière extérieure et visible ; en continuant à manifester aux hommes la lumière et la vie d'une manière extérieure et visible, l'Église perpétue l'Incarnation du Fils de Dieu sur la terre. Le soleil de justice et de vérité, dont nous saluons l'aurore dans la ville de David, a atteint son plein midi au Cénacle de Jérusalem ; mais il n'aura point de couchant, et ses feux ne cesseront de rayonner au-dessus de l'horizon ; car il a été dit à l'Église : « Vous êtes la lumière du monde (1) ! » Ce petit filet d'eau, échappé des montagnes de la Judée, ne tarira jamais ; il est devenu « un grand fleuve » *trames abundans*, puis une mer sans rivage et sans fond, *fluvius appropinquavit ad mare* (2) ; car c'est par l'Église que les eaux vives de la grâce arrivent à toutes les générations. Oui, le Fils de Dieu, la Sagesse incréée du Père toujours ancienne et toujours nouvelle, se communique sans cesse à l'Église, dont il a fait son corps mystique, son apparition extérieure, sa manifestation visible, son Incarnation permanente !

Tel est, M. T. C. F., le rapport intime qui existe entre l'Église et le Verbe incarné. Je suis loin cependant d'avoir signalé toutes les conséquences qui découlent de cette doctrine si belle et si féconde. Ah ! si, au moment de porter une main sacrilège sur la Mère commune des fidèles et de déchirer peut-être à jamais la robe sans couture du Christ, le chef de la Réforme avait jeté un regard de foi et d'humilité sur la crèche de

(1) S. Matth., v, 14.
(2) Eccli., xxiv, 43.

Bethléem où reposa l'Emmanuel, peut-être aurait-il hésité à pousser le cri de la révolte! Que parlez-vous d'Église invisible, d'enseignement intérieur par l'inspiration privée, d'ordination, de sacerdoce, de sacrifice invisibles, d'une confession directe de vos péchés à Dieu? Mais, si le Verbe s'est fait chair; si, au lieu d'instruire les hommes par une révélation purement spirituelle, il a dû s'adresser à leurs sens aussi bien qu'à leur esprit par un enseignement extérieur, ne fallait-il pas qu'une autorité visible, émanée du Verbe incarné, continuât sur la terre cette manifestation visible de la vérité? Mais, si le Verbe s'est fait chair; si, au lieu de n'apporter la vie au monde que par une voie intérieure et spirituelle, il a voulu vivifier les hommes par des actes publics, par un sacrifice étalé à tous les regards, ne fallait-il pas qu'un sacerdoce également visible perpétuât, jusqu'à la fin des siècles, cette immolation du Verbe incarné, au moyen d'un acte extérieur et sensible? L'Incarnation du Verbe a dû être le type, l'exemplaire unique de la société religieuse; Jésus-Christ a dû créer l'Église à son image et à sa ressemblance. Et, de même que l'enveloppe charnelle du Sauveur, son humanité sainte, a été l'instrument à l'aide duquel il a éclairé et vivifié le monde; ainsi l'Église continue-t-elle à répandre dans l'humanité la lumière et la vie par des actes, des rits, des signes extérieurs qui tombent sous les sens. La forme d'esclave, qu'il prit à Bethléem, fut l'organe matériel dont le Verbe se servit pour annoncer aux hommes la doctrine du salut : par le ministère public de la parole, par l'administration visible des sacrements, par l'oblation sensible du sacrifice, l'Église manifeste la justice et la vérité cachées sous cet organisme

extérieur, sous ce symbolisme profond, qui recouvre un foyer de lumières toujours actif et une source de vie intarissable. L'Église catholique, dit saint Augustin, n'est, comme le Verbe incarné, qu'un immense sacrement, le signe sensible de l'Univers auquel Dieu a attaché sa grâce, c'est-à-dire, l'union de l'humanité avec lui par la foi et par l'amour. Et ainsi, M. T. C. F., le règne de Dieu sur la terre a été établi par le Verbe incarné et par l'Église, qui, sortie de ses entrailles, prolonge son Incarnation jusqu'à la consommation des siècles. Il n'est pas donné à l'esprit humain de concevoir une doctrine plus large, plus élevée que le dogme catholique de l'Incarnation du Verbe.

Cependant, chrétiens, je ne vous ai présenté qu'une face de la question ; l'heure qui s'avance ne me permettrait pas de traiter tout mon sujet. Si le Verbe incarné a sanctifié l'humanité en l'éclairant et en la vivifiant, l'humanité a dû glorifier également le Verbe incarné sur la terre et dans les cieux ; car toutes choses ont été établies par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, et l'Incarnation du Verbe n'est pas seulement la cause première, mais encore la fin dernière de l'établissement du règne de Dieu parmi les hommes. Nous avons vu que, avant l'avènement du Sauveur, Dieu s'était manifesté au genre humain par la conscience, par l'Univers et par la Tradition ; que ni les réminiscences du passé, ni la contemplation de la nature, ni cette voix qui parle au fond de nous-mêmes n'avaient suffi pour porter aux hommes la lumière et la vie ; que, seule, la manifestation visible du Verbe incarné, continuée dans l'Église jusqu'à la fin des temps, avait pu asseoir ici-bas le règne de la justice et de la vérité.

Mais que de merveilles n'offrirait pas à nos regards le spectacle de la glorification du Verbe incarné par le genre humain ! Le Christ attendu par tous les âges qui l'ont précédé, le Christ reconnu par tous les âges qui l'ont suivi, toute l'humanité suspendue à sa personne sacrée ! L'ancien monde venant au-devant de lui pour le recevoir, le monde chrétien prosterné à ses pieds pour l'adorer ! La crèche de Bethléem placée au milieu des siècles qu'elle partage en deux temps ! D'un côté, quatre mille ans d'aspirations et de soupirs, traversés par cette voix éclatante qui crie dans le désert : « Préparez le sentier au Seigneur (1) ! » Et que vois-je de l'autre côté de la crèche ? Le Verbe incarné glorifié dans l'Église par l'héroïsme de ses enfants, l'Église teinte du sang royal de ses martyrs, parée de la palme de ses vierges, ceinte de la corde de ses anachorètes, radieuse de la science de ses docteurs. Je la vois, cette Épouse du Christ, planter aux quatre coins du monde l'étendard de la croix, en poussant ce cri de victoire qui retentit du septentrion au midi, du couchant à l'aurore : *Christus vincit, regnat, imperat !* « Le Christ a vaincu, il règne, il triomphe ! » Les cieux s'unissant à la terre pour glorifier le Verbe incarné répètent de concert ce chant d'allégresse et célèbrent dans d'ineffables cantiques l'humanité sainte du Sauveur. « Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer, et tout ce qui est dans les cieux, disant à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau : Bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! Et les quatre animaux

(1) S. Marc, 1, 3.

disaient : *Amen !* Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent, et adorèrent Celui qui vit dans les siècles des siècles (1) ! »

Pour nous, M. T. C. F., glorifions également sur la terre le Verbe incarné, en attendant qu'il nous soit donné de le glorifier dans les cieux. Ne fermons pas notre esprit à la lumière qu'il fait briller à nos yeux et ouvrons notre cœur à la grâce qui nous rendra la vie.

Lorsque, il y a deux mille ans, l'étoile se leva de Jacob, le genre humain était assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Le Verbe incarné sépara le jour d'avec la nuit et plaça au firmament le soleil de justice et de vérité, pour qu'il éclairât et vivifiât le monde. Ne semble-t-il pas qu'aujourd'hui, comme alors, la terre soit devenue ténébreuse et froide ? Chose étrange ! C'est au moment où l'esprit humain paraît être arrivé à l'apogée de ses lumières, qu'il présente le spectacle du plus profond aveuglement. Jamais peut-être la volonté humaine ne fut douée d'une plus grande activité, jamais peut-être lassitude plus complète n'arrêta ses efforts. Et pourquoi, M. T. C. F., des ténèbres si épaisses au milieu de clartés si vives ? Pourquoi une telle prostration de forces au sein de la vie ? Ah ! ne vous y trompez pas, si votre flambeau pâlit, c'est parce que vous avez substitué les lueurs pâles et incertaines d'une raison orgueilleuse à la lumière divine qui jaillit de la crèche. Si votre activité fébrile est frappée de stérilité et de mort, c'est qu'uniquement soucieux de vous faire une existence molle et sensuelle, vous négligez de recourir à ce principe de vie supérieure manifestée par

(1) Apocalyp., v, 13, 14.

le Verbe incarné. Oh ! je vous en conjure, M. T. C. F., revenons à Bethléem, retournons auprès de Jésus, pour y puiser cette lumière et cette vie divines, qu'il nous apporta du ciel. Que la naissance temporelle du Sauveur soit pour nous le signal de la renaissance spirituelle ; que l'avènement du Libérateur affranchisse notre âme des liens de l'erreur et du péché ; et, après avoir ainsi puisé, aux pieds du divin Enfant, la justice et la vérité, nous mériterons d'entrer un jour dans le séjour glorieux de la vie et de la lumière. Ainsi soit-il !

PREMIÈRE ALLOCUTION

SUR

LA FÊTE DE NOËL[1]

C'est aujourd'hui, Mes Frères, que l'Église catholique célèbre le souvenir du grand événement qui a été pour l'humanité le point de départ de son salut, la naissance temporelle du Fils de Dieu et son apparition dans la chair.

La naissance du Fils de Dieu, quel mot et quel événement! Non, ce n'est pas la naissance d'un prince, d'un grand de la terre, d'un chef d'empire, dont le monde, attentif et recueilli salue, d'un bout à l'autre, la commémoration solennelle! C'est le Roi du ciel et de la terre, le souverain Seigneur de toutes choses, Celui qui a nos vies entre ses mains : c'est Celui-là même qui fait son entrée dans le monde et dont l'avènement, célébré chaque

---

(1) Prononcée dans la chapelle du Sénat.

année, tient l'Univers entier dans le silence de l'étonnement et dans le ravissement de la joie.

Et pourtant, Mes Frères, quel contraste entre la grandeur de cette royauté divine et l'humilité de cette naissance humaine ! Vit-on jamais tant de puissance et de faiblesse, tant de richesse et de pauvreté, tant de gloire et d'ignominie, réunies et confondues ? Tandis que l'éclat des fêtes, les acclamations des peuples, les hommages d'une cour, toutes les pompes humaines accueillent ou environnent la naissance d'un Roi sur la terre, le Roi du ciel naît sur un point du globe, pauvre, obscur, ignoré de tous, n'ayant pour palais qu'une étable et qu'une crèche pour berceau.

Ah ! c'est qu'il n'a point pour but de frapper l'imagination des hommes par l'appareil de sa puissance ; il est venu comme Sauveur et comme victime, pour expier leurs fautes : c'est à cette mission qu'il prélude dès le premier instant de sa vie. Tout est là, en effet, dans cette crèche de Bethléem, qui s'élève entre le monde du passé et le monde de l'avenir, entre le ciel et la terre, entre le temps et l'éternité ; et, pour comprendre le mystère de nos destinées, il suffit de recueillir la voix qui s'en échappe.

Cette crèche ! Elle nous dit que l'homme était déchu de sa grandeur primitive, que le péché avait creusé un abîme entre Dieu et nous ; que ni les prières des justes, ni l'encens des sacrifices, ni le sang des victimes ne parvenaient à effacer le mal ; que l'homme, fléchissant sous le poids de sa faute, n'élevait plus vers le ciel que des mains souillées ; qu'un médiateur céleste avait seul le moyen de rétablir l'alliance divine et que la miséricorde et la

justice, partant du sein de Dieu, ne pouvaient se rencontrer et se donner le baiser de paix que sur le berceau d'un Homme-Dieu !

Cette crèche, cette humble crèche de l'Homme-Dieu ! Elle nous dit que la félicité humaine ne consiste ni dans les honneurs, ni dans les dignités, ni dans les biens de la terre ; que l'abaissement volontaire est le signe de la vraie noblesse et de la véritable force ; que l'homme s'élève d'autant plus qu'il s'humilie davantage, et qu'il n'est jamais plus grand que lorsqu'il sait confesser devant Dieu sa faiblesse et son indignité.

Cette crèche, ce berceau des humiliations et des douleurs de l'Homme-Dieu ! Elle nous dit qu'en naissant nous acceptons la souffrance pour compagne et pour sœur ; qu'elle nous suit le long de la vie pour s'attacher à nos pas, pour mêler des tristesses à nos joies, de l'amertume à nos douceurs, des déceptions à nos espérances, à des jours bons des jours mauvais ; elle nous dit que la vie humaine commence, se continue et se termine par l'épreuve, et que l'homme n'achète son bonheur éternel qu'au prix du sacrifice accepté sans murmure et accompli avec force !

Cette crèche ! Ah ! elle nous dit surtout combien Dieu nous a aimés. C'est pour nous témoigner la profondeur et la tendresse de cet amour que Jésus-Christ quitte le trône de son Père. L'amour rapproche ceux qui s'aiment. C'est pourquoi le Fils de Dieu franchit l'intervalle qui sépare le ciel de la terre : il incline les nues et vient vers nous, lui qui est si grand vers nous qui sommes si petits, lui qui est si pur vers nous qui sommes si souillés, lui qui est tout vers nous qui ne sommes rien ! Il se fait en ce jour notre compagnon, notre égal, notre

frère. Ah ! c'est ce qu'il nous fallait, ce qu'il fallait à l'humanité, Mes Frères, un Dieu vivant et personnel, qui pût se revêtir de notre nature, se laisser voir, entendre, toucher ; un Dieu incarné, un Dieu fait homme comme nous, qui pût nous appeler dans ses bras, nous serrer sur sa poitrine, partager nos peines et nos travaux, compatir à nos douleurs, pardonner aux pécheurs, consoler les affligés, fortifier les justes, souffrir et mourir pour tous ! Voilà le Dieu de clémence et de bonté qui s'offre à nous dans la crèche. La crèche est le berceau de cet amour dont la croix sera le terme et la consommation.

Cette crèche, enfin ! elle nous dit quel bonheur Dieu réserve à ceux qui acceptent la lumière qu'il leur porte et la grâce qu'il leur offre : bonheur infini, félicité inénarrable, puisqu'il a fallu qu'un Dieu nous la méritât, en naissant au milieu de nous et en subissant les conditions et les épreuves de l'humanité !

Agenouillons-nous donc en esprit devant cette crèche d'où s'échappent pour chacun de nous des enseignements si féconds. Là sont les titres de notre grandeur, les motifs de notre foi, le fondement de nos espérances et la source de notre bonheur. Adorons le Sauveur du monde, au milieu de la faiblesse apparente à laquelle il s'est réduit pour nous. A lui notre foi, à lui notre amour, à lui nos hommages et notre culte. Apprenons de lui à nous humilier devant Dieu, à nous détacher de nous-mêmes, à estimer les choses de ce monde ce qu'elles valent, pour nous attacher aux biens spirituels qui, seuls, ne passent pas. Aujourd'hui, il s'offre à nous sous les traits de la miséricorde ; un jour viendra où la bonté du Sauveur fera

place à la majesté du juge. Suivons avec fidélité la voie que sa grâce et sa doctrine ont ouverte devant nous, afin qu'à son deuxième avènement il puisse couronner en nous ce que nous a valu sa première apparition, les œuvres de la justice et de la sainteté. Ainsi soit-il !

DEUXIÈME ALLOCUTION

SUR

LA FÊTE DE NOËL[1]

L'Église est admirable dans sa liturgie ; et, pour comprendre la haute signification de ses fêtes, il suffit de faire attention au caractère qu'elle sait donner à chacune d'elles. Mais, s'il en est ainsi de toutes ses solennités, je trouve que le saint jour de Noël est peut-être celui où l'enseignement de la foi s'exprime le mieux dans les cérémonies du culte. Quel est, en effet, le sens de ces trois messes que le prêtre célèbre aujourd'hui et auxquelles vous allez assister ? Que signifie cette triple répétition de l'auguste sacrifice de nos autels ? Elle signifie la triple naissance du Fils de Dieu : sa naissance éternelle dans le sein du Père, sa naissance temporelle dans le sein de la Vierge et sa naissance spirituelle dans l'âme de chaque

---

(1) Prononcée, en 1864, dans la chapelle du Sénat.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

chrétien. Voilà pourquoi le Sauveur paraît trois fois sur l'autel, sous les voiles de l'Eucharistie, pour nous rappeler ces trois grandes choses qui résument toute la religion et toute la doctrine catholique.

Et d'abord la naissance éternelle du Verbe. C'est en face de ce mystère de la vie intime de Dieu que nous place la première messe, qui s'ouvre par ces paroles : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré avant l'aurore. » Par là, elle nous invite en premier lieu à tourner nos regards vers l'éternité, où, par delà les limites du temps et de l'espace, s'accomplit cette ineffable génération ; car, « au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu (1) ». Sans doute, Mes Frères, nos lumières sont trop faibles pour scruter ce mystère de la vie divine que nos lèvres ne peuvent que bégayer ; mais c'est la gloire de l'intelligence humaine que, sur cette terre déjà, Dieu ait daigné lui révéler ces vérités les plus hautes de toutes et soulever pour elle un coin du voile qui nous dérobe les secrets de l'éternité. C'est quand nous contemplerons Dieu après cette vie mortelle et que nous le verrons face à face, sans ombre et sans nuage, c'est alors que ces sublimes réalités nous apparaîtront dans toute leur splendeur. Jusque-là notre raison, docile à la voix de Dieu qui l'instruit, doit trouver le mérite dans l'épreuve de l'obéissance et s'incliner devant le Verbe fait chair dans le silence de la foi et de l'adoration.

Car le Verbe, né dans le sein du Père, devait se manifester dans le monde et apparaître au milieu des hommes.

---

(1) S. Jean, 1, 1.

C'est à cette deuxième naissance, à la naissance temporelle du Fils de Dieu, que répond la deuxième messe de la Nativité. Et voyez, Mes Frères, comme le règne de la nature et celui de la grâce se relient entre eux dans une admirable harmonie ! C'est au milieu de l'hiver que le Sauveur du monde naît à Bethléem et que l'Église célèbre sa nativité. Ah ! c'est qu'il y avait eu également un long hiver dans l'histoire du genre humain, une période pendant laquelle la terre, devenue ténébreuse et froide, ne produisait plus de fruits de justice et de sainteté. Quelques pâles rayons de lumière, répandus çà et là sur le monde païen, ne parvenaient plus à éclairer les intelligences ni à réchauffer les cœurs. L'humanité s'en allait traînant son existence sous un ciel sombre et triste. Mais cette décadence morale n'était pas sans retour. De même qu'à l'entrée de l'hiver le laboureur dépose dans le sein de la terre la semence qui devra y reposer pendant de longs mois, puis germer un jour et s'épanouir en fruits, ainsi Dieu avait-il déposé sur le berceau du genre humain, avec la promesse d'un Rédempteur, le germe de l'espérance. Cette promesse, ce germe d'un meilleur avenir, ni les erreurs ni les vices du vieux monde n'étaient parvenus à l'étouffer entièrement. Les justes de l'Ancien Testament attendaient le Médiateur promis à la terre, les prophètes prédisaient son avènement, le monde païen lui-même soupirait après le Désiré des nations. Puis enfin, après ces longs siècles d'attente, après cet Avent des peuples, figuré par les quatre semaines que nous venons de traverser, « la terre s'entr'ouvre », selon l'expression du Livre sacré, *aperiatur terra ;* « elle fait germer le Sauveur », *germinet Salvato-*

rem (1). Le froid de l'âme et les ténèbres de l'intelligence disparaissent devant Celui qui vient apporter aux hommes la lumière et la vie. C'est l'idée que je trouve si bien exprimée au commencement de la deuxième messe de Noël : « La lumière va briller sur nous, parce que le Seigneur nous est né » : *Lux fulgebit super nos, quia natus est nobis Dominus.*

Or, cette lumière et cette vie surnaturelles doivent se prolonger dans chacun de nous. De là, une troisième naissance du Fils de Dieu dans l'âme du fidèle. La troisième messe de la Nativité s'ouvre par cet enseignement qui découle du reste. Oui, il faut que « Jésus-Christ se forme en nous », comme dit saint Paul, *donec formetur Christus in vobis* (2). Or, comment Jésus-Christ peut-il se former dans notre âme ? Par la foi et par la charité. Par la foi : car c'est par elle que nous nous approprions sa doctrine et que son esprit devient le nôtre. Par la charité : car la charité, c'est Dieu en nous avec sa grâce et sa vie. Au-dessus de la vie végétative qui nous est commune avec tout ce qui croît et respire, au-dessus de la vie raisonnable par laquelle nous dominons la matière, il y a la vie surnaturelle et divine que nous avons reçue au baptême et qui nous met en communion avec Dieu : cette vie supérieure, cette véritable vie de l'âme, c'est Jésus-Christ qui nous la communique, qui l'alimente et la fortifie, en nous affranchissant du péché qui est la mort spirituelle. Voilà ce que l'Église demande pour nous dans l'oraison de la messe finale : « Faites, ô mon Dieu, que

(1) Isaïe, XLV, 8.
(2) Ép. aux Galates, IV, 9.

la naissance de votre Fils selon la chair nous délivre de la servitude du péché », *ut nos Unigeniti tui nova per carnem nativitas liberet, quos sub peccati jugo vetusta servitus tenet.* Tel est l'esprit de cette solennité. Puisse le grand jour de la naissance du Seigneur devenir pour chacun de nous un jour de grâces et de bénédictions !

PRÔNE DANS L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE (1)

TROIS DÉVOTIONS CHÈRES AUX PARISIENS

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

Mes Frères,

Quand je parcours en esprit cette grande cité, je me sens parfois attristé à la vue de sa situation religieuse et morale, et je me demande avec inquiétude si la part du mal n'y est pas plus forte que celle du bien. Et certes, on ne peut pas se le dissimuler, bien des ruines spirituelles se sont amoncelées autour de nous depuis soixante ans : la foi a perdu son empire sur un grand nombre d'âmes ; la classe ouvrière échappe en majeure partie à l'action salutaire de l'Église ; l'amour d'un luxe immodéré et l'abus des jouissances matérielles ont affaibli l'esprit chrétien dans beaucoup de familles ; le travail du dimanche, en particulier, est une plaie lamentable qui ravage cette capitale ; des doctrines désolantes

(1) Prononcé sans doute le dimanche 27 décembre 1868.

s'y étalent au grand jour, tandis qu'un travail souterrain s'opère incessamment au sein des masses, pour tuer en elles toute foi et toute moralité ; à tel point que l'étranger qui vient mettre le pied parmi nous se demande avec étonnement si c'est bien là le cœur ou la tête de la nation la plus catholique du monde.

Et pourtant, si nombreuses que soient ces défaillances, je me rassure quand je vois tout le bien qui s'exerce à côté du mal que nous déplorons. Je ne veux point parler en ce moment de ces milliers d'œuvres de tout genre et de toute forme, qui font de Paris la ville charitable par excellence. Je laisse de côté ces communautés religieuses, plus nombreuses que dans n'importe quelle autre cité, et d'où le dévouement s'échappe avec la prière pour déborder sur l'Univers entier. Je passe sous silence ces asiles, ces refuges, ces patronages, toutes ces innombrables créations de la foi et de la charité chrétienne parmi nous. Je ne m'arrête même pas à signaler cette multitude d'âmes ferventes, qui forment autour de nos chaires et de nos autels des auditoires si attentifs, des assistances si pieuses et si recueillies. Non, je prends le peuple de Paris en masse, je vais à cette partie de la population qui s'éloigne davantage des pratiques religieuses ; et, à travers une couche d'indifférence plus ou moins épaisse, sous un air d'incrédulité qui frappe à première vue, là même où la foi semble éteinte, je trouve, expressif et spontané, un triple culte, ou, si vous aimez mieux, une triple dévotion qui atteste à quelle profondeur la religion catholique a jeté ses racines dans le cœur de ce peuple.

Et, d'abord, il est un jour dans l'année où cette foi, trop

souvent endormie ou latente, se réveille pour éclater dans l'une des manifestations les plus touchantes que l'on puisse imaginer. Ce jour-là, je vois tout un peuple qui s'ébranle, qui s'achemine en silence vers trois ou quatre lieux dont nul ne s'approche qu'avec respect. L'homme du monde a fait trêve pour quelques moments à ses affaires ou à ses plaisirs ; l'ouvrier a quitté son atelier avant l'heure ; depuis l'aïeul que ses cheveux blancs avertissent de sa fin prochaine jusqu'à l'enfant auquel sourit l'avenir, des flots de pèlerins se dirigent vers le champ du repos où leurs ancêtres dorment du sommeil de l'espérance. Je le sais, ce qui les attache à ces tombes, c'est d'abord la religion du souvenir, ces liens puissants du cœur que la mort ne parvient pas à rompre. Mais ce qui domine encore dans ces foules émues, ce qui s'impose à leur esprit et se traduit jusque dans leur attitude, c'est la pensée, c'est le sentiment de l'immortalité. Des sophistes ont beau dire à ce peuple que tout finit à la mort, que rien ne survit à la matière : il peut bien les écouter par intervalle, sous l'empire de la passion et dans le tourbillon des plaisirs ; mais, lorsqu'arrive le moment de manifester sa vraie foi, il s'en va protester en masse contre lui-même sur la tombe des morts ; il y plante avec émotion des symboles d'immortalité ; à travers le temps et l'espace, il tend les bras à ceux qui ne sont plus sur la terre ; son cœur s'élance vers eux et, avec son cœur, sa foi dans un avenir sans fin. Or rien n'est perdu chez un peuple, tant que le culte des morts et le sentiment de l'immortalité se rencontrent et s'enlacent dans les profondeurs de son âme.

A six mois de là, je trouve un deuxième jour encore plus solennel, où la foi du peuple de Paris éclate de nouveau, sous une autre forme, mais non avec moins de spontanéité ni d'énergie. Ce jour-là est également un jour de deuil, mais c'est le deuil de toute l'humanité, car c'est l'anniversaire du grand sacrifice d'où datent nos espérances et notre salut. Eh bien, en ce jour trois fois béni, je revois ce même peuple si frivole en apparence, si religieux au fond, je le vois qui afflue de tous les points de la capitale vers les églises devenues trop étroites pour le contenir : nul ne résiste à cet élan universel ; tous viennent s'agenouiller dans ce moment-là sur le pavé de nos temples, femmes, enfants, ouvriers, hommes de tout âge et de toute condition ; je les vois qui accourent en flots pressés, pour baiser avec transport le signe sacré de la Rédemption. Or cette dévotion à la croix, si générale et si profonde, est encore, à mes yeux, le signe d'une foi indestructible, qui s'est maintenue en dépit de toutes les attaques et à travers toutes les ruines ; jamais il ne faut, en effet, désespérer d'un peuple, au sein duquel le culte de la croix s'est perpétué avec les souvenirs et les espérances de la Rédemption.

Et enfin, car je n'examine que ce qu'il y a de caractéristique dans les habitudes religieuses de la population parisienne, après le culte des morts et la dévotion à la croix, il est un troisième jour où le respect de la sainteté vient s'ajouter à ces deux grands sentiments. Alors, ce n'est plus Paris seulement qui s'ébranle, qui se met en marche ; ce sont toutes les populations circonvoisines qui se dirigent vers un temple auquel se rattache le culte de la sainteté dans ce qu'il a de plus populaire et de plus

élevé. Pendant neuf jours, toutes les classes de la société s'y rencontrent et s'y succèdent dans un égal hommage de foi et de respect. Ceux-là mêmes qui affectent de se montrer rebelles à la voix de la religion ne peuvent pas se soustraire à l'empire d'une dévotion si éminemment parisienne. Ils accourent, eux aussi, pour prendre part à ce pieux pèlerinage ; et c'est là une troisième grande manifestation religieuse qui vient compléter les deux autres, pour montrer à tous que trois choses du moins sont restées debout, vivantes et intactes, dans le cœur de tout enfant de Paris : le culte des morts, la dévotion à la croix et l'amour de sainte Geneviève.

Or, Mes Frères, nous touchons à cette neuvaine imposante où le culte de notre sainte patronne va rappeler dans l'enceinte de ce temple tout ce qui, parmi nous, n'a pas abdiqué la foi et les traditions de nos pères. Solennité à la fois religieuse et nationale, parce qu'elle a pour objet d'honorer celle qui est tout ensemble une des gloires les plus pures de la religion et l'ange tutélaire de la patrie. C'est donc dimanche prochain, 3 janvier, que nous célébrerons la fête de sainte Geneviève.

Mais, à la veille des solennités dont je viens de parler, la semaine où nous entrons nous ramène un jour que je ne puis passer sous silence avant de descendre de cette chaire. Pour l'homme du monde distrait par les plaisirs et les affaires de la vie, ce jour n'est guère autre chose qu'une source de préoccupations frivoles, si tant est qu'il ne s'y mêle aucune infraction à la loi divine. Mais, pour le chrétien qui envisage les choses de plus haut, cette année qui finit et cette autre qui commence, ce temps qui s'écoule avec une si effrayante rapidité, cet

acheminement progressif et fatal vers notre fin dernière, tout cela devient matière à de graves pensées, à des réflexions sérieuses. Devant ce nouveau délai que Dieu nous accorde dans son infinie bonté, il s'agit pour chacun de nous de faire un retour sur soi-même, d'interroger sa conduite, afin de voir ce qui s'y mêle de défectueux, et de prendre pour l'avenir des résolutions efficaces. C'est assurément une louable coutume de profiter de ce jour, pour souhaiter à ceux qui nous sont chers toute sorte de prospérités spirituelles ou matérielles ; mais c'est vers Dieu tout d'abord, vers notre Père qui est au ciel, que doivent monter nos vœux ; et comment leur donner une expression plus sublime que la formule placée sur nos lèvres par Jésus-Christ lui-même ? « Que votre nom soit sanctifié ! Que votre règne arrive ! Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » Voilà le premier des souhaits qui doive s'échapper de notre cœur, comme l'effusion de notre reconnaissance envers Dieu et le témoignage de notre piété filiale. Cette prière, dites-la du fond de votre âme, quand vous viendrez, ce jour-là, assister au saint sacrifice de la messe, pour consacrer par un acte religieux l'année qui commence. Quant à nous, Mes Frères, qui vous avons voué les meilleures années de notre sacerdoce, qui ne cherchons que votre bien, permettez-nous d'unir nos vœux à ceux que vos parents et vos amis formeront pour votre bonheur. Que cette année nouvelle vous soit prospère ! Que le Seigneur vous envoie le succès dans vos entreprises ! Qu'il assure le fruit de vos travaux ! Qu'il vous procure de douces satisfactions dans l'intérieur de vos familles et dans la personne de vos chers enfants ! Qu'il fasse régner au

foyer domestique la paix, l'union et le contentement! Qu'il éloigne de vous les infirmités de l'âme, plus redoutables encore que les maladies du corps, et qu'en vous distribuant les dons de la fortune dans la mesure qui sera profitable à votre salut, il vous accorde surtout les véritables biens, les biens spirituels, les biens de l'âme, les seuls qui ne passent jamais, les seuls qui demeurent toujours! Ces vœux et ces souhaits, mes chers confrères et moi nous les déposerons sur l'autel le premier jour de l'an, au pied de Celui qui peut seul les accueillir dans sa bonté et les exaucer par sa puissance. Ainsi soit-il!

SERMON

SUR

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

SOCIÉTÉ DIVINE (1)

Mes Frères,

Cette barque mystérieuse, dont parle l'Évangile de ce jour, est, suivant l'opinion commune des Pères et des Docteurs, l'image de l'Église catholique. Depuis le moment où Jésus-Christ la lança sur la mer du siècle, le drame si simple et si familier du lac de Tibériade n'a cessé de se renouveler pour elle dans la suite des temps. On l'a vue d'abord s'avancer à pleines voiles sur cet océan du monde, où tant de grandes choses paraissent un instant pour disparaître à jamais. Puis, continuant sa course majestueuse à travers les âges, elle a été maintes fois battue par la tempête. Alors, à cette heure suprême de la défaillance, quand l'orage semblait conspirer avec les flots pour

---

(1) Prêché en 1855, le quatrième dimanche après l'Épiphanie.

assurer sa ruine, quand l'espérance même faisait défaut à ses angoisses et à ses terreurs, l'équipage consterné tournait ses regards suppliants vers le pilote, et le pilote dormait. Cependant, l'orage redoublait, les vents se déchaînaient avec une nouvelle fureur, les flots couvraient la barque, les cris de détresse se multipliaient plus forts et plus déchirants : « Maître, sauvez-nous, nous périssons ! (1) » Et l'immortel pilote, se réveillant du sommeil de sa puissance, disait à ces hommes craintifs : « Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ? » Puis, se levant du milieu d'eux, il imposait silence aux vents et à la tempête, et il se faisait un grand calme ; et le vaisseau, qui portait dans ses flancs la destinée du monde, poursuivait sa marche triomphante vers le port de l'éternité.

Que vous semble, chrétiens, est-ce là un rêve ? ou bien, n'est-ce pas votre histoire ? Voilà dix-huit siècles que vous êtes devenus un spectacle pour Dieu et pour les hommes : y a-t-il une attaque que vous n'ayez subie ? une persécution que vous n'ayez éprouvée ? Les Césars vous ont fait passer sous le glaive de la tyrannie, l'hérésie a dressé ses mille têtes contre vous, la barbarie vous a submergés sous le flot de ses invasions, l'incrédulité a déversé sur vous ses sarcasmes et ses blasphèmes, l'abîme des révolutions s'est creusé sous vos pas. Et pourtant vous êtes sortis de là victorieux et calmes ; et, au milieu des vents et des tempêtes, votre Église est restée debout, immortelle et invaincue. Pourquoi cette belle assurance ? D'où lui vient, à cette barque en apparence si frêle et si débile, tant de force, tant de solidité ? Ah ! c'est qu'elle

(1) S. Matth., VIII, 25.

porte en elle-même quelque chose qui n'est pas de la terre, une souveraine et irrésistible énergie ; c'est qu'elle n'est pas une institution humaine, mais une assemblée divine. C'est là le secret de sa résistance, la cause de ses triomphes. Ainsi donc, après avoir précédemment prouvé que Jésus-Christ, son fondateur, est Dieu, je démontrerai aujourd'hui que l'Église catholique, apostolique et romaine, a tous les caractères d'une société divine et que, par suite, elle est la vraie Église du Dieu vivant. Veuillez me prêter votre bienveillante attention. *Ave, Maria.*

L'Église est la société des hommes avec Dieu. Or, la première condition d'une société, c'est d'être une puissance ; autrement, comment pourrait-elle vivre ? Pour qu'elle soit vivante, il faut qu'elle ait la faculté d'agir, de s'étendre, de se développer. Sans cette force vitale, sans cette énergie intime, elle est d'avance frappée de mort, parce qu'elle se trouve désarmée contre les hommes qui la combattent, contre l'espace qui l'étouffe, contre le temps qui la détruit. Voulez-vous savoir ce qu'est une société, ce qu'il y a en elle de grandeur et d'avenir ? Voyez si elle a de quoi résister aux hommes, à l'espace et au temps ; mesurez sa triple puissance d'action, de dilatation et de durée. Si elle est incapable de se maintenir, ferme et résolue, en face de ses voisins, si elle étouffe dans un coin de la terre ou si le temps l'emporte dans son cours, ce n'est rien ou peu s'en faut : elle passera comme le rêve d'une ombre pour s'éteindre dans l'oubli. Mais, si les hommes ne peuvent rien contre elle, si elle brave l'étendue ou si elle a vaincu les siècles, c'est qu'elle est pleine de

vigueur et de vie. *Stat sua mole*, elle se tient debout par sa propre puissance, comme ces monuments de la Haute-Égypte, que rien ne saurait ébranler : les hommes n'ont pas détaché une pierre de ces masses immortelles ; le désert, en poussant contre eux ses sables, n'a pu couvrir que leurs pieds ; le temps n'a fait que déposer sur leur front une couronne de vieillesse et de gloire. Ainsi la première condition d'une société, c'est d'avoir de la force, c'est d'être une puissance, car la faiblesse est voisine de la mort.

Mais, Mes Frères, si le premier élément d'une société vivante est la force qui réside en elle, cette force ne doit être ni une énergie brutale, ni une puissance aveugle, parce que la vie ne se conçoit pas sans quelque lumière ; aussi, quand les langues humaines veulent désigner ce qui a cessé de vivre, elles parlent des ténèbres comme d'une image de la mort. C'est pourquoi toute société doit être une intelligence au même titre qu'elle est une puissance, car la pensée est, dans le monde moral, ce qu'est le soleil dans la nature. Otez cet astre du jour, il fera nuit sur la terre ; éteignez toute doctrine dans une société, c'est un tombeau dont les ténèbres enveloppent le silence. Oui, pour occuper une place au soleil et conquérir un rang dans le monde, il importe qu'une société se présente au nom d'une idée, d'une doctrine ; et, par conséquent, après lui avoir demandé quelle est sa force, il faut encore savoir ce qu'elle pense. Si la lumière ne jaillit pas de son berceau, elle ne verra jamais le grand jour de l'histoire ; mais si elle perçoit clairement son rôle et sa mission, elle marchera à pas de géant dans la carrière, et sa vie ne s'éteindra qu'avec le dernier rayon de sa doctrine, comme l'astre ne

disparaît qu'après avoir jeté un dernier regard sur la nature qu'il va quitter. J'ai donc eu raison de dire que la deuxième condition d'une société qui veut faire quelque figure dans le monde, c'est d'être une intelligence éclairée.

Que vous semble, Mes Frères ? Est-ce assez pour vivre, j'entends d'une vie sociale, de mettre une force au service d'une idée ? Serait-ce qu'une société ne fût pas autre chose qu'une intelligence servie par une puissance ? Je ne le pense pas. J'ai dit qu'il n'y a pas de vie sans force ni sans lumière ; mais y a-t-il une vie vraiment intellectuelle, là où il n'y a pas d'amour ? Qu'est-ce qui dirige les forces sociales dans le sens de la lumière, si ce n'est l'amour ? Qu'est-ce qui fait d'une société un corps et une âme, si ce n'est l'amour ? Qu'est-ce qui produit l'unité doctrinale, principe d'une société, et l'union morale, terme d'une société, si ce n'est l'amour ? C'est lui qui rapproche les esprits et les cœurs. Sans lui, les rayons de la doctrine éclatent en mille sens divers, comme des lignes qui s'écartent et se dispersent sans pouvoir se rencontrer : c'est lui qui les rallie et les ramène vers le foyer de la lumière. De même, sans l'amour les forces sociales s'entre-choquent et se brisent : c'est encore lui, qui les dispose en un faisceau harmonique et bien ordonné. Mais, si l'amour concentre la lumière et la force au dedans du corps social, il a de plus le privilège de faire rayonner l'une et l'autre jusque sur la surface ; car il cherche à s'épancher au dehors, et il n'est heureux qu'autant qu'il se dilate. Ainsi, par ce double principe d'union et d'expansion, par ce double mouvement de concentration au dedans et de rayonnement au dehors, l'amour achève et complète la vie sociale. Il est donc vrai de dire que la

société est une trinité de lumière, de force et d'amour, une intelligence servie par une puissance dans le lien d'un amour ; et, par conséquent, l'Église étant la société des hommes avec Dieu, c'est-à-dire la plus admirable société qu'il y ait sur la terre, elle doit être aussi la plus noble intelligence servie par la plus haute puissance dans le lien du plus grand amour.

Qu'ai-je fait, Mes Frères? Ai-je fait plier l'Église au caprice de ma raison ? Est-ce bien là le triple caractère qui distingue la vraie société des hommes avec Dieu par Jésus-Christ ? Certes, je n'aurais garde de vouloir présenter l'Église sous des traits imaginaires ! Je me suis contenté d'établir la nature même de toute société, qui est essentiellement une trinité de force, de lumière et d'amour, et j'en ai conclu que l'Église doit être la plus haute intelligence servie par la plus haute puissance dans le lien du plus grand amour. Mais, que dis-je ? l'Église, la plus belle création sociale, n'a-t-elle pas été formée à l'image de Dieu, et, par suite, n'est-ce pas en Dieu qu'elle doit trouver son type le plus auguste et son parfait idéal ? Or, qu'est-ce que Dieu, sinon une trinité de puissance, d'intelligence et d'amour ; une force infinie, une raison infinie, un amour infini, qui, par un échange incessant, une effusion réciproque, un embrassement éternel, s'unissent en s'attirant et se pénètrent sans se confondre ? Voilà Dieu ! Eh bien ! si l'Être divin se personnifie dans la puissance, dans l'intelligence et dans l'amour, ne faut-il pas également que l'Église, cette image terrestre de la société divine, soit une trinité de lumière, de force et d'amour, et qu'ainsi la vraie société des hommes avec Dieu se trouve là où éclate la plus haute puissance, où

rayonne la plus vaste intelligence, où s'épanche le plus généreux amour ?

Ces préliminaires posés, j'essaierai tout d'abord de prouver que l'Église catholique est la plus grande force qu'il y ait sur la terre, parce qu'elle possède la plus haute puissance d'action, d'étendue et de durée.

L'Église catholique a réformé le monde. Elle a dit à l'homme : Jusqu'ici tu as été l'esclave de la cupidité, de l'orgueil et de la volupté ; soumets-toi désormais à la pauvreté, à l'humilité, à la chasteté ; et le monde s'étonna d'être humble, chaste et pauvre. L'Église catholique a transformé le monde : sous l'influence de sa doctrine, tout a changé de face. Elle a transformé l'ordre domestique, en resserrant le mariage dans l'unité d'un lien perpétuel ; l'ordre social, en faisant du pouvoir un service et de l'obéissance un honneur. Le droit, la science et l'art, rien n'a échappé à cette transfiguration générale. Mais, non contente de réformer et de transformer l'ancien état de choses, elle a créé un monde nouveau, tout plein des héroïques phalanges de la pénitence, de la virginité, de l'apostolat et du martyre.

Eh bien ! en face de cette triple puissance de réformation, de transformation et de création, qu'a fait, que pouvait faire l'hérésie ? Et d'abord, où sont ses pauvres volontaires, où sont ses vierges, où sont ses apôtres, où sont ses martyrs ? Elle a pu compter des honnêtes gens, elle n'a pas engendré un saint. Mais, à défaut de l'énergie créatrice, qu'a-t-elle su transformer ? Ah ! je vois bien qu'elle a découronné la famille en dépouillant le mariage de sa sainteté sacramentelle, en sacrifiant au caprice de la

chair la perpétuité et même l'unité du lien conjugal ; je vois bien qu'elle a bouleversé la société, en plaçant les peuples entre l'insurrection d'une part et la tyrannie de l'autre ; mais, de grâce, montrez-moi quelque part une seule transformation morale, dont elle soit directement le principe et la source. Serait-ce du moins que l'hérésie fût douée d'une certaine puissance de réforme ? Elle l'a prétendu ; mais, en fait, qu'a-t-elle pu contre les trois forces sataniques qui tyrannisent le monde : la cupidité, l'orgueil et la volupté ? Elle a échoué contre la cupidité, en glissant dans le matérialisme ; contre l'orgueil, en consacrant le rationalisme ; contre la volupté, en se laissant aller au sensualisme. Donc, elle s'est montrée souverainement faible, là où l'Église catholique a été merveilleusement forte : j'en conclus qu'elle n'a pas de divinité, parce qu'elle n'a pas de puissance.

L'Église catholique a triomphé de l'espace comme elle a triomphé des passions humaines. Lorsqu'une société aspire à s'étendre, elle rencontre en face d'elle trois grandes limites qui la resserrent et la refoulent vers son berceau. La première est celle du territoire. Vous avancez, vous gagnez du terrain, l'horizon semble fuir devant vous ; mais bientôt l'espace vous oppose une barrière infranchissable, une chaîne de montagnes, une ceinture de mers. Avez-vous reculé les bornes du territoire, voici que s'élève devant vous une deuxième limite, celle de la nationalité. La nationalité vous enchaîne dans un cercle de fer, d'où vous ne pouvez sortir qu'après avoir secoué le joug des idées, des croyances, des coutumes, tout ce qui constitue les traditions d'un peuple. Mais je le veux bien, vous avez franchi la limite de la nationalité comme

celle du territoire : vous n'avez pas encore triomphé de l'espace. Un troisième obstacle vous arrête, celui-là plus fort que les deux autres, la limite des races. Il n'y a rien, sur la terre, qui partage plus profondément l'humanité que ces sortes de tranchées marquées par la différence du langage et du sang ; et, par conséquent, pour s'étendre d'une race à l'autre, pour les faire vivre côte à côte dans son sein, une société a besoin d'une force de diffusion merveilleuse.

Eh bien, la vérité catholique a bravé cette triple limite du territoire, des nationalités et des races. Louis XIV disait à Philippe d'Anjou : « Mon fils, il n'y a plus de Pyrénées, » et cependant il y a toujours eu des Pyrénées, sauf pour l'Église de Dieu. Pascal écrivait : « Il suffit d'un méridien pour changer la jurisprudence ; » mais l'Église catholique ne connaît qu'un seul méridien, celui qui, passant par la Crèche et par le Calvaire, enchaîne tout l'Univers dans un cercle d'amour. Que parlez-vous de tribus, de peuples, de races ? Dans l'Église catholique les races, les peuples, les tribus se mêlent, s'embrassent et se confondent : à ses yeux, il n'y a ni Français, ni Allemands, ni Italiens, ni Espagnols, ni Américains ; il n'y a que des frères, parce qu'il n'y a pour tous les chrétiens qu'un père et qu'une mère.

Et maintenant, je m'adresse à l'hérésie et je lui demande : Avez-vous vaincu la limite territoriale ? Mais, pourquoi donc êtes-vous bornée au nord ou au sud par une mer, à l'est par une montagne, à l'ouest par un fleuve ? Avez-vous franchi la limite des nationalités ? Mais comment se fait-il que vous vous appelez une Église nationale ? Avez-vous vaincu la limite des races ?

Mais expliquez-nous pourquoi vous expirez avec la race moscovite au pied des Balkans, avec la race allemande sur les bords du Rhin, avec la race anglo-saxonne sur les rives de la Manche? Non, non, vous avez échoué contre tous les obstacles qui barrent le chemin aux idées : il n'y a pas en vous de divinité, parce qu'il n'y a pas de puissance.

Mais, si l'Église catholique est douée de la plus grande force d'action et d'expansion, peut-elle se glorifier également d'avoir pour elle la durée? Car ce n'est pas tout pour une société d'avoir triomphé de l'espace : pour être vraiment puissante, il faut encore qu'elle ait vaincu les siècles. Telle société, qui aurait tenu contre les hommes et contre l'espace, pourrait échouer contre une date. On l'a dit, rien n'est inflexible comme les chiffres ; et certes, pour une société religieuse, ils ont leur éloquence. Quel est le chiffre de sa naissance et celui de sa mort? Quelle est la date de son berceau et celle de sa tombe? Tout est là pour elle ; et, suivant que ces deux dates sont plus ou moins rapprochées, elle a eu plus ou moins de puissance et de vie. Cela posé, l'Église catholique, comme toute société, doit avoir une date. Elle date du Christ, et par le Christ, de Moïse et des Prophètes, d'Abraham et des Patriarches, d'Adam, de Dieu! Voilà sa date! Depuis l'origine, elle a traversé les temps, laissant après elle les Césars et leur empire, Arius et les Grecs, Rome et les Barbares, Mahomet et l'Islam, Luther et la Réforme, Voltaire et la Révolution..... et aujourd'hui, en 1855, elle est là debout, toujours jeune, malgré les longs siècles qui la séparent de son berceau, attendant que la date de sa tombe se perde dans l'éternité de Dieu. Mais, si l'Église catholique porte au front la date du Christ, quelle

est la date de l'hérésie ! Écoutez, mes Frères. Il y a un an, une grande réunion se tenait dans une des capitales de l'Europe. Rien ne lui manquait de ce qui pouvait la rendre respectable aux yeux des hommes : ni l'autorité de l'âge, ni les lumières de la science, ni la protection d'un roi. Et que faisait cette imposante assemblée, qui se donnait l'assurance d'un Concile. Ce qu'elle faisait, Mes Frères ? elle cherchait une date ; car toute société a besoin d'une date et ce synode avait oublié la sienne. Donc la Réforme cherchait sa date et, remontant vers le temps de sa naissance, elle écrivit sur ce berceau : 1521 ! Vous avez bien lu ? 1521 ! trois siècles de durée, à dix-huit siècles du Christ ! Le synode de Berlin avait échoué contre une date et le protestantisme s'était jugé lui-même. Tant il est vrai que l'hérésie n'a pas de divinité, parce qu'il lui manque la puissance de la durée !

Ainsi, Mes Frères, nous venons de constater que l'Église catholique est la plus grande puissance qu'il y ait sur la terre. Mais il ne suffit pas que la vraie société des hommes avec Dieu soit douée d'une force souveraine ; il faut de plus que cette vigueur exceptionnelle soit au service d'une éclatante lumière. Je dis donc que l'Église catholique est la plus belle intelligence qu'il y ait sous le ciel, parce qu'elle est la plus haute raison doctrinale, la plus haute raison morale, la plus haute raison sociale.

L'Église catholique est la plus haute raison doctrinale. La doctrine commence par la foi et finit par la science. La foi en est le principe et la base ; la science, le couronnement et le faîte. Mais, pour que la doctrine ne puisse pas dévier de la ligne invariable du vrai, il faut une

raison maîtresse qui fixe la foi et serve de guide à la science : sans cette autorité doctrinale, la foi court risque de chanceler sur l'abîme du doute, et la science s'en va sur les mille chemins de l'erreur. Eh bien, l'Église catholique a-t-elle une autorité doctrinale? Entendez-vous cette voix qui retentit de Jérusalem à Nicée, de Nicée à Constantinople, de Constantinople à Trente? Y a-t-il un doute qu'elle n'ait éclairé? un dogme qu'elle n'ait défini? une question qu'elle n'ait résolue? une objection qu'elle n'ait réfutée? Et cette voix, ce n'est pas celle d'un homme, ni d'un peuple, ni d'un siècle : c'est la voix de tous les temps et de tous les lieux, la voix des Pères et des Docteurs, des Apôtres et des Martyrs, des Vierges et des Confesseurs; voix de l'orient, voix de l'occident, voix du septentrion, voix du midi, voix des temps, voix de l'éternité! Et si, à côté de cette voix majestueuse et solennelle, organe permanent de la raison catholique, j'interroge l'hérésie, qu'est-ce que j'entends? J'entends mille voix dissonantes et confuses, qui se heurtent et se brisent, qui se mêlent et se croisent, voix qui affirment, voix qui doutent, voix qui nient; et, au milieu de ce tumulte effroyable, je me demande en vain où trouver une raison doctrinale? Est-ce à Londres, est-ce à Genève, est-ce à Berlin? Partout le chaos, partout les ténèbres. J'en conclus que l'hérésie n'a pas d'autorité qui s'impose; partant, qu'elle est sans divinité, parce qu'elle est sans lumière.

L'Église catholique est la plus haute raison morale. Après avoir fixé la foi et guidé la science, il faut encore régler le devoir; et, par conséquent, lorsqu'une société se présente avec la mission de conduire les hommes vers

Dieu, une des questions qu'on peut lui faire est celle-ci : Êtes-vous une loi vivante ? avez-vous des règles pour la conscience humaine ? Sinon, nous n'avons pas besoin de vous, car il nous paraît évident que vous êtes sans lumière et que vous n'avez pas de mission. Or, l'Église catholique a su régler la conscience humaine : elle est une loi vivante, aussi bien qu'une raison vivante. Elle a dit à l'homme : Fais ceci et ne fais pas cela ; crois ceci et ne crois pas cela. Elle a osé descendre dans le détail des actions humaines, pour les régir et les gouverner. L'hérésie, au contraire, ne s'est pas senti le courage de régler le devoir ; elle a eu peur de poser une loi, de même qu'il lui répugnait de définir un mystère ; et bien lui en a pris. Un orateur fameux déclarait au sein d'une assemblée : « Si vous faites cette loi, je jure de ne pas vous obéir. » Ce que Mirabeau n'avait pas le droit de dire aux représentants du peuple français, chaque protestant peut, à juste titre, le répéter aux ministres de son culte. Car l'hérésie n'est pas une raison morale, pas plus qu'elle n'est une raison doctrinale : elle ne se croit pas la force d'aspirer à tant d'honneur. N'étant pas une loi, elle ne saurait se prétendre une intelligence ; car la loi, a dit un grand Pape, c'est une intelligence sans passion.

L'Église catholique est encore la plus haute raison sociale. C'est beaucoup, sans doute, que d'avoir fixé la foi, guidé la science et réglé le devoir ; et, cependant, si l'Église s'en était tenue là, il semble qu'elle ne réunirait pas tous les caractères d'une intelligence souveraine. Il faut de plus qu'elle puisse rayonner sur toute l'étendue du corps social, pour l'envelopper d'un vaste réseau de services et de fonctions. Or, c'est ce qu'elle n'a cessé de

faire. Voilà bien des siècles qu'elle dicte ses maximes à la moitié du monde ; et, au cours de ses dix-huit cents ans d'existence, de l'aveu même de ses ennemis, elle a déployé au suprême degré le génie du gouvernement. Ce qui le prouve, c'est qu'elle gouverne toujours ; et en dehors d'elle, à l'heure qu'il est, y a-t-il un pouvoir spirituel qui puisse en dire autant? Le schisme de Photius vit, mais il est gouverné par un empereur ; l'anglicanisme vit, mais il est gouverné par un parlement ; le luthéranisme vit, mais il est gouverné par des rois ; le calvinisme vit, mais il est gouverné par une république. Seule, l'Église catholique gouverne et n'est pas gouvernée : c'est là un privilège qu'elle ne partage avec aucune autre société religieuse. J'en conclus qu'elle est la plus haute raison sociale qu'il y ait sur la terre, comme elle est d'ailleurs la plus haute raison doctrinale et la plus haute raison morale. Donc, elle n'est pas de main d'homme, elle est divine.

J'ai ajouté que l'Église catholique est le plus grand amour ; or, comme l'amour a la double vertu d'unir et de dilater les cœurs, je dis que l'Église catholique présente le double phénomène de l'union la plus intime et de la plus expansive charité.

Oui, Mes Frères, c'est un phénomène étonnant que l'union catholique. Cent cinquante ou deux cent millions d'hommes obéissant à une même voix, répétant une même prière, professant une même foi, participant aux mêmes biens ! Deux cent millions d'hommes courbés devant un vieillard qui n'a d'autre protection que ses cheveux blancs, sa parole et, au besoin, son sang ! Deux

cent millions d'hommes ne formant qu'un corps et qu'une âme ! spectacle dont rien n'égale la divine grandeur ! O toi, que transportaient d'admiration les tentes de Jacob, homme de l'Orient, que dirais-tu à la vue de ce nouvel Israël ? Quelle belle unité ! quelle admirable harmonie ! quelle vaste communion de joies, de prières et de larmes ! Y a-t-il une souffrance dans l'Église catholique, sans que tous les membres en soient affligés ? y a-t-il un triomphe sans que tous y prennent part ? Lorsqu'on touche à un cheveu d'un catholique, sous telle zone qu'il vous plaira, c'est vous et moi qui ressentons cet affront. Lorsque le sang catholique est versé sur les plages lointaines, il semble que c'est le mien et le vôtre qui coulent pour la défense de l'Évangile. Non, non, l'on ne saurait remuer dans le corps de l'Église de fibre si délicate, qu'aussitôt elle ne rende un son qui gagne de proche en proche jusqu'aux membres les plus reculés. Dites-moi, quand vous lisez les *Annales de la Foi*, ne sentez-vous pas votre sang battre dans votre poitrine au récit des travaux et des combats de vos frères ? ou bien, si Dieu vous a donné de rencontrer un confesseur de la foi, un de ces Évêques que la tyrannie a chassés de leurs sièges : à la vue de ce front vénérable que l'insulte a couronné d'une auréole sublime, de ces mains qui ont béni leurs persécuteurs, est-ce qu'une émotion poignante ne vous a pas fait tressaillir ? Ah ! Mes Frères, c'est que nous sommes tous les fils de l'Église, les os de ses os, la chair de sa chair ; c'est pourquoi nous formons la plus solide union qu'il y ait sur la terre, et, comme l'union s'opère par l'amour, il s'ensuit que l'Église catholique est le plus ardent amour.

L'Église catholique présente, en outre, le phénomène de la charité la plus expansive. Ici, qui me donnera de vous retracer le zèle qu'elle a déployé, pour dilater le royaume de Dieu sur la terre? Y a-t-il une contrée qu'elle n'ait trempée de ses larmes, qu'elle n'ait fécondée de ses sueurs, qu'elle n'ait arrosée de son sang? Je ne vous peindrai pas l'Église arborant l'étendard de la croix aux quatre coins du ciel, recevant dans son sein les barbares conquérants, adoucissant leurs mœurs, façonnant leurs caractères, faisant pendant quinze siècles l'éducation de l'Europe, allant sur les pas de Colomb sauver un monde nouveau, volant vers ces îles qui sortaient à peine du sein des mers, jetant ses apôtres sur tous les rivages et, d'un autre côté, trouvant un remède à tous les maux, une tendresse pour toutes les afflictions, une larme pour toutes les infortunes, un baume pour toutes les blessures. La Charité catholique parle assez haut. Écoutez-la donc, ô nos Frères séparés ! Si vous êtes civilisés, si vous portez le nom de chrétiens, c'est à l'Église que vous le devez ; vous êtes le fruit de ses conquêtes et le prix de son sang : à l'amour reconnaissez une mère et concluez avec nous que, si l'Église a déployé la charité la plus expansive, comme la charité est le fruit de l'amour, il s'ensuit que l'Église catholique est le plus grand amour.

Ainsi, Mes Frères, nous avons suffisamment démontré que l'Église catholique est la plus lumineuse intelligence servie par la plus haute puissance dans le lien du plus fort amour ; et, comme l'Église du Dieu vivant doit réunir tous ces caractères, il en résulte que l'Église catholique est la vraie société des hommes avec Dieu par Jésus-Christ.

Mais, si éclatants, si divins que soient les caractères généraux de l'Église catholique, il doit y avoir une preuve plus spéciale et plus vivante de sa divinité : Mes Frères, cette preuve, c'est vous-mêmes. Il faut que chacun puisse dire en vous regardant, en voyant ce savant si simple et si modeste, ce riche si compatissant, ce pauvre si content et si résigné, cet artisan si laborieux, cette ouvrière si honnête et si appliquée, oui, certes, il faut que chacun puisse dire, devant tant d'humilité et tant de charité : Il n'y a que l'Église catholique qui soit capable d'enfanter de pareilles vertus. Savez-vous, Mes Frères, ce qui a converti le monde ? Ce qui, mieux que toutes les prédications, lui a fait courber la tête devant l'Évangile, ce sont les vertus de vos pères. Quand le paganisme vit se dérouler devant lui cette légion de saints, de martyrs, de confesseurs, de vierges ; quand il vit la pénitence s'ensevelir vivante dans les solitudes de la Thébaïde, quand il vit un sexe faible et délicat affronter les supplices et la mort pour Jésus-Christ, quand il vit ces vieux chrétiens ne former qu'un corps et qu'une âme, oh ! alors, vaincu par un tel spectacle, il se jeta dans les bras de cette Église dont il admirait les merveilles. Regardez, disaient aux Celse, aux Porphyre et aux Julien, les Origène, les Tertullien, les Athanase, regardez les chrétiens : comme ils s'aiment entre eux, comme ils se mortifient, comme ils sacrifient le plaisir au devoir, la chair à l'esprit, le monde à l'Évangile ! Au signe de la vertu, à cette marque de sainteté, saluez l'Église du Dieu vivant.

Oh ! puissions-nous répondre ainsi à ceux que le malheur des temps ou de déplorables préjugés tiennent éloignés de notre commune Mère ; puissions-nous leur dire : Jetez les

yeux sur ces hommes du monde que la piété catholique a su transformer en saints : quelle probité à toute épreuve ! quelle délicatesse de mœurs ! quelle pureté de sentiments ! Contemplez ces femmes chrétiennes si pieuses, si bonnes, si résignées, ces héroïnes de la charité et du dévouement ! et dites si une Église capable de telles vertus n'est pas la mère des saints ? Dieu veuille, Mes Frères, que vous, qui êtes les enfants de l'Église catholique, vous soyez ainsi les preuves vivantes de sa divinité, et qu'après avoir contribué à son exaltation sur la terre, vous participiez à son triomphe dans le Ciel ! Ainsi soit-il !

SERMON

SUR

LE SALUT [1]

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.

« Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? »

(S. Matth., XVI, 26.)

Mes Frères,

Il est une époque déterminée où l'Église catholique, cette puissance spirituelle, divinement établie pour gouverner les consciences, invite chacun de ses enfants à rentrer en lui-même et à s'examiner devant Dieu. Sachant que l'homme, absorbé pendant le reste de l'année par les intérêts temporels et les nécessités de la vie, néglige trop souvent et perd de vue la grande affaire du salut et que, d'ailleurs, malgré tous ses soins et ses efforts, il ne laisse pas de ramasser la poussière du monde sur la route où il chemine vers l'éternité, instruite, dis-je, de tant de

(1) Ce sermon a été prêché à Paris, pendant une retraite préparatoire à la communion pascale.

souillures et de tant de défaillances, l'Église, cette mère tendre et aimante, choisit une époque où elle invite le chrétien à se recueillir, à se purifier jusqu'au fond de la conscience, à chercher des remèdes contre le passé et des forces pour l'avenir. Alors, pendant ce temps des grandes faveurs, en ces jours de grâces, elle ouvre ses tribunaux de la réconciliation, elle étend sur l'humanité ses mains pleines de pardon, elle fait retentir dans ses chaires la parole de vérité et, s'armant de tout ce qu'elle a reçu de Jésus-Christ d'autorité divine, de tout ce qu'elle trouve d'amour dans son cœur maternel, elle exhorte, elle presse, elle sollicite, elle conjure, jusqu'à ce qu'elle ait réuni tous ses enfants joyeux et purs autour de la même table, sous les yeux du Père de famille qui les bénit en les rassasiant. Or, pour cette purification générale des consciences, pour ces actes solennels de la vie chrétienne, pour ces grandes choses de l'âme et du salut, l'Église choisit l'époque où l'humanité attentive repasse dans le silence de la méditation l'auguste événement qui changea, il y a dix-huit siècles, la face du monde, où le souvenir du mystère de la Rédemption, présent à tous les esprits, fait tressaillir les cœurs ; où Jésus-Christ, du haut de sa croix, invite tous les hommes à se presser autour de lui pour recueillir de ses lèvres sacrées la parole de l'espérance et la grâce du pardon.

Or, Mes Frères, ce temps de miséricorde, le voici qui s'ouvre devant nous. Nous touchons à ces jours solennels de l'année chrétienne, où nous devrons, sous les yeux de Dieu qui nous contemple, remplir les devoirs les plus importants de la religion. C'est pourquoi nous sommes ici réunis pour nous préparer par la prière et par la médi-

tation à l'accomplissement de ces grands actes. Or, le premier point sur lequel il convient de porter nos réflexions, c'est la question même du salut. Quelle place doit-elle occuper dans notre vie? Voilà ce qu'il importe avant tout de déterminer d'une manière nette et précise ; car c'est de là que dépend toute la direction qu'il nous faut imprimer à notre intelligence et à notre volonté.

Mes Frères, pour quiconque a tant soit peu sondé les plaies morales de notre époque, il en est une que les siècles précédents avaient à peine soupçonnée. Ils connaissaient l'incrédulité, ils connaissaient la corruption des mœurs : ces grandes misères intellectuelles et morales sont de tous les temps et de tous les lieux. Mais ce qu'ils ignoraient, c'est l'insouciance de l'esprit, c'est l'indifférence du cœur sur une question dont dépend l'avenir de l'homme, son malheur ou sa félicité, la question du salut.

Or, je dis que c'est là un terrible et effrayant symptôme. Oui, je comprends que l'homme, esclave des sens, ne sache pas toujours maîtriser ses passions, qu'il y ait dans sa vie des heures de faiblesse et de découragement, qu'il oublie par intervalle que la vertu seule procure la joie, la paix, le bonheur véritable. Je comprends même que sa raison, toujours faible et courte par quelque endroit, vienne se heurter contre les mystères de la religion et qu'elle puisse y trouver une pierre d'achoppement : si déraisonnable, si insensée même que soit une telle conduite, je la conçois ; l'histoire de l'humanité est pleine de ces égarements et de ces chutes. Mais ce que je ne saurais admettre, ce qui me dépasse, ce qui m'effraie, c'est une insouciance qui brave l'avenir, un délire de sang-

froid qui se jette les yeux fermés dans le précipice, une indifférence glaciale qui répond aux arguments, aux prières, aux menaces par ce mot : Qu'importe ?

Je le sais, Mes Frères, et j'en remercie Dieu qui ne permet jamais au mal de franchir certaines limites, cette indifférence complète sur la question du salut n'est que le partage d'un petit nombre. Mais, si l'on en trouve peu qui arrivent à ce point d'insensibilité religieuse, il en est beaucoup qui ne donnent pas à cette grave affaire la place qu'elle mérite dans leur esprit et dans leur vie. On est né de parents chrétiens, on a reçu au foyer domestique les principes d'une saine éducation. Grâce à Dieu, cette lumière du matin ne s'éteint jamais ; mais elle s'affaiblit peu à peu, elle s'efface par degrés, à mesure qu'on est absorbé par l'attrait des plaisirs, par les soucis d'une position, par le maniement des affaires. Alors on se jette tête baissée dans le tourbillon du monde qui entraîne ceux qui s'y livrent. Ce n'est pas précisément qu'on ait passé de l'amour à la haine. Haïr qui et haïr quoi ? Haïr la Religion ? Mais elle ne désire qu'une chose, c'est que l'homme soit heureux. Haïr les prêtres ? Et pourquoi ? Nous qui vivons au milieu de vous, qui sommes vos frères, quel intérêt aurions-nous à venir troubler vos consciences, si votre âme ne nous était pas chère, si nous ne voulions pas assurer votre bonheur ? On ne hait donc guère la religion : j'aime à pouvoir le dire. Je n'ignore pas que, dans les bas-fonds de la société, s'agitent des passions irréligieuses mêlées avec d'autres passions qui les nourrissent et qui les flattent. Je ne m'adresse pas à cette classe d'hommes : ils ne sont point ici ; il leur faut d'autres temples et d'autres chaires.

Mais, si l'on ne hait pas la religion dans le milieu dont je parle, dans ce milieu d'honnêtes gens et de bons travailleurs, si même on affecte de l'honorer, il n'en est pas moins vrai qu'on déserte peu à peu son enseignement, ses devoirs, ses pratiques, et que l'on arrive à un état d'indifférence coupable et funeste.

Que vous semble, Mes Frères? N'est-ce point là ce dont vous êtes témoins tous les jours? Cette indifférence sur la question du salut, que je cherche à combattre, elle est au milieu de vous, elle est à côté de vous, elle est dans vos familles. Vous la constatez, en gémissant, dans la personne d'un époux ou d'un père que vous aimez. Je vois d'ici tel homme que j'apprécie et que j'estime : bon époux, bon père de famille, ami dévoué, homme de cœur, caractère loyal. Que lui manque-t-il? Ce qui lui manque, c'est de s'être posé à lui-même sérieusement, une fois pour toutes, la question de son avenir et de sa destinée; c'est d'avoir réfléchi une heure, un quart d'heure, à cette parole de Jésus-Christ : « Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme? »

Car enfin, Mes Frères, tout est là pour l'homme. Auprès de cette question capitale et de cet intérêt suprême, tout autre intérêt pâlit, toute autre question s'efface. Oui, eussiez-vous l'existence la plus brillante et la plus honorée, fussiez-vous parvenu au faîte de la prospérité, au sommet de la gloire, au comble des grandeurs; eussiez-vous tous les titres imaginables, toutes les jouissances de la terre, tous les trésors du monde, toutes les couronnes des empires, si vous ne parvenez pas à sauver votre âme, si vous n'atteignez pas votre fin dernière, tout cela n'est rien et moins que rien. Votre gloire passera en fumée,

vos titres tomberont dans l'oubli, vos richesses s'échapperont de vos mains, l'âge glacera vos désirs, la mort détruira ce fragile édifice que vous aurez construit et, de toutes ces vanités qui vous avaient occupés, passionnés, absorbés, il ne vous restera que des regrets stériles et une amère déception.

Voilà le sort de l'homme qui ne donne pas à la question du salut la place qu'elle doit occuper dans sa vie. Jésus-Christ l'a dit : « Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire, » *unum est necessarium* (1). Non, il n'est pas absolument nécessaire que vous soyez riche plutôt que pauvre, connu et distingué dans le monde plutôt qu'obscur et ignoré. Il n'est pas nécessaire que vous occupiez tel emploi, que vous obteniez tel honneur, que vous réussissiez dans telle entreprise : ce sont là des avantages qui se peuvent compenser. Mais ce qui est absolument indispensable, ce qui ne souffre ni dédommagement, ni réparation, ni remède, ce qui doit être le terme de vos efforts, le but de votre existence, l'affaire de votre jeunesse, de votre âge mûr, de vos vieux jours, c'est que vous sauviez votre âme.

Mes Frères, je viens de parler de la brièveté de la vie. C'est qu'en effet rien n'est plus propre à nous faire toucher du doigt l'importance de la question du salut. Nous sommes ici une réunion de quelques centaines d'hommes. Tous peut-être nous nous flattons de fournir une longue carrière. Eh ! mon Dieu, bien d'autres que nous s'étaient bercés des mêmes espérances, et ils ne sont plus. Que faut-il pour mettre un terme à l'existence humaine ? Une

(1) S. Luc, x, 42.

fièvre, une goutte d'eau, une veine qui se rompt, un accident, un rien, que sais-je ? Si je vous disais ce que les calculs les plus exacts, ce que les statistiques les plus autorisées assignent comme vie moyenne à une réunion telle que la nôtre, vous seriez effrayés. Mais supposons pour chacun de nous la plus longue durée ; toujours est-il qu'il viendra tôt ou tard un moment où, étendus sur un lit de douleurs, au bord de la tombe, au seuil de l'éternité, nous nous demanderons avec anxiété, non pas : Ai-je vécu dans les plaisirs ? non pas : Ai-je amassé une grande fortune ? non pas : Ai-je brillé dans le monde ? mais : Qu'ai-je fait de mon âme ? me suis-je occupé de mon salut ? ai-je servi Dieu ? ne vais-je point paraître devant lui les mains vides de bonnes œuvres et le cœur souillé de fautes ? Voilà les questions qui se dresseront devant nous, pressantes et formidables. Ah ! Mes Frères, nous le savons, nous, que notre ministère appelle auprès du lit des mourants ; nous savons ce qui les inquiète, ce qui les agite, ce qui les tourmente. C'est alors que le voile tombe, que le bandeau se déchire, que les yeux se dessillent ; c'est alors que l'on comprend ces grandes maximes de l'Écriture : « Une seule chose est nécessaire. » — « Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » — « Vanité des vanités, tout n'est que vanité (1) ; » et ce commentaire du livre de l'*Imitation :* « Rien n'est solide que d'aimer Dieu et de s'attacher à lui seul », *vanitas vanitatum et omnia vanitas, præter amare Deum et illi soli servire.*

La raison de ces paroles est claire et saisissante. C'est

(1) Eccle., I, 2.

que la vie présente n'est qu'un passage, une préparation à la vie d'outre-tombe. Nous ne sommes pas créés pour le temps, mais pour l'éternité. Là est notre point d'arrivée ; là, notre fin dernière. Mes Frères, je n'ai pas besoin d'établir devant vous la réalité de la vie future : autant vaudrait me donner la peine inutile de démontrer l'existence de Dieu. La vie future ! Elle est écrite partout ! Elle est écrite dans cet Univers visible où tout meurt pour renaître, où tout se corrompt pour être renouvelé, où tout se dessèche pour reverdir, où tout recommence après avoir cessé. Elle est écrite dans le cœur de l'homme que Dieu lance vers l'avenir par un ressort invincible et caché. Elle est écrite dans notre âme affamée de lumière, de vie, d'un bonheur sans fin. Elle est écrite dans le désordre de la société humaine, où la vertu ne reçoit pas toujours sa récompense, ni le vice son châtiment. Elle est écrite dans la conscience universelle des peuples qui, depuis six mille ans, gravitent et aspirent vers l'infini de toutes leurs espérances et de toutes leurs forces. Elle est écrite à chaque page des révélations divines. Tout l'enseigne : Dieu, l'homme, la raison, le cœur, la conscience, la société. Et s'il est des insensés qui ont feint de se réfugier dans le néant, pour mieux trouver le repos dans le vice, ils n'ont réussi qu'à se tromper eux-mêmes : le ciel et la terre ont étouffé leur voix. Non, non, vous avez beau vous attacher au temps : c'est l'éternité qui s'avance ; vous avez beau invoquer le néant : c'est Dieu seul qui répond.

La vie future, la vie éternelle, voilà donc notre terme. Sans doute, dans l'égarement de nos pensées, dans l'aveuglement de notre raison, dans l'avilissement de

toutes nos facultés, nous irons jusqu'à méconnaître cette haute destinée : il nous est impossible de la changer. Et si nous étions les maîtres de nous donner une autre fin, pourrions-nous en trouver une qui fût plus digne de nous-mêmes ? Eh quoi ! être immortel, se survivre dans le sein de Dieu, repousser la terre d'un pied libre, renaître de sa propre dépouille comme d'une cendre féconde, être associé pendant toute une éternité à la puissance, à la lumière, à l'amour, à la vie de Dieu ! Quelle perspective illimitée de grandeur et de félicité !

Oui, de félicité. Car le bonheur, j'entends le véritable, celui qui est sans trouble et sans mélange, ne vient pas de la terre. Quoi que nous fassions, notre existence est entrecoupée de peines et de soucis. Les soins de la vie nous inquiètent, les contrariétés nous agitent, les préoccupations nous assiègent, les souffrances nous tourmentent et nous accablent. Quand nous ne trouvons pas au dedans de nous-mêmes, dans nos désirs et dans nos passions, une source de troubles et d'ennuis, nous rencontrons au dehors ce qui détruit le bonheur, dans les accidents de la vie, dans les revers de fortune, dans les vicissitudes des événements, dans l'injustice et l'ingratitude des hommes. Ici, c'est la maladie qui nous fait sentir l'aiguillon de la douleur ; là, c'est la mort qui vient frapper à nos côtés ce que nous avons de plus cher au monde ; plus loin, c'est un coup imprévu qui détruit en un clin d'œil nos espérances et nos rêves. Partout, l'instabilité dans la possession, la tristesse dans la joie, l'inquiétude et le malaise dans ce qui devrait assurer le bonheur.

La terre n'est donc pas la véritable patrie de l'homme ni son lieu de repos. Aucune de nos puissances n'est

satisfaite ici-bas. Notre intelligence, avide de connaître, ne saisit la vérité qu'à travers un voile épais ; et notre science se réduit le plus souvent à savoir que nous ignorons presque tout. Notre cœur, fait pour aimer, ne trouve rien dans la création qui réponde à l'infinité de ses désirs : toutes les choses humaines le laissent vide et languissant. Notre volonté, excitée par des mobiles divers, tend vers un terme qu'elle n'atteint jamais. Tout notre être s'épuise sur lui-même : il tourne et se retourne dans un cercle d'agitations stériles, sans pouvoir y trouver le repos ni la clarté. C'est, Mes Frères, que l'infini seul peut contenter l'âme humaine. Nous avons besoin, pour être satisfaits, de nous reposer en Dieu, de le voir face à face, sans ombres et sans nuages, de l'aimer sans que rien puisse nous distraire de cet amour, de le posséder en lui-même, sans réserve et sans limites.

Voilà, Mes Frères, ce que l'éternité seule est capable de nous procurer. Donc ou la vie présente n'a pas de sens, ou elle n'est pas autre chose qu'un passage et une introduction à la vie future. Et cette existence de l'au-delà, qui nous attend après la tombe, dans un avenir plus ou moins rapproché, c'est nous-mêmes qui la préparons. Chacun se fait ici-bas son éternité heureuse ou malheureuse. Notre vie tout entière se passe à construire la demeure où nous entrerons un jour : chaque action bonne ou mauvaise est une nouvelle pierre que nous apportons à cet édifice qui s'achève lentement pour nous recevoir dans ses murs. Nous tressons de nos propres mains la couronne qui ornera notre tête, ou bien nous ébauchons trait par trait le signe de l'anathème qui marquera notre front. Nous élevons par degrés

le trône de gloire auquel Dieu nous appelle, ou bien nous creusons peu à peu l'abîme d'ignominie qui s'ouvrira sous nos pieds. Nous ajoutons de nouveaux rayons à l'éclat de la récompense céleste, ou bien nous allumons de plus en plus le feu vengeur de la colère divine. Nous travaillons chaque jour, à toute heure, à tout instant, nous travaillons, dis-je, à notre bonheur futur ou à notre malheur, à notre réprobation ou à notre glorification, à notre perte ou à notre salut : tel est le but, tel est le sens de la vie.

C'est, Mes Frères, en présence de ces vérités si simples et si élémentaires, de ces axiomes de bon sens, qu'on est saisi d'une profonde tristesse, lorsqu'on voit ce qui se passe dans le monde. Quand je parcours de l'œil et de la pensée cette immense capitale, ces quartiers populeux du commerce et de l'industrie, ces places, ces rues encombrées de gens qui vont, qui viennent, qui se pressent, qui s'agitent, je me trouve en face d'un mouvement prodigieux et inouï. C'est plus que de l'animation, c'est de la fièvre, parfois même du délire. Et tout cela, pour les choses de la terre, pour les biens matériels, pour ce qui leur glissera entre les doigts et leur échappera en un clin d'œil, sans espérance de retour. Quant à la question de leur âme, de leur avenir, de leur salut, question décisive et capitale, qui prime toutes les autres, qui les domine, qui les efface, indifférence complète chez les uns, négligence chez les autres, tiédeur chez la plupart. Ah ! c'est là un spectacle désolant ; et pour se l'expliquer, pour s'en consoler un peu, on a besoin de se rappeler que l'aveuglement de l'homme est un effet de sa déchéance et que la miséricorde de Dieu est aussi grande que sa justice.

Je sais, Mes Frères, que j'ai le bonheur de parler devant un auditoire de chrétiens, qui regardent la question du salut comme la première et la plus importante de toutes. Et cependant, nous aussi, ne perdons-nous pas de vue quelquefois ce terme final auquel nous devons aspirer par toutes les puissances de notre être ? Est-ce bien la pensée de notre fin dernière qui domine notre vie, qui règle nos actions, qui inspire et qui dirige notre conduite ? Ne sont-ce pas plutôt des intérêts purement terrestres, des préoccupations toutes mondaines ? Donnons-nous à Dieu toute la place qui lui revient dans notre existence ? Songeons-nous sérieusement à profiter des années qui nous restent, afin d'amasser un trésor de mérites pour l'éternité ? Que de temps perdu en vaines distractions, en amusements frivoles ! Que de moments passés dans l'oisiveté et dans le désœuvrement ! Et, en place de ces journées pleines, fécondes, remplies de bonnes œuvres et qui comptent devant Dieu, que de jours vides et stériles ! Ah ! si la pensée de l'éternité était bien présente à notre esprit, combien notre vie serait différente de ce qu'elle est ? Avec quelle ardeur ne nous appliquerions-nous pas à l'accomplissement de nos devoirs ! Quel soin ne mettrions-nous pas à conserver la pureté de notre âme ? Quelle charité ne porterions-nous pas dans nos rapports avec le prochain ! Quelle vigilance dans la direction de nos familles et dans l'éducation de nos enfants ! Car, Mes Frères, il ne s'agit pas de devenir des héros ni de briller par des actions d'éclat, mais de bien faire ce que nous faisons, d'agir en vue de Dieu pour accomplir sa sainte volonté, de rapporter à sa gloire toute l'activité de notre être. C'est ainsi que par la pureté du

motif, par la sainteté de l'intention, par l'offrande que nous en faisons à Dieu, nos actions les plus communes et les plus ordinaires se transforment, s'ennoblissent, acquièrent un prix et une valeur surnaturelle. C'est un capital de mérites que nous amassons lentement pour l'éternité et qui se grossit de toutes les bonnes œuvres que chaque jour y ajoute. Ce sont autant de semences de notre bonheur futur, qui germeront pour produire la moisson de gloire que nous recueillerons dans le ciel.

Je vous laisse, Mes Frères, avec cette grande pensée de votre salut. Qu'elle se grave dans votre esprit, qu'elle vous accompagne hors de cette enceinte, qu'elle vous suive le long de la vie! Pénétrez-vous de cette vérité fondamentale pendant votre retraite, méditez-la, approfondissez-la. Rien n'est plus fécond, rien n'est plus puissant pour imprimer à notre vie une direction toute nouvelle : nous y trouverons à la fois un remède contre le passé et une force pour l'avenir. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LES SEPT PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR

EN CROIX (1)

Mes Très Chers Frères,

L'an du monde 4996, 787 ans après la fondation de Rome, sous l'empire de Tibère César, sous le consulat des deux Géminis, dans une ville de l'Orient, en ce jour, à pareille heure, un homme expirait sur une croix. Cet homme n'était point né sur les marches d'un trône, il n'avait pas pris place parmi les conquérants ni les fondateurs d'empire, il n'avait pas marqué son rang au milieu des grands ni des puissants de la terre. Mais,

(1) Ce sermon, composé en 1854, a été prêché, avec quelques variantes, dans plusieurs églises de Paris. Une note du manuscrit semblerait indiquer qu'il a été prononcé au moins sept fois : à la Madeleine en 1854, 1857, et pendant les Carêmes de 1863 et de 1867 ; à Saint-Roch en 1855 ; à Saint-Louis d'Antin en 1860 ; à Sainte-Geneviève en 1868.

pauvre et sans éclat, on l'avait vu sortir de l'obscurité d'un atelier et vivre comme le peuple, sans même avoir de quoi nourrir son corps ni où reposer sa tête. Et cependant cet homme avait parlé comme jamais homme n'avait parlé et ses œuvres n'étaient point celles d'un simple mortel. Il avait dit : et le ciel et la terre, les vents et les flots, les esprits et les corps s'inclinant à sa voix avaient proclamé sa puissance et sa souveraineté. Il avait dit : et la race humaine, tressaillant à sa parole, avait entendu des vérités inconnues jusqu'alors ; elle s'était senti de nouvelles forces, de nouvelles espérances, un avenir nouveau. Qu'était-ce donc que cet homme ? Cet homme, unique entre tous, était plus qu'un homme : c'était le Verbe fait chair, le Messie promis aux patriarches, prédit par les prophètes, figuré dans l'ancienne loi, le Désiré des Nations, le Médiateur entre le ciel et la terre, « Jésus-Christ, le Dieu béni dans tous les siècles », *Christus Deus benedictus in sæcula* (1).

Mais pourquoi cet homme extraordinaire, pourquoi le Dieu béni dans tous les siècles expirait-il sur une croix ? D'où vient que tant de puissance, tant de doctrine, tant de grandeurs aboutissaient à l'ignominie d'un supplice ? Ah ! chrétiens, c'est qu'il s'était accompli sur la terre un mystère d'iniquité, qui appelait un mystère de justice et d'amour. Le mal, en creusant un abîme entre Dieu et l'homme, avait porté le désordre et le ravage dans notre existence : il importait de combler cet abîme, de réparer ce désordre, d'expier cette faute. Or, pour égaler la réparation à l'énormité du crime, pour satisfaire plei-

(1) Ép. aux Rom., IX, 5.

nement à la justice divine, il fallait qu'une victime innocente, se substituant à l'homme pécheur, effaçât le souvenir d'une offense infinie par l'effusion d'un sang infiniment précieux. Voilà pourquoi le Fils de Dieu consentit à se charger du poids de nos iniquités et à les expier par le plus ignominieux des supplices. Voilà pourquoi on l'avait vu, traversant la vallée de Cédron, se diriger vers le jardin de Gethsémani, pour laver nos fautes dans les sueurs de l'agonie ; et, de là traîné comme un vil malfaiteur dans les rues de Jérusalem, à travers les insultes de la populace, les calomnies de la synagogue, les lâchetés du prétoire, les dérisions d'Hérode, n'opposer aux deux grandes puissances de l'ancien monde, à la plus haute puissance politique, le peuple romain, à la plus haute puissance religieuse, le peuple juif, que le calme de la résignation et la majesté du silence ; et enfin, abreuvé d'outrages, meurtri de coups, couronné d'épines, se diriger lentement vers les hauteurs du Calvaire, pour consommer sur la croix la grande œuvre de la Rédemption du monde.

Le voilà donc, chrétiens, ce divin Rédempteur ; la voilà, cette adorable victime, sur l'autel du sacrifice ! La voilà suspendue entre le ciel et la terre, les deux bras étendus sur le monde, sur le passé et sur l'avenir, sur les rois et les peuples, sur les petits et les grands, sur les riches et les pauvres ! Sa tête s'incline, sa bouche s'entr'ouvre; Jésus va parler : que va-t-il dire ? Ah ! un père mourant a coutume d'adresser à ses enfants un dernier mot, un adieu suprême; et ses enfants, agenouillés autour de son lit d'agonie, recueillent pieusement cette parole d'un père mourant ; ils la gravent dans leur cœur, s'en

pénètrent et s'en nourrissent ; elle les suit pendant toute leur vie, tendre et solennelle, comme un écho de l'éternité, comme l'héritage de l'expérience et le legs de l'amour ! Eh bien, chrétiens, levez les yeux vers ce meilleur des pères qui meurt sur la croix, victime de l'affection qu'il vous portait. Écoutez ses dernières paroles, recueillez l'adieu touchant qu'il vous adresse avant de vous quitter. Que ces paroles de Jésus-Christ expirant sur la croix s'impriment dans votre cœur, qu'elles vous accompagnent, qu'elles vous suivent hors de cette enceinte, qu'elles retentissent sans cesse à vos oreilles, comme le dernier cri de l'amour ; qu'elles deviennent le mobile de votre conduite et la règle de votre vie. Et vous ! divin Jésus, à cette heure solennelle de votre mort, parlez-nous, dites-nous de ces mots qui pénètrent jusqu'à la moelle de l'âme, qui éclairent, qui consolent, qui fortifient, afin que, recueillant de vos lèvres ces recommandations salutaires, nous vous bénissions, nous vous aimions, nous vous adorions davantage, ô Maître, ô Sauveur, ô Père !

PREMIÈRE PAROLE

Quelle sera, Mes Frères, la première parole du Sauveur mourant sur la croix ? Évidemment, elle devait être pour ses meurtriers ? Eh bien, que leur dira-t-il ? Sera-ce une parole de plainte, de reproche ou d'indignation ? Répétera-t-il aux enfants de Moïse, aux fils dégénérés de l'ancienne synagogue, ce mot d'un illustre romain, expirant au Capitole sous les coups de son propre fils :

Tu quoque fili, « toi aussi, mon fils, tu frappes ton père? » Toi, fille de Sion, l'aînée de la grande famille des peuples ; toi que j'avais choisie entre toutes les nations pour être la gardienne de mes promesses, la dépositaire de ma loi, l'arche de mon alliance ; toi à qui j'avais donné Abraham et les patriarches, Moïse et les prophètes, mon temple, mes Écritures, mes sacrifices, mon testament, c'est de toi que je reçois le coup de la mort ! Si mon supplice n'était que l'ouvrage de ce peuple infidèle qui me connaissait à peine par quelques faibles rayons échappés de ta lumière, il me semblerait moins cruel, moins accablant ; mais c'est toi qui me frappes, toi mon peuple de choix et de prédilection ! Ah ! chrétiens, mourir des mains d'un ami, d'un fils, que c'est dur et poignant ! et c'est là ce qui arrachait à César ce cri de la douleur : *Tu quoque fili !* « toi aussi mon fils, tu frappes ton père ! » Jésus-Christ va-t-il parler ainsi ? Non, c'eût été parler en homme, et Jésus-Christ n'est pas un homme. Qu'est-ce donc qu'il dira ? Écoutez, ciel et terre, la première parole d'un Dieu mourant : après tant d'injustice, tant d'ingratitude, tant de cruauté, Jésus-Christ n'ouvre la bouche que pour implorer la bonté de son Père en faveur de ses meurtriers : « Mon père pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », *Pater dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt !* (1)

Quelle noblesse, chrétiens, quelle générosité dans cette parole de miséricorde ! N'est-ce pas qu'il en coûte d'oublier un affront, de pardonner à ceux qui nous offensent, de prier pour eux, de leur rendre le bien pour le mal ; surtout

(1) S. Luc, XXIII, 34.

si la main qui se retourne contre nous a maintes fois touché la nôtre, si la bouche qui nous maudit a reçu de nous le baiser de l'amitié, si l'homme qui nous donne la mort est celui qui tient de nous la vie. Aussi l'antiquité païenne n'avait su opposer à la cruauté qui frappe et tue que deux paroles, la parole de la vengeance et celle du mépris. Quand le plus grand des sages succomba sous les coups de ses ennemis, il ne trouva sur ses lèvres qu'une expression de dédain, hautaine et amère : c'était un homme qui parlait en homme. Jésus-Christ mourant ne mit dans son cœur qu'une prière de miséricorde. Et cependant fut-il jamais des coupables plus indignes de pardon ? Jésus-Christ avait passé au milieu d'eux en faisant le bien : il les avait éclairés, consolés, purifiés ; il avait guéri les malades, redressé les boîteux, rendu l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles ; il était venu à eux comme un médecin charitable, pour guérir leurs blessures et laver leurs plaies ; comme un bon pasteur, il avait couru après les brebis égarées de la maison d'Israël pour les charger sur ses épaules et les ramener au bercail ; il n'avait cessé d'instruire les ignorants, de soulager les malheureux, de convertir les pécheurs ; son existence tout entière ne semblait faite que d'abnégation, de dévouement, de sacrifice ; et ce peuple, auquel il avait apporté la lumière, la force, la vie, n'avait récompensé tant d'amour, qu'en vociférant des cris de mort, en appelant sur la tête du Juste les brutalités de la barbarie romaine ! Qui jamais mieux qu'Israël mérita la haine et le mépris ? Et pourtant, ô prodige de bonté, ô abîme d'amour ! Jésus-Christ, expirant sur la croix sous les coups de ce peuple, ne laisse tomber de ses lèvres qu'une demande de pitié

en faveur de ses bourreaux ; et, à la vue de la multitude qui, au sommet du Calvaire, insulte à ses souffrances, il ne répond à ces railleries sauvages qu'en jetant vers son Père le cri sublime de l'amour qui oublie et qui pardonne : « Mon Père, pardonnez-leur », *Pater dimitte illis !*

Que dis-je ? Jésus-Christ prie pour ses meurtriers. Il les excuse en quelque sorte. Il atténue leurs torts, il explique leur conduite, il voile leur malice. L'amour lui fait trouver dans leur ignorance même un prétexte qui diminue leur faute. Après tout, mon Père, ne les condamnez pas, ne leur imputez pas à crime cette mort qu'ils me donnent. Ils blasphèment ce qu'ils ignorent, « ils ne savent pas ce qu'ils font ». L'homme se trompe si facilement, le bandeau qui couvre ses yeux est si épais, les ténèbres l'enveloppent, les préjugés l'aveuglent ! Peut-être, s'ils m'avaient connu, au lieu de me rejeter, ils m'eussent adoré ; leur cœur n'eût pas servi les mains qui me frappent. Ils croient vous honorer en m'accablant. Ne voyez dans leur acharnement qu'une faute involontaire, un effet de l'ignorance, une erreur. Quelle parole, chrétiens, quelle ineffable tendresse, quel ingénieux amour ! Quoi ! ce sont les hommes qui lèvent sur Dieu une main parricide, et c'est Dieu qui intercède pour eux, qui cherche à détourner de leur tête la foudre vengeresse ; ce sont les hommes qui ferment les yeux à la lumière, et c'est Dieu qui veut trouver, dans cet aveuglement même, une excuse à leur crime. Oh non, cette parole-là n'est pas une parole humaine. Que d'autres, ô Jésus, aient besoin, pour croire à votre divinité, de la sublimité de votre doctrine, de l'éclat de vos miracles, de la grandeur de vos œuvres ; pour moi, ce mot me suffit, car il révèle une puis-

sance infinie d'aimer. Après tant d'ignominies et de supplices, il n'y avait qu'un Homme-Dieu capable de se venger du plus noir des forfaits par l'oubli, par l'excuse, par ce grand cri d'amour, effrayant à force d'être paternel : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » *Pater dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt !*

Mais, Mes Frères, cette prière de miséricorde, qui descend du Golgotha, ne se borne pas aux meurtriers de Jésus-Christ. Elle va, cette parole du divin supplicié, à travers les siècles, par devant la croix, par derrière la croix ; elle atteint d'une extrémité de la terre à l'autre. Je l'entends qui retentit sur le berceau de l'homme ; et, à l'instant fatal où nos premiers parents, portant la main à l'arbre de l'épreuve, attirent sur leur tête la vengeance céleste, un écho anticipé du Calvaire traverse le silence de la création, jette entre Dieu et l'homme cette prière qui arrête le bras de la justice et arrache à la miséricorde la grâce du coupable : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt !* « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Je l'entends cette parole, qui retentit sur les eaux du déluge ; et, au moment où toute chair a corrompu sa voie, où Dieu, regrettant d'avoir fait l'homme, va submerger les fils d'Adam dans l'abîme du châtiment, un deuxième écho du Calvaire monte vers le ciel pour faire violence à la justice et ramener le juste sauvé des eaux dans l'arche du salut : *Pater, dimitte illis non enim sciunt quid faciunt*, « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Je l'entends cette parole de miséricorde, qui retentit sur le peuple juif et sur la gentilité ; et lorsqu'Israël, comblant la mesure de ses iniquités, oublie le Dieu de ses pères pour courir après les dieux des nations ; quand le paganisme, transformant cet Univers en un peuple d'idoles, ne multiplie ses erreurs que pour avoir le droit d'augmenter ses vices, et que les crimes du vieux monde s'élèvent vers le tribunal du souverain Juge comme autant d'appels à la colère et au châtiment, la prière du pardon s'échappe du Calvaire, se mêle à ces voix accusatrices et pénètre avec elles jusqu'au trône de Dieu pour faire descendre sur les hommes la grâce et la vie : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt !* « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Je l'entends enfin cette divine parole, qui, après avoir retenti d'âge en âge depuis le commencement des temps, se prolonge également jusqu'à la fin des siècles ; et chaque fois que nous, chrétiens, nous les enfants de la croix, nous avons le malheur de fouler aux pieds le sang d'un Dieu ; lorsqu'oubliant notre vocation, notre caractère, nos destinées, nous attirons sur nos têtes les foudres du châtiment, aux jours malheureux où le schisme et l'hérésie déchirent la robe sans couture du Christ, où l'incrédulité se dresse contre le Très-Haut, où l'indifférence méprise la justice et insulte à l'amour ; lorsqu'enfin Dieu, lassé de nos crimes, va rompre le silence de l'éternité pour faire éclater la menace de ses jugements, oh alors ! une voix suppliante, une voix plus déchirante que la voix d'une mère qui prie pour son enfant, la voix d'un Dieu mourant s'élève de la terre vers le ciel : « Père, dit-elle, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils

font ! » Aux accents de cette voix d'un Fils bien-aimé, les entrailles du Père s'émeuvent, l'arrêt est suspendu ; et, là où le crime lançait ses insolences, sur les ruines de la mort et du péché, il ne reste plus debout que deux choses : la justice qui a tout pardonné et l'amour qui a tout sauvé.

Ce n'est pas seulement sur l'humanité en général, c'est sur chacun de nous en particulier que tombe du haut de la croix la parole du pardon. Oui, chrétiens, si coupables que vous soyez, eussiez-vous fatigué le ciel par des fautes mille fois répétées, eussiez-vous souillé par des péchés sans nombre la robe de votre baptême, eussiez-vous abandonné depuis de longues années le culte de Dieu, la pratique de l'Évangile, nos chaires, nos autels, nos tribunaux ; eussiez-vous même éteint dans votre âme le rayon de la foi divine, si graves qu'aient été vos crimes, ne désespérez pas, prenez confiance ; la prière du Rédempteur arrive jusqu'à vous : ce jour est entre tous le jour de l'oubli, de la réparation, de l'espérance et du pardon. En ce jour trois fois béni, toute parole sévère expire sur les lèvres de Jésus-Christ, ses mains ne s'étendent du haut de la croix que pour vous embrasser sur son cœur, et sa bouche ne s'entr'ouvre que pour s'écrier : Père, pardonnez-leur, car ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient ! Le monde les avait séduits, fascinés, éblouis ; l'ignorance, les préjugés, le malheur des temps les tenaient éloignés de vous ; les voilà qui reviennent à vous, recevez-les dans vos bras ; ils implorent votre miséricorde, accordez-leur le pardon, en vue de mes prières, de mes larmes et de mon sang. Ah ! chrétiens, est-il possible que Dieu résiste à cette prière d'un Fils et d'un Fils mourant, à ces larmes

qui nous purifient de nos souillures, à ce sang qui plaide si éloquemment notre cause? Courage, Mes Frères! Quelles que soient vos craintes et vos alarmes, il vous est permis de tout espérer, car Jésus-Christ a tout demandé et tout obtenu; vos désirs n'égaleront jamais la grandeur de sa tendresse et la puissance de sa prière. Venez à nous, en ce jour de la miséricorde et du pardon, car nous aussi, nous les ministres d'un Dieu de clémence et d'amour, nous avons, aujourd'hui plus que jamais, un cœur pour vous consoler et des mains pour vous bénir. A Dieu ne plaise qu'en face du Sauveur priant et pardonnant sur la croix, il sorte de ma bouche d'autre parole que la prière du pardon. Lorsqu'en ce jour de l'expiation, le prêtre monte dans la chaire de vérité, la miséricorde le suit et lui met sur les lèvres des maximes de paix. Vous hésitez, chrétiens, votre passé vous effraie, votre avenir vous inquiète; écoutez donc la deuxième parole du Sauveur expirant sur la croix, et apprenez, par l'exemple d'une infinie mansuétude, qu'il y a quelque chose de plus profond que votre malice : le cœur d'un Dieu qui pardonne d'autant plus qu'il est davantage offensé et qui répond à l'énormité de vos crimes par l'immensité de son amour.

DEUXIÈME PAROLE

Il ne suffisait pas, Mes Frères, qu'en priant pour ses meurtriers, pour l'humanité en général, pour chacun de nous en particulier, Jésus-Christ nous permît d'espérer en sa miséricorde. Il fallait de plus que l'exemple d'un

crime solennellement absous vînt ranimer notre confiance en dissipant nos craintes. A cet effet, Dieu réunit au sommet du Calvaire trois choses capables de nous instruire et de nous rassurer tout à la fois : un grand forfait, un touchant repentir et un immense pardon.

Ce n'est pas, en effet, sans une raison profonde, chrétiens, que Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, voulut expirer sur la croix entre deux malfaiteurs. De prime abord, il y a là pour la raison humaine quelque chose d'insolite et de choquant! Quoi! le Saint des Saints accolé à de vils scélérats! l'innocence et la prière à côté du crime et du blasphème! ce qu'il y a de plus pur dans le ciel mis en parallèle avec ce qu'il y a de plus abject sur la terre! Et n'eût-ce pas été un spectacle sublime, digne d'attirer les regards des anges et des hommes, que de voir, au lieu de deux criminels, deux apôtres escorter de leurs souffrances la majesté du Fils de Dieu ; de voir la croix de Simon-Pierre et d'André s'élever à côté de celle de leur maître, comme le meilleur témoignage de la fidélité? Quand le dernier empereur du Mexique expira dans les tourments, il avait près de lui, comme compagnon d'infortune, son fidèle ministre ; et, du bûcher fatal qui le dévorait, il eut la consolation d'échanger avec son loyal serviteur un long regard d'amour. Souffrir avec des amis, ce n'est souffrir qu'à moitié, et l'on soulage toujours quelque peu des douleurs qu'on partage. Pourquoi donc, ô divin Sauveur, au lieu de pouvoir arrêter vos derniers regards sur deux disciples chéris, avez-vous préféré à ces hommes de votre cœur deux malheureux dont les vices insultent à vos vertus et dont les crimes offensent votre sainteté. Ah! chrétiens, c'est

que le Calvaire est le lieu de l'expiation, c'est que la croix est le trône de la miséricorde et le tribunal du pardon ; là se sont donné rendez-vous toutes les iniquités de la race humaine ; elles se pressent, se concentrent, se personnifient en quelque sorte dans la plus haute expression de la scélératesse, dans le crime public et social, dans ce forfait que vous-mêmes vous frappez de toute la rigueur de vos lois et que vous poursuivez jusqu'aux sources de la vie. Voilà pourquoi Jésus-Christ s'entoure de deux criminels. Pour faire acte de clémence, il choisit ce qu'il y a de plus souillé parmi les hommes, afin, qu'encouragés par un tel exemple, nous tous, qui avons besoin de grâce et de pardon, nous ne mesurions plus notre confiance à la faiblesse de nos mérites, mais à la grandeur et à la force de son amour.

Que dis-je, chrétiens ? Je vois bien le crime qui se dresse sur une croix à côté de la croix de Jésus-Christ ; mais suffira-t-il d'être criminel pour être pardonné ? N'y a-t-il pas un abîme entre le crime et le pardon ? Qu'est-ce qui comblera cet immense intervalle ? Qu'est-ce qui fera de ce grand coupable un juste, un saint ? Cet homme ne vient-il pas de joindre, il n'y a qu'un moment, aux forfaitures de sa vie, l'insulte sacrilège du blasphème ? O Mes Frères, admirez avec moi la puissance de la grâce. Une larme, un regret, un instant de repentir, voilà ce qui a suffi pour changer, purifier et transfigurer cette pauvre âme. Au milieu de ses tourments, le malfaiteur s'est tourné vers Jésus-Christ ; il s'est rappelé que cet homme avait rempli la Judée de l'éclat de ses merveilles, du bruit de ses œuvres ; il a entendu cette divine parole : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils

font ! » et, à la vue de ce calme surhumain, de cette patience inouïe, de cette sérénité qui éclate sur le visage de Jésus-Christ et s'épanouit dans le sourire du pardon, il s'est dit : Non, ce supplicié, ne saurait être un simple mortel, je reconnais qu'il est Dieu ! Et alors, rentrant en lui-même, il repasse ses fautes dans le silence de son âme, il les avoue et les confesse : *Nos quidem juste,* « pour moi je mérite mon châtiment » ; et, s'adressant à Jésus-Christ, il lui fait cette courte et suppliante prière : *Domine, memento mei* ; « Seigneur, souvenez de moi, lorsque vous serez arrivé dans votre royaume (1) ». Voilà, chrétiens, le travail de la grâce et la puissance du repentir. Comme Manassès dans les prisons de Babylone, le criminel a tourné son cœur vers le Dieu qu'il blasphémait ; le sang qu'il a versé disparaît dans les larmes de la pénitence ; et, sur le gibet du scélérat, brille désormais la couronne d'un saint.

Et maintenant, Mes Frères, vous devinez la deuxième parole du Sauveur expirant sur la croix. Sa première avait été la prière du pardon ; sa deuxième sera la promesse du pardon, le pardon lui-même. Et que pourrait-il refuser à un repentir immense comme la faute, à un aveu sincère, à une confiance vive et ardente ? Lui, qui admirait jadis la foi du centenier ; lui, qui disait à la chananéenne prosternée à ses pieds : « O femme, que votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous le voulez ! (2) » comment fermerait-il l'oreille à ce cri d'un pauvre mourant, à cette explosion soudaine d'un

(1) S. Luc, XXIII, 41, 42.
(2) S. Math., XV, 28.

cœur déchiré par le remords et ne demandant pour dernière consolation qu'un rayon d'espérance, un souvenir : *Memento mei?* Voyez-vous cette tête auguste s'inclinant du côté du pécheur pénitent, ce regard si tendre vers le malheureux qui souffre et qui prie, ce visage qui s'illumine d'un éclair de bonté, ces lèvres qui s'écartent pour murmurer une parole d'amour? Jésus-Christ se penche vers ce grand coupable ; il lit dans les traits du larron la vivacité de la douleur et l'amertume des regrets ; il voit un cœur qui s'ouvre à la confiance et se fond au rayon de la grâce, une âme navrée de tristesse, noyée dans les larmes du repentir; et, à cette vue, Jésus-Christ, oubliant ses propres souffrances, se tourne vers le pécheur qui implore la clémence, il jette un regard de compassion et d'amour sur cet infortuné qui attend un arrêt. Écoutez, Mes Frères, l'arrêt qui va tomber des lèvres divines : « *Je te le dis en vérité, aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis.* » Ai-je bien entendu, chrétiens? Quoi! Jésus-Christ l'affirme avec serment, il engage sa divinité. Sur l'instant même, *hodie*, « aujourd'hui », ce bandit, que la société elle-même avait repoussé de son sein et qu'elle regardait comme une incarnation du crime, le voilà, justifié, réhabilité! Pour réhabiliter un homme aux yeux de ses semblables, il faut de longues années ; encore le monde n'oublie-t-il jamais entièrement les fautes de ceux qu'il a punis : il reste toujours quelques préjugés, une vague défiance, un soupçon. Devant Dieu, au contraire, le repentir efface tout en un moment, tout, même le crime le plus révoltant. Le repentir opère sur-le-champ ; sa puissance est instantanée. C'est l'étincelle électrique qui parcourt l'âme humaine, déchire les

ténèbres, rompt la glace d'un cœur endurci ; c'est le coup de grâce qui fait tomber David aux pieds de Nathan, qui terrasse Saul sur le chemin de Damas, qui jette Augustin dans les bras de Monique : *Hodie,* « aujourd'hui ». Que dis-je ? Le repentir associe le coupable à l'innocent. *Mecum eris*, « tu seras avec moi ». Malgré tes fautes, malgré le sang que tu as versé, après une vie remplie de forfaits, tu seras avec moi, avec mes saints ; tu prendras place à côté de ceux qui auront conservé sans tache la robe de leur innocence ; l'enfant prodigue partagera les joies de la famille avec celui qui n'aura jamais quitté la maison paternelle ; le repentir associe Adam le coupable à l'innocent Abel, Manassès pénitent au plus saint des rois, Madeleine repentante à la plus pure des vierges. *Mecum eris*, « tu seras avec moi ». Pauvre infortuné, après avoir partagé mes ignominies et mes douleurs, tu seras associé à mes joies triomphales, car le repentir glorifie le pécheur. *Eris in paradiso,* « tu seras dans le paradis », dans le séjour de la félicité. Tes larmes se transformeront en perles sur la couronne de ton éternité ; les nuages de tristesse dont tu es assombri se changeront en rayons de lumière qui formeront sur ta tête une auréole de bonheur et de sainteté ; tu t'assiéras à ma droite, sur le trône de majesté que mon Père m'a érigé au plus haut des cieux ; et alors, au lieu de s'abaisser sur un coupable impénitent, jusque dans les siècles des siècles, mes yeux s'arrêteront avec joie, se reposeront avec délices sur une âme que le péché avait avilie et que le repentir a glorifiée.

Que vous semble, chrétiens ? Est-ce assez de douceur et de mansuétude ? Et se pourrait-il qu'après avoir

entendu cette divine parole, un seul d'entre vous ne se sentît au cœur plus d'espérance, plus d'amour? Si quelques instants ont suffi pour mériter à ce grand coupable cette promesse de Jésus-Christ : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis », que n'obtiendront pas toutes nos larmes, nos regrets, nos supplications? Sans doute, quand je contemple cette longue file de pénitents qui se sont succédé d'âge en âge à travers l'humanité; quand la Thébaïde apparaît à mes yeux avec les effrayantes austérités d'un Paul, d'un Arsène, d'un Antoine; lorsque je vois Madeleine s'enfoncer dans le désert de Cholzim pour pleurer pendant de longues années les fautes de sa jeunesse, et qu'à ces saintes rigueurs de la vertu reconquise je compare ma lâcheté, ma mollesse, mon insensibilité, je sens l'inquiétude m'envahir, je me trouble et je m'épouvante. Grand Dieu! est-ce assez, pour expier mes fautes, d'un aveu si facile, d'une lueur de repentir, d'une légère satisfaction? Est-ce que je ne présume pas trop de votre bonté? Ne suis-je pas dans l'illusion d'une confiance téméraire? Voilà ce que produit en moi la vue de ces illustres pénitents qui ont étonné le monde par la sévérité de leur vie. Mais lorsqu'au sommet du Calvaire je vois un instant de repentir couronné par une éternité de gloire; lorsque j'entends la parole de miséricorde qui tombe de la croix de Jésus-Christ sur la tête du scélérat contrit et humilié : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis », oh alors! la confiance renaît dans mon âme; il me semble qu'un écho de cette divine sentence, retentissant au fond de moi-même, y ramène la

paix et m'apporte, avec la promesse du pardon, l'espérance du salut.

Toutefois, Mes Frères, si consolante que soit cette parole de pardon, ne remarquez-vous pas avec effroi qu'elle ne tombe que d'un côté de la croix? Elle tombe du côté de l'aveu, du repentir, de la pénitence ; et, pendant ce colloque mystérieux de l'Homme-Dieu qui pardonne avec le criminel qui prie, il se passe, de l'autre côté de la croix de Jésus-Christ, quelque chose d'horrible et de satanique. Car le Calvaire, chrétiens, est le résumé de l'histoire du monde ; c'est le drame de toute la vie et comme le panorama de l'humanité. Or l'humanité, au regard de Dieu, se partage en trois grandes fractions : les innocents, les convertis et les impénitents ; et ces trois lignées, partant de l'Éden, viennent toucher au Calvaire avant de reprendre leur marche, qui durera jusqu'à la fin du monde. Dieu donc voulut personnifier ces différents états de l'humanité, au moment le plus solennel de nos destinées ; et, sur les hauteurs du Calvaire, se dressèrent, visibles à tous les siècles, trois croix exprimant et symbolisant à la fois l'innocence qui pardonne, le crime absous et le blasphème impénitent. Oui, chrétiens, tandis que, à la droite de Jésus-Christ, un criminel avoue ses fautes, en implorant la miséricorde ; à la gauche de l'Homme-Dieu, le complice du premier se replie dans le nœud de ses iniquités, se ferme au pardon et meurt dans la rage de son endurcissement. Il se peut sans doute qu'avant d'expirer ce misérable, lui aussi, ait dirigé vers Jésus-Christ le regard de son âme ; il m'en coûte tant de vouer qui que ce soit au malheur éternel, que je remercie l'Écriture d'avoir gardé le silence, pour me laisser, sur le sort de cet

infortuné, un dernier rayon d'espoir ; toujours est-il qu'à s'en rapporter aux apparences, Jésus-Christ meurt entre le repentir, d'une part, et l'impénitence de l'autre. Détournons, Mes Frères, nos regards de ce spectacle d'horreur et de tristesse ; reportons-les plutôt vers ce coupable qui vient d'entendre la voix de la miséricorde : il remercie du cœur et de la bouche l'Homme-Dieu qui lui pardonne. Ah ! que n'a-t-il connu plus tôt cet aimable Sauveur ! Quoique brisé par la souffrance, il tressaille au bonheur qu'il entrevoit, un sourire inexprimable paraît sur ses lèvres, son visage altéré par le supplice reflète le calme d'une conscience pacifiée et, inclinant la tête, il attend en silence qu'il puisse rendre à Dieu, avec son dernier soupir, son âme haletante d'espérance et palpitante d'amour. Puissions-nous ainsi, Mes bien chers Frères, à notre heure suprême, au milieu des angoisses de la mort, recueillir dans notre cœur la promesse du pardon ; et quand toutes choses s'évanouiront devant nous, quand toute consolation humaine s'éteindra au seuil de notre tombe, en face du temps qui s'enfuit et de l'éternité qui paraît, puissions-nous entendre un écho de cette divine parole : *Hodie mecum eris in paradiso*, « aujourd'hui, vous serez avec moi dans le paradis ! »

TROISIÈME PAROLE

Jésus-Christ prie pour ses meurtriers, il promet le paradis au malfaiteur qui implore le pardon ; mais n'y a-t-il sur le Calvaire que des bourreaux et des coupables ? Quoi ! pas une larme de pitié que Jésus-Christ surprenne

dans l'œil d'un ami ! pas un visage sur lequel il puisse arrêter un regard d'amour ! La crainte a tout dispersé : malades qu'il a guéris, malheureux qu'il a consolés, pauvres qu'il a secourus, tout a fui ; tout, excepté deux fidélités qui se tiennent debout au pied de la croix, désolées mais sans crainte, parce qu'elles sont l'une et l'autre saintes comme la vertu, fortes comme la mort : l'amitié et l'amour.

L'amitié et l'amour ! ah ! ce sont là deux nobles sentiments. Tant qu'il reste à l'homme des larmes qui répondent à ses douleurs, des cœurs qui battent à l'unisson du sien, si malheureux, si délaissé qu'il soit, il garde un rayon de joie au milieu de ses tristesses et un baume pour ses blessures. S'il souffre, il sait du moins qu'il est quelque part une âme sœur de la sienne, percée du même glaive, prête à s'exposer pour adoucir des angoisses qu'elle partage ; et, s'il était ici-bas une infortune sans remèdes et sans limites, ce serait le malheureux qui, regardant autour de lui, ne rencontrerait plus ni amitié ni amour. Or, Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi : il a créé parmi nous un amour immortel, qui reçoit l'homme sur son sein dès le berceau, qui l'accompagne aux différentes stations de la vie et qui se penche sur le lit de la mort pour essuyer la dernière larme et recevoir le dernier soupir. Cet amour, le premier et le dernier qui soutient l'homme, qui le console, qui s'attache à lui comme la bonne ou la mauvaise fortune, qui lui reste toujours, lors même que toute autre affection le délaisse, qui le suit au besoin sur le calvaire de la souffrance, qui s'assied, fort et résigné, devant la croix du supplicié ; cet amour, le plus pur que le ciel ait prêté à la terre, c'est l'amour d'une mère. Oui, chrétiens,

Dieu, qui a fait le cœur de la mère, a partagé avec elle sa puissance d'aimer, et cette puissance est telle qu'elle ne recule ni devant la crainte, ni devant le sacrifice, ni devant la mort ; elle résiste à tout, elle survit à tout, elle triomphe de tout, parce qu'elle est, comme Dieu, immortelle et souveraine. C'est pourquoi Jésus-Christ Notre-Seigneur, abandonné de l'Univers entier, a trouvé néanmoins au pied de sa croix cette consolation suprême ; oui, au milieu de ce délaissement général, à l'heure du trépas, deux choses du moins n'ont pas manqué au rendez-vous de la souffrance et de la mort : la fidélité et la tendresse, l'amitié d'un disciple et l'amour d'une mère.

La pauvre femme ! on dirait qu'elle n'est devenue la mère de Dieu que pour souffrir, pour souffrir tous les maux, pour souffrir toujours ! A peine a-t-elle mis au monde le divin Enfant qu'elle tremble pour des jours si chers menacés par la tyrannie d'Hérode : elle le prend dans ses bras, elle l'emporte en Égypte ; et là, sans ressources et sans abri, elle est réduite à tremper de ses larmes, à arroser de ses sueurs le pain le plus dur et le plus amer qu'il y ait ici-bas, le pain de l'étranger sur la terre de l'exil. Mais ce n'est là que le commencement de ses maux ; ce glaive douloureux qu'un saint vieillard lui avait prédit au temple de Jérusalem, le glaive de la souffrance, n'a fait qu'effleurer de sa pointe aiguë le cœur de la mère. Ce glaive du martyre, l'injustice et la cruauté des hommes vont le tourner et le retourner dans la plaie toujours ouverte et saignante. Elle assiste, trente années durant, au dénuement, à la pauvreté de ce Fils de Dieu, qui est aussi son fils à elle, l'enfant de son humilité et de sa virginité, et qui ne dédaigne pas de manier de ses

mains divines les outils de l'artisan dans un obscur atelier ; et, depuis le moment où Jésus-Christ, s'échappant des bras de Marie, s'en va par le monde répandre dans les âmes la semence de la parole, chaque insulte, chaque blasphème, chaque menace qui arrive aux oreilles du Fils, retentit également dans le cœur de la Mère. Ah ! quel martyre, pour la plus pure et la plus tendre des mères, que ce martyre de l'amour qui souffre dans ce qu'il aime, et qui n'a pour se consoler des douleurs du présent qu'un avenir plus douloureux encore. Une seule fois, c'était aux noces de Cana, elle jouit pleinement de la divinité de son Fils : d'une parole, d'un regard suppliant elle a fait jaillir un miracle de la puissance de Jésus-Christ ; que la pauvre mère est heureuse et contente ! mais ce n'est là qu'un rayon de soleil entre deux nuages, une goutte de rosée dans le calice des souffrances. Bientôt elle apprend que l'orage redouble, que la calomnie a aiguisé son dard, que l'envie a distillé son venin, que la haine a poussé son cri de mort ; et un jour, ah ! quel jour pour une mère ! elle voit ce Fils adorable garrotté comme un criminel, traîné dans les rues de Jérusalem, meurtri par les fouets, couronné d'épines ; elle le voit insulté, bafoué, blasphémé ; elle le voit, chargé d'un bois infâme, gravir péniblement les flancs d'une colline ; elle voit enfin cette chair virginale percée de clous et suspendue sur une croix ; et, à ce spectacle, que dirai-je, chrétiens? dirai-je que la grâce divine étouffe dans Marie la voix de la nature ? Oh non ! Il y a eu tel père qui assista, paraît-il, au supplice de son fils sans verser une larme ; mais tout consul qu'il était, ce père n'avait rien d'humain, ce n'était qu'un barbare. Marie pleure, parce qu'elle aime ;

elle aime comme une mère et plus qu'une mère, car elle est la plus pure et la plus sainte des mères ; or, plus on est pur et saint, plus on aime ce que l'on doit aimer, plus on souffre avec ce qu'on aime. Dirai-je que, dans Marie, le cri de la nature étouffe la voix de la grâce ? Oh non ! L'amour même sait prêter à Marie des larmes qui ne sont pas des plaintes et lui inspire des douleurs qui ne sont pas des murmures. C'est le roseau qui, battu par les vents, gémit sans se rompre ni s'abattre. *Stabat !* « elle se tient debout » par l'énergie de l'amour et par le secours de la grâce. Comme la mère des Machabées, cette femme forte assiste à l'agonie de son Fils, désolée mais calme, héroïque dans sa transfixion, sublime de patience. Voilà, chrétiens, le spectacle unique qui s'offre à vous, en ce moment, sur les hauteurs du Calvaire. Il y a eu, sans doute, dans le monde, d'indicibles angoisses, tranquillement supportées ; car, tous, nous avons été engendrés dans la douleur, tous nous payons à Dieu le dur tribut des larmes ; mais ce qui ne s'était pas vu et ce qui ne se verra pas sur la terre, c'est la mère d'un Dieu pleurant au pied de la croix d'un Dieu, et joignant dans sa personne ce qu'il y a de plus triste à ce qu'il y a de plus grand, le paroxysme de la souffrance à la sublimité de la résignation.

Or, pendant que la mère de Dieu se tenait ainsi au pied de la croix, Jésus-Christ, après avoir prié pour ses meurtriers, après avoir pardonné au larron pénitent, incline doucement la tête ; et son regard, dans la foule des indifférents ou des bourreaux, rencontre le regard de sa mère. Ah ! Mes Frères, que doit-il se passer, dans ce moment-là, entre ces deux âmes si belles et si généreuses, qui s'étaient tant aimées sur la terre : l'âme d'un Dieu mourant et celle

d'une mère affligée? A la vue de cette pauvre femme noyée dans les larmes, Jésus-Christ se sentit au cœur une immense douleur : il se dit que, depuis le jour où elle était devenue sa mère, elle n'avait cessé de souffrir à cause de lui, de partager ses épreuves et ses persécutions : il ne lui échappa aucun des soins qu'elle lui avait prodigués, aucune des privations qu'elle s'était imposées pour le nourrir et l'élever, aucune des alarmes qu'elle n'avait cessé de concevoir sur le sort que lui réservaient à lui-même d'inflexibles ennemis ; il se rappela que cette bonne mère n'avait eu jusqu'alors en partage ici-bas que la pauvreté, les humiliations, les veilles anxieuses; et, à ces souvenirs, l'Homme-Dieu oublia ses propres souffrances, pour ne songer qu'à celles de sa mère. Lui qui, autrefois, mêlant ses larmes à celles de la veuve de Naïm, avait rendu un fils unique à une mère éplorée, comprit avec douleur que Marie allait rester seule, sans son Fils, seule aux prises avec l'indigence et les regrets amers. Saint Joseph n'était plus : ce juste s'était éteint dans les bras de Jésus et de Marie, avec la majesté des anciens patriarches, comme le dernier reflet des vieux jours et le premier rayon des jours nouveaux. Pierre n'était point là, Pierre toujours si grand, si ardent, si impétueux ; Pierre qui avait dit à son Maître : Lors même que tous vous abandonneraient, moi je ne vous abandonnerai jamais ; Pierre, dis-je, avait failli à l'amitié, à l'honneur, au devoir ; et, tandis que ces scènes déchirantes se passaient sur le Calvaire, Pierre, honteux et repentant, pleurait sa faute, à l'écart, dans le silence de la solitude et dans l'amertume de son cœur. Quant aux autres apôtres, la crainte les a dispersés ; ils reviendront sans doute, et

lorsque plus tard ils donneront à leur Maître leur foi, leur parole, leur sang, ils auront de belles ardeurs et de nobles revanches ; mais eux aussi ils ont faibli ; leur place n'est pas auprès de la croix de Jésus, et le jour du Calvaire n'est pas leur jour. A qui donc Jésus-Christ va-t-il recommander sa sainte mère ? Voyez-vous, Mes Frères, cet angélique jeune homme, qui a suivi sur le Golgotha la mère de son ami, la mère de son Maître et de son Dieu ? Le voyez-vous qui la soutient et la console ? Ah ! lui, du moins, n'a pas faibli ; il est resté fidèle à Jésus-Christ jusqu'à la mort. Pourquoi cette inébranlable constance ? C'est qu'il aime plus que les autres ; c'est qu'il est vierge et qu'aucun amour de la terre n'a terni la pureté de sa tendresse ; c'est qu'il a reposé sur le cœur de Jésus-Christ et qu'il a puisé là cette fidélité, cette chasteté d'amour qui ont fait de lui le disciple bien-aimé, en attendant qu'il devienne l'apôtre de la charité. Qui donc serait plus digne de veiller sur la Vierge-Mère, de la protéger et de la défendre, que cette âme virginale, où s'est conservée dans toute sa fraîcheur la délicatesse, la divinité du sentiment ?

Entendez-vous, chrétiens, la troisième parole qui tombe du haut de la croix? C'est le testament du Fils à sa Mère, du Maître à son disciple : « Femme, dit le divin Crucifié à Marie, voilà votre fils ; et au disciple : voilà votre mère (1). » Admirable échange ! sublime adoption ! Jean tiendra lieu de Jésus, il deviendra le soutien, l'appui, la consolation et comme l'enfant de Marie. Marie sera la mère de Jean : en place du Fils qu'elle n'aura plus, elle reçoit le disciple et

(1) S. Jean, XIX, 26, 27.

l'ami de son Fils ; le disciple consolera la mère de la perte du Fils, la mère fera oublier au disciple l'absence du Maître ; la dignité de l'évêque brillera à côté de l'excellence de la Mère de Dieu ; et ainsi la virginité sauvegardée par l'innocence s'appuiera sur le bâton de l'apôtre, jusqu'à ce que, de ces deux vierges réunis au pied de la croix, l'une monte vers le ciel rayonnante et pure, et que l'autre transfiguré par l'apostolat, par la prophétie, par le martyre, aille rejoindre dans le ciel ce qu'il a aimé sur la terre ; et quand ce sublime vieillard se souviendra du Calvaire, sur son siège d'Éphèse, dans la chaudière de Latran, dans les solitudes de Patmos, chaque regard de son âme, chaque battement de son cœur sera pour Jésus, son ami, son Maître, et pour Marie sa mère.

Mais, Mes Frères, Jésus-Christ, du haut de la croix, n'a-t-il donné à Marie que saint Jean pour enfant? n'a-t-il donné Marie pour mère qu'à saint Jean? Non, les paroles de Jésus-Christ s'adressent à tous les hommes et sont pour tous les hommes ; car le Calvaire est notre histoire à tous, c'est la scène du monde. Dilatez-vous donc, ô cœur de Marie, ouvrez-vous à nous tous qui, en perdant la grâce, avons perdu Jésus-Christ ; à nous tous qui pleurons, qui souffrons, qui sommes de pauvres orphelins ! Car vous n'êtes pas seulement la mère de saint Jean, le disciple bien-aimé ; c'est l'humanité tout entière que Jésus-Christ appelle dans vos bras et sur le sein de votre maternité : *Ecce mater tua, ecce filius tuus !* Oui, chrétiens, Marie est notre mère à tous, elle nous a conçus dans la souffrance ; elle nous a enfantés, sur le Calvaire, à une vie nouvelle, celle de la grâce et de la gloire, puisque nous lui devons Jésus-Christ le vainqueur

de la mort, l'auteur de la vie. En donnant naissance à l'homme des douleurs, elle a produit la génération des saints. Nous sommes le fruit de ses entrailles, puisque nous sommes nés des souffrances de son divin Fils. En acceptant la maternité divine, elle a accepté pour Jésus-Christ le Calvaire et les affres de l'agonie. Elle a aussi enduré la mort dans son cœur, elle a été crucifiée avec son Fils dans son amour maternel ; et, des chastes flancs de cette nouvelle Ève, de cette mère des vivants, est sortie, avec Jésus-Christ le premier-né d'entre les morts, toute la lignée des chrétiens, cette race prédestinée que nous sommes : *ecce mater tua !* « voilà votre mère ! ». Marie est cette racine de Jessé d'où a germé la tige mystérieuse qui donne au monde des fruits de grâce et de salut ; elle est la souche bénie de l'olivier franc sur lequel a été greffé cet olivier sauvage que nous étions et qui a puisé dans ce tronc salutaire la sève, la fécondité, la vie : *ecce mater tua !* « voilà votre mère » ! Vous êtes notre mère, ô Marie, nous sommes vos enfants, *ecce filius tuus !* nous sommes les enfants de vos douleurs et de vos larmes ; en coûtant la vie à votre Fils, nous vous avons pris tout le sang de vos veines ; nous vous avons érigé, à vous aussi, un Calvaire de souffrances et une croix d'ignominie : oubliez nos fautes, ne songez à nos malheurs que pour nous aimer et nous bénir. Ah ! Mes bien chers Frères, puissions-nous tous nous rendre dignes de l'amour et des bénédictions d'une telle mère, en l'aimant à notre tour, en imitant sa sainteté, afin qu'un jour Jésus-Christ, non plus du haut de la croix de son supplice, mais du haut de son trône de majesté, présentant sa sainte mère à l'humanité glorifiée, puisse nous dire à tous : *Ecce*

mater tua! « voilà votre mère ! » ; et que, nous montrant également à Marie notre mère, il puisse lui dire de chacun de nous cette parole de consolation et de salut : *Ecce filius tuus!* « voilà votre fils ! »

QUATRIÈME PAROLE

La vue de sa sainte mère souffrante et désolée avait brisé le cœur de Jésus-Christ. Cette nouvelle douleur, s'ajoutant à ses propres tourments, aggravait encore l'horreur de son supplice. Les larmes de Marie firent déborder le calice d'amertume qu'il avait accepté des mains de son Père dans le jardin de l'agonie ; ses angoisses, concentrées jusqu'alors dans son cœur adorable, éclatèrent soudain à travers son humanité sainte et, ne trouvant plus du côté des hommes qu'abandon et cruauté, du côté de Dieu qu'une inexorable justice ; à l'exemple du Roi-Prophète qui, persécuté par son propre fils, ne rencontre plus sur son chemin que la trahison de ses serviteurs et les malédictions de Séméi, comme David, il jeta vers le ciel un grand cri de douleur : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* (1) « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Qu'est-ce à dire, chrétiens? Dieu abandonne son propre Fils? Ce Fils, l'objet de ses complaisances, l'image de sa beauté, la figure de sa substance, la splendeur de sa gloire ; ce Fils, le Verbe de sa puissance, la lumière de sa sagesse,

(1) S. Math., XXVII, 46.

le fruit de son amour ; ce Fils qu'il a engendré dans le silence de l'éternité, qu'il a tiré des profondeurs de son être, qu'il aime d'un amour éternel et infini, Dieu le délaisse en ce moment, il l'abandonne, sans secours et sans défense, à la rage de quelques misérables, et, comme disait Bossuet, aux coups d'une vile canaille ? Ah ! je comprends que tant de faiblesse, tant d'ignominie aient été pour les Juifs un objet de scandale, pour les Grecs et les Romains une dérision, une folie ; je comprends que les Celse, les Porphyre, les Julien, blessés dans leur orgueil, se soient unis aux Scribes et aux Pharisiens pour dire à ce Dieu délaissé et abandonné : *Si Filius Dei es, descende de cruce !* (1) « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! » Dieu abandonne son propre Fils ? quel abîme ! quel mystère ! Et pourquoi donc votre Père vous a-t-il abandonné, ô divin Sauveur ? D'où vient que votre voix n'arrive plus jusqu'à Dieu, que son cœur est devenu sourd à vos cris et à vos gémissements ? D'où vient que la justice divine frappe à coups redoublés, que la foudre du ciel se décharge sans relâche sur cet arbre isolé au sommet du Calvaire ? *Quid fecisti, o amantissime Salvator?* « qu'avez-vous fait, s'écrie saint Bernard, ô très aimable Sauveur ? » qu'avez-vous fait pour mériter de telles rigueurs et un pareil abandon ? Est-ce pour avoir réveillé l'humanité de son sommeil de mort ? Est-ce pour avoir porté la lumière à ceux qui étaient dans les ténèbres ? Est-ce pour avoir guéri les malades, instruit les petits et les ignorants, évangélisé les pauvres ? Est-ce pour avoir fait du bien à ceux qui conspiraient votre perte, pour avoir béni ceux

(1) S. Math., XXVII, 40.

qui vous maudissaient et qui vous blasphémaient ? Est-ce pour avoir accueilli les pécheurs, pour les avoir serrés dans vos bras et réchauffés sur votre sein ? Est-ce pour avoir annoncé aux captifs la délivrance, aux coupables le pardon, aux malheureux les joies de la paix ? Est-ce enfin pour avoir répondu à l'insulte par le silence, à la violence par la douceur, à la mort par la vie ? *Quid fecisti, o amantissime Salvator?* « qu'avez-vous fait, ô mon très aimable Sauveur », pour être ainsi abandonné de Dieu et des hommes ? Ah ! chrétiens, il faut bien qu'il y ait dans cet innocent quelque chose qui ne soit pas de lui et qui attire néanmoins sur sa tête la vengeance du ciel. Il faut bien qu'il y ait sur ce front rayonnant de lumière et de sainteté, sur cette face auguste et pure, quelque anathème, quelque signe de malédiction qui provoque la justice en faisant taire l'amour. Il faut que ces épaules divines se soient chargées d'un poids très accablant, pour qu'elles ploient ainsi sous une main qui pèse, qui frappe, qui châtie. Qui expliquera ce mystère ? Quel est ce fardeau ? Entendez l'apôtre saint Paul : *Christus factus pro nobis maledictum* (1), « le Christ s'est fait anathème pour nous », pour moi qui vous parle, pour vous qui m'écoutez, pour le genre humain tout entier ; ce sont mes péchés, les vôtres, les fautes de tous les hommes qui pèsent sur cette sainte victime, qui l'accablent, qui la défigurent, qui l'exposent aux coups impitoyables de son Père ; c'est tout ce qui s'est fait ici-bas de criminel chez les juifs, les gentils, les chrétiens, qui s'attache à ces flancs sacrés, qui déchire cette chair virginale, qui perce ces mains et ces

(1) Ép. aux Galates, III, 13.

pieds, qui ensanglante ce côté, qui poursuit dans ces veines la dernière goutte de sang et le dernier souffle de la vie. Voilà pourquoi, Mes Frères, la justice divine se déchaîne contre l'innocent qui s'est fait anathème pour l'humanité. Dieu, qui hait le mal d'une horreur infinie, le voit dans son Fils et le frappe de toute la puissance de sa colère. La victime chancelle sous ces coups multipliés, sa divinité se voile et s'efface, son humanité se trouble et s'effraie ; elle se sent isolée ; cet isolement l'épouvante et, de cette bouche qui exprime les angoisses de l'âme s'échappe vers Dieu un cri lamentable : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Qu'est-ce donc que le péché, M. T. C. F., pour que « Dieu n'ait point épargné son propre Fils », *proprio Filio suo non pepercit* (1), du moment que ce Fils s'est librement chargé de ce terrible fardeau ? Qu'est-ce que le péché ? qu'est-ce qui nous en donnera une notion exacte et complète ? Souvent, pour vous en inspirer l'horreur, nous vous disons avec cette sainte liberté que nous permettent la conscience de nos devoirs et la dignité de cette chaire : le péché, c'est le désordre et la révolte, c'est la loi violée et foulée aux pieds, c'est Dieu insulté dans sa puissance, bafoué dans son amour. Le péché, jugez-le à ses fruits de mort, à ses œuvres délétères. Voyez ce cortège de souffrances et de maux qui accompagne l'humanité dans sa marche à travers les siècles : six mille ans de sueurs, de larmes, de sang, voilà le péché ! Il a suffi d'une seule faute pour faire tout ce que je viens de dire. Vous

(1) Ép. aux Rom., VIII, 32.

ne comprenez pas encore ce que c'est que le péché? Eh bien, quittez la terre, regardez au-dessous de vous : voyez-vous cette âme qu'une seule offense peut-être retient éternellement loin de Dieu, loin de la lumière, loin du bonheur, dans les ténèbres et l'horreur du supplice, sans consolation, sans espérance ni salut? C'est l'œuvre du péché. Il est impossible qu'il n'y ait pas là quelque chose d'étrangement criminel ; il faut que cette lèpre, qu'on nomme le péché, soit le plus hideux des fléaux, pour ne laisser ainsi sur son passage que la désolation, le deuil et la mort. Voilà ce que nous vous disons ; et ce sont là sans doute des preuves frappantes de ce qu'il y a dans le péché de souverainement odieux, d'infiniment coupable. Je me trompe, chrétiens, ce n'est rien que tout cela, ou du moins c'est peu de chose. Entendez-vous ce cri qui monte du Calvaire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » C'est le cri d'un Dieu ; mais tout Dieu qu'il est, c'est un Dieu délaissé, un Dieu abandonné. Pourquoi délaissé et abandonné? Ah! c'est qu'il est couvert de nos péchés, c'est qu'il a pris sur lui les crimes du genre humain ; et, sous cette formidable enveloppe, sous ce vêtement d'iniquités, sa sainteté disparaît, sa divinité s'efface. Que parlez-vous de la majesté du Verbe? Le ciel ne voit plus qu'un maudit, *maledictum*. A cette vue, l'amour se tait, la justice éclate, elle frappe d'une peine infinie ce péché infini comme Dieu qu'il outrage, infini comme Dieu qui l'expie. Eh quoi! répondait Origène aux sophistes qui insultaient à ce Dieu abandonné : vous lui dites de descendre de la croix, et c'est vous qui l'y retenez, ce sont vos blasphèmes et votre incrédulité qui l'attachent au bois infâme ; à ce délaisse-

ment, mesurez la profondeur de votre chute et l'énormité de vos crimes. Et maintenant, ne demandez plus ce que c'est que le péché : vous l'avez entendu de la bouche de Jésus-Christ abandonné sur la croix. Si, après avoir écouté ce cri de désolation, nous ne comprenions pas encore l'énormité du mal ; si, malgré cette révélation effrayante, nous continuions néanmoins à avaler l'iniquité comme l'eau, à commettre le péché si facilement, tous les jours, comme par jeu et sans remords : ô Mes bien-aimés Frères, pareille aberration ne serait plus de la terre ; ce serait le vertige et l'étourdissement de l'ange qui, n'ignorant rien de la gravité du mal ; veut ajouter à sa faute tout le poids d'un orgueil qui sait ce qu'il outrage.

Deus, Deus meus ut quid dereliquisti me ? « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Vous demandez, ô divin Sauveur, pourquoi Dieu vous a délaissé ? Mais n'est-ce pas vous-même, qui, par amour pour nous, vous êtes condamné à cet affreux isolement ? N'avez-vous pas tenu ce langage à votre Père dès votre entrée dans le monde : « Père, vous n'avez point agréé les victimes, les oblations, les holocaustes et les sacrifices pour le péché, mais vous m'avez formé un corps, et alors j'ai dit : Me voici ! je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté (1) ? » N'avez-vous pas librement accepté cet anathème qui couronne votre front ? Achevez donc votre œuvre de clémence et de miséricorde ; souffrez que ce calice des douleurs passe et repasse sous vos lèvres jusqu'à ce que vous en ayez épuisé toute la lie. Oubliez vos tortures, songez qu'en souffrant ainsi vous allez rendre à cette

(1) Ép. aux Hébreux, x, 5-7.

pauvre humanité l'innocence de ses premiers jours, les joies qu'elle a perdues sur les chemins du vice. La voyez-vous qui, déjà, se redresse sur son lit de douleurs ? Un rayon d'espérance est arrivé jusqu'à elle ; elle a tressailli à la promesse du pardon ; déjà, elle a entendu le premier écho de cette ineffable parole : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et qui souffrez, et je vous soulagerai (1). » Bientôt des torrents de grâce et de lumière vont s'épancher sur elle de cette croix d'ignominie. Ne vous lassez donc pas, divin crucifié, souffrez, souffrez ! Puis, laissez-moi vous le dire, oh non ! Dieu ne vous a pas abandonné. Encore quelques instants, et l'heure du triomphe aura sonné. Déjà d'une parole vous avez opéré le plus grand des prodiges, d'un regard vous avez amolli un cœur dur comme un rocher ; et maintenant la nature entière prendra le deuil, le soleil va s'obscurcir, la terre trembler, les pierres se fendre, les tombeaux s'entr'ouvrir. Vous-même, triomphant et glorieux, vous sortirez du sépulcre, vainqueur du monde, de la mort et de l'enfer : votre nom retentira, auguste et vénéré, jusqu'aux extrémités de la terre ; ce nom, tout genou fléchira devant lui, toute langue le répétera, tout cœur le bénira ; cette croix, l'instrument de votre supplice, le signe de vos opprobres, elle deviendra le trône de votre gloire, elle brillera sur le faîte des temples, sur le diadème des rois, sur la poitrine des braves ; cette couronne d'épines, qui pèse sur votre front, deviendra l'immortel insigne de votre royauté ; ce roseau dérisoire, que tenaient vos mains ensanglantées, se changera

(1) S. Matth., XI, 28.

en un sceptre de justice qui gouvernera les nations ; cette pourpre ridicule, qui chargeait vos épaules, sera le manteau de gloire qui abritera les peuples ; quelques misérables ont vomi sur votre sainte face d'ignobles crachats, des générations entières viendront déposer sur vos pieds et sur vos mains le baiser de l'amour. Ah ! vous serez aimé comme nul n'a aimé ni un frère, ni un père, ni une mère ; vous serez aimé constamment et passionnément. Pour vous, des millions d'hommes donneront leur jeunesse, leurs veilles, leur parole, leur vie, leur sang ! On vous sacrifiera ce qu'on n'immole à personne, la souveraineté de l'esprit, les plaisirs des sens, les passions du cœur. Là, près de ce sépulcre qui vous attend, on verra, le front dans la poussière, l'élite de nos armées, les preux de nos milices, baiser avec larmes la trace de vos pas ; on verra les Ferdinand, les Louis, les Henri abaisser à vos pieds la majesté royale ; on verra les filles de nos rois quitter leurs ornements et se dépouiller de leurs parures, pour vous servir dans vos pauvres, vous leur Maître, vous leur Sauveur, vous leur Dieu ! Oh non, divin crucifié, Dieu ne vous a pas abandonné ; s'il vous délaisse un moment sur le Calvaire de l'ignominie, c'est pour vous permettre d'opérer le salut du monde, c'est pour transfigurer plus tard votre nom, vos œuvres, votre humanité sainte sur le Thabor de la gloire et du triomphe, sur le Thabor des siècles et de l'éternité.

Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ce cri-là, Mes Frères, ce cri de la désolation n'a-t-il retenti qu'une seule fois dans le monde, sur le sommet du Golgotha, du haut de la croix d'un Dieu mourant ? Non,

ce cri est de tous les lieux et de tous les temps. Partout où l'humanité voyageuse a planté sa tente mobile, sous toutes les zones, sous toutes les latitudes, il y a eu des cœurs souffrants, des poitrines oppressées qui ont poussé vers le ciel ce gémissement suprême. C'est que la douleur est un glaive dont la poignée demeure invisible à tous, mais dont la pointe se fait sentir partout et toujours. Vous, les hommes de ce temps, vous ne croyiez plus à beaucoup de vieux dogmes : les sophistes du dernier siècle vous avaient désabusés de la religion, du devoir, de la vertu ; vous vous étiez même flattés, un moment, de pouvoir effacer la douleur du symbole de vos croyances ; mais celle-là du moins a résisté à tous vos efforts, elle se dresse plus forte, plus poignante que jamais, autour de vous, au milieu de vous, en vous ; chaque année semble l'accroître, chaque catastrophe lui fournit des victimes ; le Calvaire se prolonge, s'étend, se multiplie ; la souffrance monte sans cesse et déborde en torrents sur la société ; et, à la vue de ce flot qui menace de tout envahir, en présence de ces angoisses désespérées, de ces douleurs inconsolables, n'êtes-vous pas tentés, vous aussi, de jeter vers le ciel ce cri de détresse : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi nous avez-vous abandonnés ? Eh non, Mes Frères, Dieu ne vous a pas abandonnés ; s'il fait paraître et reparaître à vos yeux l'image de la douleur, plus vive, plus saisissante que jamais ; s'il frappe à coups redoublés sur cette société qui chancelle, c'est pour vous ramener à lui, à son Évangile, à son Église ; c'est afin que vous méritiez par des prodiges de charité, de dévouement, de sacrifice, de recouvrer cette foi de vos pères que vous avez perdue ; c'est pour vous

faire sentir, à vous qui ne compreniez plus ces nobles sentiments, que la terre n'est pas le ciel de l'homme ; qu'en dépit de votre science, de vos arts, de votre industrie, elle reste aujourd'hui ce qu'elle était dans tous les temps, un immense Calvaire, une vallée de larmes et de misères, un lieu de souffrances et d'expiation. Voilà pourquoi, au milieu de votre brillante civilisation, Dieu permet que le gémissement du peuple s'élève plus formidable et plus déchirant, de la capitale et des provinces, des villes et des campagnes, afin que vous tous qui souffrez ou qui voyez souffrir, vous tourniez vos espérances vers une vie meilleure et que vous vous jetiez résignés et confiants dans les bras de Celui qui châtie ceux qu'il aime et qui couronne ceux qu'il châtie.

Mais, s'il est des siècles où retentit plus fortement que dans d'autres le cri de la détresse et de la désolation, il est aussi de pauvres âmes, qui semblent ne vivre ici-bas que pour concentrer en elles-mêmes tout ce qu'il y a de plus dur dans la condition humaine ; il est des maisons où le malheur, cet hôte mystérieux de la Providence, s'assied comme au foyer de ces anciennes familles dans lesquelles l'antiquité païenne saluait avec respect une longue chaîne d'infortunes et des larmes héréditaires. Il est de ces victimes qui paraissent associées d'une manière plus étroite à la grande victime du Calvaire : la croix naît avec elles, elle les accompagne, les précède et les suit. Sans consolation au dehors, sans lumière au dedans, elles s'avancent sur le chemin de la vie, comme ces voyageurs qui traversent les déserts de l'Orient, haletants et affamés : nulle source rafraîchissante, point d'oasis ni de verdure ; encore la fatigue, encore l'aridité et la sécheresse ; parfois

quelque illusion, un mirage trompeur ; toujours la déception ; le charme se dissipe, le rêve s'évanouit et, alors, quand la mesure est comble, lorsqu'après s'être tournée et retournée sur cette croix de la souffrance, la victime sent le glaive de la douleur « qui atteint jusqu'à la division de l'âme et du corps (1) », sa tristesse silencieuse et solitaire éclate enfin dans ce cri de défaillance : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonnée ? »

Ah ! s'écriait l'apôtre saint Paul, au milieu de ses chaînes et de ses tribulations, c'est peu de chose que tout cela, *momentaneum et leve* (2) ; ces afflictions « si courtes et si légères » de la vie présente produiront pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire : c'est pourquoi « nous ne perdons pas courage », *non deficimus ;* par là, il est vrai, « l'homme extérieur se détruit », *licet is qui foris est homo noster corrumpatur* (3), mais l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Nos souffrances sont passagères ; mais notre âme immortelle, purifiée par les afflictions de la vie, s'envole plus radieuse et plus belle, pour se reposer à jamais dans le sein de ce Dieu qui, lui aussi, triomphe parce qu'il a souffert, et qui a mérité à tous ceux qui souffrent comme lui de triompher comme lui et avec lui.

---

(1) Ép. aux Hébreux, IV, 12.
(2) 2e Ép. aux Corinth., IV, 17.
(3) *Ibid.*, 16.

CINQUIÈME PAROLE

Après que l'Homme-Dieu eut jeté vers son Père un cri de défaillance et de détresse, il se replia sur lui-même : ses souffrances redoublaient plus vives et plus aiguës ; bientôt les angoisses de la mort firent monter à son front les sueurs de l'agonie ; une fièvre brûlante, consumant peu à peu ses membres desséchés, lui causa le plus horrible tourment qui se puisse imaginer ; et alors de sa poitrine haletante, de sa bouche altérée par ces ardeurs dévorantes s'échappa cette parole d'inexprimable douleur : *Sitio !* (1) « j'ai soif ! »

En révélant ainsi au dehors ce qui se passait au dedans de lui-même, le Sauveur voulait prouver à tous les âges la réalité de ses souffrances, et c'est là sans doute une des raisons pour lesquelles le cri de la soif tomba de ses lèvres. Ne croyez pas toutefois qu'il faille s'en tenir à ce premier sens direct et littéral. Vous le savez : ce n'est pas un supplice ordinaire que celui qui s'offre à nous sur la croix ; c'est la grande victime du monde qui souffre, qui meurt pour tout le genre humain, et dont chaque parole dernière, chaque douleur suprême ne s'arrête également qu'aux limites de l'humanité. Eh bien ! y a-t-il eu dans le monde des soifs criminelles qui aient eu besoin d'être affaiblies, d'être éteintes, d'être remplacées, d'être

(1) S. Jean, XIX, 28.

expiées par cette soif mystérieuse que le Fils de Dieu voulut endurer sur la croix ? Écoutez, M. T. C. F.

Il est une première soif qui commença de tourmenter l'homme, le jour où, tarissant dans son cœur la source de la grâce, il éprouva le besoin de vivre au dehors, de s'étendre, de s'élever au-dessus de lui-même, d'élargir autour de lui le cercle de ses forces et de sa domination, d'absorber à lui seul l'éclat, l'honneur, la gloire. Ce jour-là, il essaya, mais en vain, de ravir les droits même et l'autorité de Dieu. Frustré dans son fol espoir, il s'efforça du moins de prendre à ses semblables leur nom, leur sang, leur liberté, pour ramener toutes choses à soi comme à leur centre et à leur fin. Est-ce là une théorie ? ou bien ce que je viens de dire, l'histoire du monde ne l'a-t-elle pas révélé avant moi et mieux que moi ? Ce cri de l'ambition qui a soif de conquêtes, d'honneurs et de dignités, n'a-t-il pas retenti d'âge en âge, de contrée en contrée, de Memphis à Babylone, de Babylone à Ninive, de Ninive à Athènes, d'Athènes à Rome, de Rome à Moscou ? La devise de cet homme qui, montant sur le trône à seize ans, disait : « Pas encore », à trente ans : « Plus loin encore », n'a-t-elle pas été la maxime de tous ces ravageurs de provinces qui ne se plaisent que dans les dépouilles des peuples, et qui n'étanchent leur soif que dans le sang des nations? Hélas! n'est-elle pas aussi trop souvent, Mes Frères, notre propre devise ? Cette soif immodérée nous poursuit également dans notre humble sphère, dans le cercle restreint de nos forces et de notre activité ; elle nous presse, nous tourmente, nous dévore ; elle nous crie toujours : Marche, marche ! Nous passons à travers les droits d'autrui, en foulant aux pieds nos devoirs et la loi

de Dieu ; rien ne nous lasse, rien ne nous arrête, si ce n'est l'insuccès ou la déception. Nous immolons à cette soif cruelle le repos de l'esprit, la paix de la conscience, le salut de notre âme. Grand Dieu ! voilà donc l'aspiration d'un cœur qui devrait soupirer sans cesse vers vous, comme le cerf altéré après la fontaine, vers vous qui seul pouvez rassasier nos désirs ? Ah ! je comprends que, pour expier ces ardeurs criminelles, vous ayez voulu souffrir sur la croix une soif amère, la soif de l'agonisant et du supplicié ! Tandis que nous, nous cherchons à nous désaltérer aux « citernes sans eau » creusées par l'ambition, vous, dès votre entrée dans le monde, vous avez eu soif de misères et d'outrages : vous êtes né pauvre, vous avez vécu pauvre, vous êtes mort pauvre, souffrant et méprisé ; vous avez couru vers le Calvaire de l'ignominie, comme jamais homme ne s'est hâté d'atteindre le sommet de la gloire. Ah ! du moins, votre soif n'aura pas été vaine pour le monde : par elle, vous avez affaibli la fièvre de l'ambition, et vous avez fait naître une nouvelle soif inconnue jusque-là, la soif des âmes, la soif de la pauvreté et des humiliations. Où allez-vous, apôtre de Jésus-Christ ? Qu'est-ce qui vous pousse, nouveau Cyrus, nouvel Alexandre, qu'est-ce qui vous pousse, haletant et altéré, de Jérusalem à Éphèse, d'Éphèse à Corinthe, de Corinthe à Rome ? La terre semble trop petite pour l'ardeur qui vous dévore ; vous bravez les menaces, les chaînes, les supplices : qu'est-ce qui vous pousse ? *Sitio !* « j'ai soif ! » J'ai soif des âmes ; de même que mon Maître s'est fait anathème pour les sauver, je voudrais être maudit pour mes Frères, afin de les gagner à Jésus-Christ.

Oui, chrétiens, depuis que le *sitio* du Christ est tombé

de la croix, une soif nouvelle s'est emparée de l'humanité ; il s'est formé dans son sein une lignée d'hommes qui ont mis à s'effacer, à disparaître, à s'humilier, plus de zèle que n'en mettent les ambitieux à briguer les honneurs suprêmes. Carloman lavant les écuelles au Mont-Cassin, saint Louis abaissant aux pieds des pauvres la majesté royale, Charles-Quint balayant les dortoirs de Saint-Just, Élisabeth de Hongrie au chevet d'un lépreux : voilà les échos historiques qui, de siècle en siècle, ont répondu à cette divine parole, à ce cri d'un Dieu mourant qui a soif d'opprobres et d'ignominie. Et nous, à qui il n'est pas donné de suivre ces illustres exemples, nous qui ne goûtons plus qu'à demi ces hautes leçons de la foi, modérons du moins nos vains désirs et nos folles ambitions : en face de ce grand Dieu qui se fait si petit sur la croix, apprenons que l'homme n'est jamais si grand que lorsque, s'abaissant aux yeux des autres, il conserve assez d'empire sur lui-même pour préférer à toutes les dignités humaines la seule vraie noblesse, celle que donne à l'âme l'éclat d'une vie sans tache et d'une incorruptible vertu.

Il est une deuxième soif que le divin Sauveur voulut éteindre et expier sur la croix. Comme la première, elle se manifesta le jour où l'homme, ne possédant plus au dedans de lui-même ce qui faisait son véritable trésor, répandit son cœur sur les biens extérieurs pour se les approprier et en jouir. Alors un vil métal, peu de chose, rien, prit la place de Dieu ; et pourtant il est impossible de dire à quel point l'humanité s'est fatiguée à poursuivre ce je ne sais quoi qui la séduit. Je ne vous apprendrai pas combien de cœurs cette recherche passionnée a durcis et desséchés ; ce qu'elle a produit dans le monde de

troubles, d'injustices, de cruautés ; ce qu'elle a enfanté de discordes et de révolutions ; ce qu'elle a perdu de familles, de peuples, d'empires. Voyez vous-mêmes : vous êtes un grand siècle, vous avez des lumières, des arts, de l'industrie, de nobles aspirations. Eh bien ! il se mêle à votre activité un souffle mortel qui la dessèche et la flétrit ; qui, au milieu de ce magnifique développement de la science et du génie, paralyse la vie religieuse et morale ; un attachement aux biens de la terre qui comprime l'essor de votre âme vers les régions si calmes, si pures de la foi et de la sainteté ; une soif fiévreuse qui entraîne une partie de cette génération loin de Dieu, loin de la vertu, vers les sources du bien-être matériel, vers ces eaux qui n'abreuvent que pour altérer davantage, et qui deviennent un nouvel aliment pour le feu des convoitises. Lorsqu'un homme a livré son âme à cette soif des richesses, son cœur se rétrécit : où trouver là une place pour Dieu ou pour les hommes ? Le *moi*, ce moi si dur et si glacial, absorbe tout, engloutit tout ; il se rit des commandements de Dieu et des préceptes de l'Église. Pourquoi tiendrait-il compte du repos dominical ? A-t-il même à s'inquiéter de la santé des travailleurs ? Il fait or de leurs sueurs, de leurs larmes, de leur sang. Dieu, l'humanité, sacrifiés à une vile poussière : est-il rien de plus abject et de plus criminel ? Et ne comprenez-vous pas que, pour expier la soif impie qui a tourmenté les hommes dans tous les temps et dans tous les lieux, il ait fallu cette soif amère de l'Homme-Dieu expirant sur la croix ? Ah ! dites-la, Seigneur, cette parole douloureuse : *Sitio !* « j'ai soif ! » Que tous les hommes l'entendent, qu'ils la méditent, qu'ils s'en pénètrent ! Qu'elle

calme, qu'elle éteigne cette soif de l'or qui nous possède ! Qu'elle tombe sur nos lèvres comme la goutte de rosée qui rafraîchit et désaltère ! ou plutôt qu'elle allume dans notre cœur une soif nouvelle, la soif du détachement et de l'abnégation, cette soif qui vous faisait dire avec bonheur : « Les renards ont une tanière, les oiseaux ont un nid, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (1). » Vous l'avez proférée cette divine parole, les hommes l'ont entendue : il se formera parmi eux une légion de pauvres volontaires, qui fouleront aux pieds tous les trésors du monde et qui appelleront la pauvreté leur épouse. Ce désir d'abnégation que vous avez introduit dans le monde gagnera et embrasera des milliers d'âmes. Pour satisfaire cette soif divine qui descend du Calvaire, les Antoine, les Bernard, les François d'Assise vendront leurs biens ou les distribueront aux pauvres ; ils se réduiront au dénuement, ils se condamneront à la dernière indigence. D'autres, du moins, verseront le superflu de leurs richesses dans le sein de leurs frères nécessiteux ; la soif de l'égoïsme fera place à celle de l'amour ; de tous les points de la terre s'élèvera, plus forte que les soupirs de l'avarice, la voix divine de la charité, qui se dépouille pour enrichir les autres, qui s'immole comme Jésus-Christ s'est immolé, et qui, loin d'amasser l'or corruptible de la terre, ne recherche que les trésors de l'éternité.

Est-ce tout, chrétiens ? N'y-a-il que cette double soif de l'or et de l'ambition dont Jésus-Christ ait voulu expier et affaiblir l'ardeur, en souffrant lui-même sur la croix les

(1) S. Luc, IX, 58.

tortures de la soif? J'en connais une troisième, qui naquit au moment où l'homme, portant la main sur le fruit défendu, sacrifia les joies de l'âme aux plaisirs des sens. Et, depuis lors, cette soif insatiable a précipité le genre humain vers toutes les sources des délectations criminelles. Qu'est-ce que l'homme n'a pas inventé, depuis la barbarie la plus grossière, jusqu'à la civilisation la plus raffinée, pour apaiser cette soif que rien d'humain ne satisfait? Chaque siècle vient ajouter aux inventions du luxe et de la mollesse ses recherches et ses découvertes; mais c'est en vain : rien ne calme ces avidités dévorantes; plus on les flatte, plus on les irrite; chaque élément qu'on leur donne est un feu qui les active. Semblable à ces dieux de l'antiquité, qui consumaient sans cesse de nouvelles victimes dans leurs bras enflammés, l'idole des sens se paît et se repaît de nouveaux plaisirs qu'elle demande à grands cris. Regardez autour de vous : que d'hommes qui, pour étouffer ses clameurs sauvages, lui jettent en pâture leur foi, leur vertu, l'honneur de leurs semblables et jusqu'aux restes de leur vie? Et pourtant n'y a-t-il que du miel dans cette liqueur enivrante du plaisir? Ne trouve-t-on pas un mauvais fond dans cette coupe empoisonnée que l'humanité savoure depuis six mille ans? Le vinaigre du Calvaire ne mêle-t-il pas ses gouttes amères à cette boisson dont le venin brûle peu à peu les entrailles? Ah! Mes bien chers Frères, modérons, je vous en conjure, cette soif de jouissances et de plaisirs qui nous ravale au-dessous de l'homme, qui nous rend insensibles à nos devoirs, à notre caractère, à nos destinées. Rappelons-nous l'éponge trempée de fiel dont l'Homme-Dieu voulut approcher ses lèvres, pour expier

les ardeurs coupables que nous portons dans notre sein ? Écoutez cette divine parole qui s'échappe de son cœur : *Sitio !* « j'ai soif ! » J'ai soif de souffrances, parce que vous avez soif de plaisirs ! J'ai soif de douleurs, parce que vous avez soif de délices ! J'ai soif d'amertume, parce que vous avez soif de douceur et de volupté ! *Sitio !* « j'ai soif ! » J'ai soif de votre âme, que je vois si inquiète et si tourmentée ; je brûle de la consoler et de la délivrer ; j'ai hâte d'être baptisé d'un baptême de sang, pour l'affranchir et lui rendre la paix. *Sitio !* « j'ai soif ! » O soif d'un Dieu mourant, que vous êtes touchante ! Que vous êtes mystérieuse ! Aussi quand le monde eut entendu ce mot tombé du Calvaire, il renonça aux enivrements du vice et parut soudain altéré de souffrances et de mortifications. Cette soif divine, elle passa des lèvres de Jésus-Christ sur celles des pénitents de tous les âges et de tous les lieux ; les échos de la Thébaïde en répétèrent le cri sublime de rocher en rocher, de cellule en cellule, partout où il se trouva un homme pour dire à son Dieu : « J'ai soif ! » *sitio !* J'ai soif de souffrir comme vous et pour vous. Et, tandis que le peuple romain, haletant de plaisirs, poussait vers les Césars ces clameurs voluptueuses : *Panem et circenses !* « du pain et des spectacles ! » ; du haut de leurs bûchers et de leurs chevalets, du haut de ces croix nouvelles dressées par l'ancien monde, les martyrs, ces vieux chrétiens qui ont été nos pères, répétaient lentement la parole du Calvaire : *Sitio;* « j'ai soif », mon Dieu, soif de douleurs, soif d'amertumes, soif de souffrir et de mourir pour vous, comme vous avez voulu vous-même souffrir et mourir pour moi ! Cette soif du Calvaire, elle n'est pas éteinte dans le monde ; elle embrase encore

des milliers de cœurs, qui s'estiment heureux de pouvoir offrir à Jésus-Christ leurs larmes, leur vie, leur sang. Pour nous, Mes bien chers Frères, qui ne l'avons pas au même degré, disons du moins à Notre-Seigneur : Oui, mon Dieu, moi aussi j'ai soif, *sitio!* Vous avez eu soif de mon âme : j'ai soif de vous, de votre grâce et de votre amour; les honneurs, les plaisirs, les richesses me dégoûtent; vous seul êtes mon bien et ma jouissance; j'ai soif de m'unir à vous, de m'attacher à vous, de vous voir, de vous aimer, de vous posséder à jamais !

SIXIÈME PAROLE

En prenant le vinaigre qu'on lui présentait au bout d'un bâton d'hysope, Jésus-Christ accomplissait une prophétie de la sainte Écriture, dans laquelle David, parlant du Messie, disait : « Ils m'ont donné à boire du fiel et du vinaigre (1). » Lors donc que Jésus-Christ eut vérifié dans sa personne cette dernière prédiction, il se rappela tout l'espace qu'il venait de parcourir de la crèche à la croix et, embrassant d'un seul regard de sa divinité le présent et l'avenir, la terre et le ciel, le temps et l'éternité, il proféra ce mot : *Consummatum est!* « tout est consommé! »

Tout est consommé! Quelle parole! et quel moment que celui où une telle parole tomba des lèvres d'un Dieu

(1) Psaume LXVIII, 22.

au milieu des hommes ! Il y a eu, sans doute, dans l'histoire du monde, des époques solennelles marquées par la chute des empires ou par le choc des nations ; trois ou quatre périodes où ce grand corps qu'on appelle l'humanité s'est senti tressaillir comme à l'approche d'une catastrophe immense ou d'une fortune inespérée. Mais qu'est-ce que cela ? Un peu de bruit, une halte, un point d'arrêt ; jamais le terme ni l'apogée ni la fin des choses. Il n'y a eu qu'un moment où l'humanité ait atteint le but suprême de sa destinée, le point culminant de son histoire et de sa vie ; c'est l'heure où, sur une montagne de la Judée, au milieu du silence général des peuples, retentit cette parole prodigieuse : *Consummatum est !* « tout est consommé ! »

Tout est consommé ! oui, chrétiens, à cette parole la scène du Calvaire grandit et devient la scène du monde ; les distances s'effacent, les barrières tombent, les limites se reculent, les bourreaux disparaissent, il n'y a plus ni populace, ni scribes, ni Pharisiens ; Caïphe, Pilate, Hérode, tout se retire, tout est oublié ; il ne reste plus que deux choses : la croix de Jésus-Christ et l'humanité. La croix de Jésus-Christ ! La cime de l'histoire, le centre de la doctrine, le foyer de la vie, le sommet et la clef de voûte du monde. L'humanité ! qui converge vers la croix de Jésus-Christ par tous ses désirs, par toutes ses espérances, par tous ses besoins, par toutes ses fautes ! qui procède de la croix de Jésus-Christ avec tous ses souvenirs, toutes ses lumières, toutes ses grâces, toutes ses gloires ! La croix de Jésus-Christ ! qui se tient debout au milieu des siècles qu'elle partage en deux temps : les temps passés, les temps futurs. L'humanité ! qui, échelonnée d'âge en âge

sur le chemin du Calvaire, d'Adam à Abraham, d'Abraham à Moïse, de Moïse à David, répète le mot de la promesse, transmet le son de la prophétie, passe de main en main le voile du sacrifice et qui, descendant de la croix par la route qui mène à l'éternité, porte avec elle, de station en station, les souvenirs de la croix, les rayons de la croix, le sang de la croix ! La croix de Jésus-Christ ! le point d'arrivée de l'ancien monde, le point de départ du monde nouveau ! La croix de Jésus-Christ ! au pied de laquelle le fleuve des âges vient s'arrêter et se détourne pour reprendre bientôt son cours majestueux à travers les siècles ! L'humanité ! qui, en avant, en arrière, des deux côtés de la croix de Jésus-Christ, salue l'arbre de vie, le symbole de la délivrance, le trophée de la victoire, l'étendard du salut ! Voilà ce qui s'offre à nous sur le Calvaire : la croix et l'humanité ! la croix s'élevant entre le ciel et la terre, étendant ses deux bras sur le monde ; l'humanité purifiée, transfigurée, glorifiée par la croix ! Qu'y a-t-il au-delà ? N'est-ce pas le dernier mot de la destinée ? Tout est atteint, tout est réparé, tout est accompli. *Consummatum est !* « tout est consommé ! »

Tout est consommé ! toutes choses, les choses du passé, les choses de l'avenir, les sacrifices, les prophéties, la doctrine, l'histoire, la foi, le salut, tout ! Que reste-t-il du passé ? Les figures passent, les voiles se déchirent, les ombres s'évanouissent ; tout est devenu lumière, corps, réalité : *Consummatum est !* Venez donc, rangez-vous autour de la croix de Jésus-Christ, vous tous qui, depuis l'origine du monde, avez attendu, désiré, prédit, figuré la consommation des choses : patriarches des premiers jours, justes de l'ancienne loi, prophètes de Juda ! Venez

contempler en ce moment Celui dont vous avez entrevu le jour et qui a tout vérifié, tout accompli, tout consommé ! Vous, ô notre premier père, auguste chef de la race humaine, vous aviez entendu, au seuil même de la création, une parole solennelle qui consola votre long exil. Dieu avait dit qu'un de vos rejetons écraserait la tête du serpent. Le voilà ce rejeton, ce Fils de l'homme qui, en mourant, a détruit la mort, vaincu l'enfer, sauvé le monde. Vous, le père des croyants, chef vénérable de la race des saints, vous aviez entendu, sur le seuil de votre tente, dans la vallée de Mambré, cette divine promesse : « En ta semence seront bénies toutes les nations de la terre (1). » La voilà cette semence bénie, ce froment du ciel qui, tombant sur la terre, se dissout, meurt, puis renaît, reverdit et présente aux générations, sur sa tige féconde, la nourriture et la vie. Vous, l'ange du premier Testament, conducteur des tribus d'Israël, vous aviez rapporté de la cime fumante du Sinaï cette prophétique parole : « Le Seigneur suscitera du milieu de vos frères le Prophète ; écoutez-le (2). » Le voilà, l'oracle de l'éternité : il a recueilli sur son front tous les rayons de l'antique prophétie, pour les renvoyer en gerbes lumineuses à travers les siècles futurs. Vous, l'homme selon le cœur de Dieu, prophète couronné, vous aviez dit sur votre trône de Juda : *Regnabit Deus super gentes* (3), « Dieu règnera sur les nations ». Le voilà ce Dieu qui règne du haut de la croix ; *vincit*, « il a vaincu » ; ses ennemis sont devenus le marchepied de son trône ;

---

(1) Genèse, XXII, 18.
(2) Deutéronome, XVIII, 15.
(3) Psaume XLVI, 9.

regnat, « il règne », il attire tout à lui ; *imperat*, « il gouverne » tous les peuples par le sceptre de l'amour ; « il nous délivre de tout mal », *ab omni malo nos liberat*. Et vous, qui avez décrit d'avance les supplices et les ignominies du Calvaire, sublime Isaïe, vous aviez dit : « Il sera méprisé et méconnaissable au milieu des hommes, l'étonnement du monde, le dernier des humains, l'homme des douleurs ; il se chargera de tous nos péchés, il sera défiguré par ses plaies et, par là, guérira les nôtres ; il sera traité comme un criminel et traîné au supplice avec des méchants ; il se livrera paisiblement, comme un agneau qu'on mène à la boucherie (1) » ; levez les yeux vers la croix et dites si tout n'est pas consommé ! Vous, enfin, historien de l'avenir, qui aviez été incité par Dieu pour marquer du doigt l'heure de la délivrance, vous aviez écrit : « Encore soixante-dix semaines et le Christ sera mis à mort, et l'alliance sera confirmée et l'hostie et les sacrifices seront abolis (2) » ; entendez-vous ? L'heure a sonné, le voile du sanctuaire va se déchirer du haut en bas, le feu des holocaustes va s'éteindre ; encore un moment et l'encens de Juda ne brûlera plus sur ses autels, le sang de ses victimes cessera d'inonder le parvis de son temple. *Consummatum est !* « tout est consommé ! »

Que dis-je, chrétiens ? n'y aura-t-il que la sainte lignée des patriarches et des prophètes qui défilera, lente et solennelle, au pied de cette croix, pour saluer en elle la consommation des choses ? Accourez vous aussi, peuples de la Gentilité, tribus voyageuses de l'Asie,

---

(1) Isaïe, LIII.
(2) Daniel, IX.

Grèce idolâtre, Rome païenne; vous aussi vous attendiez un libérateur; malgré vos erreurs et vos ténèbres, du sein de vos forêts vieilles comme le monde, du haut de vos monuments, du fond de vos sanctuaires, de l'enceinte de vos écoles, vous jetiez vers l'Orient un long cri d'espérance et de désir. Cette espérance vivait sous l'écorce de vos mythes, sous l'enveloppe de vos fables; ce désir, vous le mêliez aux magnificences de vos poésies, aux mystères de vos drames, aux symboles de vos traditions; ce cri de détresse, ce soupir de l'espérance, ce son prophétique, il est venu se placer sur les lèvres de vos sages, de vos historiens, de vos philosophes, du promontoire de Sunium aux jardins de l'Académie, du Portique au Lycée, des Tusculanes aux Livres Sibyllins; de là, il a passé dans le peuple, dans le pauvre peuple! et alors, pour appeler cette délivrance, vous tourmentiez des victimes, vous versiez à grands flots un sang impuissant et stérile, vous fatiguiez le ciel par des clameurs inutiles. Accourez au pied de la croix, mêlez-vous aux enfants d'Abraham, entendez, voyez; vos soupirs sont exaucés, vos désirs sont satisfaits, vos espérances comblées; arrière vos mythes, vos symboles et vos sacrifices! tout est éclairci, réparé, expié. *Consummatum est!* « tout est consommé! »

Tout est consommé! La foi, la doctrine. Jésus-Christ mourant sur la croix pour sauver le monde : quoi de plus grand, quoi de plus élevé! Quand l'apôtre saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Je n'ai pas prétendu savoir autre chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié (1) », c'était là une singulière parole dans la

(1) 1re Ép. aux Corinth., II, 2.

bouche d'un homme qui avait rempli la terre du bruit de son éloquence, d'un homme qui s'était fait écouter de l'Orient, admirer de la Grèce, craindre de Rome; d'un homme dont le merveilleux génie s'était joint à la plus haute inspiration pour produire la science la plus profonde qui fût jamais ; et, cependant, cet homme qu'on a nommé en disant l'*Apôtre* ne craignait pas de proclamer que toute sa doctrine se réduisait à savoir Jésus-Christ crucifié. Oh ! c'est que la mort de Jésus-Christ est une révélation vivante de Dieu, de sa puissance, de sa sainteté, de son amour. Tout est là, sur ce bois suspendu entre le ciel et la terre : la divinité et l'humanité ! La divinité, ses grandeurs, ses abaissements, ses tendresses ! L'humanité, ses malheurs, ses espérances, ses gloires ! La divinité, son courroux et son pardon ! L'humanité, ses fautes et ses souffrances ! La divinité, ses œuvres et ses droits ! L'humanité, ses mérites et ses devoirs, ses réprouvés et ses élus, son passé et son avenir ! Tout cela est écrit en caractères de sang dans le livre déployé aux yeux de l'Univers, et dont chaque trait est une lumière, chaque ligne une révélation, chaque page une vision de Dieu et de l'éternité. *Consummatum est !* « tout est consommé ! »

Tout est consommé ! L'histoire du monde. Oui, l'histoire du monde se dénoue sur les hauteurs du Calvaire. Dieu y mène par la main, au pied de la croix de son Fils, les deux grands peuples qui résument et personnifient toute l'antiquité : le peuple juif et le peuple romain. Tous deux s'y rencontrent pour accomplir un même acte. Ils sont là, sous le gibet du Golgotha, l'un tenant en main ce flambeau de la foi qui l'aveugle au lieu de l'éclairer, l'autre, ce glaive des batailles qui va se

retourner contre lui et se briser entre ses mains. Ils sont là, ces deux plus hauts représentants des vieux âges : le peuple juif avec son temple, ses Écritures et ses quinze siècles de vie prophétique et de royauté divine ; le peuple romain avec son sénat, ses consuls, et ses huit cents ans de vie guerrière et de souveraineté terrestre ; le peuple juif, ce descendant mystérieux de Jacob, d'Isaac, d'Abraham ; le peuple romain, cet héritier universel d'Alexandre, de Cyrus, de Sémiramis, de Sésostris. Ils sont là, debout au pied de la croix ; toutes les nations y sont avec eux : grand Dieu ! que vont-ils faire ? Ce qu'ils vont faire ? Ils vont consommer la malice humaine dans le déicide. Puis, lorsqu'ils auront accompli cette suprême iniquité, Dieu les repoussera de la croix de son Fils et, avec eux, le vieux monde ; l'un s'en ira, meurtri sous les coups de l'autre, sans temple, sans sacrifices, sans patrie, promener ses débris étranges sur toute la surface du globe ; et l'autre, ce colosse de fer et d'argile, frappé par la pierre de la montagne, traînera sur la terre ses restes épars, jusqu'à ce qu'un jour des vengeurs inconnus en balayent la poussière aux quatre vents du ciel ; et alors de nouvelles nations, partant du pied de la croix, élèveront sur les ruines du passé un édifice nouveau, la république chrétienne. *Consummatum est !* « tout est consommé ! »

Tout est consommé ! Le salut du monde. Ah ! cessez d'éclater sur nos têtes, foudres de la justice divine ! Le sang d'un Dieu parle pour nous ; il monte vers le ciel, non plus comme le sang d'Abel pour crier vengeance. Grâce ! grâce ! tel est le cri qui s'échappe de la croix. C'est dit : l'iniquité est détruite, la justice est satisfaite, la colère est apaisée, les cieux s'inclinent et s'ouvrent ; les anges

descendent du trône de Dieu, ils portent dans leurs mains la sentence du pardon, ils la déposent sur la croix ; de la croix elle passe sur le front et dans le cœur de chaque homme, comme le don de l'amour et le gage du bonheur. *Consummatum est !* « tout est consommé ! »

SEPTIÈME PAROLE

Toutes choses étaient consommées : le passé et l'avenir, les sacrifices et les prophéties, la doctrine et l'histoire, le salut, la destinée. Alors, voyant sa mission accomplie sur la terre, Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir prié son Père de faire grâce à ses meurtriers, après avoir pardonné lui-même au larron pénitent, après avoir recommandé sa sainte Mère à saint Jean et saint Jean à sa sainte Mère, après avoir exprimé ses cruelles souffrances dans un double cri de détresse, après avoir annoncé la consommation de toutes choses, jeta un grand soupir et, dirigeant vers son Père, avec le dernier regard de son âme la dernière parole de sa bouche, il dit ce mot : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum !* (1) « mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

Pater, « mon Père ! » C'est par ce mot si doux, si beau, que Jésus-Christ avait commencé ; c'est par ce mot qu'il termine. Une première fois, il s'était adressé au cœur de son Père pour demander la grâce de ses meurtriers ; il

(1) S. Luc, XXIII, 46.

avait dit : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » et maintenant, il prononce une deuxième fois le nom de son Père : « Mon Père, dit-il, je remets mon âme entre vos mains ! » Cette âme, vous me l'aviez donnée à mon entrée dans le monde, je vous la remets comme vous me l'aviez donnée. Cette âme, je l'avais prise pour me rendre semblable aux hommes, pour converser avec eux, pour prier, pour travailler, pour souffrir avec eux, pour sanctifier leurs tristesses en les éprouvant moi-même, pour les consoler de leurs maux par la vue de mes propres douleurs, pour éclairer et purifier leur âme au contact de la mienne. C'est par cette âme, mon Père, que j'ai accompli votre sainte volonté, que j'ai répandu votre doctrine dans le monde, que j'ai prié vers vous ; c'est par cette âme que je vous ai connu, que je vous ai aimé, que j'ai aimé tous les hommes. Cette âme, elle a été triste jusqu'à la mort, elle a ressenti les angoisses les plus vives ; maintenant donc, à l'heure où elle va quitter ce corps qu'attend la tombe, recevez-la ; je la remets entre vos mains, à vous qui l'avez faite et qui la couvrez de vos tendresses : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum !*

Oui, recevez-la, Père céleste, cette âme si grande, si sainte, si pure, qui, pendant trente-trois années, n'a été occupée qu'à vous bénir, à contempler votre lumière et votre beauté, à célébrer vos louanges, à exalter votre nom. Elle a brûlé du désir de vous glorifier, de vous faire connaître et aimer parmi les hommes : sa nourriture, c'était d'accomplir vos ordres, sa soif de glaner des élus pour votre royaume. Elle a ambitionné de souffrir pour nous, d'expier nos fautes, de nous rendre à la vertu et à

la vie. Qu'est-ce que toutes les âmes humaines, chétives et misérables, en comparaison de celle que le Verbe s'est unie par des fiançailles éternelles? Qu'est-ce que toutes les ardeurs des Chérubins et des Séraphins, à côté des transports de cette âme qui puise dans le sein de Dieu un amour infini? Recevez-la donc, Père céleste, l'âme si belle et si parfaite de votre Verbe fait chair; consolez-la des souffrances qu'elle a endurées pour nous, rassasiez-la de paix et de bonheur, de délices et de gloires !

Voyez-vous, chrétiens, cette âme, que Jésus-Christ remet entre les mains de son Père? Le Père l'accueillera dans ses bras, comme sa fille bien-aimée; il la serrera contre son cœur, et cette étreinte ineffable la consolera des angoisses de la Passion. Après s'être détachée du corps, toujours unie à la divinité, elle descendra dans les limbes pour annoncer aux justes captifs la grande nouvelle du salut qu'elle avait publiée sur la terre. A son approche, ces âmes tressailliront de joie; elle se presseront autour d'elle, comme des sœurs autour d'une sœur aînée qui les rend à l'amour du Père commun; elles écouteront avec allégresse ce message de paix, elles élèveront autour d'elle un concert de louanges et de bénédictions. Adam contemplera avec ravissement cette âme divine qui fut son modèle et son image; tous ces pauvres exilés salueront en elle une libératrice.

Puis, après avoir rempli ce lieu de l'attente des rayons de sa lumière et de sa gloire, elle ira, cette grande âme, rejoindre dans le tombeau son corps inanimé, le compagnon de ses souffrances et de ses travaux; et, le pénétrant de sa vie, le glorifiant, le transfigurant, elle l'emportera dans son vol sublime au-dessus des Anges et des

Archanges, des Principautés et des Puissances, des Trônes et des Dominations. «Et je vis, dit l'apôtre saint Jean, et j'entendis autour du trône la voix des anges dont le nombre allait jusqu'à des milliers de milliers, disant à haute voix : l'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, la bénédiction, l'honneur, la gloire. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, et celles qui sont dans la mer, je les entendis toutes, disant : Bénédiction, honneur, gloire et puissance soient à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau dans les siècles des siècles ! (1) » Partez donc, ô âme divine, votre vie terrestre est terminée, les cieux vous attendent, la gloire et le triomphe vous sont réservés, le Père céleste étend les mains pour vous recevoir : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum !*

Pour nous aussi, Mes biens chers Frères, il y aura un moment solennel entre tous, où nous remettrons notre âme entre les mains de Dieu. Ce moment-là est marqué dans le livre de notre vie. En vain essaieriez-vous de vous y soustraire. La mort, cette terrible souveraine, vous suivra dans tous les lieux où vous entraîneront vos destinées. Elle étend son voile funèbre sur toute l'humanité. Tout plie sous ses ordres, tout lui prête des armes, tout se range sous sa bannière, tout s'incline devant elle, soit de gré soit en frémissant. Cette puissance invisible passe et repasse à chaque instant sous les yeux des peuples et, partout où elle promène ses pas, on ne rencontre plus que les lugubres apprêts du deuil et le silence des tom-

(1) Apocalypse, v, 11-13.

beaux. Comment fuir son regard? Elle frappe le voluptueux au sein des plaisirs, elle cloue le pauvre sur une couche misérable, elle s'assied à la table du riche comme le fantôme du roi d'Écosse au festin de Macbeth. Elle ne recule point devant le trône des rois, elle ne respecte pas la toge du magistrat, elle échappe au pouvoir des pontifes. Prêtres, soldats, princes, juges de la terre, tous reconnaissent et proclament par leur néant la souveraineté de la mort; tous, à un certain moment, déposent leur âme entre les mains du Créateur. Ah! chrétiens, puissions-nous dire à Dieu, à cette heure dernière : « Père, je remets mon âme entre vos mains! » Cette âme que vous m'aviez donnée, je vous la rends purifiée par le sang de votre Fils, sanctifiée par la grâce qui descend du Calvaire. Cette âme, j'ai eu le malheur de la souiller plus d'une fois, de la défigurer par la lèpre de mes fautes; mais vous avez bien voulu lui restituer l'innocence et la beauté perdues; recevez-la donc dans votre sein paternel, bénissez-la, transformez-la! Oui, Mes biens chers Frères, puissions-nous, en ce moment suprême, qui décidera de notre éternité, dire à Dieu avec confiance comme le divin Sauveur : *In manus tuas commendo spiritum meum!*

Quand l'auguste Victime eut prononcé ce mot, il se fit un profond silence autour de la croix; une dernière goutte de sang tombant sur la terre la bénit, la sanctifia; et, tandis que, sur le Calvaire, des spectateurs muets d'étonnement contemplaient cette grande scène; tandis qu'à Jérusalem Caïphe et Pilate délibéraient sur l'avenir; tandis qu'à Rome Tibère et le sénat discutaient des intérêts misérables; tandis que, partout ailleurs, les hommes, comme au temps de Noë, s'agitaient dans le

cercle des petites choses, au moment le plus solennel de l'humanité, il y a dix-huit siècles, à pareil jour, à pareille heure, Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, le Rédempteur du monde, après avoir remis son âme entre les mains de son Père, inclina la tête et il expira !

ALLOCUTION

POUR

LE JOUR DE PAQUES [1]

Mes Frères,

Ce qui fait de l'Évangile un livre unique, c'est qu'à chacune de ses lignes il renferme un enseignement qui s'applique à notre situation morale. Sous le récit de ces grandes choses qui se sont passées il y a dix-huit siècles, nous trouvons le tableau de notre propre vie. Derrière le sens littéral des faits, qui s'offre de lui-même à l'intelligence du lecteur, la méditation nous en découvre un autre plus profond, le sens spirituel et moral. Il en est à cet égard comme d'un fruit dont il faut briser l'écorce pour en savourer la douceur. C'est de cette enveloppe que je voudrais dégager l'Évangile de ce jour, pour en tirer la leçon qu'il contient.

(1) Prononcée, en 1865, dans la chapelle du Sénat.

Il ne faut pas, en effet, s'arrêter uniquement au récit simple et nu de la résurrection du Seigneur. Transporté au sens moral, chaque détail de cette auguste scène est un enseignement ; et la conduite des saintes femmes allant au sépulcre doit être une image de la nôtre. Tout d'abord, dit l'Évangile, « elles achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus », *emerunt aromata ut venientes ungerent Jesum*(1). Qu'est-ce à dire, Mes Frères? Des parfums? Faut-il s'en tenir à ce premier sens tout matériel? Et n'est-ce point là un symbole, une figure des devoirs du chrétien? Oui, à nous aussi, il appartient d'embaumer le corps de Jésus-Christ, son corps mystique qui est l'Église ; de l'embaumer, dis-je, du parfum de nos vertus. Car, suivant le mot de saint Paul, « nous sommes la bonne odeur du Christ », *Christi bonus odor sumus* (2). C'est ce parfum spirituel, cet arome de la vertu qui doit s'exhaler de notre âme pour se répandre autour de nous. Et, de même que le corps naturel se conserve par le baume qui l'empêche de se corrompre, ainsi l'Église, ce corps moral de Jésus-Christ, se conserve et se fortifie par les vertus de ses enfants, par la charité qu'ils entretiennent dans son sein, par le soin qu'ils mettent à préserver leur cœur de toute souillure, par l'humilité qui les maintient dans les sentiments de leur condition, par leur fidélité à remplir les devoirs de leur état, par la foi et la piété qui s'expriment dans tous leurs actes, par les bonnes œuvres qui se multiplient et s'échelonnent le long de leur vie. Voilà les vrais parfums qui embaument le corps de Jésus-Christ ;

---

(1) S. Marc, XVI. 1.
(2) 2e Ép. aux Corinth., II, 15.

c'est l'arome préservateur qui bannit la corruption et suspend l'action de la mort.

Ce travail, Mes Frères, doit être celui de toute notre existence. Aussi, quand les saintes femmes se rendirent au sépulcre, elles n'attendirent pas jusqu'à la fin du jour ; c'est « de grand matin », *valde mane* (1), qu'elles se mirent en marche. Ah ! c'est que, pour aller à Jésus-Christ, il ne faut pas attendre jusqu'au soir de la vie ; il ne faut pas remettre au lendemain l'œuvre de notre sanctification, encore moins la différer jusqu'à ce moment où les coups imprévus de la justice divine trompent si souvent l'attente de ceux qui renvoient dans l'avenir ce qui doit être le travail du présent. Non, c'est de bonne heure, c'est de grand matin, *valde mane*, qu'il faut aller à Jésus-Christ. Notre jeunesse appartient à Dieu comme l'âge mûr, comme la vieillesse. Heureux, dit l'Écriture sainte, heureux l'homme qui a su porter le joug de la loi divine dès sa jeunesse : *bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (2). Accoutumé qu'il est à marcher dans la voie du devoir, il y trouve moins d'obstacles, il avance d'un pas plus ferme et plus sûr. Comme l'arbre qui, à peine sorti du sol, a pris sa vraie direction, il n'attend pas qu'un effort pénible vienne le redresser plus tard. La vertu est pour lui une douce habitude : en lui restant fidèle, il fait moins un sacrifice qu'il ne satisfait un désir de son cœur. Au lieu d'être obligé de rompre avec son passé, ce qui est toujours difficile, il n'a besoin que d'y persévérer. C'est un navire qui traverse l'océan de ce monde, au

(1) S. Marc, XVI, 2.
(2) Lamentations, III, 27.

souffle d'un vent propice, sans secousse ni tourmente, jusqu'au port de l'éternité.

Sans doute, Mes Frères, l'homme rencontre quelquefois des obstacles sur le chemin qui conduit à Jésus-Christ ; et, sous le voile d'un récit plein de mystères, l'Évangile de ce jour nous offre une image de ces difficultés. En se rendant au sépulcre, les saintes femmes se disaient entre elles : « Qui écartera la pierre de l'entrée du monument ? » *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti* (1) ? Symbole manifeste de l'état de beaucoup de chrétiens. Oui, il est des âmes qui trouvent, entre elles et Jésus-Christ, comme une pierre qui les empêche d'arriver jusqu'à lui ; cette pierre, qui ferme l'entrée du droit chemin, c'est une habitude invétérée, une inclination vicieuse, je ne sais quel poids d'indifférence ou de torpeur ; et alors, quand l'homme se voit placé devant cet obstacle, avec l'expérience qu'il a de sa faiblesse, il s'écrie à son tour : *Quis revolvet nobis lapidem ?* « qui ôtera cette pierre ? » Mes Frères, cette pierre, l'homme ne saurait l'enlever de ses propres forces, mais il le peut avec la grâce de Dieu ; car rien ne résiste à la bonne volonté aidée du secours divin. Par le moyen de la grâce, cette pierre, qui nous empêche d'atteindre jusqu'à Jésus-Christ se fend, se soulève, s'écarte ; et alors se reproduit le miracle dont furent témoins les saintes femmes : *et respicientes, viderunt revolutum lapidem* (2), « en regardant, elles virent que la pierre avait été enlevée ». L'on peut appliquer à l'homme ce que l'ange disait aux saintes

(1) S. Marc, XVI, III.
(2) Ibid., 4.

femmes : *Surrexit*, « il est ressuscité » ; ce chrétien qui était engourdi dans le linceul de ses vices, voilà qu'il revit désormais à la vertu, à la force, à la grâce, au bonheur !

Telle est, Mes Frères, la résurrection morale qui doit s'opérer dans chacun de nous ; car tous nous avons besoin de passer, sinon du mal au bien, du moins du bien au mieux. Cette progression est la loi de notre être. Chaque jour, en nous rapprochant de l'éternité, doit nous rapprocher davantage du type de la sainteté, de l'idéal, de la perfection. Que ce soit là pour vous la vraie signification de la fête de Pâques ! De cette manière elle deviendra pour vous le point de départ d'une vie meilleure ; elle sera un degré de plus, un acheminement vers la résurrection glorieuse, vers la béatitude céleste. Ainsi soit-il !

ALLOCUTION

POUR

LE JOUR DE L'ASCENSION [1]

Mes Frères,

La semaine où nous sommes nous offre, dans la liturgie de l'Église, un contraste apparent et une harmonie réelle. Pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, l'Église n'est occupée qu'à demander à Dieu les biens de la terre. Elle répète et commente ce verset de la prière du Seigneur : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Sur tous les points du globe, depuis le hameau le plus obscur jusqu'aux temples qui s'élèvent dans nos villes, des processions de fidèles implorent la protection divine sur les récoltes de l'année. « Daignez nous accorder et nous conserver les fruits de la terre », *ut fructus terræ dare et conservare digneris*, telle est la demande qui vient se placer sur toutes les lèvres ; et s'il

(1) Prononcée, en 1864, dans la chapelle du Sénat.

vous a été donné d'entendre ces litanies au milieu de nos campagnes, vous vous serez dit que la religion n'a pas de scène plus touchante que le spectacle de ces populations qui s'avancent dans le recueillement, la croix en tête, sous la bannière des saints, à travers les champs qu'elles ont arrosés de leurs sueurs, priant Dieu de bénir les récoltes qui s'annoncent et les moissons qui se préparent. Voilà l'objet des Rogations ; et chaque année voit se renouveler cet hommage solennel rendu à la toute-puissance de Celui qui nous dispense ses dons dans la mesure qu'il lui plaît.

Singulière préparation à la fête de ce jour, qui reporte toutes nos pensées vers le ciel, où nous devons habiter en esprit avec le Sauveur, *ut ipsi quoque mente in cœlestibus habitemus !* (1) D'où vient donc que l'Église, toujours si fidèle à exprimer sa doctrine dans sa liturgie, fait précéder des Rogations l'Ascension du Seigneur et associe d'une manière si intime la demande des biens de la terre et la recherche des biens célestes, le soin des intérêts du temps et la sollicitude pour les intérêts de l'éternité ? C'est, Mes Frères, pour nous apprendre que les choses d'ici-bas doivent nous aider à atteindre notre fin dernière ; qu'il faut user des dons de la Providence pour le salut de notre âme et traverser ce monde où notre destinée se prépare, l'œil fixé sur celui où elle devra s'achever : *sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna.*

Voilà pourquoi l'Ascension termine la semaine des Rogations. C'est la pensée du ciel succédant aux préoccupations terrestres qu'elle domine et ramène vers une

(1) Oraison du jour de l'Ascension.

fin supérieure. Oui, elle doit les dominer, car elle est une lumière et une force.

La pensée du ciel est une lumière pour l'âme humaine, parce qu'elle nous apprend à diriger nos pas sur le chemin de la vie. L'homme qui perd de vue ce terme final de sa destinée, ou qui n'y songe qu'à de rares intervalles, marche plus ou moins au hasard dans l'obscurité où le laisse l'oubli de sa fin dernière. Il ressemble au voyageur qui, ne sachant plus quel sera le terme de sa course, ignore également le chemin qui peut l'y conduire. A moins d'avoir les yeux fixés sur le but auquel nous devons tendre, nous errons à l'aventure, sans que rien vienne éclairer nos pas incertains. Le sens de la vie nous échappe, la notion du devoir s'obscurcit et les illusions du moment dérobent à nos yeux les réalités futures. Au lieu d'envisager la vie présente comme un passage et une préparation à l'éternité, nous y cherchons l'objet principal et la satisfaction de nos désirs, oubliant cette grande parole de l'apôtre : « Nous n'avons point ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons la cité de l'avenir » ; *non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (1).

Autre est la condition de l'homme que la pensée du ciel occupe et domine. Certes, la conscience de sa vocation éternelle ne lui fait pas oublier que Dieu l'a placé sur cette terre pour y remplir une mission dans la sphère qui lui est propre, pour y développer ses facultés, pour utiliser les dons que la Providence lui a départis, pour déployer ses forces dans l'intérêt général, pour mettre

(1) Ép. aux Hébr., XIII, 14.

son activité au service de ses semblables. La volonté de Dieu n'est pas que la pensée de l'éternité nous fasse négliger les devoirs et les intérêts du temps. C'est une lumière qui se projette sur notre chemin pour nous indiquer la fin à laquelle nous devons rapporter nos actes. Éclairé par elle, le chrétien apprend à estimer les choses de la terre selon leur juste valeur, à ne pas s'y renfermer comme s'il n'y avait pas au-dessus d'elles un bien supérieur dont la possession constituera un jour notre félicité. Oui, quand la pensée du ciel est vivante dans notre âme, c'est alors que tout s'illumine aux clartés de la foi. Alors la vie humaine nous apparaît sous son véritable jour, comme un acheminement progressif vers le terme suprême de notre destinée. Alors, nous voyons clairement que tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu de près ou de loin est vain et stérile, que les objets périssables n'ont de prix qu'autant que nous savons nous servir d'eux comme d'échelons pour arriver à notre Créateur, et qu'enfin chaque jour de notre existence doit être un pas en avant qui nous rapproche de l'éternel objet de nos efforts et de nos vœux.

Lumineuse pour l'âme qui s'en pénètre, la pensée du ciel est de plus un encouragement et une force. Eh ! qu'est-ce, je vous le demande, que les obstacles que nous rencontrons sur notre route, les difficultés et les accidents de la vie, en regard du terme final ou elle doit aboutir ? Tout disparaît, tout s'efface devant cette éternité de bonheur auprès de laquelle une vie entière n'est qu'un point imperceptible. Il en coûte souvent, je le veux bien, de sacrifier le plaisir au devoir ; mais quelle force le chrétien ne puise-t-il pas dans la pensée d'un avenir

éternel qui le récompensera de ses luttes ? La souffrance nous répugne, il est vrai ; mais comment ne pas se résigner à accepter l'épreuve des mains d'un Dieu qui la couronne par un bonheur sans fin ? L'adversité nous décourage et nous abat ; mais le malheureux qui regarde le ciel ne trouve-t-il pas, dans cette immense perspective qui s'ouvre devant lui, une cause de joie et de consolation ? Non, il n'est pas de fardeau que la pensée du ciel ne rende léger, pas de tristesse qu'elle ne parvienne à dissiper, pas d'amertume qu'elle ne puisse changer en douceur. C'est en regardant le ciel que les martyrs oubliaient leurs souffrances, les apôtres leurs fatigues, les saints leurs sacrifices de tous les jours. La mort elle-même, cette source la plus profonde des douleurs humaines, perd ce qu'elle a de pénible et de cruel, pour le chrétien qui puise dans la pensée d'un meilleur avenir l'espoir de retrouver au ciel ce qu'il a quitté sur la terre.

Quand le laboureur confie le grain au sillon qu'il vient de creuser, il ne compte pour rien la fatigue, sachant qu'il moissonnera là où il aura semé : cette espérance le soutient et le fortifie. Quand le soldat s'expose aux hasards de la guerre, l'image et les souvenirs de la patrie raniment son ardeur. Eh bien, nous aussi, chrétiens, nous semons pour moissonner. « Ils étaient là, disait le psalmiste, répandant la semence avec larmes, *cum lacrymis* ; mais ils reviendront avec joie, *cum exultatione*, portant leurs gerbes dans leurs mains, *portantes manipulos suos !* (1) » Nous aussi, nous avons une patrie dont l'image brille à nos yeux ; car, comme on l'a si bien dit, l'homme est un

(1) Psaume CXXV, 6, 7, 8.

ange déchu qui se souvient des cieux ; et quand nous y retournerons, vainqueurs de nous-mêmes et du monde, nous trouverons dans le sein de Dieu, avec la palme du triomphe, le repos, le contentement et le bonheur ! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECOTE[1]

Effundam de spiritu meo super omnem carnem.
« Je répandrai mon esprit sur toute chair. »
JOEL, II, 28.

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

C'est en ces termes que le prophète annonçait autrefois l'effusion mystérieuse de l'Esprit-Saint sur les apôtres au jour de la Pentecôte. Après avoir dépeint sous les voiles de l'allégorie le grand changement qui devait s'opérer parmi les Juifs au retour de l'exil, l'esprit prophétique de Joël, planant au-dessus des figures et des ombres de la Loi, voit, dans le lointain des âges, la face du monde renouvelée sous le souffle de l'Esprit de Dieu. Cette transformation miraculeuse des pêcheurs galiléens, ce baptême de feu qui les inonde de la grâce divine, ce Sinaï nouveau du haut duquel Dieu éclaire, console et

(1) Prêché dans l'église Saint-Pierre de Montmartre, au plus tard en 1853.

fortifie l'humanité, enflamme le voyant d'Israël, et sa bouche, fidèle interprète de son cœur, répète le son divin qui retentit au fond de son âme : « En ces jours-là, je répandrai de mon esprit sur toute chair » ; *in diebus illis effundam de spiritu meo super omnem carnem.*

Cependant, M. T. C. F., l'effusion de l'Esprit de Dieu sur les hommes ne s'est pas bornée à l'instant unique où le symbole visible de l'invisible amour brilla sur le front des apôtres. Dieu n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'exercer sur le monde une action de puissance, de sagesse et de bonté, depuis l'origine des temps où l'Esprit créateur planait sur la surface de l'abîme, jusqu'à la consommation des siècles, quand le souffle de la justice divine transformera toutes choses par le feu de l'épreuve finale. La Pentecôte n'a été que l'expression la plus élevée, le moment le plus solennel, de cette action incessante de l'Esprit de Dieu sur l'esprit des hommes ; l'effusion de la grâce divine au Cénacle de Jérusalem, comme celle du sang divin au sommet du Calvaire, a réalisé au suprême degré l'amour de Dieu pour nous ; car, de même que le sang du Christ a jailli sur le monde entier, l'Esprit du Christ s'est répandu sur tout l'Univers : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.*

Mais cette action continue de l'Esprit de Dieu ne s'applique pas uniquement à l'humanité en général, elle s'exerce encore sur chacun de nous en particulier ; et s'il opère dans le monde depuis la première parole de Dieu, se révélant au premier homme dans le jardin de l'Éden, jusqu'à la parole de l'ange, qui évoquera, les morts de la poussière, il est également vrai de dire qu'il agit sur chacun de nous, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Ainsi, M. T. C. F.,

action de l'Esprit de Dieu sur le monde et en particulier sur l'Église ; action de l'Esprit de Dieu sur l'homme et en particulier sur le chrétien, telle est la double influence qu'il nous faut méditer, et tel sera le partage de cet entretien. Daigne l'Esprit de grâce et de vérité nous éclairer de ses lumières et nous embraser de son amour, par l'intercession de Marie ! *Ave Maria.*

I

L'homme est un esprit fait chair, une intelligence incarnée ; il tient, par son corps, du monde matériel, comme il participe, par son âme, du monde spirituel. Formé d'un limon corruptible et d'un rayon impérissable de la divinité, l'homme est le lien qui rattache les choses visibles aux invisibles, le trait d'union entre les sens et l'esprit.

Mais si l'homme est composé d'une double substance, d'une substance matérielle et d'une substance spirituelle ; s'il appartient au monde sensible par le corps, et par l'âme au monde intellectuel, il doit être soumis à une double action, à celle des sens et à celle de l'esprit, à celle de l'Univers qui l'entoure et à celle de Dieu qui le domine ; car l'Univers matériel est l'ensemble des choses sensibles et Dieu est le centre du monde intellectuel. Il subit l'influence de l'Univers dans l'air qu'il respire, dans le pain qui le nourrit, dans la chaleur qui le réchauffe, dans le froid qui le glace ; mais Dieu aussi lui fait sentir la

touche mystérieuse de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, puisqu'il lui communique la vérité et la justice, la lumière qui éclaire l'intelligence et l'amour qui purifie le cœur.

Ainsi, M. T. C. F., l'esprit humain a été, dès l'origine du monde, en contact avec l'Esprit divin, soleil de justice et de vérité dont, jusqu'à la fin des siècles, il recevra le fécond rayonnement ; car l'Esprit-Saint est descendu pour toujours ; toujours le feu de la Pentecôte luira sur les hommes pour inonder leur esprit de ses flots de lumière et embraser leur cœur des flammes de la charité.

Cependant, M. T. C. F., cette action incessante de l'Esprit divin sur le monde ne s'est pas fait sentir, à chaque époque de l'histoire, avec la même force ; l'influence de la grâce divine n'a point pénétré tous les siècles avec une égale énergie. Le soleil de justice et de vérité qui éclaire et purifie l'humanité n'aura point de crépuscule, mais il a eu son aurore, combien brillante et combien vite obscurcie ! Il s'est levé au jardin de l'Éden, il a franchi la cime du Sinaï, il a atteint son midi au Cénacle de Jérusalem, et ce plein midi n'aura pas de couchant.

L'Esprit de Dieu est descendu sur les patriarches, les prophètes et les apôtres : il a éclairé et sanctifié la famille patriarcale, il a éclairé et sanctifié la synagogue, il éclaire et sanctifie l'Église. Car, comme l'observe saint Athanase, c'est un seul et même Esprit qui console et sanctifie, aujourd'hui comme alors, ceux qui le reçoivent : *Unus idemque Spiritus est, qui tum et qui nunc sanctificat et consolatur eos qui ipsum recipiunt.* Ainsi, M. T. C. F., l'action de l'Esprit de Dieu sur le monde se résume dans une triple effusion successive :

sur Adam et les patriarches depuis le jardin de l'Éden jusqu'au sommet du Sinaï ; sur Moïse et les prophètes depuis le Sinaï jusqu'au Cénacle de Jérusalem ; sur les apôtres et sur l'Église depuis le Cénacle de Jérusalem jusqu'à la consommation des siècles.

Les premiers rayons de la sagesse divine tombèrent sur le premier homme, qui reçut avec la vérité le don de la justice. L'Esprit sanctificateur grava l'image de Dieu dans cette âme immaculée qu'il illumina de célestes clartés et remplit d'un feu divin. L'intelligence de l'homme s'ouvrit à la lumière émanée du sein de Dieu, et son cœur s'épanouit devant cette Beauté suprême qui s'y réfléchissait comme dans un miroir fidèle. Ce souffle de vie, dit saint Basile, pénétra tout l'être d'Adam et l'éleva jusqu'à Dieu ; ce sceau royal, dit saint Cyrille, lui imprima la ressemblance avec la Majesté suprême ; cette onction intérieure, ajoute saint Athanase, devait lui assurer le triomphe de l'esprit sur la matière. L'Esprit de Dieu agissait sur l'esprit de l'homme par la grâce, mais le génie du mal poussa l'orgueilleuse raison à résister à cette touche mystérieuse, et l'homme perdit, avec la grâce, la justice et la vérité.

Cependant, M. T. C. F., l'Esprit de Dieu n'abandonna point l'esprit de l'homme dans la corruption du vice et dans les ténèbres de l'ignorance ; et, de même que le sang de l'Agneau immolé dès l'origine du monde jaillit dès lors sur l'humanité coupable, ainsi la grâce du divin Paraclet descendit sur la famille d'Adam pour la consoler dans cette vallée de larmes et la conduire à travers les ronces et les épines de l'exil.

L'Esprit de justice et de vérité éclaira et sanctifia la famille patriarcale : c'est de lui qu'elle reçut l'éducation religieuse ; c'est lui qui la guida dans le chemin de la vie ; car elle vécut de la révélation faite à son premier chef. L'Esprit de Dieu demeurait avec les descendants du patriarche : il passait d'un rejeton à l'autre avec l'offrande du nouveau-né et la bénédiction paternelle. Il inspirait Abel, quand le fils d'Adam offrait au Seigneur les prémices de son troupeau ; il animait Seth et les premiers justes qu'il préservait de la corruption du siècle. Mais, à côté de la cité de Dieu qu'il vivifiait, s'élevait la cité du monde, fondée et habitée par le génie du mal. L'esprit humain, de même qu'il avait réagi dans Adam contre l'impulsion divine au jardin de l'Éden, repoussa les dons de l'Esprit-Saint dans Caïn et sa descendance rebelle, et le Seigneur jura que son Esprit ne demeurerait plus dans l'homme devenu charnel, *non permanebit Spiritus meus in homine quia caro est* (1) ; alors les eaux du déluge, en brisant l'orgueil de l'homme, renouvelèrent la face du monde : l'Esprit-Saint était vengé.

Cependant, M. T. C. F., cet Esprit de grâce et de vérité ne quitta pas entièrement l'humanité : réfugié au sein d'une famille préservée du déluge, il guida les enfants de Noë dans leurs pérégrinations diverses, ajoutant quelques rayons de plus à la lumière qui avait éclairé le monde depuis le Paradis terrestre jusqu'au sommet de l'Ararat ; car moins la raison se montrait indocile à l'action de Dieu, plus le Paraclet s'épanchait sur les hommes, pour les instruire et les sanctifier. Il affermit la

(1) Genèse, VI, 3.

foi d'Abraham sous le chêne de Mambré, il dressa l'échelle mystérieuse de Jacob sur la pierre de la Chaldée, il fit briller l'éclat de l'innocence sur le front de Joseph qu'il doua d'une sagesse prophétique. Telle est, M. T. C. F., la première phase de l'action du Saint-Esprit dans le monde, depuis l'Éden jusqu'au Sinaï.

Est-ce tout, M. T. C. F.? Dieu s'est-il borné à ces premiers rayonnements de lumière et de grâce? Oh! non, l'effusion de l'Esprit-Saint sur la famille patriarcale n'était que le prélude d'une autre plus abondante. Il y a trois mille ans, un peuple campait au pied d'une montagne de l'Arabie : pâles et tremblantes, les tribus regardaient avec effroi le sommet ébranlé par la foudre et sillonné par l'éclair. Soudain, au milieu d'une épaisse fumée, un homme s'est montré, portant dans ses mains deux tables de pierre : il descend à pas lents le flanc de la montagne et, s'adressant au peuple étonné, lui tient cet étrange langage : Enfants d'Israël, le Seigneur votre Dieu vous parle par ma bouche; celui qui protégea vos pères a gravé sur ces tables les préceptes de la loi; soumis avec respect à sa sainte volonté, vous adorerez le Seigneur et vous n'aurez pas d'autre Dieu que lui. Il dit, et Israël reprit sa marche dans le désert, emportant avec lui les tables de la loi et le code de ses destinées.

Que s'était-il passé, M. T. C. F.? L'Esprit de Dieu s'était reposé sur Moïse, la vérité divine brillait sous un jour nouveau, le feu de la Pentecôte figurative descendait sur le peuple hébreu pour l'éclairer et pour le purifier, le tabernacle de la loi succédait à la tente du patriarche, l'arche d'alliance du chef hébreu remplaçait la pierre du

sacrifice d'Abel. L'Esprit-Saint créait le ministère prophétique pour donner ses oracles au peuple d'Israël, comme il avait institué le ministère patriarcal pour parler à la famille d'Adam. La deuxième phase de l'action divine sur le monde allait commencer ; l'Esprit de justice et de vérité allait éclairer et sanctifier la nation juive.

L'Esprit prophétique, qui inspira Moïse dans les déserts de l'Arabie, pénétra également toute la vie de ce peuple, qui ne fut qu'une longue et vivante prophétie, une image des choses futures, une figure de la réalité. Il traça les cérémonies du culte, dicta les lois civiles, inspira les livres sacrés, affermit la chaire de Moïse. C'est l'Esprit-Saint qui remuait les cordes de la lyre de David, qui déposait sur les lèvres de Salomon les paroles de la sagesse ; c'est sous l'action de Dieu qu'Isaïe prédisait les ignominies et la gloire de l'Emmanuel, que les accents plaintifs de Jérémie tombaient sur une cité déserte, sur une terre désolée. Ce souffle prophétique animait les saints cantiques qu'Israël répétait au jour des solennités dans le temple de Sion, ou bien aux bords de l'Euphrate sur la terre de l'exil. Cet Esprit de force et de justice inspirait les saintes ardeurs d'Ézéchias et le pieux repentir de Manassès ; il armait le bras de Judith et retrempait le courage des Machabées. C'est ainsi qu'il dirigeait ce peuple extraordinaire dans sa marche mystérieuse à travers les siècles, jusqu'au moment où Dieu courba le sceptre de Juda devant les faisceaux consulaires, brisa la verge d'Aaron dans les mains du pontife et dispersa aux quatre vents les débris d'Israël. Alors l'Esprit divin, qui avait éclairé et sanctifié la famille patriarcale et le peuple hébreu, se répandit sur toute l'huma-

nité pour changer et renouveler la face du monde : du Cénacle de Jérusalem, le feu de la Pentecôte rayonna sur l'Univers entier, pour illuminer, purifier et transformer les hommes.

Oui, il a brillé au milieu de nous ce feu céleste allumé par le Christ et porté par les apôtres à travers les nations. Avant la venue du divin Paraclet, la terre était devenue ténébreuse et froide ; la lumière avait quitté l'intelligence de l'homme, le froid de la mort avait gagné son cœur. Mais voici que le soleil de justice et de vérité, qui s'était levé au jardin de l'Éden, qui avait franchi le sommet du Sinaï, s'est arrêté sur le Cénacle de Jérusalem, d'où il verse sur le monde des torrents de lumière et de vie. L'Esprit de Dieu anime l'Église catholique, il la vivifie et la pénètre, il réchauffe le zèle des apôtres, fortifie la foi des confesseurs, affermit la constance des martyrs, défend la pureté des vierges, assure le triomphe de tous les saints. L'esprit humain a beau s'armer contre lui du glaive des persécuteurs, de l'or des monarques, de la plume des sophistes, l'Esprit de Dieu qui gouverne l'Église abaisse les hauteurs de l'orgueil et renverse les remparts de l'impiété ; il déjoue les efforts du monde et brise la colère des tyrans. L'Église est invincible parce qu'elle est une force invincible, une vérité invincible, un amour invincible. Ah ! oui, elle est un amour invincible, car l'Esprit qui l'anime, l'Esprit qui descendit sur elle le jour de la Pentecôte, est un Esprit d'amour : c'est surtout une action d'amour qu'il a exercée et qu'il exercera dans le monde depuis le Cénacle de Jérusalem jusqu'à la consommation des siècles. L'Église catholique constitue une

immense communion d'amour à laquelle tous les hommes doivent participer, et l'Esprit-Saint est l'invisible lien qui retient nos âmes dans l'unité d'une même foi et d'une même charité, pour faire de tous les chrétiens « un seul troupeau et un seul pasteur (1) ». Union des intelligences par la foi, union des volontés par l'amour, telle est la double action de l'Esprit divin sur l'esprit humain. Égoïsme intellectuel, égoïsme moral, telle est la double réaction de l'esprit humain contre l'Esprit divin. Ah! M. T. C. F., repoussons cet esprit du monde qui divise les intelligences et endurcit les cœurs ; loin de résister à l'action de l'Esprit-Saint qui anime et gouverne l'Église, aimons au contraire à en sentir l'heureuse influence ; unissons-nous dans la doctrine et dans la charité ; et, de même que l'Esprit de Dieu agit sur l'humanité, sur l'Église en général, ainsi agira-t-il sur chacun de nous : c'est ce qu'il me reste à vous montrer dans une deuxième réflexion. Continuez, je vous prie, à me prêter votre attention bienveillante.

II

Nous avons étudié l'action de l'Esprit de Dieu sur les hommes depuis l'origine des choses jusqu'à la fin du monde ; nous avons suivi, dans sa marche ascendante à travers les siècles, ce soleil de justice et de vérité qui éclaire l'humanité : nous l'avons vu se lever au jardin de

(1) S. Jean, 10, 16.

l'Éden, franchir le sommet du Sinaï et s'arrêter sur le Cénacle de Jérusalem, c'est-à-dire, sur l'Église catholique. Observons à présent l'action de l'Esprit-Saint sur chacun de nous en particulier ; suivons également dans sa marche progressive ce soleil de justice et de vérité qui, du berceau à la tombe, dans toutes les circonstances et à tous les âges de la vie, ne cesse d'éclairer et de purifier nos âmes.

Vous le savez, M. T. C. F., en entrant dans le monde, l'homme est frappé d'un arrêt de mort, porté par la justice divine contre le pécheur primitif et toute la race d'un père maudit. Flétrie par l'haleine empestée du vice, souillée par le contact impur du mal, l'âme humaine languit et meurt, comme une plante dont les racines aspirent une sève empoisonnée. Un vice d'origine s'imprime à sa nature, et l'anathème divin atteint les fils d'Adam dès le premier instant de l'existence. Les rayons d'en haut ne descendent point sur le berceau des nouveau-nés ; on dirait un sol maudit que nulle chaleur ne réchauffe, que nulle rosée ne féconde.

Mais quel prodige soudain a transformé cette âme viciée par le péché d'origine ? Comment s'est opérée cette régénération merveilleuse ? Un peu d'eau a coulé sur le front de l'enfant et l'Esprit-Saint est descendu sur lui, non plus comme autrefois sous la forme d'une colombe au baptême du Jourdain, mais sous les voiles mystérieux d'un symbole visible. Il a déposé dans ce jeune cœur, avec le germe de la foi, le principe d'une vie divine ; il l'a signé d'une marque ineffaçable, il l'a revêtu d'un caractère indélébile, il le purifie, le renouvelle, le transfigure ; dans ce rameau, greffé désormais sur l'arbre de la croix, il fait circuler la sève divine dont se nourrit l'Église.

L'Esprit de Dieu s'est construit un temple, *ædificavit sibi domum* (1); Celui qui étendit les cieux comme un pavillon s'est fait une tente du cœur de l'homme, *tabernaculum Dei cum hominibus* (2); l'âme de l'enfant est devenue la demeure de l'Éternel, le sanctuaire du Très Haut, le tabernacle du Dieu trois fois saint. Telle est, M. T. C. F., la première action de l'Esprit de Dieu sur l'esprit de l'homme par le sacrement de la régénération.

Mais se borne-t-il à cette sanctification initiale? Ne descendra-t-il plus, à partir du baptême, dans l'âme du jeune chrétien? Les murs de cette église, témoins d'une solennité récente, ou plutôt vos cœurs, mes chers enfants, encore émus des marques touchantes de la bonté divine, m'ont répondu. Lorsque, il y a deux jours, prosternés sur le pavé de ce temple, vous portâtes un regard de confiance vers cet autel d'où partait la voix du pontife; quand l'homme de Dieu étendait sur vos têtes ses mains pleines de grâces et de bénédictions, quand il oignait vos fronts de l'huile sainte en les marquant du signe de la Rédemption, qu'attendiez-vous, mes chers enfants? Pourquoi tant d'éclat, de pompe et de magnificence? Parce que l'Esprit de Dieu descendait en vous et que le feu de la Pentecôte allumait dans vos cœurs les flammes du céleste amour. Comme autrefois les apôtres quittant le Cénacle de Jérusalem, vous deviez, au sortir de cette enceinte, vous disperser dans le monde pour combattre les combats du Seigneur et répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Ah! puissiez-vous comprendre,

---

(1) Proverbes, IX, 1.

(2) Apocal., XXI, 3.

mes chers enfants, que l'Esprit de force et de piété que vous reçûtes en ce grand jour de votre Confirmation vous est nécessaire, plus que jamais, dans ces temps malheureux où l'esprit de mollesse et d'indifférence est si généralement répandu. Quel triste spectacle que celui d'un pays où les mauvaises doctrines, alimentées par le vice, circulent dans les rangs de la jeunesse comme une coupe empoisonnée ; où les mauvais exemples, soutenus par les fausses maximes, vont tuer jusque dans le foyer domestique la foi et l'innocence des enfants ! Pères et mères de famille, si vous voulez que ces jeunes néophytes, confirmés dans la grâce du baptême, n'attristent jamais par des égarements funestes l'Hôte divin qu'ils ont reçu avec l'imposition des mains, veillez attentivement sur ces plantes délicates commises à votre sollicitude ; ne permettez pas que le souffle du monde les flétrisse et les dessèche ; cultivez avec soin les bonnes dispositions de leurs cœurs ; inspirez-leur la crainte de Dieu et l'amour de la vertu, et ce ne sera pas en vain que l'Esprit-Saint sera descendu sur eux pour les éclairer et les sanctifier.

Mais, si l'homme a besoin d'être régénéré et d'être confirmé, ne faut-il pas qu'après avoir péché il rentre en grâce avec Dieu ? C'est pourquoi l'Esprit-Saint n'est pas seulement pour les chrétiens un Esprit de régénération et de confirmation, mais encore un Esprit de réconciliation. Trop souvent, hélas ! les passions exercent dans nos âmes de funestes ravages : l'orgueil détruit la foi et la volupté tarit jusqu'à la source du sentiment religieux. Combien d'hommes érigent, dans les replis de leur cœur, une idole impure à laquelle ils prodiguent leur encens et leurs hommages ! Oui, le Sauveur avait raison de dire que

« l'esprit est prompt mais la chair infirme (1) » ; nos pas sont marqués par nos chutes, et nos infidélités continuelles lasseraient le Seigneur, si sa patiente miséricorde ne prévenait les arrêts de sa justice. Venez donc, ô Esprit de pardon et de réconciliation, descendez dans le cœur du pécheur, comme l'ange dans la piscine de Jérusalem ; remuez cette âme paralysée par l'action du vice ; allumez en elle le feu qui purifie. Vous demandez un miracle, M. T. C. F. ? Le miracle est opéré, le prêtre a prononcé les paroles du pardon, l'Esprit-Saint est descendu dans la demeure du péché, et là où le vice avait étalé ses souillures, je vois briller l'éclat d'une beauté surnaturelle. L'idole de Dagon tombe en poudre devant ce signe de la nouvelle alliance ; le pécheur se relève, comme ces ossements arides que le prophète Ézéchiel vit renaître au souffle de Dieu ; son cœur est redevenu le siège de l'Éternel et le temple du Saint-Esprit.

Ainsi, M. T. C. F., l'Esprit de justice et de vérité ne cesse d'agir sur notre âme pour l'éclairer et pour la sanctifier. C'est lui qui nous suggère ces saintes pensées, par lesquelles notre foi se ranime ; c'est lui qui nous inspire ces sentiments généreux qui font palpiter nos cœurs au contact de la divine charité. Il calme nos souffrances, il console nos afflictions, il guérit nos blessures, il retrempe notre courage pour le jour du combat et nous réjouit à l'heure du triomphe ; et lorsqu'enfin les angoisses de la mort s'appesantiront sur nous, l'Esprit consolateur viendra dissiper les inquiétudes de cet instant suprême : avec la dernière onction et la prière du prêtre, la grâce du divin

(1) S. Marc, XIV, 38.

Paraclet fera disparaître dans nos cœurs jusqu'aux moindres vestiges du péché ; et l'âme du chrétien, lavée de toute souillure, dégagée des liens du corps et des entraves de la matière, s'élancera vers Dieu pour goûter l'éternel bonheur.

Telle est, M. T. C. F., l'action incessante de l'Esprit de Dieu sur l'esprit du chrétien, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Puissions-nous toujours ouvrir nos cœurs à cette influence céleste, pour nous pénétrer des lumières de la foi et des ardeurs du divin amour ! Et vous, ô Esprit de justice et de vérité, renouvelez en ce jour nos pensées, nos désirs, nos affections ! Venez prendre la place de cet esprit de dissipation, d'indifférence et de lâcheté qui nous éloigne du service de Dieu et de la pratique du devoir ! Ah ! ne permettez pas que le monde nous séduise et nous égare ; daignez habiter au milieu de nous et après avoir, ci-bas, établi en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire et de votre vérité. Ainsi soit-il ! (1)

---

(1) Ce sermon, qui appartient à la première jeunesse de l'abbé Freppel, renferme, à côté de brillants aperçus, quelques inexactitudes de détail. L'auteur ne distingue pas suffisamment entre les effets naturels et les effets surnaturels de l'action du Saint-Esprit dans le monde. Il ne faudrait pas non plus prendre au pied de la lettre certaine comparaison, où il représente le soleil de justice montant graduellement depuis son aurore jusqu'à son plein midi ; car Adam, dans l'état d'innocence qui dura d'ailleurs si peu de temps, eut certainement plus de lumières que les patriarches. Mais il convient aussi de ne pas oublier qu'on ne saurait demander au langage oratoire toute la précision d'un exposé théologique.

ALLOCUTION

POUR

LE JOUR DE LA PENTECOTE[1]

Emittes spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.

« Vous enverrez votre esprit et toutes choses seront créées, et vous renouvellerez la face de la terre. »

Psaume CIII, 30.

Ces paroles de la prophétie antique se sont accomplies le jour de la Pentecôte. Ce jour-là, l'Esprit-Saint, descendant sur les apôtres, a déposé en eux le germe d'une création nouvelle et préparé cette transformation du monde à laquelle nous assistons depuis dix-huit siècles. C'est qu'en effet, Mes Frères, la face de la terre avait besoin d'être renouvelée et Dieu seul était capable d'opérer un tel changement. Par suite de l'état d'ignorance et de corruption auquel le genre humain était arrivé, la lumière ne luisait plus au sein des ténèbres, l'idolâtrie avait remplacé le culte du vrai Dieu, l'esprit du mal gouvernait

(1) Prononcée dans la chapelle du Sénat.

l'Univers, les hommes adoraient leurs vices et leurs passions et, comme disait Bossuet, tout était devenu Dieu, excepté Dieu même. Avec l'effusion de l'Esprit-Saint sur l'humanité, tout a changé de face. Dieu reprend ses droits, les hommes rentrent en possession de la vérité ; ils recouvrent avec le sentiment de leur dignité la conscience de leurs devoirs ; ils apprennent à se respecter entre eux et à s'aimer comme des frères ; l'Évangile devient pour eux le code immortel de la perfection morale ; l'Église les réunit dans une grande famille dont la foi est le principe, dont la charité est l'âme et le lien ; et le genre humain, éclairé, fortifié, régénéré par cette vertu d'en haut, s'avance à travers les vicissitudes de l'histoire vers la fin glorieuse que Dieu lui a marquée. Tels sont les résultats du grand événement dont l'Église catholique célèbre le souvenir en cette fête solennelle de la Pentecôte.

Ces résultats, Mes Frères, nous les observons tout d'abord dans les instruments même que Dieu avait désignés pour la conversion du monde. Voyez quelle transformation merveilleuse l'Esprit-Saint opère dans les apôtres. Il avait plu au Sauveur de choisir ses disciples, non pas sur les marches d'un trône ni au milieu d'une académie de savants, mais dans les rangs inférieurs de la société. Hommes du peuple pour la plupart, simples et illettrés, ils s'étaient rangés à sa suite sans que leur intelligence tardive fût capable de pénétrer les hautes vérités qu'il leur enseignait. Leurs hésitations, les questions qu'ils lui adressent dans l'Évangile, les réponses qu'ils lui donnent, tout prouve que leur esprit était loin d'être façonné aux doctrines qu'ils entendaient. Mais à peine l'Esprit-Saint

est-il descendu sur eux que tout prend un nouvel aspect. Alors, par le plus étonnant des miracles, ces douze pêcheurs de la Palestine deviennent les docteurs de l'humanité : ils parlent toutes les langues, ils prêchent des vérités que les sages de l'antiquité n'avaient pas même soupçonnées, ils écrivent ces immortelles Épîtres qui ont fait l'admiration des siècles, ils dépassent l'éloquence des rhéteurs, ils triomphent de la science des sophistes, et la conversion du monde est le fruit de leur œuvre. C'était l'accomplissement de cette prophétie du Sauveur : « L'Esprit-Saint que mon Père vous enverra vous enseignera toute vérité », *Paraclitus autem Spiritus sanctus, ille vos docebit omnia* (1).

Mais, Mes Frères, cet Esprit de lumière et de vérité devait être également pour les apôtres un Esprit de force. Ce qui éclate dans leur conduite avant le jour de la Pentecôte, c'est leur faiblesse et leur timidité. Ils n'osent pas affronter la colère de leurs ennemis : à l'heure du danger, ils fuient, ils abandonnent leur Maître ; le plus intrépide d'entre eux le renie trois fois. Après la mort de Jésus-Christ, ils craignent de paraître en public, ils se renferment dans un Cénacle, ils se cachent. Mais, à partir du moment où le feu divin est venu embraser leurs cœurs, ce sont des hommes nouveaux. Eux naguère si hésitants, si pusillanimes, les voilà qui prêchent ouvertement et sans hésitation ce qu'ils ont vu et entendu. Ils portent devant les tribunaux de la terre un cœur ferme et une âme non troublée. Poussant le courage jusqu'à l'héroïsme, ils s'élancent à la conquête du monde. Rien ne les arrête,

(1) S. Jean, XIV, 26.

rien ne les effraie. Pour sauver les âmes, ils oublient la fatigue, ils affrontent la souffrance, ils méprisent les supplices et la mort. Pour eux, il n'y a pas de distances, il n'y a pas de limites, il n'y a pas de barrières : la terre semble trop petite à l'ardeur qui les brûle. Intrépides au danger, ils ne se dérobent qu'à la gloire ; ils inscrivent sur leur drapeau des victoires qui ne coûtent que leur sang ; ils tombent en bénissant la main qui les frappe. Voilà ce que la Pentecôte a fait de ces hommes la veille encore si irrésolus, si craintifs. Le Sauveur l'avait dit : « Vous me rendrez témoignage dans le monde entier, quand vous aurez reçu la force de l'Esprit-Saint », *Accipietis virtutem Spiritus sancti supervenientis in vos et eritis mihi testes usque ad ultimum terræ* (1).

Enfin, Mes Frères, cet Esprit de force et de vérité, qui allait faire éclater de telles merveilles dans les apôtres, devait être pour eux un Esprit d'amour et de charité. Jusqu'alors l'esprit qui régnait dans le monde était un esprit de haine et de division. Autant d'étrangers, autant d'ennemis, tel était l'adage du paganisme, où chaque peuple, chaque nation, ne voyait rien au-delà des limites de son territoire. L'oubli des injures ou le pardon des offenses y était regardé comme une faiblesse et « la miséricorde comme un vice de l'âme », *misericordia animi vitium est.* Avant le jour de la Pentecôte, les apôtres n'étaient pas exempts de ces préventions étroites et mesquines, et l'esprit de vengeance ne leur était pas étranger. Un jour, ils étaient allés jusqu'à prier leur Maître de faire descendre le feu du ciel sur un village de la

(1) Actes, 1, 8.

Samarie qui avait refusé de les entendre; et le divin Sauveur les réprimandant avec force leur avait dit : « Vous ne savez pas de quel Esprit vous devez être animés (1). » Eh bien, cet Esprit de douceur et de charité sera leur partage depuis la miraculeuse transformation de la Pentecôte; et bientôt l'on entendra sortir de leur bouche ces étonnantes paroles : « En Jésus-Christ il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni barbare, ni homme libre, ni esclave, mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ (2). » L'esprit du monde ancien avait fait place en eux à cet esprit nouveau, à cet esprit de fraternité qui bannit la défiance, dissipe l'envie, étouffe la colère, comprime la vengeance et élève l'amour du prochain jusqu'au dévouement et au sacrifice. Sentiment sublime, qui est la véritable marque à laquelle on distingue le disciple de l'Évangile. Car, disait le divin Sauveur, « c'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes véritablement mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés (3). »

Telle est, mes Frères, la transformation que l'Esprit-Saint a opérée dans les apôtres le jour de la Pentecôte, et c'est à ce renouvellement intérieur que nous devons tous prendre part. Car ce qui se passe en grand sur le théâtre du monde doit se répéter dans une moindre proportion en chacun de nous. Donc, retrempons-nous aujourd'hui dans cet esprit chrétien que nous avons reçu comme les apôtres; dans cet esprit de foi qui nous fait envisager

---

(1) S. Luc, IX, 55.
(2) Ép. aux Coloss., III, 11.
(3) S. Jean, XIII, 34, 35.

toutes choses à la clarté des lumières divines ; dans cet esprit de sacrifice qui nous tient sous la main de Dieu, comme un enfant sous celle d'un père ; dans cet esprit de charité qui nous fait voir en nos semblables autant de frères que nous devons aimer comme nous-mêmes. Chrétiens de nom et par caractère, soyons-le également de cœur et en acte ; montrons par notre vie tout entière que, nous aussi, nous avons participé à cette effusion de l'Esprit-Saint sur le monde ; que cet Esprit de Jésus-Christ, qu'il nous a laissé sur la terre avant de remonter au ciel, vit dans notre âme, qu'il la remplit et la pénètre : ce sera le signe et le gage de notre vocation à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA SAINTE TRINITÉ [1]

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.

S. Mathieu, XXVIII, 19.

C'est une chose admirable, Mes Frères, que l'ordre dans lequel se suivent et s'enchaînent les fêtes de l'année chrétienne. Pour s'en convaincre, il suffit d'envisager l'objet de cette solennité et la place qu'elle occupe dans le cycle annuel de la liturgie catholique. Après les deux grands jours de Pâques et de la Pentecôte, après ces manifestations éclatantes du Verbe Rédempteur et de l'Esprit Sanctificateur, l'Église nous reporte de la terre vers le ciel, des mystères du temps aux mystères de l'éternité ; elle suit ce double rayon de la divinité jusqu'au foyer d'où il émane ; elle remonte de ces deux effets à la cause qui les produit et, dévoilant à nos yeux le sein même de Dieu, elle nous fait découvrir et contempler, dans les profondeurs de l'essence divine, à travers les opé-

(1) Prêché à Paris, dans l'église de la Trinité, probablement de 1855 à 1858.

rations extérieures du Fils et les effusions de l'Esprit-Saint, la vie intime de l'auguste et adorable Trinité.

C'est, qu'en effet, il ne suffisait pas au christianisme d'avoir rétabli l'idée de Dieu dans sa pureté primitive, d'avoir opposé aux aberrations du polythéisme la doctrine d'un Dieu unique, éternel et infini ; mais ce que la raison naturelle n'aurait pu trouver par elle-même, ce que la révélation mosaïque n'avait fait qu'envelopper sous le voile de ses figures et de ses symboles, la foi chrétienne l'a enseigné d'une manière nette et précise. Elle a ouvert au regard de l'intelligence des perspectives plus vastes, un horizon plus élevé ; elle a élargi le cercle de nos connaissances, elle a donné des ailes à la pensée humaine, elle a dirigé son vol hardi vers ces régions où l'œil de la raison n'atteint pas ; et là, déroulant devant nous les magnificences du monde invisible, elle nous a révélé la société des trois personnes divines, la génération éternelle du Verbe, la procession mystérieuse de l'Esprit-Saint, ces grandes choses de Dieu que nous ne faisons qu'entrevoir dans les demi-clartés de la foi, mais que nous verrons face à face dans les splendeurs de la béatitude céleste.

Sans doute, Mes Frères, nous ne pouvons que bégayer ici-bas les mystères de l'infini. En présence d'une vérité si fort au-dessus de la portée de notre esprit, la pensée se trouble, le regard fléchit, la raison recule, interdite et tremblante. Comment, s'écriait Théophile d'Antioche, au IIe siècle, comment pourrions-nous soutenir l'éclat de la majesté divine, nous qui sommes incapables de regarder fixement le soleil, cet élément si faible et si grossier? Toutefois, Mes Frères, en prenant la Révélation pour

guide, il nous est donné de concevoir ce qu'il y a, dans le dogme de la Trinité, de grand, de rationnel, de splendide, d'éminemment propre à raffermir notre foi et à soutenir nos espérances. A cet effet, je vais envisager brièvement le dogme de la Trinité, tel qu'il s'offre à nous en lui-même, et tel qu'il se manifeste dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel.

I

Il est par le monde un petit livre auprès duquel pâlissent tous les livres de la terre. Avec ce petit livre, on peut ne pas être un grand poète, ni un savant mathématicien, ni un profond philosophe ; mais l'on sait tout ce que l'homme doit savoir et pratiquer pour atteindre à ses fins. Aucune des vérités essentielles n'est oubliée dans ce petit livre : unité de Dieu, origine de la race humaine, déchéance primitive, médiation par le Christ, rapports de l'homme avec Dieu, ses devoirs envers ses semblables, sa destinée dans la vie présente et dans la vie future : toutes ces notions s'y trouvent, nettes, précises, lumineuses. Ce petit livre, qui permet d'échapper à l'ignorance et de braver le doute, c'est le catéchisme.

Lors donc que je demande à l'enfant du catéchisme ce que c'est que Dieu, il me répond : Dieu est un Esprit infiniment bon, sage et puissant, créateur du ciel et de la terre et souverain Seigneur de toutes choses. Et quand il m'a fait cette réponse, il m'a dit, sans trouble et sans hésitation, ce que n'avaient su ni Aristote, ni Platon, ni

Cicéron, ou du moins ce qu'il n'avaient su qu'à demi et en y mêlant beaucoup d'erreurs. On parle du progrès : le voilà. C'est le progrès de l'enfant de huit ou de neuf ans sur les plus grands philosophes de l'antiquité païenne, et ce progrès, c'est le christianisme seul qui l'a fait faire à l'intelligence humaine. En mettant le catéchisme entre les mains de l'enfance, il lui a rendu familier cet alphabet de la religion que la science et le génie n'avaient pas su découvrir après deux mille ans de recherches.

C'est beaucoup, sans doute, que cette première réponse ; ce n'est pas tout cependant. Si, en effet, je réitère ma question : Qu'est-ce que c'est que Dieu ? l'enfant du catéchisme me répond : Dieu est l'Être infini existant en trois personnes, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ; et ces trois personnes distinctes l'une de l'autre subsistent dans l'unité d'une même nature. En répondant de la sorte, il affirme un mystère, j'en conviens ; mais le dogme de la Trinité est un mystère, comme le grain de sable est un mystère pour le physicien qui prétend l'analyser, comme l'épi de blé est un mystère pour le naturaliste qui veut en étudier la formation, comme la vie est un mystère pour le médecin qui cherche à en surprendre le principe, comme l'union de l'âme avec le corps est un mystère pour le philosophe qui essaie de s'en rendre compte. A chaque pas que nous faisons dans la nature et dans la science, nous heurtons le mystère ; le mystère nous enveloppe de toutes parts ; nous le rencontrons à l'origine et à la fin des choses comme une limite infranchissable, parce que nous ne savons le tout de rien, parce que le comment et le pourquoi nous échappent à chaque instant. Vous étendez la main. Comment se fait-il que ce membre de votre corps obéisse au

commandememt de votre âme, que ce vêtement d'atomes se remue et tressaille au souffle de l'esprit? Vous n'en savez rien; personne ne l'explique; c'est un mystère dont vous ne vous étonnez pas, dont je ne m'étonne pas non plus : Dieu et la nature nous accoutument aux mystères. Conséquemment, il est logique, il est rationnel, que le mystère soit venu se placer au sommet de l'intelligence, dans l'affirmation de l'Infini et de la vie qui lui est propre.

Toutefois, si mystérieux que soit le dogme de la Très sainte Trinité, il est au pouvoir de la raison éclairée par la foi de l'atteindre et de le saisir par quelques côtés. Ici, Mes Frères, je vais vous paraître quelque peu métaphysicien, et cependant je ne ferai que vous répéter ce que saint Augustin prêchait aux mariniers d'Hippone : c'est bien le moins que je vous témoigne autant de respect que l'illustre Évêque pour l'intelligence de ses pauvres bateliers. Sous ce rapport, laissez-moi vous le dire, nous ne sommes pas en progrès; et souvent, après avoir lu ces Homélies si doctes et si lumineuses des Pères de l'Église, je me suis pris à regretter que le défaut d'instruction religieuse ne permette pas à notre parole de s'élever à une plus grande hauteur et d'approfondir dans l'assemblée des fidèles les mystères de la religion.

Dieu est un esprit. Or, la première propriété d'un esprit, c'est de se connaître lui-même; car s'il ne se connaissait pas lui-même, il ne différerait point de la matière inintelligente et aveugle. Dieu donc se connaît. Mais comment se connaît-il? Il se connaît tel qu'il est, c'est-à-dire infini. Cette connaissance qu'il a de lui-même, étant infinie, est nécessairement égale à lui, éternelle comme lui, substan-

tielle comme lui : c'est une image parfaite de lui-même, dans laquelle il se réfléchit tout entier ; c'est une Parole intérieure, par laquelle il exprime toute sa puissance et son énergie. Or, ce terme infini de sa connaissance, ce miroir de sa beauté, cette splendeur de sa gloire, cette figure de sa substance, cette image parfaite de son Être, ce Verbe intérieur, c'est le Fils. Voilà le premier acte intime de la divinité, la génération du Fils. Le Fils procède du Père, comme le rayon émane de la lumière, comme la pensée jaillit de l'âme qui la produit, comme la parole exprime l'idée qu'elle revêt : distinct de lui et inséparable, uni mais sans confusion, différent comme personne et identique par nature. C'est un mystère, je le répète, mais, si insondable qu'il soit, nous en avons du moins l'exacte formule et nous en saisissons la convenance. Or, c'est déjà beaucoup de pouvoir dire qu'il en doit être ainsi nécessairement, lors même qu'on ne saurait expliquer ni le comment ni le pourquoi.

Là, toutefois, ne se borne pas la fécondité de l'infini. A ce premier moment de la vie divine vient s'ajouter un deuxième. Quand Dieu se voit dans son Verbe et qu'il plonge son regard éternel dans cet océan de lumière sans rivage et sans fond, où resplendit la vérité sans nuage et sans ombres ; lorsqu'il se contemple lui-même dans ce miroir infini qui reflète avec la figure de sa substance les rayons de sa beauté sans rides et sans tache, et qu'il retrouve dans cette image si éclatante et si pure toute la perfection de son être : un amour indicible, immense, infini, l'attire vers cette vérité, vers cette beauté infinie qui rayonne dans son Fils. C'est une aspiration mutuelle du Père vers le Fils et du Fils vers le Père ; c'est une effu-

sion réciproque de joie et d'amour ; c'est un échange ineffable de lumière et de bonheur ; c'est un flux et reflux perpétuel, un courant qui va et qui vient, un souffle qui passe et repasse du Père au Fils et du Fils au Père ; c'est un embrassement éternel dans lequel l'un et l'autre s'unissent sans se confondre. Voilà le mystère d'amour qui s'accomplit au sein de Dieu dans le silence des cieux ! Et le terme de cet amour infini, le nœud qui relie entre eux le Père et le Fils, le souffle mystérieux, vivant et fécond, qui les pénètre en les animant d'une vie commune, l'amour substantiel, enfin, c'est l'Esprit du Père, l'Esprit du Fils, c'est l'Esprit-Saint !

II

Ah ! Mes Frères, je n'ai jamais mieux compris l'insuffisance de la parole humaine, qu'en ce moment où je devrais vous redire les mystères de l'éternité. Oui, vraiment, nous ne faisons que balbutier, chaque fois que nous touchons à ces mystères de Dieu qu'il nous sera donné un jour de contempler face à face. Aussi j'ai hâte de quitter ces profondeurs où l'œil se trouble et s'égare, pour saisir quelque lointain reflet de la sainte Trinité dans les choses créées. Ici, nous sommes mieux à notre aise ; le terrain ne manque pas sous nos pieds. L'auguste Trinité a déposé un vestige d'elle-même dans le monde des corps et une image proprement dite dans le monde des esprits. La loi

de la Trinité nous apparaît à chaque pas que nous faisons dans la nature, dans la conscience et dans la société.

Jetons d'abord un regard sur le monde matériel. La loi de la Trinité s'y manifeste dans la constitution même des corps. Essayez de concevoir un corps qui n'ait pas trois dimensions, un corps qui n'en ait que deux ou qui en ait quatre, un corps qui ne soit ni long, ni large, ni profond. Vous n'y arriverez jamais. La loi de la Trinité est la loi fondamentale de l'existence matérielle, et l'atome est à sa façon l'obscur témoin de ce grand dogme. Car ici également il y a une distinction réelle qui ne détruit pas l'unité. La longueur n'est pas la largeur et réciproquement, et la profondeur n'est ni l'une ni l'autre, et cependant le corps apparaît toujours un et identique à lui-même dans ses trois dimensions. C'est une ébauche imparfaite, sans doute, grossière même si vous le voulez, mais une ébauche véritable de la sainte Trinité, autant du moins que le monde matériel peut porter en soit un reflet de l'existence ou de la vie divine.

Du monde matériel passons au monde spirituel. Ici, le rayonnement du dogme de la Trinité doit être plus éclatant et plus visible. Ce n'est plus un vestige seulement que nous découvrons dans l'âme, mais une image. Aussi quand l'Écriture sainte rapporte la création de l'homme, elle prête aux trois personnes divines une sorte de conseil ou de délibération : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (1). » Et, en effet, je vous disais tout à l'heure qu'il est impossible d'imaginer un corps sans trois dimensions ; je vous dirai maintenant : Essayez de conce-

(1) Genèse, 1, 26.

voir un esprit qui n'ait pas trois facultés, un esprit qui n'en ait que deux ou qui en ait quatre, un esprit qui ne réunisse pas la faculté de connaître, la faculté de sentir et la faculté de vouloir ou d'agir. Vous n'y parviendrez jamais. La loi de la Trinité est la loi fondamentale de l'existence spirituelle, et l'âme est le deuxième témoin du dogme de la Trinité. Car ici la distinction reparaît dans l'unité avec un caractère d'évidence plus frappant encore. L'intelligence n'est pas le sentiment, le sentiment n'est pas l'intelligence, et la volonté n'est ni l'une ni l'autre; ce sont bien trois facultés distinctes, et pourtant ces trois facultés, bien que réellement distinctes, ne forment pas trois âmes, mais une seule âme qui pense, qui sent et qui veut. Il y a sans doute une distance infinie entre cette image de la Trinité que nous portons en nous et les augustes réalités de la vie divine; je n'entends nullement comparer entre elles les trois facultés humaines et les trois personnes divines; je ne cherche qu'à vous montrer comment le dogme de la Trinité trouve sa confirmation dans l'Univers entier où l'on rencontre à chaque pas une trace, une empreinte, un reflet de cette mystérieuse vérité.

Et maintenant, Mes Frères, après avoir établi que la loi de la Trinité est la loi fondamentale du monde matériel et du monde spirituel, qu'il n'y a pas de corps sans trois dimensions ni d'esprit sans trois facultés, il me serait facile de suivre le rayonnement de cette vérité capitale à travers les différents ordres qui la réfléchissent. Si un philosophe vous parlait ici à ma place, il vous dirait qu'il est impossible de faire un raisonnement sans trois termes dont le troisième est le rapport des deux premiers; ni de construire une proposition quelconque sans trois mots dont l'un sert

de lien entre les deux autres. Il vous montrerait dans la famille une sorte de trinité humaine image de la Trinité divine ; il suivrait l'application de cette grande loi jusque dans les trois éléments essentiels de l'ordre social. Mais, si consolante que soit pour nous la confirmation que le dogme catholique trouve dans la nature et dans l'esprit, dans la conscience et dans la société, nous puisons dans la Révélation des lumières plus hautes et plus vives ; nous saisissons aux clartés de la foi la manifestation des trois personnes divines dans le triple acte qui nous constitue ce que nous sommes, l'acte de la Création, l'acte de la Rédemption et l'acte de la Sanctification.

« C'est par le Verbe, dit l'apôtre saint Jean, que toutes choses ont été faites, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui (1). » Voilà de quelle manière la Trinité se manifeste à nous dès l'origine des choses. Dieu voyait le monde dans son Verbe qui en est le beau idéal, le type incréé, l'exemplaire éternel et parfait. C'est par le Verbe que Dieu a prononcé la parole créatrice. Cela n'est pas difficile à concevoir : même dans les œuvres humaines les choses se passent de la sorte. Quand l'artiste veut tirer une statue d'une pierre brute, d'un bloc informe, il se pose en face de lui-même, il conçoit un idéal ; dans cet idéal il considère son œuvre future, il la voit germer, s'épanouir, se développer ; il suit de l'œil les lignes qui s'allongent, les formes qui se dessinent, les contours qui s'arrondissent, et ce n'est qu'après avoir contemplé son œuvre au-dedans de lui-même, dans sa pensée, dans son verbe, qu'il profère la parole créatrice. Il dit, et l'idée

(1) S. Jean, 1, 3.

qu'il a conçue, s'incarnant dans le marbre, ou dans la pierre, surgit de là, rayonnante et belle sous les traits de la nature et par le ciseau de l'art. Ainsi se créent les choses humaines par la médiation du verbe humain qui les conçoit, qui leur sert de modèle et d'exemplaire. Dieu a fait de même, avec la différence des choses divines aux choses humaines. C'est par le ministère du Verbe qu'il a créé toutes choses, auxquelles le souffle de son Esprit, de l'Esprit-Saint, a donné la vie et la fécondité. Voilà pourquoi « toutes choses ont été faites par le Verbe et rien de de qui a été fait n'a été fait sans lui ».

Toutefois, l'acte de la création n'aurait pas suffi pour manifester au monde les trois personnes divines dans leur opération une et indivisible. Un deuxième acte, plus auguste et plus profond, devait révéler à l'humanité le mystère de la vie divine. Donc, un jour, dans la plénitude des temps, au moment le plus solennel de nos destinées, sur un coin de la terre, dans le silence de la solitude, sans autre témoin que l'innocence d'une vierge, s'accomplit le mystère de l'Incarnation du Verbe. Ce jour-là, la divinité ouvrait son sein pour permettre à l'œil de l'homme de plonger dans ses mystérieuses profondeurs ; le dogme de la Trinité se révélait à nous ravissant et splendide. Le Père envoie son Fils unique pour sauver le monde ; le Fils se revêt de la nature humaine pour racheter les hommes, et c'est par l'opération du Saint-Esprit que s'accomplissent ces grandes choses. Le Fils s'offre en victime, le Père agrée le sacrifice et le Saint-Esprit en répand le fruit dans les âmes. Le Père confère au Verbe incarné toute puissance sur la terre et dans le ciel, le Verbe incarné établit le royaume de Dieu parmi les

hommes, et le Saint-Esprit dirige l'Église qu'il anime, qu'il pénètre, qu'il féconde. Le Père nous ouvre par les mains du Fils les canaux de la grâce que le Saint-Esprit fait découler dans nos âmes. Admirable société des hommes avec Dieu, par laquelle les trois personnes divines, agissant dans l'unité d'une même nature, se communiquent à nous ! Merveilleux enchaînement de mystères, que nous ne comprendrons parfaitement que le jour où, associés à la vie intime du Père, du Fils et de l'Esprit, nous trouverons la béatitude suprême dans une vision sans ombres et sans nuages, dans une possession sans réserve et sans limites !

Voilà de quelle manière l'adorable Trinité s'est révélée aux hommes par la rédemption du monde et la sanctification des âmes ; et, si je n'insiste pas davantage sur cette double manifestation, c'est qu'elle n'est rien moins que le résumé de la religion tout entière. Le dogme de la Trinité est le fondement de notre foi : tout s'y rapporte ou en découle. Voilà pourquoi il imprime son sceau à tous les actes de la vie. C'est au nom de la sainte Trinité que vous marquez vos fronts du signe sacré de la Rédemption. C'est au nom de la sainte Trinité que l'eau du baptême a régénéré votre âme. C'est au nom de la sainte Trinité que l'onction de la grâce vous a confirmés dans la foi et dans la charité. C'est au nom de la sainte Trinité que la sentence du pardon vous a déliés de vos fautes. C'est au nom de la sainte Trinité que, hier, sur les dalles de nos temples, des centaines de jeunes hommes se sont couchés, le front contre terre, pour se relever les ministres de Dieu et les dispensateurs de ses mystères. C'est au nom de la sainte Trinité que la religion a

consacré votre bonheur domestique par la force d'un lien indissoluble. C'est au nom de la sainte Trinité qu'aux portes de l'éternité l'onction suprême effacera les souillures de votre vie. C'est en prenant la sainte Trinité pour témoin de leurs actes que les nations s'engagent au respect de la foi jurée. Le nom des trois personnes divines est devenu la garantie de la fidélité, la sauvegarde des traités, le sceau des alliances, le lien de l'obligation, le signe de la promesse, la force du serment, comme il est aussi, pour ceux qui le reconnaissent et le vénèrent, un motif d'espérance et un gage de félicité.

C'est également au nom de la sainte Trinité que je viens vous demander un acte de charité pour clore ces touchantes cérémonies. Et quelle circonstance plus propre à ranimer dans nos cœurs l'amour fraternel ? L'amour, l'amour personnifié dans l'Esprit-Saint, n'est-ce pas ce qui unit le Père au Fils ? n'est-ce pas le lien essentiel, l'âme, la vie de la société des trois personnes divines ? Oui, c'est de cette source intarissable de l'amour divin que la charité a débordé sur les hommes ; c'est à ce foyer toujours ardent que s'est allumée parmi nous la flamme du dévouement ; et lorsqu'à la dernière Cène Jésus-Christ disait à son Père : « Faites, ô mon Père, qu'ils soient un comme vous et moi nous sommes un (1) », c'est la charité, c'est l'amour fraternel qu'il demandait pour chacun de nous, à l'image de la sainte Trinité. Je prie Dieu qu'il daigne vous communiquer une étincelle de ce feu sacré, au moment où vous êtes appelés à soulager par vos dons les pauvres que secourt la conférence de Saint-Vincent-de-Paul établie sur

(1) S. Jean, XVII, 21.

votre paroisse. Par là, vous vous montrerez dignes d'appartenir à cette église consacrée aux trois personnes divines ; vous vous montrerez les véritables enfants, les serviteurs fidèles de la très sainte Trinité ; vous serez bénis, vous serez récompensés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il (1).

---

(1) Il est probable que l'auteur, s'il vivait encore, ne ferait point imprimer ce discours de jeunesse, du moins sans le retoucher sur plusieurs points. Telle ou telle notion philosophique, assez communément admise il y a quarante ans, lui paraîtrait aujourd'hui plus discutable. Il attacherait aussi moins d'importance à certaines explications rationnelles qui, peut-être, n'expliquent pas grand'chose. Mais, malgré ses défauts, ce petit prône donnera une idée du genre adopté par l'auteur dans la prédication familière ; et c'est pour ce motif que nous l'avons édité.

PETITE HOMÉLIE

SUR

LA FÊTE DE SAINT PIERRE[1]

Mes Frères,

Je ne crois pas pouvoir mieux répondre au désir de votre cœur, qu'en vous entretenant quelque peu de la fête que nous célébrons aujourd'hui. Ce n'est pas que je puisse resserrer dans un court entretien la vie des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul. Le temps ne me permet pas davantage de m'occuper de la grande et divine institution qui s'y rattache, je veux dire la papauté. Permettez-moi seulement de saisir et de distinguer, dans le caractère de saint Pierre, un trait principal, qui me fournira, je l'espère, le sujet d'une application morale.

Ce qui me frappe dans le caractère de ce grand homme, c'est le zèle ardent et généreux qu'il témoigne pour

---

(1) Prononcée vers 1852 ou 1853.

les intérêts de son Maître ; c'est la vivacité qu'il met à confesser sa foi, l'énergie qu'il déploie pour la soutenir et pour la propager. Depuis le moment où il jeta ses filets pour devenir pêcheur d'hommes, jusqu'à celui où il porta sa tête d'apôtre sur la croix du Janicule, sauf un instant de faiblesse, il a voué son âme et son corps au service de Jésus-Christ, en face de la synagogue, en face des Gentils, en face des Césars. C'est pourquoi je dis que Simon-Pierre a été grand par le caractère ; car ce qui fait la grandeur du caractère chrétien, c'est l'ardeur de la foi et la générosité de l'amour : eh bien, jamais foi n'a été plus ardente, ni amour plus généreux que l'amour et la foi de Simon-Pierre. Un mot, un regard suffisent pour l'attacher à Jésus-Christ ; il quitte tout, il renonce à tout, et c'est avec raison qu'il peut dire : « Maître, voici que nous avons abandonné toutes choses pour vous suivre (1). » Ce n'est point là une étincelle qui paraît et puis s'éteint, mais un feu qui dure. Quand le Christ, voyant plusieurs de ses disciples s'éloigner de lui, dit aux autres : « Et vous, ne voulez-vous pas me quitter aussi ? » Pierre lui répondit : « A qui irions-nous, Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle ? (2). » Et lorsqu'aux environs de Césarée de Philippe le Christ adressa à ses apôtres cette solennelle question : « Et vous, que dites-vous de moi ? » Pierre, prenant la parole, lui fit cette mémorable réponse : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant (3). » Voilà, M. T. C. F., une foi vivante et animée, qui éclate et se

(1) S. Matth., XIX, 27.
(2) S. Jean, VI, 68-69.
(3) S. Matth., XVI, 15-16.

produit au dehors ; non pas une foi retenue captive par des lèvres timides, mais une foi qui s'échappe de la poitrine en paroles de feu ; une foi qui n'hésite pas, qui ne doute pas, qui brave le respect humain, qui affronte les dangers, qui se rit de la mort ; une foi qui se dévoue, qui se sacrifie, qui s'immole, qui devient un amour constant et généreux. Voyez-vous cet homme qui, sur un signe de son Maître, se jette dans la mer pour venir à Jésus-Christ ? L'entendez-vous s'écrier : « Quand il me faudrait mourir avec toi, Maître, je ne te renoncerai point (1) ? » Je le sais, l'événement a trahi son ardeur ; mais, de lui aussi il a été dit : « Beaucoup lui sera pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé (2). » S'il tombe, c'est pour se relever aussitôt, et cette chute d'un moment n'empêchera pas Jésus-Christ de lui dire : « Simon-Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » ni l'apôtre de répondre : « Seigneur, vous savez que je vous aime (3). » Admirable élan d'un cœur qui vole au-devant du sacrifice, l'accepte avec joie et le consomme avec bonheur ; d'un cœur qui ne se lasse pas, qui ne se repose jamais, jusqu'à ce qu'il ait répandu autour de lui le feu sacré qui le consume. Que ne puis-je, M. T. C. F., suivre ce grand serviteur de Jésus-Christ dans sa carrière de travaux et de combats, de Jérusalem à Antioche et d'Antioche à Rome, où rien n'a pu ralentir son zèle ni refroidir son ardeur ? Il court, il s'élance pour étendre le règne de Jésus-Christ : rien ne l'arrête, tout cède à ses efforts, aucun obstacle n'effraie

(1) S. Matth., XXVI, 35.
(2) S. Luc, VII, 47.
(3) S. Jean, XXI, 15.

son courage : c'est une flamme céleste qui se développe, qui gagne de proche en proche et finit par embraser la terre. Ah ! généreux Pierre, je comprends que l'humanité ait entouré votre nom de son respect et de sa vénération, je comprends que les siècles chrétiens se soient prosternés devant la tombe qui recouvre votre cendre bénie ; que les rois y aient déposé leurs couronnes, que les peuples y aient retrempé leur religion, que les pécheurs y aient pleuré leurs égarements, que toute l'Europe, enfin, ait secoué la poussière du pèlerin sur le marbre de votre tombeau ; car vous avez été grand par la foi, grand par l'amour, grand par la pénitence, grand par le martyre ; vous avez été, devant Dieu et devant les hommes, un grand cœur et un grand caractère.

Voilà, M. T. C. F., le glorieux exemple que notre ministère nous oblige à vous proposer en ce jour ; car ce qui éclate davantage dans le chef du collège apostolique, c'est précisément ce qui manque le plus aux hommes de notre temps. Simon-Pierre a brillé par le cœur et par le caractère ; sa foi était ardente, son amour généreux : eh bien, ce qui nous fait défaut, c'est la noblesse du cœur et la virilité du caractère, l'ardeur de la foi et la générosité de l'amour. L'esprit a grandi, la science s'est fortifiée, je le veux bien ; mais, je le dis avec douleur, le cœur a baissé et le caractère a faibli ; et pourtant, si c'est la tête que l'on couronne ici-bas, au ciel on ne couronne que le cœur. Dieu me garde de calomnier ce siècle, fameux par ses inventions et ses découvertes de tout genre, par le progrès des sciences, par le développement des arts : mais, permettez-moi de vous l'avouer, nous sommes petits par le cœur, nous sommes petits par le caractère ;

la foi et l'amour de Simon-Pierre nous dépassent de toute la hauteur de l'Évangile. Qu'est devenu le feu sacré que cet illustre serviteur de Jésus-Christ a répandu autour de lui ? Voyez un peu : n'est-il pas vrai que la chaleur vitale du christianisme paraît avoir quitté notre société et que le froid de l'indifférence semble avoir gagné ce grand corps ? N'est-ce pas quelque chose de triste et d'effrayant que cet abandon des principes, cette mollesse des convictions, ce découragement des esprits, cette apathie des volontés, cette lassitude des âmes ? Tout cède au moindre choc, tout chancelle sur ses bases, rien n'est stable ni résolu : nous flottons entre le bien et le mal, nous tournons à tout vent de doctrine ; et faut-il s'étonner, après cela, qu'il n'y ait plus de place parmi nous pour les nobles dévouements, pour les beaux sacrifices, pour la foi et pour l'amour de saint Pierre ? Ce n'est pas, Mes Frères, que nous vous demandions cette ardeur, cette générosité qui caractérisaient la foi de nos pères : nous ne vous disons pas de renouveler les prodiges d'un autre temps, de reprendre le chemin de l'Asie pour aller délivrer le tombeau du Sauveur, d'effrayer les solitudes par l'austérité de vos pénitences. Vous ne nous comprendriez pas, et nous-mêmes nous n'avons plus le secret de ces mâles accents, de ces paroles brûlantes. Mais nous vous disons, en vous montrant nos fondateurs et nos grands maîtres : Frères, voici vos modèles et vos pères dans la foi ! soyez fermes et inébranlables comme eux ; apprenez d'eux que tout passe, que rien ne reste, sauf les mérites des bons chrétiens. Ayez donc le courage de vos convictions, dilatez vos cœurs, gardez-vous des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs, n'allez plus du monde à Dieu et de

Dieu au monde, mais dites à Jésus-Christ, du plus profond de votre âme, avec le pêcheur de Bethsaïde devenu saint Pierre : « A qui irions-nous désormais, Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle ? » Ainsi soit-il.

JÉSUS-CHRIST

PONTIFE DE L'HUMANITÉ (1)

Habentes ergo pontificem magnum, Jesum filium Dei, teneamus confessionem.

« Puis donc que nous avons un grand Pontife, Jésus, le Fils de Dieu, tenons-nous fermes dans la foi. »

« Ép. aux Hébreux, IV, 14. »

Mes Très Chers Frères,

Jésus-Christ est l'apôtre et le roi de l'humanité. Il en est l'apôtre, puisqu'il a été envoyé par son Père pour répandre la lumière dans le monde ; il en est le roi, puisqu'il est venu sur la terre pour établir son règne parmi les hommes ; il l'a pénétrée des rayons de sa doctrine, il l'a courbée sous le sceptre de sa justice ; et l'humanité, s'inclinant à la fois devant la double souveraineté de la

(1) Ce sermon paraît être des années 1852 ou 1853. Il faisait évidemment suite à d'autres discours sur l'apostolat et la royauté de Jésus-Christ.

parole et de la loi de Jésus-Christ, lui a offert tout ensemble l'adhésion de son esprit et l'hommage de son cœur.

Mais, si éclatants, si salutaires qu'aient été l'apostolat et la royauté du Verbe fait chair, ces deux titres n'auraient pas suffi pour régénérer la terre. C'était beaucoup, sans doute, que d'éclairer les hommes sur leur origine, leur nature et leur destinée ; c'était plus encore de régner sur eux par la foi et par l'amour. Et cependant ni la doctrine, ni le gouvernement, ni l'apostolat, ni la royauté des âmes n'eussent sauvé le monde, si Jésus-Christ n'avait joint, à ce double pouvoir d'éclairer et de gouverner les hommes, celui de les sanctifier en les consacrant à Dieu. Il fallait que Jésus-Christ pût faire de nous une chose sainte et sacrée et que, nous élevant vers le ciel, il pût nous présenter à son Père comme une offrande d'agréable odeur. Il fallait, en un mot, qu'il fût notre Pontife, comme il avait été notre apôtre et notre roi. Eh bien, Jésus-Christ a-t-il été le Grand Prêtre ou le Pontife de l'humanité ? C'est le sujet sur lequel je viens appeler votre pieuse attention. *Ave Maria.*

L'apôtre saint Paul exprime, en peu de mots, le premier caractère d'un vrai sacerdoce : la vocation divine. « Personne, dit-il, ne peut s'attribuer à soi-même cet honneur, mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron (1). » Et, en effet, le sacerdoce est une médiation entre l'homme et son Créateur ; ce sont des bras qui s'élèvent

(1) Ép. aux Hébreux, v, 4.

entre le ciel et la terre, c'est une voix qui monte vers le trône de l'Éternel pour faire taire la justice et laisser parler l'amour. Conséquemment, un homme que le Seigneur n'a point appelé aux honneurs de la médiation se placerait en vain entre le ciel et la terre : ses mains retomberaient impuissantes sur elles-mêmes, et sa voix se perdrait dans le vide sans arriver jusqu'à Dieu, sans trouver d'écho par-delà les limites du temps et de l'espace.

Aussi, l'apôtre saint Paul a-t-il soin d'ajouter que Jésus-Christ n'a point pris de lui-même la glorieuse qualité de Pontife, mais qu'il l'a reçue de Celui qui lui a dit : « Tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisedech, » *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (1). Jésus-Christ a été déclaré prêtre par la bouche de Dieu même, comme il avait été déclaré apôtre par cette parole : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le (2) » ; comme il avait été déclaré roi par cette autre parole : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage et la terre pour empire (3). » Et ainsi, à l'origine du sacerdoce de Jésus-Christ, comme à l'origine de son apostolat et de sa royauté, se trouve une parole divine qui crée son ministère, qui le confirme, qui le ratifie, qui le déclare authentique et sacré ; une parole éternelle et immuable, qui vient chercher un homme au milieu des autres hommes pour l'établir Médiateur et Pontife de l'humanité : *Tu es sacerdos in æternum secundum*

---

(1) Ép. aux Hébreux, v, 6.
(2) S. Matth., XVII, 5.
(3) Psaume II, 7-8.

ordinem Melchisedech, « Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisedech ».

Mais, Mes Frères, il ne suffisait pas que Jésus-Christ fût appelé par Dieu pour être le Pontife de l'humanité; il fallait de plus qu'il fût sacré par Dieu pour devenir le Grand Prêtre de la nouvelle alliance, et qu'ainsi l'onction divine s'ajoutant à la vocation divine l'investît des pouvoirs nécessaires. Car le sacerdoce n'est pas seulement un honneur que nul ne doit s'attribuer à soi-même, mais c'est encore un pouvoir que personne ne peut s'arroger de son propre chef. C'est le pouvoir de consacrer l'humanité à Dieu, de faire des choses saintes, d'exercer des fonctions divines ; or, il n'y a qu'une délégation divine qui permette d'assumer une telle charge et, par conséquent, il faut que le rayon d'en haut descende sur le front du prêtre, il faut que le Tout-Puissant arme ces mains débiles d'une force surnaturelle, il faut qu'il place sur des lèvres humaines la parole de son Verbe ; sinon, vous qui n'avez pas été sacré par Dieu, vous qui n'avez pas reçu cette onction intérieure et spirituelle, vous pouvez, il est vrai, accomplir ici-bas de grandes choses, mais non dans cet ordre divin, *in iis quæ sunt ad Deum*, suivant le mot de l'apôtre, ni avec cette investiture spéciale, qui forment le domaine exclusif et l'auguste caractère du prêtre ; car le sacerdoce, c'est la divinité agissant dans l'homme et par l'homme, pour sanctifier et pour sauver le monde.

Eh bien, Mes Frères, Jésus-Christ a-t-il été divinement sacré, comme il a été divinement appelé pour être le Pontife de l'humanité ? Ecoutez-le, s'exprimant lui-même par la bouche du prophète : « L'Esprit de Dieu est descendu sur moi, parce que le Seigneur m'a revêtu de

son onction sainte », *Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me* (1). Aussi, le saint roi David, s'adressant à Jésus-Christ, s'écriait : « C'est Dieu lui-même, ô mon Dieu, qui vous a sacré d'une onction de joie, » *unxit te Deus, Deus tuus oleo lætitiæ* (2). Ah ! il ne s'agit point ici de l'huile matérielle « qui descendit sur la barbe d'Aaron (3). » L'onction, c'est l'Incarnation. Le Verbe, en s'unissant à l'humanité sainte du Sauveur, lui communiqua la plénitude de la puissance sacerdotale, de cette puissance qui bénit ce qu'elle rencontre, qui consacre ce qu'elle touche, qui s'interpose entre la justice et le pécheur, qui prie, qui implore, qui intercède, qui fléchit le courroux de Dieu et qui fait monter vers le ciel les remords du coupable pour ramener sur la terre les joies du pardon. Voilà, M. T. C. F., la vertu céleste dont Dieu revêtit Jésus-Christ en le sacrant Pontife, afin qu'il pût à son tour consacrer les hommes, les purifier de leurs fautes, les guérir de leurs infirmités, et que, debout sur le seuil de la création, il élevât vers le trône éternel des mains toujours pleines de grâces et de bénédictions.

Ainsi, mes Frères, Jésus-Christ a été appelé par Dieu et sacré par Dieu pour être le Pontife de l'humanité : ni la vocation divine, ni l'onction divine, n'ont fait défaut à son pontificat. Toutefois, si nous nous en tenions là, nous n'aurions qu'une idée fort imparfaite du sacerdoce de Jésus-Christ. Car, dit l'apôtre saint Paul, « tout pontife est

---

(1) Isaïe, LXI, 1.
(2) Psaume XLIV, 9.
(3) *Id.* CXXXII, 2.

établi pour offrir des dons et des victimes (1) » ; et, par conséquent, il faut que nous sachions ce que Jésus-Christ a présenté à Dieu comme l'offrande de son pontificat.

Jésus-Christ a-t-il offert à son Père les biens de ce monde ? Non. En se faisant pauvre, il avait totalement renoncé aux dons de la fortune. Qu'est-ce, après tout, que ces trésors d'un jour ? C'est pourquoi vous avez beau amonceler les richesses de la terre, vous ne ferez jamais que superposer de la poussière sur de la poussière. Aussi, l'apôtre saint Pierre disait aux chrétiens de son temps : « Sachez bien que ce n'est point par des *objets corruptibles, comme l'or et l'argent*, que vous avez été rachetés », *scientes quod non corruptibilibus auro vel argento redempti estis* (2). Mais si Jésus-Christ n'a pas offert à Dieu les biens terrestres et corruptibles, serait-ce par le sang des animaux qu'il fût entré dans le sanctuaire ? Non, dit saint Paul, car, s'il est vrai que « les péchés ne sont pas remis sans effusion de sang », *sine sanguinis effusione non fit remissio* (3) ; « ce n'est pas le sang des taureaux et des génisses » qui peut les effacer », *neque per sanguinem hircorum aut vitulorum*. C'est un sang muet qui ne crie pas vers le ciel, c'est un sang stérile qui ne féconde pas la terre ; et, par conséquent, si tel avait été le sacerdoce de Jésus-Christ, il n'eût point différé de celui d'Aaron : ce n'eût été qu'une figure de plus et le prolongement d'une ombre.

---

(1) Ép. aux Hébreux, v, 1.
(2) 1re Ép. de S. Pierre, 1, 18.
(3) Ép. aux Hébreux, IX, 22.

Qu'est-ce donc que Jésus-Christ a offert à son Père? Pontife de la nouvelle alliance, j'entends la voix qui t'appelle au sacerdoce, je vois le signe de ta vocation et l'auréole de ton sacre, mais où est ton offrande, où est ta victime? Ah! M. T. C. F., il y a dans l'homme quelque chose de plus noble, de plus élevé, de plus précieux que les richesses de la terre et le sang des animaux qui l'entourent. Dépouillez-le de tout, faites-le pauvre et misérable, mettez-le nu comme il est sorti du sein de sa mère, il lui restera toujours un bien meilleur que tous les autres : c'est sa vie, c'est le sang de ses veines ; et ce bien, si intime, si profond, est tellement son bien, que nul n'est admis à le lui demander, si ce n'est Dieu et la patrie : Dieu qui donne la vie et la patrie qui la protège. Hors de là, nul n'a droit au sang de l'homme, car le sang de l'homme est ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable sur la terre. Et, maintenant, voyez-vous le Pontife de la nouvelle alliance? Le voyez-vous entrer dans le sanctuaire, en portant dans ses mains saintes et vénérables le calice de son sang : *per proprium sanguinem introivit in sancta* (1)? Et que dit-il en élevant vers son Père ce calice rédempteur? Écoutez : Père, vous n'avez point agréé les victimes, les oblations, les holocaustes et les sacrifices pour le péché, offerts selon les rites de la loi; mais vous m'avez formé un corps ; *corpus autem aptasti mihi ;* et alors j'ai dit : Me voici ; *tunc dixi : Ecce venio* (2). Suivez, chrétiens, suivez votre Pontife hors du camp,

---

(1) Ép. aux Hébreux, IX, 12,
(2) *Id.*, X, 5-7.

extra castra (1) ; entrez avec lui dans le tabernacle nouveau ; ce tabernacle, c'est le Calvaire ; l'autel, c'est la croix ; l'offrande, c'est son propre sang : sang libre, puisqu'il est librement offert par Celui qui a le droit de donner sa vie et de la reprendre comme il lui plaît ; sang innocent, car « il était convenable que nous eussions un Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs », *talis enim decebat ut nobis esset Pontifex sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus* (2) ; sang victorieux, puisqu'il triomphe de Dieu en l'apaisant, de l'enfer en le terrassant, du monde en le sauvant ; sang martyr, car c'est le sang du témoignage, du sacrifice et de l'amour ! O Pontife, je ne te demande plus où est ton offrande, où est ta victime : ta victime, ton offrande, c'est toi-même, c'est ton sang, c'est ta vie. Disparaissez donc, sacrifices de l'ancienne loi, cessez d'ensanglanter le pavé du temple ; abaissez-vous, voile de l'antique sanctuaire, laissez entrer le sang de la nouvelle alliance ; ce sang qui parle plus haut que le sang d'Abel et que le sang de l'agneau du passage ; car c'est le sang de l'apôtre, le sang du martyr, le sang du Pontife, le sang de Dieu !

Voilà, M. T. C. F., ce qui fait l'excellence du sacerdoce de Jésus-Christ : c'est qu'outre la vocation divine et l'onction divine, il s'y rencontre une victime également divine. Et cependant l'apôtre saint Paul ne croyait pas avoir suffisamment relevé le pontificat de Jésus-Christ, s'il n'en avait fait ressortir en même temps les divins effets. Le

(1) Ép. aux Hébreux, XIII, 13.
(2) *Id.*, VII, 26.

Pontife que nous avons, dit-il, a été exaucé à cause de la grandeur de son hommage et, par une seule oblation, il a rendu parfaits à jamais ceux qu'il a sanctifiés (1). Et, en effet, si rien n'est plus précieux que le sang de l'homme, rien aussi n'est plus fécond. Qu'y a-t-il, que peut-il y avoir de plus fort, de plus efficace, de plus éloquent, qu'un sang généreux versé pour une sainte cause? Eh bien, si telle est déjà la fécondité du sang de l'homme, que sera-ce du sang d'un Dieu? Si le cœur de l'homme se laisse toucher et attendrir par les larmes, le cœur de Dieu résistera-t-il au sang d'un Dieu? Mettez d'un côté les crimes de l'humanité, et de l'autre le sang du Christ : si grandes, si nombreuses que soient nos iniquités, que sont-elles en regard du prix de rachat? Quand le Pontife éternel élève vers le ciel la coupe de son sacrifice, oh! alors, à la vue de ce sang héroïque, de ce sang bien-aimé, Dieu oublie nos fautes; nos abominations disparaissent devant lui, l'arrêt de mort s'échappe de ses mains ; et, au lieu de la justice et du châtiment, en face de nos misères et de nos malheurs, il ne reste plus que l'amour qui a tout pardonné et le sang du Christ qui a tout sauvé.

Que ne puis-je, M. T. C. F., vous faire admirer l'inépuisable fécondité du pontificat de Jésus-Christ et vous faire comprendre, avec l'apôtre saint Paul, quelle est la longueur, la largeur, l'élévation et la profondeur de ce mystère d'amour (2)! Du haut du Calvaire, le sang de Jésus-Christ a atteint l'humanité d'une extrémité à l'autre : y a-t-il un coin de terre, y a-t-il un homme qui ne

(1) Ép. aux Hébreux, v.
(2) Ép. aux Éphés., III, 18.

soit à portée de ce sang réparateur? Oh non, le Christ a une goutte de sang pour chacun de nous. J'aperçois déjà la première trace de ce sang adorable sur le berceau du monde naissant, j'en découvre le dernier vestige sur les ruines futures de l'Univers et, entre ces deux pôles extrêmes de la destinée humaine, le Pontife de l'humanité tient au-dessus de nos têtes son calice toujours plein. Voyez comme il l'épanche sur l'Église : chaque goutte de ce sang immortel tombant sur la terre fait un saint, une vierge, un héros, un martyr. Mais ce n'est pas la terre seulement qui boit le sang de Jésus-Christ ; non seulement il coule comme un fleuve à travers les siècles et se répand sur le monde entier : il pénètre jusqu'au sein des abîmes, et porte le rafraîchissement et la paix dans les flammes où les justes achèvent leur expiation. Puis, s'élevant au plus haut des cieux, le Pontife éternel a pris place à la droite de Dieu son Père et, les mains étendues vers l'humanité, « il est toujours vivant afin d'intercéder pour nous », *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (1) ; son cœur de prêtre parle toujours, son sang ne tarit jamais, et de ses plaies sacrées s'échappent autant de voix qui implorent notre pardon ; car son sacerdoce n'a pas de fin, comme sa doctrine n'a pas de fin, comme son règne n'a pas de fin : il est docteur, il est roi, il est prêtre pour l'éternité : *sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.*

Approchons donc avec confiance, M. T. C. F., du trône pontifical de Jésus-Christ : c'est de là que descendent sur les hommes la lumière et la force, la grâce et la vie.

---

(1) Ép. aux Hébreux, VII, 25.

Offrez-lui vos larmes et vos prières, afin qu'il y mêle son sang et ses larmes et qu'ainsi vous obteniez miséricorde auprès de Dieu. Jadis, quand le grand prêtre entrait une fois par an dans le sanctuaire de l'ancienne loi, il paraissait devant Dieu chargé des prières d'Israël. Eh bien, Jésus-Christ est entré dans le sanctuaire par un tabernacle qui n'est pas de main d'homme ; il y est entré, non pas comme Aaron, avec du sang qui n'est pas le sien, mais avec son propre sang ; il y est entré non pas pour en sortir, mais pour y demeurer éternellement ; il y était hier, il y est aujourd'hui, il y sera dans tous les siècles. Ramassons, chrétiens, tous nos vœux, toutes nos demandes, tous nos besoins ; confions-les à notre Pontife, afin qu'il les porte devant le trône de la majesté divine. Il s'est chargé de nos péchés, lui, le saint des saints : il se chargera également de nos larmes et de nos supplications. Je suppose qu'au moment où je vous parle, ce Pontife sauveur se tienne debout devant cet autel, prêt à y déposer nos prières : ah ! Mes bien-aimés Frères, que ne lui demanderiez-vous pas ? Vous lui demanderiez un cœur pur, un cœur chaste, un cœur charitable, vous lui demanderiez le pain de chaque jour, la bénédiction du travail, le repos de la semaine ; ou bien vous imploreriez un rayon de sa grâce pour la conversion d'un frère égaré, une goutte de son sang pour l'âme d'un père, d'une mère, qui souffrent peut-être dans le lieu de l'épreuve... Eh bien, ce que j'ai supposé, la foi vous apprend que c'est une réalité : Jésus-Christ possède un sacerdoce éternel, toujours il est debout devant l'autel de son sacrifice, pour exposer à Dieu nos besoins et nos misères. Tenez, Mes Frères, si l'esprit de foi nous animait, que ne ferions-

nous pas? Tous les dimanches nous nous réunissons ici pour mettre aux pieds de Jésus-Christ nos demandes et nos prières : mille à quinze cents voix qui s'élèvent vers le ciel! Mais, si nous avions une ferme confiance dans le sacerdoce de Jésus-Christ, dans sa médiation toute puissante et souveraine, il y aurait là de quoi attirer sur Paris et sur la France entière des fruits de paix et de sainteté, des trésors de grâces et de bénédictions. O Jésus, Pontife et Sauveur, faites que nous estimions votre sang et que, l'estimant à sa juste valeur, comme le sang d'un Dieu, nous ayons le courage de tout demander et le bonheur de tout obtenir! Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

POUR LA

PROCESSION DE L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU[1]

Mes Frères,

La voilà donc terminée cette octave de la Fête-Dieu. Ils ont passé, comme tout passe sur la terre, ces jours de sainte allégresse, ces jours de grâces et de bénédictions. Depuis dimanche dernier, sur tous les points du globe, partout où l'Église catholique peut déployer librement la majesté de son culte, depuis la capitale du monde chrétien jusqu'au hameau le plus reculé, pape, évêques, prêtres, rois et peuples, petits et grands, riches et pauvres, tous ont fait à l'Eucharistie un cortège d'honneur et formé autour d'elle un concert de louanges et d'adorations. Et maintenant, chrétiens, au terme de ces touchantes manifestations du monde catholique, une dernière fois sortant du tabernacle, Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, va

---

(1) Prononcée, croyons-nous, en 1855.

parcourir vos rangs, vous bénir et, dans votre personne, sous les voûtes de cette église patronale de Paris et de la France, votre cité, votre empire, vos magistrats, vos armées, le peuple, l'humanité. Et alors, quand vous aurez reçu cette dernière et solennelle bénédiction, vous rentrerez dans vos familles, tout frappés du spectacle de ces grandes choses, tout pleins de salutaires pensées.

Car — et c'est là ce que Dieu m'inspire de vous dire en ce moment — il ne faut pas que ces solennités ne produisent en vous que des émotions passagères et stériles. Il ne faut pas que ces fêtes de l'année chrétienne traversent votre âme sans y laisser des traces profondes, de vivants souvenirs. Vous admirez, Mes Frères, les belles cérémonies de la religion ; et, à l'aspect de tant de pompe et de magnificence, vous vous dites : Oh ! les merveilleuses scènes de la foi ! il n'y a que l'Église catholique qui ait le secret de ces enthousiasmes ; hors d'elle tout est froid et glacial. Voilà ce que vous vous dites et à bon droit. Mais, de grâce, ajoutez quelque chose. Car si l'Église vous convie dans ses temples, au pied de ses autels, sous le regard de Dieu ; si elle vous met en face de tout ce qu'elle a dans sa liturgie de plus imposant, de plus splendide, ce n'est pas pour frapper vos yeux de l'éclat d'une vaine cérémonie, c'est afin de soulever votre âme de la terre, de l'arracher un instant aux petitesses d'ici-bas, de l'émouvoir, de l'enflammer, de la porter à Dieu sur les ailes de la prière et de l'amour. Et nous avons besoin, Mes Frères, moi qui vous parle et vous qui m'écoutez, nous avons besoin, tous tant que nous sommes, que de temps à autre la religion, s'entourant de ses pompes divines, élève sa grande voix et nous rappelle à tous les choses de Dieu et de l'éternité. Vous

surtout, vous les hommes de ce siècle, habitants de Paris, au milieu de vos affaires, de vos travaux, de vos constructions, distraits que vous êtes, du matin au soir, des intérêts de votre âme par les soins matériels, par les nécessités de la vie, par les mille préoccupations du commerce et de l'industrie, vous avez besoin, ah ! entendez-moi bien, M. T. C. F., vous avez besoin que la religion vous arrache quelques instants au tourbillon qui vous entraîne et que, vous plaçant en présence de Jésus-Christ qui vous jugera tous, elle vous dise : Frères, n'oubliez pas votre âme, songez à votre avenir, à vos destinées ; car, voyez-vous, quoi que vous fassiez, tout passe : la fortune change, la santé se consume, la beauté se flétrit, l'amitié s'altère, la gloire se dissipe, la vie s'éteint ; seule la foi, seule la vertu, seule la sainteté restent, car seules elles sont comme Dieu immortelles !

Et voilà, chrétiens, les saintes pensées qui se dégagent de cette auguste solennité, qui doivent vous accompagner hors de cette enceinte et vous suivre le long de la vie. Oui, en ce moment, sortez de vous-mêmes, ramassez toute la foi dont vous êtes capables, soyez tout entiers aux divines choses qui se préparent. Car cette procession qui va se faire sous vos yeux, savez-vous bien, Mes Frères, ce qu'elle signifie, ce qu'il y a, dans cette marche sainte, de sens profond, de mystérieux symbolisme ? Cette procession solennelle, cet étendard de la croix qui précède, ces bannières qui flottent, ces enfants, ces jeunes vierges, ces hommes qui suivent, ces prêtres qui prient et, enfin, au milieu d'eux, ce grand Dieu qui ne dédaigne pas de traverser nos rangs, tout cela, chrétiens, est une image, une figure, une représentation vivante de l'immense

procession de l'humanité vers Dieu, du temps vers l'éternité. De même que la procession part de l'autel et, après avoir parcouru lentement ces nefs majestueuses, revient à l'autel, ainsi l'humanité, cette cité voyageuse que nous sommes, est partie de Dieu et, après avoir parcouru ce globe de la terre, retournera vers Dieu. L'humanité, elle aussi, s'avance à travers les siècles, la croix en tête! la croix, autour de laquelle les peuples s'agitent, les empires s'élèvent et tombent, les nations paraissent et disparaissent! la croix, le signe du ralliement, le drapeau de la divine patrie! Dans cette marche lente et solennelle qui la conduit à Dieu, l'humanité, elle aussi, aura eu ses quatre grandes stations : la station de l'Éden, la station du Sinaï, la station du Calvaire, la station de l'éternité, et, à chacun de ces quatre moments principaux de son histoire et de sa vie, elle aura reçu de Dieu de nouvelles bénédictions. Enfin, comme si ce n'était pas assez pour elle d'avoir été bénie par Dieu d'intervalle en intervalle, l'humanité elle aussi emporte Dieu avec elle à travers le temps et l'espace : non seulement la parole et la loi de Dieu, mais encore, depuis dix-neuf siècles, l'Homme-Dieu, qui la soutient, qui la console, qui la sanctifie! Puis, chrétiens, quand ce long convoi des peuples aura défilé devant le Seigneur, quand les siècles suspendus à la personne de Jésus-Christ auront terminé leur cours, cette procession de l'humanité s'arrêtera au pied du trône de Dieu, et là, dans le silence de l'attente, elle recevra cette bénédiction suprême qui la transfigurera au sein de la gloire.

Or donc, vous tous qui m'écoutez, vous en êtes, de cette grande procession des hommes vers Dieu; vous y avez

chacun votre rang, votre place. Vous aussi vous êtes venus de Dieu, vous retournerez à Dieu. Encore quinze, vingt, trente années, et vous serez arrivés au terme. Y pensez-vous? Ah! je le sais bien, et je le dis avec bonheur, l'immense majorité de cette assemblée y pense; mais peut-être en est-il ici, ce soir, qui sont loin de Dieu et que la curiosité seule attire dans ce temple. Ah! Mes Frères, permettez qu'en ce moment notre cœur de prêtre déborde au milieu de vous, car votre âme nous est bien chère. Nous voudrions que cette journée, que l'auguste cérémonie de cette soirée ne fussent pas perdues pour vous. Peut-être Dieu a-t-il choisi cet instant pour vous ramener à lui, pour toucher votre cœur, pour l'ébranler. Voilà huit jours que, du fond de ses tabernacles, Jésus-Christ vous presse, vous sollicite, vous conjure. Ah! ne résistez pas plus longtemps à l'appel qu'il vous adresse, revenez aux pratiques de la foi, aux devoirs de la religion. La religion! mais elle est si bonne, elle est si douce au cœur, elle fait tant de bien à l'âme! Sans elle, la vie est si triste, la vie est si dure! Quoi! travailler du matin au soir, gagner son pain à la sueur de son front, être accablé par mille maux, mille souffrances, n'avoir en partage ici-bas que la maladie et la mort, et cela sans espérance, sans avenir, et ce serait là la destinée humaine? Oh! non, non! Regardez plus haut. C'est vers Dieu que vous marchez, c'est Dieu qui vous attend, c'est Dieu qui vous ouvre les bras et qui, si vous savez être dignes de lui en accomplissant sa loi sainte, vous réserve une gloire sans égale et un bonheur sans fin.

Oui, Mes bien chers Frères, je ne sais pourquoi, mais j'en ai la ferme confiance, j'attends de Dieu, j'espère

de son amour, de sa bonté, que cette sainte octave n'aura pas été vaine pour vous, qu'au contraire, pour plusieurs d'entre vous, elle sera devenue une époque de renouvellement, de changement intérieur, le point de départ, le commencement d'une vie meilleure et plus pure. Vous, âmes pieuses, qui saviez déjà, par une longue expérience, tout ce qu'il y a dans l'Eucharistie de bonheur et de suavité, vous avez resserré ces liens dont la force égale la douceur, vous avez retrempé votre âme dans les eaux vives de la grâce et de la charité, vous avez appris de nouveau, vous avez éprouvé, vous avez senti plus profondément que jamais que ni les plaisirs de la terre même les plus légitimes, que ni les joies de la famille, ni les douceurs de l'amitié, ni tout ce qu'il y a dans les affections humaines de plus vif et de plus délicat ne saurait égaler le bonheur d'une âme qui puise dans l'union avec Jésus-Christ une source intarissable de joie et de félicité. Venez donc souvent consoler Notre-Seigneur de l'ingratitude des uns, de l'indifférence des autres et, priant au pied de son autel pour ceux qui ne le connaissent pas ou qui le méconnaissent, assurer votre salut en obtenant celui de vos frères. Et vous, ô Mes Frères, qui n'êtes pas heureux ici-bas, qui n'avez pas reçu en partage le bien-être, la fortune, les consolations de la terre, ou qui avez été éprouvés par des pertes cruelles, qui peut-être n'échappez pas aux chagrins domestiques, vous tous qui souffrez, qui êtes dans la peine (et qui est-ce qui ne souffre pas sur la terre? qui n'a pas ses amertumes ?) ah ! quand vous sentirez ce glaive de la douleur, qui perce, qui brise, qui déchire le cœur, n'oubliez pas que vous trouverez toujours dans le Dieu de l'Eucharistie un ami qui vous restera, lors

même que tous les autres vous auront abandonnés, un cœur dans lequel vous pourrez épancher vos larmes et vos tristesses. Vos larmes, il les sèchera; vos tristesses, il les consolera; vos souffrances, il les adoucira. Vous porterez avec plus de résignation le poids de l'existence, le fardeau de la destinée, sûrs que vous serez de posséder dans l'Eucharistie le gage d'une vie meilleure et d'un avenir plus heureux. Et vous, enfin, âmes tièdes, âmes faibles, pécheurs pour qui, à l'exemple de notre divin Maître, nous nous sentons des entrailles de père, chères âmes qui gémissez sous le poids de vos fautes, pour rompre ces liens qui vous captivent, ces chaînes qui vous oppressent, vous avez besoin de force, de vigueur, d'énergie ! Ne craignez pas. Vous avez appris pendant cette octave que le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu de bonté, que son sceptre est un sceptre d'amour, que son trône est un trône de clémence et de miséricorde. Ah ! Mes bien chers Frères, rentrons tous en nous-mêmes et du fond de notre cœur faisons à Jésus-Christ la consécration de notre vie. Et vous, divin Sauveur, recevez cette offrande de tout ce que nous avons, de tout ce que nous sommes ! Voilà que depuis huit jours nous sommes à vos pieds, nous vous entourons de nos hommages, de nos prières, de nos adorations. Hélas ! c'est trop peu en retour de tout ce que vous avez fait pour nous ! vous qui, pour nous, avez donné votre sang, votre vie ; vous qui tous les jours vous offrez en nourriture à nos pauvres âmes. Et maintenant que vous allez rentrer dans ce tabernacle où l'amour vous retient captif au milieu des hommes, ah ! bénissez-nous tous. Bénissez cette pieuse assistance qui vous adore et qui vous aime. Bénissez du haut de la montagne de Sainte-

Geneviève qui domine la grande capitale, bénissez cette ville de Paris, où, malgré tous ses égarements, vous comptez de si pieux et de si nombreux fidèles. Bénissez ce peuple français qui, comme aux vieux jours de son histoire, est toujours votre peuple de choix et de prédilection. Bénissez, ah ! comment pourrais-je les oublier ? bénissez ces fils de la France, nos amis et nos frères, qui, sur la terre lointaine, versent leur sang pour nous en le versant pour la patrie. Bénissez-nous tous et, après nous avoir bénis pour le temps, à notre heure dernière, étendez sur nous vos mains paternelles et bénissez-nous pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

L'EUCHARISTIE (1)

Quid est homo quia magnificas eum?

« Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous le fassiez si grand ? »

JOB, VII, 17.

MES FRÈRES,

C'est le cœur encore tout charmé de la belle cérémonie d'hier soir que je viens vous entretenir de la sainte Eucharistie qui en était l'âme et l'objet. Sans doute, et votre pieux recueillement le témoignait assez, vous avez ressenti comme nous cette émotion souveraine qu'inspirent au chrétien les beaux spectacles de la foi, les grandes choses de Dieu. Car, vous le savez bien, ce ne sont point là de vaines pompes qui parlent aux yeux et ne disent rien au cœur ; ce ne sont pas des hommes qui s'agitent autour d'un homme, ce n'est pas un éclat qui brille, un appa-

(1) Fait suite au précédent.

reil qui se déploie pour célébrer les gloires de la terre. Non, vous l'avez senti, vous l'avez vu : c'est autour de Dieu présent sur la terre que nos âmes se sont émues et que nos cœurs ont tressailli. C'est autour de Jésus-Christ, l'immortel roi de gloire, que l'Église catholique, rassemblant tout ce qu'il y a dans la création de splendeur et d'harmonie, tout ce qu'il y a sur les lèvres des hommes de prières, de louanges, d'adorations, que l'Église, dis-je, recueillant ces mille voix qui s'élèvent de toutes parts, du sein de la nature et de l'humanité, les a renvoyées vers Dieu comme un hymne solennel de reconnaissance et d'amour.

Voilà, Mes Frères, l'émouvant spectacle que vous avez contemplé hier soir, et dont la pompe religieuse s'est prolongée depuis le hameau le plus obscur jusque dans cette capitale du monde civilisé : la glorification du Dieu de l'Eucharistie par la nature et par l'humanité. Et pourquoi donc, chrétiens, l'Église catholique réunit-elle autour de l'Eucharistie tout ce qu'il y a dans la nature et dans l'humanité de magnificence et d'amour ? Ah ! vous le devinez sans peine, c'est que l'Eucharistie est la gloire de l'Église comme elle est notre gloire à tous. Oui, c'est quand je vois ce grand Dieu descendre de son trône pour faire du cœur de l'homme le siège de sa puissance, c'est alors que je m'écrie dans le ravissement de mon âme : *Quid est homo, quia magnificas eum ?* « Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous le fassiez si grand ? » C'est de ce point de vue, Mes Frères, que je vais envisager l'Eucharistie, heureux si je parvenais à vous faire estimer à sa valeur ce don incomparable. Je dis donc, et c'est là tout mon sujet, que l'Eucharistie communique à

l'homme une grandeur souveraine et que, pour le maintenir à ce degré d'élévation, elle lui confère de plus une force divine égale à cette grandeur. *Ave Maria.*

I

En essayant de vous rendre sensible cette double vérité, j'ai contre moi quelque chose qui, loin de me rassurer, me trouble et m'effraye : c'est la clarté même et l'évidence de mon sujet. J'ai peur d'affaiblir par la parole ce qui se conçoit mieux et se sent plus vivement qu'on ne le pourrait expliquer. Et dès lors, m'effaçant derrière un dogme qui parle assez de lui-même, je devrais peut-être, chrétiens, me contenter de vous dire : L'Eucharistie, c'est Dieu ; Dieu c'est l'Éternel, l'Immense, l'Infini ! Puis, après avoir jeté ces deux mots-là au milieu de l'assemblée, rester dans le recueillement de mon âme en vous laissant au silence de la vôtre, tout étonnés de vous-mêmes et de votre dignité.

Toutefois, Mes Frères, car je vous avoue qu'il n'y a pas de vérité qui impressionne plus mon cœur et l'enflamme davantage, je vais, s'il est possible, faire quelques pas de plus et, amenant devant le tabernacle toutes les gloires humaines, établir par elles que l'Eucharistie communique à l'homme une grandeur souveraine.

Et en effet, chrétiens, qu'est-ce qui fait d'un homme qu'il est grand ? C'est qu'il participe dans un certain

degré à la divinité, c'est qu'il y a un reflet d'en haut sur son front ou dans son âme, c'est qu'il porte quelque chose de Dieu sur ses lèvres ou dans ses mains ; et plus ces signes sont évidents, plus aussi les hommes eux-mêmes lui reconnaissent de noblesse.

Certes, Mes Frères, il n'y a rien là qui soit difficile à saisir. Tout le monde s'accorde à reconnaître que la grandeur véritable se juge à cette marque. Voyez un peu. Un homme paraît qui traverse son siècle comme l'éclair fend la nue. Il va portant sur son front ce caractère sacré qui n'est le partage que d'un petit nombre, je veux dire l'auréole du génie. Il découvre, il invente, il crée. Nous le disons grand, et à bon droit. Pourquoi, si ce n'est parce que le génie est une apparition de Dieu dans l'homme ? Otez ce rayonnement divin, que restera-t-il sur ce front découronné ? Peu de chose assurément. Je me trompe, il restera ce qui nous reste à tous, ce par quoi nous sommes tous grands : la raison, l'intelligence. Or, la raison de l'homme, même dépouillée de ce don rare qui s'appelle le génie, est encore un magnifique apanage, parce que, si faible qu'elle soit, elle est toujours, dans l'obscur laboureur comme dans le pâtre de la montagne, un reflet de la lumière divine, un rayon de Dieu dans l'âme.

Je pourrais dès maintenant conclure que l'Eucharistie, c'est-à-dire le don de Dieu à l'homme, nous communique à tous une dignité souveraine. Mais non, vous me permettrez d'insister, parce que les avantages de l'esprit touchent moins que ceux du cœur. Donc, laissant derrière moi la grandeur intellectuelle, la raison, le génie, je vais droit à la grandeur morale. Quelle admiration l'humanité n'a-t-elle pas pour les saints ? D'où vient qu'elle les révère

au-dessus de tout ce qui brille ici-bas, si ce n'est parce que la vertu, bien plus que l'esprit et le génie, est une participation de Dieu, un reflet de la sainteté divine dans l'âme humaine ? Nous tombons à genoux devant les saints, parce qu'ils nous apparaissent vraiment comme des hommes de Dieu.

Donc, Mes Frères, la sainteté et le génie, la vertu et l'esprit prouvent également que l'homme n'a de noblesse qu'au degré où il participe à la divinité. Or, qu'y a-t-il après la grandeur intellectuelle et la grandeur morale ? Il y a une troisième grandeur que je ne devrais pas nommer, car elle est peu de chose à côté des deux autres, malgré tout l'éclat qui la recouvre. Un homme tient dans ses mains les rênes d'un empire, il fait mouvoir à son gré des milliers de volontés, il règne, il gouverne. Je sais bien que vous ne comprenez plus qu'à demi le prestige royal, parce que cinquante années d'agitations ont affaibli en vous le respect de la couronne, mais enfin vous ne me direz pas qu'il n'y a pas là de la grandeur. Expliquez-moi donc ce qui fait la dignité des rois. Est-ce parce qu'un vain éclat, une pompe extérieure, environne d'ordinaire les pouvoirs humains ? Non, tout cela n'est rien, ou peu s'en faut. Ce qui donne au pouvoir son auguste caractère, ce qui en fait, comme disait Tertullien, une seconde majesté, c'est que les hommes qui en sont revêtus participent à un attribut divin ; c'est qu'un rayon de la puissance divine, descendu sur eux, les transfigure et les grandit. Otez cette main de Dieu qui les arme du glaive, ce reflet supérieur qui les illumine, il leur restera peut-être quelque semblant de force et de gloire, mais ils manqueront de grandeur, n'ayant plus de divinité.

Ah ! je sens bien, mes Frères, que cette triple vérité, si évidente qu'elle soit, n'est qu'un faible acheminement à l'incomparable dignité que je vais dire. J'avais besoin néanmoins d'user de comparaisons et, par l'examen de ce qu'il y a de plus auguste sur la terre, du pouvoir, de la sainteté, du génie, de constater en peu de mots la loi générale de la grandeur.

Et maintenant, chrétiens, s'il est vrai que l'on s'élève et que l'on grandit à mesure qu'on participe à Dieu ; s'il est vrai qu'il suffit d'un simple rayonnement de la divinité pour placer des hommes dans un rang supérieur, dites-moi, ne comprenez-vous pas que l'Eucharistie nous communique une grandeur et une dignité souveraines ? L'Eucharistie ! Mais ce n'est plus un simple rayon d'en haut, un pâle reflet de la lumière, de la puissance et de la bonté divines ; c'est Jésus-Christ lui-même, c'est Dieu ! Ah ! « qu'est-ce donc que l'homme, Seigneur, pour que vous le fassiez si grand ? » Déjà, en le créant, vous aviez fait de lui la merveille de la nature. Oui, le corps humain, c'est-à-dire la partie la plus infime de notre être, excite déjà l'étonnement et mérite l'admiration par la perfection de ses organes, par la dignité de son maintien, par la souplesse de ses mouvements, par la beauté de ses formes, par la finesse de ses tissus, par l'heureuse distribution et l'étroit enchaînement de toutes ses parties. Que dis-je ? par delà ce vêtement d'atomes qu'un souffle fait tomber en poudre, il y a ce qui prête la vie à toutes ces molécules inertes et passives, il y a la pensée qui oblige l'univers tout entier à se réfléchir en elle, il y a le sentiment qui embrasse l'infini dans son incommensurable capacité, il y a la volonté avec sa liberté souveraine et son indomptable énergie, il

y a l'âme. Assurément, c'est là un magnifique ensemble. Mais quand je vois tant de grandeur et de noblesse couronnées par le don de l'Eucharistie ; quand je pense que Dieu lui-même ne dédaigne pas d'habiter ce corps, de faire de cette âme le temple de sa divinité, son sanctuaire, son tabernacle ; quand je songe à ce rendez-vous sublime du ciel et de la terre, à ce contact mystérieux de l'infini et du fini qui se touchent et se joignent dans un être d'un jour, limité entre un berceau et une tombe : oh ! alors, à la vue de tant de merveilles, je sens mon cœur tressaillir d'allégresse, je m'écrie avec Tertullien : *O homo, grande nomen ;* « ô homme, que tu es grand ! »

L'Eucharistie ! le don de Dieu à l'homme ! Mais, mes bien chers Frères, si, faisant trêve pour quelques instants à nos distractions, aux affaires de ce monde, à l'agitation de nos cœurs, nous réfléchissions dans le calme de notre âme à la hauteur infinie où ce sacrement nous élève, je ne sais si je ne me trompe, mais il me semble que cette pensée-là suffirait pour transformer notre être. Je vous disais, il n'y a qu'un instant, que l'homme n'est grand que dans la mesure où il participe à Dieu ; mais est-il possible de concevoir ici-bas une participation plus directe et plus intime à la divinité que par l'Eucharistie ? Quand saint Augustin, cet homme dont le génie voyait de si haut et si loin, lorsque, dis-je, il découvrait du regard de la foi, au front du chrétien, le signe sacré qu'y dépose la grâce divine, il s'écriait : *Magna res est signum Christi ;* « c'est une grande chose que d'être marqué du sceau de Jésus-Christ. » Quand saint Léon, ce docteur sublime de l'Incarnation, considérait ce que l'apparition de Dieu dans une chair humaine a valu à l'humanité de noblesse et de

grandeur ; il disait : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam !* « reconnais, ô chrétien, quelle est ta dignité ! » Et certes j'épuiserais plutôt les ressources de la parole que de vous montrer tout ce que la grâce et l'Incarnation ont fait rejaillir de dignité sur notre pauvre nature. Mais, écoutez Tertullien parlant de l'Eucharistie ; je crains presque de citer les paroles de ce grand esprit, tant il y a de force dans leur vérité : *Caro corpore et sanguine Christi pascitur, ut anima de Deo saginetur ;* « notre chair se nourrit du corps et du sang de Jésus-Christ, pour que notre âme s'engraisse de Dieu même. » Oui, il y a plus qu'un rayon de Dieu, plus qu'un reflet de sa grandeur qui passe en nous : c'est Dieu lui-même, c'est le corps d'un Dieu qui s'unit à notre corps, c'est son sang qui se mêle au nôtre, qui coule dans nos veines et bat dans nos poitrines ; c'est le cœur d'un Dieu qui se pose sur notre cœur, c'est l'âme d'un Dieu qui vient toucher la nôtre, c'est la substance divine qui attire à elle notre faible substance, la pénètre et la transforme, de telle sorte qu'à la divine hauteur où l'Eucharistie vous élève, vous disparaissez pour moi et qu'il ne reste plus au regard de mon âme que Dieu, Dieu qui agit en vous, qui vit en vous et qui, vous faisant ainsi participer à sa propre nature, vous prête sa dignité et vous élève jusqu'à lui.

Je sais bien, Mes Frères — et c'est là ce qui trompe tant d'hommes rebelles à croire ce qu'ils ne peuvent ni voir, ni sentir, ni palper — le mystère de grandeur que l'Eucharistie accomplit dans les profondeurs de notre âme est invisible à nos yeux et même presque insaisissable à la pensée. Eh ! mon Dieu, il faut bien que l'union eucharistique n'obtienne pas tous ses effets ici-bas : la puissance

divine absorberait notre faiblesse, sa majesté anéantirait notre être. Mais quand j'aurai déposé ce vêtement de corruption pour revêtir la robe de mon immortalité, c'est alors que l'Eucharistie dilatera mon âme et transfigurera mon corps ; ce torrent de délices que Dieu aura contenu dans mon sein sortira de son lit pour déborder dans le sein de Dieu ; ce germe de vie divine qu'il aura déposé dans mon être s'épanouira sans fin ; Dieu sera la lumière de ma lumière, l'âme de mon âme, la vie de ma vie ; et ainsi, plongés dans cette essence de lumière et d'amour, perdus dans cet océan de vie et de bonheur, nous serons tous en Dieu et Dieu sera tout en tous !

Mais pourquoi, Mes Frères, en appeler aux révélations de l'avenir, devant vous qui croyez aux mystères du présent ? Là où l'œil de la raison n'atteint pas, le fidèle illuminé d'en haut découvre ce qui est. Encore que votre esprit, éclairé par la foi, pénètre bien au-delà de tout ce que je puis vous dire, je suis heureux, néanmoins, de vous rappeler quelle est votre grandeur ; car nous avons besoin, vous et moi, de nous relever à nos propres yeux, de nous estimer ce que Dieu nous a faits, et de puiser ainsi dans le sentiment de notre dignité le courage de la vertu. Oui, chaque fois qu'il m'arrive de suivre du regard, à la table sainte, un de ces membres de la famille humaine que le Christ appelait les petits, les humbles de la terre, un de ces déshérités que le monde méprise ou du moins qu'il n'estime pas à leur valeur ; quand je vois que, tandis que les hommes dédaignent de descendre jusqu'à ce malheureux, Dieu vient à lui pour le nourrir de sa substance ; dans ce moment-là, je voudrais lui dire avec saint Jean Chrysostome : Ah ! relève ton front, mon pauvre

frère ; « songe à quel honneur tu es élevé, à quelle table tu es admis » ; *cogita quali sis insignitus honore, quali mensa fruaris.* Il se peut que tu ne sois pas un convive pour la table des riches. Tu n'as pas reçu en partage les grandeurs de la terre. Mais, de cette table où tu t'es assis, toi, le déshérité de la fortune, tu t'es relevé le convive de Dieu, plus grand que tout ce qu'il y a de plus honoré sur la terre ; car « celui que les Anges tremblent de regarder, et qu'ils n'osent contempler sans frayeur, à cause de l'éclat qui rejaillit de sa personne », *quod Angeli videntes horrescunt neque libere audent intueri propter emicantem inde splendorem*, c'est celui-là même qui est descendu vers toi ; « c'est de lui que nous sommes nourris, c'est à lui que nous sommes unis, c'est avec lui que nous devenons un même corps et une même chair », *hoc nos pascimur, huic nos unimur, et facti sumus unum Christi corpus et una caro.* Et, quand je vous dis ces choses-là, chrétiens, quand je vous prêche votre grandeur, est-ce pour vous inspirer un fol orgueil ? Non, à Dieu ne plaise ! si j'insiste tant sur votre dignité, c'est pour vous rappeler au respect de vous-même, au respect de votre corps et de votre âme. Car, concluait ce grand homme, dont l'éloquente parole n'est plus dans ma bouche, à douze siècles de distance, qu'un écho très affaibli, si telle est la dignité que l'Eucharistie communique au chrétien, de quelle pureté ne devrait pas être celui qui participe à cet auguste sacrifice ? « Combien plus pure que les rayons du soleil ne devrait pas être la main qui distribue cette chair, » *quo solari radio non splendidiorem manum carnem hanc dividentem ?* « la bouche qui se remplit du feu spirituel » *os quod igne spiritali repletur*, « la langue qui se teint

de ce sang redoutable », *linguam quæ tremendo nimis sanguine rubescit?* Lors donc, disait-il à ce peuple d'Antioche si avide de jouissances, si haletant de plaisirs, lorsque le vice voudra se placer sur nos lèvres, envahir notre âme, souiller notre cœur, considérons « de quelles choses nous sommes devenus dignes », *consideremus quibus facti sumus digni*, « et que cette pensée-là corrige en nous tous nos mouvements déréglés », *talisque cogitatio nobis irrationabilium motuum sit correctio.* Que ce soit là, chrétiens, la conclusion de cette première partie de mon discours. Si l'Eucharistie vous communique une grandeur souveraine, sachez ne pas déchoir de la hauteur où elle vous place et rester dignes de Dieu, en restant dignes de vous.

Mais, je le comprends, Mes Frères, pour ne pas déchoir de la hauteur infinie où ce Sacrement nous élève, nous avons besoin d'une force surhumaine. C'est pourquoi l'Eucharistie, en communiquant à l'homme une grandeur souveraine, lui confère en même temps une force égale à cette grandeur. C'est le sujet d'une seconde et courte partie.

II

Lorsque le prophète Élie, cet homme de Dieu, fuyant devant la face de Jézabel, eut gagné le désert de Betsabée, il s'assit accablé de lassitude à l'ombre d'un térébinthe et, la mort dans l'âme, il dit à Dieu : « Seigneur, c'est assez, prenez ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes

pères. » Mais, pendant qu'il dormait, un Ange le toucha et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. Élie donc, se levant, mangea et but et, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'au pied de l'Horeb, la montagne de Dieu (1). »

Les Pères, ces interprètes divins, auxquels il faut toujours en revenir pour comprendre les mystères de l'Écriture, ont vu généralement, dans cette nourriture fortifiante que l'Ange portait à Élie, une figure, un symbole de l'Eucharistie, qui est pour le chrétien un principe de force divine. Mais pourquoi l'Eucharistie est-elle pour le chrétien un principe de force? Je pourrais me contenter de répondre : Parce qu'elle est une nourriture. Il me serait également facile de constater, comme je l'ai fait pour la grandeur, la loi générale de la force, et de dire que l'homme n'est fort qu'autant qu'il participe à Dieu ; or, comme l'Eucharistie est la plus haute participation à la divinité, je conclurais de là qu'elle est pour l'homme un fortifiant divin. Mais ce serait renouveler une démonstration trop abstraite, que je me reproche presque d'avoir entreprise dans le cours de ma première partie. C'est pourquoi, me bornant à un effet de l'Eucharistie, je vais tâcher de vous faire comprendre le principe que je viens d'énoncer.

Je dis donc que l'Eucharistie confère à l'homme une énergie souveraine, parce qu'elle produit en lui le sentiment le plus fort, le plus généreux, le plus profond ; un sentiment auquel rien ne résiste, qui triomphe de tout, qui

(1) 3e liv. des Rois, XIX, 4-8.

surmonte les difficultés, qui brise les obstacles, qui enlève l'homme à lui-même, le subjugue et l'entraîne ; un sentiment qui fait du devoir une passion, de la souffrance un plaisir, du sacrifice un bonheur ; je veux dire l'amour.

L'amour ! ah ! il n'y a de vraie force que dans l'amour. Quelle énergie n'inspire-t-il pas à la volonté ? Car il rend léger ce qui est pesant, agréable et doux ce qui est amer. L'amour est généreux, il ne calcule pas : rien ne lui coûte, rien ne l'arrête. Car l'amour donne des ailes, il court, il vole. Rien ne l'enchaîne : c'est une flamme libre et vivante qui passe où elle veut, qui embrase ce qu'elle touche. Aussi, voyez les grandes choses qui se font ici-bas, les beaux dévouements, les nobles sacrifices, tout ce qui demande, en un mot, de la force et de la vigueur morale : depuis la mère qui se dévoue pour l'enfant, jusqu'au soldat qui donne son sang pour la patrie, c'est l'amour, l'amour pur et vertueux, qui opère tous ces actes, qui les inspire et les féconde. Car « l'amour, dit l'Écriture, est fort comme la mort », *fortis est ut mors dilectio* (1). C'est pourquoi, lorsque Dieu voulut armer l'homme de force en face des passions, du monde et de l'enfer, il chercha à se faire aimer de lui et, pour mieux arriver à son but, il commença par lui donner la plus haute preuve d'amour, c'est-à-dire l'Eucharistie.

Et comment l'Eucharistie n'armerait-elle pas l'homme d'une puissante énergie en l'enflammant d'amour ? On ressent d'autant plus vivement la chaleur, qu'on est plus près du foyer qui la répand ; or, l'Eucharistie n'est-ce

(1) Cantique des Cantiques, VIII, 6.

pas Dieu en nous, Dieu le principe, le foyer de l'amour? Ah! c'est lorsqu'on sent Dieu près de soi, Dieu de qui nous tenons tout ce que nous sommes, Dieu qui nous a tant aimés, qui s'est immolé, qui s'est sacrifié pour nous, c'est alors qu'au contact du cœur de Jésus-Christ notre propre cœur s'échauffe et s'enflamme ; c'est alors que l'amour nous soulève de la terre, nous arrache à notre impuissance, nous presse, nous pousse, nous transporte ; qu'entraînés par cette divine ardeur, nous marchons d'un pas ferme par-dessus les répugnances de la nature, les convoitises de la chair, les résistances de la volonté, et qu'ainsi libres et victorieux par l'amour, nous pouvons nous écrier avec saint Paul : *omnia possum in eo qui me confortat* (1), « je puis tout en celui qui est ma force », parce qu'il est mon amour.

Ainsi, Mes Frères, si j'ouvre l'histoire de l'Église, si je parcours de l'œil et du cœur ces pages dont l'éloquence muette nous électrise et nous transporte, je trouve que l'Eucharistie a été le principe et la source de toutes ces merveilles. C'est au sortir de ce banquet de l'amour, où ils persévéraient dans la fraction du pain, que les apôtres trouvaient assez de force pour confesser Jésus-Christ devant les tribunaux de la terre. C'est dans ces mystérieuses agapes que les premiers chrétiens puisaient cette divine charité qui faisait d'eux « un corps et une âme ». C'est l'Eucharistie qui a produit la fermeté des confesseurs, la pureté des vierges, l'héroïsme des martyrs. Vous admirez, Mes Frères, le dévouement de ces généreux chrétiens qui ont été nos pères et, certes, jamais le monde ne vit d'énergie

(1) Ép. aux Philip., IV, 13.

morale pareille à la leur. Mais écoutez saint Cyprien; martyr lui-même, il vous dira ce qui a fait les martyrs : Frères, écrivait cet évêque fameux, « le combat approche », *imminet pugna,* « tenons-nous prêts », *stemus parati*, « considérant que nous buvons tous les jours le sang de Jésus-Christ », *considerantes quotidie nos sanguinem Christi bibere.* Voilà ce qui enflammait ces hommes héroïques. Ils sortaient de la table sainte, suivant l'expression de saint Jean Chrysostome, « comme des lions respirant le feu », *tanquam leones ignem spirantes.* Le souvenir de l'Eucharistie les suivait sur les bûchers, au milieu des tourments et, mêlant à leurs traits je ne sais quoi de divin, illuminait leur front d'un rayon de joie et faisait éclater sur leurs lèvres un sourire de bonheur.

Mais pourquoi, Mes Frères, remonter si haut, pour prouver que l'Eucharistie est un principe de force parce qu'elle est un foyer d'amour? N'y a-t-il pas autour de nous de sublimes sacrifices ? Voyez passer l'innombrable légion des héroïnes de la charité, dont je ne saurais prononcer le nom sans me sentir remué jusqu'au fond de mon âme : n'est-ce pas que leur zèle vous étonne et vous ravit? Eh bien, voulez-vous connaître le secret de leur force, ce qui les ranime et les soutient? Allez, le matin, dans les communautés religieuses, d'où le dévouement s'échappe et déborde sur cette immense capitale. Vous y trouverez l'humble fille de Saint-Vincent-de-Paul agenouillée au pied des autels. Là, dans le silence de la retraite, dans la paix de la solitude, elle se nourrit du corps et du sang d'un Dieu. Ah! la voyez-vous qui se relève toute ardente de charité? Elle ira le long du jour consumer sa jeunesse dans les soins les plus pénibles et

les plus rebutants. Le souvenir de l'Eucharistie la suivra dans le réduit des pauvres, au chevet des malades, au lit de camp des blessés. Rien ne l'arrête, tout lui est douceur, parce qu'elle a puisé dans son union avec Jésus-Christ cet amour surhumain qui, transfigurant l'âme, fortifie ce qu'il pénètre et élève ce qu'il fortifie.

Et le prêtre, Mes Frères? Car, pour montrer que l'Eucharistie est un principe de force, je ne puis pas séparer ces deux grands dévouements. Qu'est-ce qui donne au prêtre l'énergie dont il a besoin pour ne pas déchoir de la hauteur où Dieu l'a placé, pour se conserver libre et pur malgré les mouvements de son cœur, parmi les souillures et les séductions du monde? Non, je ne vous le demande pas. Vous me montreriez le saint autel où, chaque matin, il reçoit dans son âme ce feu purifiant de l'amour. Et ceux qui, plus heureux que nous, s'arrachent de leurs familles pour aller porter l'Évangile dans les contrées lointaines : dites-moi, pour le sacrifice de toute la vie, ne faut-il pas une souveraine énergie? Ah! il est si beau le ciel de la patrie, il est si pénible et si dur de passer toute sa vie loin du foyer natal, loin des amis, sur la terre étrangère! Où donc est le secret de cette force? Voyez-vous, Mes Frères, cet autel de bois qui se dresse sur les bords du Sénégal ou dans les forêts du Nouveau-Monde? Au point du jour, l'apôtre de la foi élève lentement entre le ciel et la terre le pain de la vie, le pain sans lequel les cœurs dépérissent ; après s'en être nourri, il se recueille un instant, puis, libre et joyeux, s'enfonce dans le désert, heureux s'il trouve une âme à donner à Celui qui lui a donné son corps, son sang, son âme et sa divinité.

Et maintenant, Mes Frères, si, pour terminer, j'entrais dans vos familles, je pourrais vous dire : N'est-ce pas qu'il y a au milieu de vous, autour de vous, auprès de vous, de grandes vertus et de beaux dévouements ? Vous admirez telle mère chrétienne, si bonne, si pieuse, si dévouée à ses enfants, à sa famille, — et Dieu sait s'il est sur la terre objet plus digne de vos respects —; vous admirez telle jeune fille, telle jeune ouvrière, si vertueuse et si modeste qui, loin du monde, dédaigneuse des vains plaisirs et des folles joies, partage son temps entre le travail et la prière ; tel jeune homme qui, au milieu des entraînements de cette capitale, sait conserver intacte la virginité de son âme. Ah ! ne cherchez pas ailleurs la cause de leur force et le principe de leurs vertus. Suivez-les à la sainte table. C'est là, dans la sainte Eucharistie, qu'ils trouvent ce vin qui fait germer les vierges, ce suc nourricier qui entretient la fleur du jeune âge, ce pain des forts qui soutient l'âme au milieu de ses défaillances, ce céleste viatique qui, après avoir consolé l'homme durant les tristes jours de son pèlerinage, réjouit sa dernière heure et ouvre devant lui les portes de l'immortalité.

Approchez donc de la sainte Eucharistie, ô vous tous qui m'écoutez. Unissez-vous à Dieu et, par cette union, vous serez grands, vous serez forts. Eh, M. T. C. F., n'avons-nous pas tous besoin de puissance et de dignité ? N'avons-nous pas tous, tant que nous sommes, nos bassesses, nos langueurs, nos tentations, nos luttes ? Donc, que pas un ne se prive, pendant l'octave de la Fête-Dieu, de cette source de grâces et de vie. Et ici je ne m'adresse pas seulement à ces âmes pieuses qui se font un devoir et un bonheur de s'unir bien souvent à leur

divin Sauveur. Non : peut-être y a-t-il dans cet auditoire des âmes que leur faiblesse retient loin de Dieu dans les chaînes du péché. Ah ! venez vous aussi, je vous en conjure, au nom de ce Dieu qui est tout bonté, qui est tout amour. Écoutez cette voix qui sort du tabernacle : « Je suis venu appeler les pécheurs plus encore que les justes », *non veni vocare justos sed peccatores* (1). Oui, vous vous rendrez tous à l'appel que Jésus-Christ fait à votre cœur ; et, après avoir puisé dans l'Eucharistie l'énergie et la grandeur, vous trouverez un jour la gloire qui achève la grandeur et la félicité qui récompense des efforts de la lutte. Ainsi soit-il.

---

(1) S. Matth., IX, 13.

SERMON

SUR

LA PRÉSENCE RÉELLE [1]

Adorabunt de ipso semper.
« On l'adorera d'une adoration perpétuelle. »
(Psaume LXXI, 15.)

C'est assurément un beau spectacle, Mes Frères, que celui que vous offrez tous les soirs dans cette ville de Paris. Rien n'est moins indigne d'attirer à la fois les regards des anges et des hommes. Tandis qu'autour de vous, au milieu de cette grande cité, le monde cherche à perpétuer ses réunions, ses fêtes, ses plaisirs, vous, chrétiens, vous n'avez pas voulu que Dieu fût moins bien partagé que les hommes, et voilà pourquoi vous venez lui offrir quelque chose de perpétuel aussi, l'hommage incessant de l'adoration. Grâce à vous, le trône de Jésus-Christ n'est jamais abandonné, ni son temple solitaire ; nuit et jour, il y a dans son temple et autour de son

(1) Prêché à Paris, en 1854.

trône des langues qui le bénissent et des âmes qui l'adorent. Sitôt que l'adoration expire sur quelques lèvres, elle renaît sur d'autres ; et ainsi, volant de bouche en bouche, elle se prolonge à travers les sanctuaires de cette capitale comme une chaîne immortelle qui enlace tous les cœurs. O sainte phalange des adorateurs de mon Dieu, âmes d'élite que le Seigneur s'est réservées au milieu de cette Babylone des temps modernes, soyez bénies ! Tandis qu'à côté de vous des frères égarés fléchissent le genou devant Baal, préfèrent au culte du vrai Dieu celui de la matière, de l'or et de la volupté, vous venez le long du jour adorer Jésus-Christ dans son temple, et faire brûler sur son autel l'encens perpétuel de la prière. Que dis-je, mes bien chers Frères ? La nuit même n'est pas capable d'éteindre parmi vous le feu sacré de l'amour. Jadis, pour se préparer à revêtir les livrées de l'honneur, les chevaliers du moyen âge passaient leur nuit en prières, et c'est ce qu'ils appelaient leur veille d'armes : eh bien ! vous avez imaginé une veillée plus sublime encore que celle-là, la veillée eucharistique, à laquelle plusieurs d'entre vous consacrent avec joie le temps du sommeil. Et c'est ainsi que, vous relevant les uns les autres à toute heure du jour et de la nuit, comme autrefois les tribus d'Israël dans le temple de Jérusalem, vous accomplissez ce que le prophète David prédisait il y a trois mille ans : *Adorabunt de ipso semper*, « on l'adorera d'une adoration perpétuelle ».

Mais, Mes Frères, si c'est là une œuvre sublime, il faut bien que son fondement réponde à sa grandeur et à sa beauté. Or, quel est le fondement de cette œuvre de l'adoration, si ce n'est la croyance à la présence réelle de

Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie? Je vais donc établir, autant qu'il est en moi, la légitimité de ce dogme capital. Ce n'est pas que je fasse à votre foi l'injure de douter de son ardeur; mais enfin, si vive et si ferme qu'elle puisse être, il n'est pas inutile que, de temps à autre, nous la ravivions et que nous l'affermissions davantage. Il faut que chacun de nous puisse dire aux incrédules et aux protestants, aux ennemis du dedans et à ceux du dehors : Ce que nous croyons, ce que nous adorons n'est pas autre chose que ce qui a été cru et adoré dans tous les temps, dans tous les lieux, par tous les chrétiens, *quod semper*, *quod ubique*, *quod ab omnibus*. Je vais donc, Mes Frères, établir la perpétuité de la foi à la présence réelle; et, de sa perpétuité je conclurai en peu de mots à sa légitimité. C'est là tout mon sujet. Veuillez me prêter votre bienveillante attention.

C'est une chose merveilleuse, chrétiens, que la foi à la présence réelle soit debout au siècle où nous sommes. C'est un fait inexplicable pour ceux qui le veulent expliquer humainement. Car, si notre siècle est un grand siècle, un siècle d'industrie, de découvertes, de charité même, à coup sûr ce n'est pas un siècle de foi. Qu'y a-t-il en cela d'étonnant? vous êtes si près de Voltaire, et trois cents ans seulement vous séparent de Luther. Et pourtant, si j'embrasse d'un coup d'œil l'horizon du monde moderne, j'y découvre cent cinquante millions d'hommes qui adorent le saint Sacrement. Je le sais, en dehors de ces cent cinquante millions d'hommes qui se prosternent devant l'Eucharistie, il y en a qui doutent, il

y en a qui nient ou qui blasphèment. Eh bien! ceux-là mêmes qui doutent, qui nient, qui blasphèment, la présence réelle les domine, les entraîne malgré eux ; l'Eucharistie les subjugue par son irrésistible puissance et les séduit par son invincible amour. J'ouvre vos lois : on a dit qu'elles sont athées ou déistes. Cela n'est pas. La présence réelle s'y trouve : j'en découvre la trace dans votre code militaire, marquée du doigt de cet homme qui a su mettre son empreinte sur toutes les grandes choses que vous avez. Ah! c'est qu'il vit bien, de son puissant regard, que la foi à l'Eucharistie était celle de la France et du monde. C'est pourquoi, rendant un hommage volontaire ou forcé à cette auguste croyance, il voulut qu'en revenant d'Austerlitz et d'Iéna, ses guerriers présentassent à l'Eucharistie leurs armes glorieuses, et qu'après avoir flotté sur toutes les capitales de l'Europe, le drapeau de la France s'inclinât devant elle, pour saluer dans l'hostie de nos tabernacles le Dieu qu'adore la France et qu'adore le monde. Eh bien! me direz-vous, qu'est-ce que cela prouve? Précisément ce que je veux prouver, c'est que vous y croyez malgré vous et en dépit de tous vos préjugés. Car, s'il en était autrement, au lieu de vous prosterner devant l'Eucharistie, le front dans la poussière, vous ne feriez qu'en rire. Sans doute, il y en a qui ne croient pas ou qui blasphèment ; mais, à certains moments, tous, tant que vous êtes, croyants ou incroyants, vous n'avez qu'une bouche pour bénir et qu'une âme pour adorer. Je vous ai vus à l'un de ces moments-là, vous, habitants de Paris, qui ne passez pas dans l'Europe pour être un peuple crédule. C'était, il y a peu d'années, au fort de vos discordes civiles : un jour, sur la place de la Con-

corde, se groupèrent, en masses profondes, vos représentants, vos armées, vos académies. Ils étaient là, autour d'un autel ; et, à l'instant où des mains vénérables élevèrent l'hostie consacrée, toutes les têtes se découvrirent, tous les fronts s'inclinèrent ; il n'y avait place dans ce moment-là ni pour le doute, ni pour le rire, ni pour le blasphème : la présence réelle tenait captive cette immense multitude ; et le frémissement de l'adoration, parcourant les rangs, annonçait à tous que Dieu était là, et qu'autour de ce Dieu le scepticisme muet respectait par son silence dix-huit siècles de foi. Voilà ce que j'ai vu, ce que vous avez vu comme moi. Eh bien ! je pourrais m'en tenir là ; car si, à près de deux mille ans du Christ, vous qui avez essuyé toutes les attaques de l'hérésie et tous les sarcasmes de l'incrédulité, vous croyez encore à la présence réelle, de deux choses l'une : ou votre foi est légitime, ou vous m'êtes un mystère et un miracle mille fois plus grand que le miracle et le mystère de l'Eucharistie.

Mais non, chrétiens, cela ne me suffit pas et ne pourrait non plus vous satisfaire. J'avais besoin sans doute, avant de remonter vers les siècles passés, de constater que, à l'heure où je parle, cent cinquante millions d'hommes croient à la présence réelle, et que ceux-là mêmes qui ne sauraient l'admettre se voient, du moins à de certains moments, réduits au silence du respect. Maintenant donc que je laisse derrière moi, à mon point de départ, ce fait évident et palpable, j'avance et d'abord je passe par-dessus le XVIIIe et le XVIIe siècles ; car nul ne met en doute que les hommes de cette époque aient cru à la présence réelle. J'arrive à la Renaissance. Oui ! sans doute,

au XVIe siècle, le Sacrement de nos autels a subi des attaques. Mais cet acharnement même, mieux que tout le reste, prouve qu'on y croyait; car on ne va pas s'en prendre à ce qui n'existe pas et l'on ne cherche à renverser que ce qui est debout. Et encore, Mes Frères, l'attaque du XVIe siècle contre la présence réelle a su garder dans son audace quelque mesure. L'homme qui a inscrit son nom sur le front de la Réforme n'osa pas envelopper tout le mystère de l'Eucharistie dans la proscription générale dont il frappait nos dogmes. Ce n'est pas que le vouloir lui manquât; il ne s'en cachait ni dans ses paroles ni dans ses écrits : c'eût été à ses yeux la ruine du catholicisme et le coup de mort de la papauté. Mais enfin, quelque vif désir qu'il éprouvât de pouvoir nier la présence réelle, il eut peur de le faire : lui qui n'avait reculé ni devant la Tradition, ni devant l'Église, ni même devant l'Écriture quand elle ne parlait pas comme lui, il hésita devant l'Eucharistie, ne se sentant pas la force ou le courage de chasser le Christ du tabernacle. Ses amis l'en pressaient, l'en conjuraient même : C'est trop clair, leur répondait-il, c'est trop clair ! Il eut beau lutter contre lui-même pour faire taire ses convictions et étouffer le cri de sa conscience, il ne parvint pas à s'aveugler. Nouveau Balaam, il ne put trouver dans sa poitrine une seule malédiction contre le Très-Saint-Sacrement. L'Eucharistie poursuivait de ses lumières et étreignait de ses preuves cet effrayant génie. Ces mots : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » retentissaient aux oreilles de l'hérésiarque avec cette toute-puissante simplicité que le Christ avait su donner à ses dernières paroles. Luther donc ne nia point le dogme de la présence réelle; mais du

moins, s'il fut contraint de l'admettre, il se passa la criminelle fantaisie de le restreindre et de le mutiler. Il se prit à dire : Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, mais il n'y est qu'un moment ; comme s'il était moins difficile à Dieu d'y être un seul moment que d'y rester toujours ! Il ajouta : Le corps de Jésus-Christ y est, le sang de Jésus-Christ y est ; mais le pain et le vin y restent également ; comme si le Christ avait dit : Ce pain est mon corps et ce vin est mon sang.

Assurément, Mes Frères, de telles distinctions étaient puériles et ridicules. Aussi le protestantisme en masse n'accepta point le timide juste-milieu de son téméraire auteur ; et, à l'heure où je parle, il donne la main à l'incrédulité pour rejeter entièrement le dogme eucharistique. Mais enfin, quoi qu'il en soit, il résulte de toutes ces attaques entreprises par la Réforme, que Luther trouva debout le dogme de la présence réelle, que cette croyance lui parut profondément enracinée dans l'esprit et dans le cœur des peuples, au point qu'il osa à peine retrancher quelques branches de cet arbre de vie, où tant d'hommes avaient cueilli la nourriture de leur âme. C'en est assez pour conclure qu'avant Luther le monde catholique tenait par les entrailles à ce dogme de l'Eucharistie, dans lequel il concentrait tout ce qu'il trouvait en lui de foi et de respect, d'espérance et d'amour.

En remontant au-delà de la Réforme, nous entrons dans un monde tout autre ; car le commencement de notre âge coïncide avec l'apparition de cet homme dont l'étrange figure se dresse sur le seuil de la société moderne, comme ces géants que la fable plaçait au berceau des vieux peuples, et dont l'orgueil titanique essaya, mais en vain,

d'escalader le ciel. Or, qu'y-a-t-il par delà Luther et la Réforme? Il y a ce qu'on appelle le moyen âge, c'est-à-dire cette période qui va du XVIe au Ve siècle de notre ère.

Eh bien, Mes Frères, le moyen âge croyait-il à la présence réelle? Il y croyait si fort, que nos ennemis ont pris texte de là pour le calomnier. Ils ont dit et écrit que cette époque si religieuse avait dépassé les limites du dogme; et, ne pouvant faire appel à son scepticisme, ils ont taxé sa foi de crédulité. Assurément, après un tel aveu, c'est question résolue, c'est chose jugée : le moyen âge y a cru. Mais non, il ne me plaît pas de m'en tenir à cet aveu; regardons-y de plus près, il en vaut bien la peine; car il y va de ce que l'Église a de plus mystérieux, de ce que nous avons tous de plus cher et de plus sacré.

Je pourrais donc, chrétiens, invoquer un premier monument de la foi en la présence réelle, au cours du moyen âge, en énumérant les nombreux écrits qui attestent cette croyance. Il me serait facile, en effet, de citer devant vous tant d'hommes illustres, qui ont consacré à cet auguste mystère toutes les ressources de la science et du génie, depuis le pieux auteur de l'*Imitation*, jusqu'à ce grand Thomas d'Aquin, qui laissa, dans l'office du Saint-Sacrement, un immortel témoignage de sa foi et de sa piété envers l'Eucharistie.

Ce sont là, chrétiens, des faits qui parlent d'eux-mêmes. Il est, néanmoins, un autre monument de la foi du moyen âge, celui-là plus authentique et plus éclatant que le premier, je veux dire les jugements de l'Église universelle. Ne croyez pas, en effet, que la présence réelle n'ait jamais été attaquée, dans les siècles du moyen âge. Elle l'a été

à trois reprises différentes, car il n'y a que les choses divines qui aient le double privilège de la perpétuité du blasphème et de la perpétuité de l'amour.

Donc, au XIVe siècle, du sein de cette île fameuse que Dieu semble avoir placée au milieu des mers pour les dominer, un cri s'éleva, un cri de guerre contre l'Eucharistie ; mais le concile de Constance, couvrant de la grande voix de l'Église cette clameur solitaire, étouffa la parole de Wiclef sous la solennité de ses anathèmes. Deux siècles auparavant, dans le midi de la France, une poignée de sectaires avaient soulevé contre l'Eucharistie la poussière de leurs pieds ; mais trois conciles généraux, dissipant ce nuage impur, avaient condamné les Albigeois à la honte du silence et de l'isolement. Et enfin, préludant à leurs audaces sacrilèges, au XIe siècle, un homme aussi avait voulu essayer sa force contre le Dieu du tabernacle ; cet homme qui, autrement, fût demeuré obscur à jamais, chercha dans l'hérésie une triste célébrité, semblable à cet insensé qui demandait l'immortalité au temple d'Éphèse en y portant la torche de l'incendie. Mais, comme si toute nouvelle attaque devait être pour la présence réelle le signal d'un triomphe nouveau, la voix de Bérenger alla mourir contre les murs du Latran, tremblante et maudite.

Voilà, Mes Frères, un triple jugement solennel et décisif, qui prouve évidemment que le moyen âge croyait à la présence réelle, comme vous et moi nous y croyons. Il y a plus, chrétiens, car il ne faut pas qu'un seul d'entre vous puisse concevoir jusqu'à l'ombre d'un doute sur la certitude de ce point capital, il y a, dis-je, à côté de ce double témoignage de la science et de l'autorité, il y a quelque chose, sinon de plus respectable et de plus

péremptoire, du moins de plus expressif et de plus frappant, une voix qui vole de bouche en bouche, qui sort de toutes les poitrines comme le cri de l'âme fidèle : ce monument parlant de la foi du moyen âge, c'est la prière, le culte public, ou la liturgie. Rien n'exprime le dogme avec plus de force, rien ne le réfléchit avec plus de clarté que la liturgie ; car c'est la croyance rendue visible et palpable, c'est la foi agissante, c'est tout un peuple qui prie, qui adore, qui incline la tête, qui fléchit le genou, et qui, par l'énergie de ses actes, manifeste à tous, à toute heure et en tout lieu, ce qu'il croit et ce qu'il ne croit pas.

Eh bien, Mes Frères, il suffit de jeter un coup d'œil sur les diverses liturgies qui ont eu cours dans l'Occident jusqu'à nos jours, et dont plusieurs remontent, sans contredit, jusqu'au berceau du moyen âge, telles que celles de Rome, de Milan et de l'ancienne Gaule, pour se convaincre qu'elles viennent converger à la présence réelle comme au centre et au foyer du culte chrétien. Les unes et les autres, en effet, expriment dans les mêmes termes la consécration des espèces, l'adoration du Sacrement, la communion du corps et du sang de Jésus-Christ : toutes choses, enfin, qui supposent évidemment la foi à la présence réelle. Il n'y a pas jusqu'à leur diversité même sur des questions de détail, qui ne fassent ressortir d'autant mieux leur unité sur ce point essentiel.

Et voilà, Mes Frères, après les écrits de la science et les jugements de l'autorité, le troisième monument de la foi du moyen âge à la présence réelle, la liturgie. Mais que dis-je, chrétiens? à défaut de toutes ces preuves déjà si éloquentes, les pierres parleraient, les murs de nos

temples élèveraient la voix pour rendre le même témoignage. Car si nos pères n'avaient pas cru à la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, pensez-vous qu'ils eussent mis des siècles à lui élever ces superbes basiliques qui portent si haut et qui font révérer de si loin leurs majestueux sommets ? Était-ce donc la peine de convoquer tous les arts autour d'un tabernacle vide ? Sans une victime réellement présente, que signifiait un autel ? A quoi bon des vases sacrés, des vêtements splendides ? Pourquoi tant de luxe, tant de pompe, tant de décorations inusitées pour les palais des rois ? Oui, Mes Frères, je ne crains pas de le dire, sans la foi à la présence réelle, une cathédrale du moyen âge n'est qu'un magnifique non-sens, une éclatante folie.

En voulez-vous la preuve ? La voici :

Lorsque le calvinisme parvient à s'emparer d'une cathédrale, ce qui prouve tout d'abord qu'elle ne lui était pas destinée, c'est qu'il ne sait qu'en faire, il sent que cet édifice contredit son dogme : tout, dans ce monument, le gêne et l'embarrasse ; pour pouvoir s'en servir, il a besoin de le mutiler, de retrancher le chœur, de renverser l'autel, de briser le tabernacle : sinon, il sortirait de ces pierres tout autant de voix qui, au nom de la Tradition, protesteraient contre l'intrus ; et ce n'est qu'après s'être délivré de ces témoins incommodes et importuns des siècles passés, après avoir chassé l'Eucharistie des bas-reliefs et des vitraux, qu'il pourra s'asseoir dans un temple nu comme un désert, où il ne reste que deux choses : une chaire et une table ; une chaire, tribune avilie d'une parole devenue humaine, et une table, sépulcre glacial d'une foi morte. Tant il est vrai que la

présence réelle inspirait les auteurs de tous ces monuments fameux, qui devenaient à leur tour des témoignages permanents de la foi des peuples à la présence réelle !

Donc, Mes Frères, le moyen âge croyait au dogme eucharistique. Ses écrits, ses conciles, ses liturgies, ses cathédrales même, tout le prouve et l'atteste. Ce fait-là, chrétiens, a paru si clair, même aux ennemis du Très Saint-Sacrement, qu'ils ont dit : Non seulement le moyen âge a cru à la présence réelle, mais il nous semble bien que ce dogme est de son invention ; il ne remonte pas au-delà du IXe siècle, et c'est un moine de Corbie qui, sous l'empereur Charles-le-Chauve, a su induire toute l'Église en erreur. Tel est le grossier mensonge qui s'est dit et écrit, et qui, mille fois répété, vient toujours se replacer sur les mêmes lèvres et sous les mêmes plumes.

Eh bien, Mes Frères, savez-vous pourquoi l'on a accusé ce pauvre religieux ? C'est parce qu'il a eu l'idée heureuse ou malheureuse de faire un livre sur la présence réelle : quelque mauvais plaisant en a conclu qu'il l'avait inventée, et tous de répéter son dire. Eh quoi ! chrétiens, un simple moine, dont on connaît à peine le nom, aurait inventé, au fond de sa cellule, le dogme de la présence réelle ? Et ce dogme qui heurte si violemment la raison humaine, lui, obscur écrivain, il l'aurait fait accepter par tout l'Univers ? Et papes et évêques, prêtres et fidèles, rois et peuples l'auraient reçu, tête baissée, sans même s'apercevoir que c'était une nouveauté ? Et cette nouveauté se serait soudainement introduite ? Ce changement radical dans ce qui fait l'objet principal du culte, dans un sacrement qui est d'un usage général et quotidien, ce change-

ment, dis-je, se serait accompli dans le plus profond silence, sans le moindre bruit ni la moindre réclamation, et sans qu'il en restât un souvenir, une trace, un vestige? Et tout cela, chrétiens, se serait produit dans un siècle qui, je le veux bien, n'a pas été la plus brillante époque de l'histoire de l'Église, mais qui est pourtant le siècle de Hincmar de Reims, d'Odon et d'Odilon de Cluny, de Gennade d'Espagne, d'Adalbert de Prague, et qui, après tout, est un siècle de bon sens, de sens commun? Mais, Mes Frères, le moins que l'on puisse dire, c'est que de pareilles inventions ne sauraient passer pour sérieuses. Il semble que la sainte Eucharistie ne permette à ses ennemis que le ridicule et l'absurde, et qu'elle se venge d'eux, comme le soleil, en aveuglant ceux qui nient sa lumière.

Voici que le doigt de Dieu vient déchirer jusqu'au dernier fil de cette trame ridicule, ourdie par l'ignorance et la mauvaise foi. C'est, selon le calvinisme, au IXe siècle, que l'Occident catholique, que l'Église romaine aurait inventé le dogme de la présence réelle. Mais, de grâce, voyez donc l'Église grecque, regardez vers l'Orient, que neuf siècles de schisme et d'hérésie tiennent éloigné de nous; l'Orient qui, dès les premiers temps de l'Église, nourrissait contre l'Occident des rivalités jalouses; qui, depuis lors, nous poursuit de ses colères, nous accable de ses malédictions; qui, à l'heure actuelle, prouve à nos armées tout ce qu'il y a dans le cœur de ses cinquante millions d'hommes de haines religieuses et politiques. Eh bien! pensez-vous que l'Orient eût gardé le silence, si la foi des Occidentaux avait varié sur ce point capital? Comment! il jette les hauts cris à cause d'un *alleluia* que nous ne chantons plus dans le temps du Carême; il

récrimine parce qu'à la messe nous nous servons de pains azymes en place de pains levés ; la plus petite divergence, j'allais dire, la moindre vétille lui est un thème à déclamer contre nous : et il se serait tu en face d'une innovation si prodigieuse ! et il n'aurait pas cherché dans ce scandale inouï un motif plausible pour rompre avec le Saint-Siège ! et ses patriarches ne se seraient pas levés de leurs sièges pour protester, au nom de ce qui leur restait de foi et d'Évangile !

Eh quoi ! non seulement l'Orient schismatique n'a point protesté contre le dogme de la présence réelle, mais de plus il y croit lui-même aussi fermement que nous ; et, pour prouver qu'il l'a toujours admis, il montre à son tour les écrits de ses Pères, les jugements de ses conciles, les actes de ses liturgies. Il n'y a pas jusqu'à ces sectes, dans lesquelles se perpétuent au fond de l'Asie les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, qui ne témoignent, par leur foi à la présence réelle, de l'ancienneté et de l'authenticité du dogme ; car si elles ne l'avaient point professé avant leur séparation d'avec l'Église catholique, comment l'eussent-elles accepté jamais des mains de cette même Église, dont toutes à l'envi repoussaient la communion ? Et ne dirait-on pas que Dieu ait laissé subsister jusqu'à nos jours ces vieux débris des temps passés, afin que leur hostilité même devînt le triomphe de l'Eucharistie, comme l'hostilité des Juifs reste le triomphe des Écritures ? Ah ! c'est que la présence réelle est peut-être, de tous nos dogmes, le plus difficile à croire : voilà pourquoi Dieu a voulu que tout, dans le monde, concourût à l'établir, afin que la plus haute certitude enveloppât de lumières ces mystérieuses profondeurs, et qu'ainsi l'homme pût s'écrier,

la main sur son cœur : J'adore, il est vrai, sans comprendre ce que j'adore ; mais, du moins, je comprends pourquoi j'adore ce que je ne comprends pas.

C'est la part que Dieu nous a faite, chrétiens. Pour moi, je l'accepte et ne m'en plains pas. Comme je viens de le prouver, l'humanité n'a cessé d'adorer le Très Saint-Sacrement, du XVe au Ve siècle de notre ère ; elle a agi de même du Ve au Ier. Car, si le moyen âge a cru à la présence réelle, c'est que cette croyance, dont il n'était point l'inventeur, lui venait de bonne source. Il l'avait reçue des siècles précédents, de cette époque primitive que tous, amis et ennemis, nous appelons le beau temps de l'Église. Donc ces siècles aussi adoraient le Dieu caché sous les saintes espèces, car autrement ils n'auraient pas pu transmettre une foi qu'ils n'avaient pas.

Mais, si les quatre premiers siècles de l'Église ont professé ce dogme vénérable, d'où leur venait-il, si ce n'est de Jésus-Christ et des apôtres ? Dira-t-on qu'il a dû s'y introduire tout à coup ou bien s'y glisser peu à peu ? Mais comment ce qui n'aurait pu se faire au IXe siècle, l'un des moins éclairés de l'Église, se serait-il accompli à une époque plus voisine du Christ, au milieu des lumières que le christianisme naissant répandait autour de son berceau ; alors que ces hommes fameux, que nous appelons les Pères parce qu'ils ont engendré le monde à la vérité, alors, dis-je, que les Athanase et les Cyprien, les Chrysostome et les Basile, les Jérôme et les Augustin, faisaient à la doctrine un rempart de ce qu'il y a de plus grand et de plus fort ici-bas, la sainteté et le génie ? Serait-ce peut-être qu'un tel changement eût trouvé moins d'obstacles chez les simples fidèles que parmi les Pères et

les docteurs ? Non, car les traditions des apôtres étaient encore vivantes au milieu du peuple chrétien ; quelques années seulement venaient de passer sur leur cendre à peine refroidie, et les échos du monde répétaient encore les sons de leur puissante voix.

Aussi, Mes Frères, rien n'égale l'ardeur jalouse avec laquelle les chrétiens des premiers temps veillaient à l'intégrité de la foi, ni la vive répulsion que leur inspiraient la moindre innovation, le plus léger changement. Et, dès lors, comment des fidèles qui, en pleine église, se soulevaient contre le patriarche de Constantinople à cause d'un accent que celui-ci reculait d'une syllabe pour éluder l'orthodoxie ; qui se récriaient contre un saint évêque parce qu'il employait le mot *lit* en place du mot *grabat* dont se servait l'Évangile dans la guérison du paralytique ; qui murmuraient contre saint Augustin — c'est lui-même qui nous l'apprend — parce qu'au lieu de lire la Passion selon saint Matthieu qu'on récitait jusqu'alors dans la semaine sainte, il voulait faire lire la Passion selon les quatre Évangélistes : comment un peuple, si opiniâtrément attaché aux croyances et aux usages traditionnels, aurait-il accepté, sans mot dire, une nouveauté aussi monstrueuse que l'eût été le dogme de la présence réelle, s'il ne remontait pas jusqu'à Jésus-Christ et aux apôtres ? Qui jamais soutiendra pareille thèse ? En vérité, Mes Frères, je craindrais de vous lasser, en insistant davantage sur des fait qui finissent par éblouir à force de transparence et de clarté.

Toutefois, pour ne laisser derrière moi aucune objection ni aucun témoignage, sur la route que je suis vers le berceau de la foi, il me reste à vous signaler un double

monument eucharistique dans les premiers temps de l'Église. Il n'y a pas, en effet, jusqu'au silence que nos pères gardaient sur ce dogme mystérieux, en présence des païens, qui ne témoigne éloquemment de leur foi à la présence réelle. Jésus-Christ avait dit dans l'Évangile : « Ne jetez pas les perles devant les animaux immondes (1). » Saint Paul avait écrit aux Corinthiens : Les enfants n'ont besoin que de lait, les viandes solides conviennent à l'âge mûr (2). Docile à ces deux grandes paroles, l'Église primitive dérobait aux païens et même aux néophytes le secret de l'Eucharistie. Nos mystères, écrivait Tertullien aux magistrats de l'empire romain, nous ne pouvons pas vous les révéler sans risquer d'exciter davantage votre fureur. En épousant un païen, disait à une femme chrétienne cet illustre apologiste, vous feriez connaître aux infidèles le mystère de la communion. De là, Mes Frères, les mots couverts, les termes plus ou moins obscurs qu'employaient les Pères pour désigner l'Eucharistie dans des écrits publics ou bien devant des auditeurs qui n'étaient pas initiés : saint Épiphane l'appelle *la chose*, saint Cyprien *la sainte chose*, saint Basile *la bonne chose* ; tous jettent sur ce dogme de la présence réelle le voile prudent du silence ou du secret. Tant de discrétion, néanmoins, n'empêcha pas les païens d'imaginer au sujet de l'Eucharistie les fictions les plus extravagantes. Les chrétiens, disaient-ils, chaque fois qu'ils se rassemblent, égorgent un enfant dont il déchirent les membres et boivent le sang.

---

(1) S. Matth., VII, 6.
(2) Ép. aux Hébreux, V, 12, 14.

Or, ne vous semble-t-il pas, Mes Frères, que ces deux grands faits, le silence des chrétiens et les accusations des païens, témoignent également de la foi des premiers siècles à la présence réelle ? Car s'ils n'y ont pas cru, s'ils n'ont vu dans l'Eucharistie qu'une simple figure de Jésus-Christ, un emblème sans réalité, comment expliquer qu'ils fassent tant de mystère pour la chose la plus simple du monde, pour un repas commémoratif où figurent du pain et du vin ? A quoi bon envelopper dans un silence si absolu, dans un secret si rigoureux, ce qui n'aurait pu à aucun titre exciter ni la fureur ni la risée des païens ? Et si, dans ce festin symbolique, les fidèles s'étaient bornés à prendre un peu de pain et de vin en mémoire de Jésus-Christ, concevrait-on qu'on les eût accusés de manger le corps et de boire le sang d'un homme vivant ? N'est-ce pas plutôt parce que, malgré la discipline du secret, ils avaient appris d'une manière vague et confuse que les chrétiens communiaient réellement au corps et au sang de Jésus-Christ ?

Ah ! c'est qu'en effet, Mes Frères, ces mystérieux banquets qui tenaient les païens suspendus entre l'étonnement et la fureur, ces repas où la fraternité chrétienne confondait tous les rangs dans l'égalité et l'amour, ces agapes, dis-je, sont un dernier et touchant témoignage de la foi des premiers siècles à la présence réelle. Voulez-vous savoir quel aliment spirituel on y prenait avant ou après la nourriture ordinaire ? Écoutez un homme qui a le droit d'être cru par quiconque se dit chrétien. « Corinthiens, écrivait le grand apôtre, j'apprends que lorsque vous vous réunissez dans l'église, ce n'est plus tant pour y manger la Cène du Seigneur que les mets apportés par

chacun d'entre vous. Eh bien, je vous parle comme à des hommes sages, *ut prudentibus loquor*, jugez vous-mêmes de ce que je vous dis. Est-ce que le calice de bénédiction, que nous bénissons, n'est pas la communion du sang de Jésus-Christ? Est-ce que le pain que nous rompons n'est pas la communion du corps de Notre-Seigneur? Donc, que l'homme s'éprouve soi-même et qu'après cela il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui en mange et en boit indignement mange et boit sa propre condamnation; il est coupable de crime contre le corps et le sang du Seigneur, parce qu'il n'en fait pas le dicernement (1). » Voilà ce qu'écrivait l'apôtre saint Paul sur le seuil même de l'Église chrétienne. Donc l'Apôtre croyait à la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ. Car, s'il n'avait vu dans l'Eucharistie que du pain et du vin figuratifs, il n'aurait pu adjurer les Corinthiens de discerner ce qui ne s'y trouvait pas; il n'aurait pas lancé l'anathème contre les profanateurs du Très Saint-Sacrement. Oui, saint Paul y a cru et les premiers siècles avec lui; ils y ont cru comme le moyen âge y a cru, comme à l'heure où je parle des millions d'hommes y croient; et ainsi, traversant dix-huit siècles de foi et d'adoration, le dogme de la présence réelle se présente à nous marqué du signe infaillible qui distingue les œuvres divines, le signe de la perpétuité.

Et maintenant, Mes Frères, s'il se trouvait un incrédule dans cet auditoire, je lui dirais : Eh bien, que pensez-vous de cette croyance universelle et constante? est-ce là quelque chose d'humain? Si Jésus-Christ n'était pas

(1) 1re Ép. aux Corinthiens, x, 15, 16; xi, 18-29.

réellement présent dans la sainte Eucharistie, comprendriez-vous qu'en dépit des sens qui se révoltent, de l'orgueil qui se roidit, des passions qui se soulèvent, malgré toutes les objections, toutes les moqueries, tous les blasphèmes, le monde, j'entends le monde civilisé en masse, ait admis jusqu'à nos jours ce qu'il y a de plus difficile à croire? que pendant dix-huit siècles des centaines de millions d'hommes se soient passionnés pour ce dogme étrange, jusqu'à lui donner ce qu'ils avaient de plus précieux, la foi de leur âme, l'amour de leur cœur, et au besoin le sang de leurs veines? Une telle aberration ne serait-elle pas un mystère mille fois plus incompréhensible que celui de l'Eucharistie? Donc, de deux choses l'une : ou bien dites que le monde civilisé en masse n'a jamais eu le sens commun, qu'il a toujours été en proie à une fièvre de crédulité allant jusqu'au délire; ou bien tombez à deux genoux et adorez avec nous ce que dix-huit siècles ont cru et adoré. Mais non, je n'ai pas besoin de vous parler de la sorte à vous, Mes Frères, qui, comme moi, tenez à la sainte Eucharistie par toutes les racines de l'esprit et du cœur. Qu'il me suffise de vous dire : Soyez fiers de votre foi, chrétiens! elle a passé au feu de dix-huit siècles d'épreuve, elle en est sortie triomphante et pure; et, assise sur ce roc vivant de la Tradition, elle peut défier sans la moindre crainte tous les assauts du doute et de l'incrédulité.

Dieu veuille, Mes bien Chers Frères, que vous la conserviez jusqu'à votre dernier soupir, afin qu'après avoir fait votre mérite dans ce monde, elle procure votre bonheur dans l'autre; et qu'ainsi cette parole du prophète

David : *Adorabunt de ipso semper* ; « on l'adorera d'une adoration perpétuelle », s'accomplisse pour vous dans le ciel, comme vous la vérifiez sur la terre ! » Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE

ADORATION PERPÉTUELLE[1]

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo.

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. »

(S. Jean, VI, 57.)

Mes Très Chers Frères,

Qu'elles étaient dures ces paroles et qu'elles devaient sembler neuves aux oreilles des Juifs ! Jamais un homme n'avait osé dire, en parlant à des hommes : Si vous mangez ma chair et si vous buvez mon sang, vous demeurerez en moi et je demeurerai en vous. Jusqu'alors, on avait bien entendu des pères de famille, des législateurs, des maîtres de la doctrine dire à leurs enfants, à leurs sujets, à leurs élèves : Si vous gardez ma parole, si vous observez mes lois, si vous vous transmettez mon souvenir,

(1) Prêché à Paris, dans l'église Saint-Eustache, le 25 octobre 1853.

mon esprit demeurera avec vous, l'éclat de mon nom rejaillira sur vous, vous serez dans mon cœur et je serai dans le vôtre. Mais jamais personne ne s'était avisé de convier ses amis à la communion de son corps et de son sang. Aussi je ne m'étonne plus que ceux de Capharnaüm se soient écriés après de telles paroles : « Ce langage est dur, qui pourrait le supporter ? » *durus est hic sermo et quis potest eum audire* (1) ?

Mais non, tu n'as pas dit vrai, ô peuple de Capharnaüm, car celui qui te tient ce langage est plus qu'un homme, il est Dieu, et Dieu c'est l'amour. Or, l'amour cherche à s'unir à ce qu'il aime : l'amour se sacrifie et s'immole ; il donne ses veilles, ses sueurs et ses larmes ; au besoin il sait verser son sang pour sauver la vie d'un frère, venger l'honneur d'une patrie, ou confesser son Dieu à la face des bourreaux. Je ne m'étonne plus, dès lors, que Dieu, voulant s'unir plus étroitement à l'homme, lui ait dit dans l'élan d'une infinie tendresse : « Si tu manges mon corps et si tu bois mon sang, tu demeureras en moi et je demeurerai en toi », *qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo.*

Et, en effet, M. T. C. F., qu'est-ce que l'histoire du monde, sinon l'histoire de l'union progressive de Dieu avec les hommes, des abaissements de la divinité vers l'homme et des élévations de l'humanité vers Dieu ?

Dieu s'est d'abord uni à l'homme en le créant. Au moment où il prit un peu d'argile pour en faire ce que nous sommes, il toucha du doigt le front de ce nouveau-né,

---

(1) S. Jean, VI, 61.

et il y fit briller un rayon de sa lumière ; puis, lui posant la main sur le cœur, il y alluma quelques étincelles de son amour ; et, après avoir ainsi doué l'homme de lumière et d'amour, il lui dit : Va, désormais tu es en moi et je suis en toi ; partout où tu porteras tes pas, tu m'emporteras avec toi, au fond de ton être, car je suis le lien de ton âme, je suis la flamme de ton intelligence et la vie de ton cœur ; c'est en moi que tu as l'existence, le mouvement et la vie. Tu auras beau faire, tu pourras ne pas m'aimer, peut-être iras-tu jusqu'à me mépriser et jusqu'à m'insulter ; mais toujours je serai au milieu de toi ; j'y serai avec ma lumière et mon amour, j'y serai hôte oublié, ami dédaigné, père insulté ; j'y serai subissant ton oubli, recevant tes dédains, écoutant tes blasphèmes ; mais du moins je serai là ; si ce n'est pas assez pour ma divinité, c'est assez pour mon amour ; il ne sera pas en ton pouvoir de me quitter ni de me chasser de ton âme ; en dépit de toutes tes résistances, je demeurerai avec toi et tu resteras avec moi ; nous serons unis, nous serons inséparables. Voilà certes de l'amour, Mes Frères, et du meilleur : c'est l'amour d'un Dieu qui se donne tout entier, qui se livre à jamais et sans retour ; cependant, j'en atteste le ciel et la terre, cette première donation, cet épanchement initial de l'amour ne suffisait pas à Dieu, et Dieu ne s'en est pas tenu là.

Après s'être uni à nous par les liens de la nature, après avoir donné sa lumière à notre esprit et sa vie à notre cœur, Dieu ne se sentit pas encore assez rapproché de l'homme. Il lui sembla que cette union contractée dès le sixième jour du monde, en face de l'Univers, manquait d'intimité ; l'image qu'il venait de déposer au fond de

l'âme humaine lui parut trop imparfaite ; alors, rentrant en lui-même, il consulta sa puissance et sa tendresse et, après ce sublime conseil, il épancha sur l'âme humaine de nouveaux flots de lumière et d'amour. Au lieu du simple rapprochement résultant des liens de la nature, la grâce opéra un mystérieux contact entre Dieu et l'homme. Ce fut dès lors une étreinte ineffable, une effusion réciproque, un échange incessant de joie et de bonheur. Dieu descendit dans l'homme, il s'assit en hôte et en familier au foyer de notre intelligence, il prit part aux conseils de notre âme, il mêla ses pensées aux conceptions de notre esprit, il éleva la voix dans le silence de l'intimité et il nous dit au cœur de ces choses qui ne se disent que dans le ciel et que la terre n'entend pas. O vous, qui avez goûté les douceurs de ce commerce surnaturel, âmes fidèles, parlez-nous de ce mystère d'union entre le maître suprême et ses pauvres créatures ; apprenez-nous comment Dieu s'épanche sur l'âme et comment l'âme s'ouvre et s'épanouit à Dieu ; répétez ces paroles qui descendent de Dieu sur l'homme et qui remontent de l'homme vers Dieu. Oh ! l'admirable rayonnement du ciel vers la terre ! Oh ! les brûlantes aspirations de la terre vers le ciel ! Est-il possible, M. T. C. F., de concevoir un amour plus large et plus généreux ? C'est l'amour d'un Dieu qui descend au-dessous de lui-même, qui s'abaisse jusqu'à l'homme pour l'attirer, pour l'élever jusqu'à lui. Ce mystère me confond et, dans la conscience de mon indignité, je m'écrie avec l'auguste Vierge : *Fecit mihi magna qui potens est* (1), « le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ».

---

(1) S. Luc, 1, 49.

Mais quoi, Mes Frères, Dieu s'est-il contenté de s'unir avec l'homme par les liens de la nature et par ceux de la grâce et ce double épanchement a-t-il épuisé la fécondité de sa tendresse? Nous serions tentés de le croire, hommes aux petites pensées et au cœur étroit; mais l'amour véritable ne connaît pas de bornes. Il va, il avance, il multiplie ses dons. Rien ne lui est obstacle : il a fait des ingrats : qu'importe? Il a aimé, il aimera; c'est là sa récompense et son bonheur. Eh bien, Dieu, qui a aimé l'homme, Dieu, dont l'affection a connu toutes les ingratitudes, va-t-il mettre un terme aux élans de son cœur? Non, il ne répondra aux trahisons que par des invitations plus douces et des baisers plus ardents. Il s'est dit : L'homme me fuit, l'homme m'échappe; que ferais-je pour le retenir et pour captiver son cœur? Pour l'unir avec moi, je l'avais associé à ma divinité : cela n'a pas suffi; pour m'unir avec lui, je vais tenter un nouvel effort et me revêtir de son humanité. D'homme qu'il était par nature, ma grâce en avait fait un Dieu et, maintenant, je vais faire de Dieu un homme. Je descendrai vers l'homme, je serai son compagnon, son égal, son frère; je partagerai ses peines et ses travaux, ses misères et ses souffrances, et alors, peut-être, en me voyant si petit, si faible, si semblable à lui, il m'aimera; et, si je ne parviens pas à gagner son amour, du moins je serai comme lui, je serai lui-même, j'aurai pris un corps pareil au sien, une âme sœur de la sienne. Ainsi parla l'amour et, Mes Frères, le monde fut honoré d'un prodige qui ne s'était pas encore rencontré sur la terre : on vit la nature humaine unie à la nature divine dans la personne du Verbe de Dieu. Sur un coin de la Judée, loin des palais,

dans le silence de la solitude, sans autre témoin que l'innocence d'une Vierge, s'accomplit le mystère de l'union personnelle de la divinité avec l'humanité. Ce n'était plus un simple rayon de lumière et d'amour qui traversait l'âme humaine ; ce n'était plus seulement un reflet de la beauté et de la sainteté de Dieu qui venait tomber sur elle : c'était Dieu lui-même qui, par un baiser de flamme, venait sceller avec notre infirme nature une alliance indissoluble. C'était Dieu, qui, pour se rapprocher de l'homme, se faisait homme ; qui, pour vivre avec lui, pour converser avec lui, pour travailler, pour souffrir, pour mourir avec lui, devenait enfant, adolescent, ouvrier, indigent, mortel comme lui. O prodige de l'amour ! Dieu a tant aimé ma chair qu'il s'en est revêtu ! Dieu a tant aimé mon âme, qu'il s'est donné une âme pareille à la mienne ! Le Verbe divin a tant aimé la nature humaine, qu'il a voulu l'adopter. Que dis-je ? Après en avoir fait, sur la terre, sa compagne fidèle et son épouse bien-aimée, il l'a menée triomphante dans les cieux, il l'a placée au-dessus des Anges et des Archanges, au-dessus des Principautés et des Puissances, au-dessus des Trônes et des Dominations, il l'a fait asseoir à la droite de Dieu son Père, sur un trône de gloire et de majesté ; et là, l'offrant aux hommages de toute la création, il l'a associée à la puissance du Père, aux splendeurs du Fils, aux délices de l'Esprit. Voilà ce qu'est devenue la nature humaine unie à la nature divine ; et ainsi le mystère de l'union personnelle de la divinité avec l'humanité, se mêlant aux mystères des cieux, va se perdre avec eux dans cet abîme d'amour que l'éternité couvre de son voile et que Dieu cache dans son sein.

Est-ce là tout, Mes Frères? Ai-je atteint le dernier degré de l'union de Dieu avec les hommes? Et qu'y a-t-il, que peut-il y avoir au-delà de l'union personnelle de la divinité avec l'humanité? N'est-ce pas l'amour à sa plus haute puissance, n'est-ce pas l'apogée de l'amour? Mais qui sommes-nous donc pour dire à l'amour d'un Dieu : Arrête, arrête! c'est assez? Aussi, je ne crains pas de trop présumer de lui, en vous demandant si c'est bien là toute sa mesure et s'il ne lui reste plus d'autre borne à franchir. O Religion sainte, que vous êtes admirable! Vos cœurs, chrétiens, m'ont répondu, et cette église, cet autel, tant de pompe, tant d'éclat, tant de magnificence m'annoncent un mystère nouveau. J'entends ces paroles qui retentissaient, il y a dix-huit siècles, à Capharnaüm : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. » Serait-ce donc que Dieu ne fût pas encore assez uni à l'homme? Mais le cœur de l'homme n'est-il pas devenu, par la création, le temple de Dieu ; par la grâce, le sanctuaire de Dieu ; par l'Incarnation, le tabernacle de Dieu? Sans doute, Mes Frères, mais à Bethléem Dieu ne s'est uni qu'à un homme, et Dieu veut s'unir à tous les hommes. A Bethléem, Dieu ne s'est uni à l'homme qu'une seule fois, et Dieu veut s'unir à l'homme chaque fois qu'il plaira à l'homme de s'unir à Dieu ; en s'incarnant à Bethléem, Dieu ne s'est uni à l'homme qu'en un seul lieu, et Dieu veut s'unir à l'homme dans tous les temps et dans tous les lieux. Il veut que le mystère d'amour accompli à Bethléem s'étende, se prolonge, se multiplie, s'éternise ; il tient à ce que le miracle de la Crèche se répète sur tous les points, se reproduise à tous les yeux, se réfléchisse dans tous les cœurs ; il

a formé le projet de perpétuer son Incarnation sur la terre comme il la perpétue dans le ciel ; il a à cœur de se survivre en moi et de renaître dans mon âme, il exige que je sois pour lui ce qu'était pour lui le sein de la Vierge, ce qu'est pour lui le sein du Père... O amour, tu m'épouvantes, tu m'effraies ! Comment prolonger l'Incarnation à travers les siècles ? Comment renouveler à chaque heure et en tout lieu cette union mystérieuse de la divinité avec l'humanité ? Comment s'épancher partout, sans s'épuiser nulle part ? Comment revivre toujours, sans mourir jamais ? Ne craignez rien, Mes Frères, Dieu a mis sa puissance au service de sa tendresse. Le voyez-vous ? Il va quitter la terre, il va s'éloigner des hommes ; mais l'amour le retient au milieu de nous. Eh bien ! comment fera-t-il pour se partager entre le ciel et la terre, entre les Anges et les hommes ? Il a pris du pain et il a dit : « Ceci est mon corps » ; il a pris du vin et il a dit : « Ceci est mon sang » ; or, « quiconque mangera mon corps et boira mon sang demeurera en moi et je demeurerai en lui ». Pour s'unir à l'homme, il s'est fait notre victime ; pour rester uni à l'homme, il se fera notre nourriture. De même que l'homme vit en communion avec la matière en se nourrissant de la matière, de même qu'il vit en communion avec l'esprit en se nourrissant de l'esprit, ainsi vivra-t-il en communion avec Dieu en se nourrissant de Dieu. L'homme aspire la vie corporelle en s'assimilant un aliment corporel, il aspire la vie spirituelle en s'assimilant un aliment spirituel, il aspirera également la vie divine en s'assimilant une nourriture divine. Admirable conception, par laquelle Dieu, l'esprit et la matière se rencontrent, s'enlacent et s'harmonisent dans les profondeurs de

l'existence humaine ! Dieu dit à l'homme : Pour nourrir ton corps, j'ai mis à ton service tout ce qui croît et respire, tout ce qui a mouvement et vie sur la terre, dans la mer et dans les airs ; pour nourrir ton esprit, je t'ai placé au milieu de tes semblables qui te communiquent la vérité avec la parole qui en est le vêtement et le signe ; mais je me suis réservé de te fournir un aliment meilleur que tous les autres ; et ce pain sacré, ce n'est ni un fruit de la terre, ni un don de la société, c'est moi-même, moi ton frère, moi ton père, moi ton Dieu ! Ce pain, qui nourrit ton âme, tu ne le tremperas pas de tes larmes, tu ne le gagneras pas à la sueur de ton front ; mais sitôt que tu voudras le recueillir sur tes lèvres, tu te présenteras devant moi, tu inclineras ton front dans la poussière, et je descendrai dans ton cœur ; car je suis venu sur la terre pour m'unir avec toi, et qu'est-ce que je veux, sinon demeurer en toi, afin que tu demeures en moi ? Ah ! M. T. C. F., si ce n'est point là de l'amour, qu'est-ce donc que l'amour ? et si ce n'est point là le terme de l'amour, où donc s'arrêtera-t-il ? Après l'Éden, après la Crèche, après la Cène, Dieu n'a plus de dons, les hommes n'ont plus de désirs, la terre est sans mystères, le temps finit et l'éternité commence.

L'éternité ! Mais l'éternité n'a-t-elle pas aussi sa mystérieuse union de la divinité avec l'humanité ? ou plutôt l'éternité n'est-elle pas cette union même consommée dans la gloire ? n'est-elle pas le dernier terme de cette progression admirable, où l'amour d'un Dieu se multiplie sans s'accroître et s'épanche sans s'épuiser ? Que ne puis-je, Mes Frères, dérouler à vos yeux ces ravissantes harmonies entre la nature et la grâce, entre le sacrement et la gloire ? La grâce unit l'homme à Dieu en le purifiant,

l'Eucharistie en le fortifiant, et la gloire en le couronnant. La grâce est le principe de l'union, le sacrement est le moyen de l'affermir et de la consolider, la gloire en est la consommation et la fin. La grâce dépose en nous la semence de l'immortalité, le sacrement la fait germer et fleurir dans nos âmes, et la gloire la fait fructifier au jour des moissons éternelles. La grâce attire l'homme vers Dieu, le sacrement attire Dieu vers l'homme, la gloire est l'extase de l'homme en Dieu et le triomphe de Dieu dans l'homme. Voilà les trois degrés de cette ascension merveilleuse de l'homme vers Dieu : l'union eucharistique est le terme moyen entre l'union sanctifiante par la grâce et l'union béatifique par la gloire ; c'est par l'Eucharistie que la grâce mène à la gloire et que la sainteté s'élève jusqu'à la félicité. L'Éden annonce la Crèche, la Crèche prépare la Cène, la Cène prolonge la Crèche ; et le ciel environnera l'Éden, la Crèche et la Cène d'une auréole de gloire. Ne vous étonnez pas, Mes Frères, de ce que Dieu arrête ici-bas les effets de son union avec les hommes : sa puissance absorberait notre faiblesse, sa majesté anéantirait notre être ; mais quand j'aurai déposé ce vêtement de corruption pour revêtir la robe de l'immortalité, oh ! alors, la grâce dilatera mon âme, l'Eucharistie transfigurera mon corps ; ce torrent de délices que Dieu aura contenu dans mon sein sortira de son lit pour déborder dans le sein de Dieu ; ce germe de vie divine qu'il aura déposé dans mon être s'épanouira sans fin. Dieu sera la lumière de ma lumière, l'âme de mon âme, la vie de ma vie; et, ainsi, plongés dans cette essence de lumière et d'amour, perdus dans cet océan de vie et de

bonheur, nous serons tous en Dieu et Dieu sera tout en nous (1) !

Voilà, M. T. C. F., le dernier degré, le terme le plus élevé de cette union progressive de la divinité avec l'humanité : union commencée dans la création, consolidée par la grâce, rétablie par l'Incarnation, prolongée par l'Eucharistie, consommée dans la gloire. Et maintenant, permettez-moi de vous demander si nous avons pour nous unir avec Dieu la même ardeur, la même passion qu'il déploie pour s'unir avec nous ? ou plutôt ne mettons-nous pas à le fuir, à nous détourner de ses autels, autant d'empressement que lui pour venir au-devant de nous et pour établir à nos portes son siège et sa demeure ? Ah ! M. T. C. F., ramassez en ce moment toute la foi dont vous êtes capables. Il me semble que ce lieu a changé de nature, les colonnes de ce temple se sont perdues dans les airs, cette voûte somptueuse a fait place à la voûte des cieux, des flots de lumière divine ont inondé ce parvis ; aux paroles de l'homme a succédé la voix des Anges. Et, au milieu de ce nouvel Empyrée, je vois un trône et, sur ce trône, l'Agneau immolé dès l'origine du monde ; les cieux se sont inclinés, ou plutôt la terre est devenue le ciel. Mais, ô mon Dieu, où sont vos saints ? où sont ceux qui se pressent autour de votre trône pour participer à votre corps et à votre sang, pour s'unir avec vous dans les liens de l'amour ? Que d'hommes s'en tiennent éloignés par indifférence ou par mépris ! Et cependant, l'homme

(1) Cette dernière phrase se trouve reproduite dans le sermon précédent.

n'a de dignité qu'autant qu'il est participant de Dieu : de même que le corps tire toute sa noblesse de son union avec l'âme, ainsi l'âme doit chercher sa grandeur dans son union avec la divinité : hors de là, il n'y a pour l'homme que bassesse et néant. O vous donc, qui, dans ce quartier de Saint-Eustache, dans ce quartier du travail et de l'industrie, tenez si étroitement aux choses de la terre, puissiez-vous ne pas oublier que vous travailleriez en vain, si vous n'étiez unis avec Dieu par la grâce et par l'amour. Venez souvent resserrer dans la sainte Eucharistie ces liens dont la force égale la douceur : vous puiserez dans cette union avec Dieu le sentiment de votre dignité, la science de la vie, le courage de la vertu. Voyez : la sainte Eucharistie pénètre et vivifie l'âme chrétienne, elle la renouvelle, la retrempe et la dilate : c'est le pain du ciel qui rend supportable à l'âge mûr ce pain de la terre si souvent trempé de larmes et arrosé de sueurs ; c'est le vin qui fait germer les vierges, c'est le suc nourricier qui rafraîchit la fleur du jeune âge, et cette boisson divine fortifie et rajeunit encore le cœur du vieillard, car c'est le breuvage de l'immortalité. Ah ! M. T. C. F., n'est-il pas vrai que parfois la tristesse et le découragement s'emparent de vous, à la vue de ce pénible chemin qui conduit vers le terme de la destinée ? Eh bien ! si vous craignez de défaillir sur les routes de la vie, je vous dirai, comme autrefois l'ange au prophète : *Surge, comede*, « levez-vous et mangez » le pain des forts ; « car il vous reste une longue voie à parcourir », *grandis enim tibi restat via* (1), voie semée d'écueils et pleine de périls ; mais

(1) 3e Liv. des Rois, XIX, 7.

fortifiés par cette nourriture céleste, vous la franchirez sans peine et vous arriverez avec Élie jusqu'au sommet de la montagne sainte où se consommera l'union commencée sur la terre. Ainsi soit-il.

SERMON

D'ADORATION PERPÉTUELLE

PRÊCHÉ A SAINTE-GENEVIÈVE (1)

Omnia ex ipso, per ipsum et in ipso.
« Toutes choses sont du Christ, par le Christ et dans le Christ. »
(Ép. aux Rom., II, 36.)

Éminence (2), Mes Frères,

C'était là une parole bien neuve pour les lecteurs auxquels s'adressait saint Paul. Ces hommes, sortis du judaïsme et de la gentilité, devaient trouver étrange cette hardiesse de langage inouïe jusqu'alors. Résumer en trois mots aussi simples que profonds toute la doctrine du christianisme leur paraissait une audace qu'expliquait seul le génie de l'Apôtre, soutenu et grandi par l'inspiration de la foi.

C'est qu'en effet il avait plu à Dieu d'étourdir le sens humain par l'étrangeté de ce langage et d'étaler dans la

(1) Ce sermon a dû être prononcé en 1858.
(2) Le cardinal Morlot, archevêque de Paris.

folie de la croix toutes les magnificences de la pensée. Aussi, saint Paul est-il tout entier dans ces trois mots que je viens de prononcer, auxquels il revenait sans cesse et qui sont comme l'abrégé de sa prédication. « Dieu s'est proposé, écrivait-il aux Éphésiens, de tout restaurer dans le Christ, les choses du ciel comme les choses de la terre (1) »; « il a plu à Dieu le Père, écrivait-il aux Colossiens, de renfermer en Jésus-Christ la plénitude de toutes choses (2) ; » tant cet homme sublime tenait à montrer, dans la personne du Verbe incarné, le fondement de cet édifice doctrinal qui va du ciel à la terre, et auprès duquel toutes les conceptions humaines et tous les systèmes de philosophie ne sont que des jeux d'enfants !

A notre tour, Mes Frères, pénétrons-nous de ces profondes pensées de l'Apôtre ; et, dans ce moment où le trône de Jésus-Christ s'élève au milieu de nous, étudions, à la suite de saint Paul, « le grand mystère qui s'est montré dans la chair, qui a été justifié par l'Esprit, manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, élevé dans la gloire (3) ». Toutes choses sont du Christ : c'est de lui que découle notre régénération. Toutes choses sont par le Christ : c'est par lui que s'opère notre transfiguration. Toutes choses sont dans le Christ : c'est en lui que se terminera notre glorification.

Ce plan est trop vaste, Mes Frères, pour que la cérémonie de ce soir, déjà longue par elle-même, me permette de le suivre dans son ensemble, et je m'arrêterai de pré-

---

(1) Ép. aux Éphés., I, 9, 10.
(2) Ép. aux Coloss., I, 19.
(3) Ire Ép. à Timothée, III, 16.

férence à la troisième idée : la glorification de l'humanité en Jésus-Christ.

ÉMINENCE,

C'est avec bonheur que nous saluons votre présence dans ce temple. Issus de la pensée de votre vénérable prédécesseur, nous avons été une des œuvres de sa vie si féconde pour le bien de l'Église ; et Dieu a même voulu que le souvenir de sa triste mort se rattachât par quelque endroit à ce culte de sainte Geneviève qu'il avait confié à notre jeunesse sacerdotale. En perdant son fondateur, cette institution a retrouvé un père dont la tendre sollicitude protégera son essor naissant. Si j'osais me faire ici l'interprète du sentiment général, je me mettrais à l'ombre d'un grand nom et d'une grande parole, pour répéter ce que Bossuet disait d'un prince de l'Église de son temps : que la pourpre romaine elle-même n'avait rien ajouté à sa dignité. Mais il ne m'appartient pas d'exprimer ce qui est au fond de tous les cœurs, dans un moment où ma bouche ne doit s'ouvrir que pour célébrer les bienfaits de Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Maître commun. *Ave Maria.*

La plus haute vérité que la philosophie ancienne ait mise en lumière, c'est que l'homme est un mélange surprenant de petitesse et de grandeur. Tout semble petit dans l'homme, lorsqu'on l'envisage du côté qui regarde la terre ; tout paraît grand en lui, quand on le considère du côté qui regarde le ciel. Être d'un jour, sa naissance est une douleur, son premier cri un gémissement, son enfance une lutte entre une énergie qui croît et une santé

qui défaille, sa vie entière un tissu de peines et d'épreuves ; et la mort, enfin, brisant cette fragile enveloppe, l'enlève de dessus la terre pour le porter au fond d'une tombe, tout sanglant et meurtri.

Assurément, rien n'est plus petit, rien n'est plus faible, rien n'est plus misérable; mais, au sein de cette petitesse, s'agite un esprit qui pense, qui sent, qui veut; qui, dans son vol hardi, parcourt d'une extrémité à l'autre toute l'échelle des êtres ; qui plonge dans les profondeurs de la création ou s'élève à son sommet; pour qui l'Univers n'est qu'un atome, l'espace qu'un point, la durée qu'un moment; qui, secouant ce funèbre linceul où la mort cherche à le retenir, s'échappe vers le ciel pour y porter sa liberté intacte et sa force victorieuse.

Voilà l'homme envisagé du côté de l'esprit. Et, quand je suis cette intelligence humaine dans sa marche à travers les siècles ; quand je passe successivement en revue ses luttes et ses triomphes, les éléments qu'elle a domptés, les forces qu'elle a maîtrisées ou combinées, les matériaux qu'elle a assouplis, taillés, façonnés ; quand je contemple les merveilles de l'art, les conquêtes de la science, les découvertes de l'industrie, cet épanouissement splendide du génie de l'homme, et que je le vois promener librement sous le ciel le sceptre de sa souveraineté, je me dis : Oui, l'esprit humain est une grande chose et l'humanité est une race glorieuse !

C'est ce que la raison affirme et proclame. Mais que l'homme me paraît plus noble et l'humanité plus belle quand j'écoute la foi ! Arrière, raison humaine ! Lorsque tu me parles des grandeurs et des gloires de l'humanité, tu ne fais que bégayer. Écoutons saint Paul. La solennité

de son langage nous promet quelque chose de bien plus magnifique. *Flecto genua,* « je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité découle dans le ciel et sur la terre, afin que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur (1) » du mystère divin. Quel est donc ce mystère? *Semetipsum exinanivit,* « le Christ s'est anéanti lui-même ». Lui, qui avait la nature divine, il a pris la nature humaine, il s'est fait semblable à nous, « il a été trouvé comme un homme », *habitu inventus ut homo* (2)! Voilà le mystère de notre glorification en Jésus-Christ.

Oui, cette nature humaine, Dieu s'est rapproché d'elle, il l'a tirée des bassesses de son origine, il lui a fait franchir toute l'échelle de la création, il lui a fait traverser le monde matériel et le monde angélique, il l'a exaltée au-dessus de tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre et il l'a élevée jusqu'à lui? Que dis-je, il l'a élevée jusqu'à lui? Il s'est uni à elle de la manière la plus étroite et la plus intime qui se puisse imaginer, par le lien de la personnalité. Il l'a pénétrée de sa vie propre, il l'a associée à ses opérations, il lui a donné de participer à sa divinité. Et cela, non pas pour un moment, ni pour un jour, ni pour un siècle, mais pour les siècles des siècles. Par delà le temps et l'espace, il lui a construit un trône qui n'est autre que le trône de Dieu même. C'est là que saint Jean l'a vue dans son extase prophétique : *Ecce in medio troni Agnum*

---

(1) Ép. aux Éphés., III, 14, 15, 18.

(2) Ép. aux Philip., II, 7.

stantem (1), « j'ai vu l'Agneau debout au milieu du trône »; l'Agneau, c'est-à-dire la nature humaine unie à la nature divine dans la personne du Fils de Dieu : gloire ineffable, dont le ciel seul peut contenir l'éclat et l'éternité seule mesurer la durée !

Il ne suffisait pas, Mes Frères, que la nature humaine fût glorifiée en Jésus-Christ, par son union avec la nature divine. Il fallait de plus que chacun de nous, que l'humanité tout entière pût participer à cette glorification. *Omnia vestra sunt*, dit saint Paul, *vos autem Christi, Christus autem Dei* (2), « tout est à vous ; pour vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu ». Voilà cet enchaînement merveilleux qui ramène à Dieu toute la création restaurée dans le Christ. « Tout est à vous », c'est-à-dire l'Univers vous appartient, vous êtes les anges de la terre et l'abrégé du monde. L'homme, en effet, dit saint Augustin, résume en lui tous les modes de l'existence créée : il subsiste comme la pierre, il croît comme la plante, il vit comme l'animal, il pense comme l'ange ; il est là, entre le ciel et la terre, pour rattacher le monde inférieur à celui des esprits. Mais, au sommet du monde des esprits, se trouve le Christ : comme l'Univers est à l'homme, l'humanité est au Christ, *vos autem Christi*. Homme et Dieu tout ensemble, médiateur universel, il nous élève jusqu'à lui et nous porte dans le sein de Dieu pour nous faire trouver la gloire dans la béatitude.

Comment cela, chrétiens? Par quoi s'opère le mystère de notre glorification? Saint Paul va nous l'ap-

---

(1) Apoc., v, 6.
(2) 1re Ép. aux Corinth., III, 22, 23.

prendre. C'est par l'union intime que nous contractons avec Jésus-Christ. Pour avoir part à ses destinées glorieuses, il faut que nous participions à sa vie ; ou, comme l'a dit saint Pierre, dans ce mot d'une intraduisible énergie, il faut que nous participions à la nature divine, *divinæ consortes naturæ* (1). *Christum induistis* (2) « vous avez revêtu le Christ » ; sa grâce est comme un vêtement d'honneur qui donne à votre âme sa forme et sa beauté. Ce n'est pas dire assez, car le vêtement ne fait qu'envelopper le corps sans y entrer : Jésus-Christ, au contraire, ne reste pas extérieur à l'âme. *Radicati estis in Christo, complantati* (3), « vous avez pris racine en Jésus-Christ, vous avez été greffés sur lui » ; il vous a inoculé le principe d'une vie nouvelle ; c'est de lui que vous tirez le suc qui vous pénètre, la sève qui vous retrempe et vous féconde ; et, de même que la branche entée sur l'arbre s'assimile à lui au point de s'identifier avec le tronc principal, ainsi est-il vrai de dire que vous ne faites plus qu'un avec Jésus-Christ. Cette image est trop faible encore. Mais, ô grand Apôtre, où vous entraîne l'élan de votre foi ? Est-ce que vous ne craignez pas de confondre l'esprit humain par l'étrangeté de ce langage ? Ah ! s'écrie saint Paul, « ignorez-vous donc que vos corps sont les membres mêmes de Jésus-Christ ? » *nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi* (4) ? « que vous êtes formés de sa chair et de ses os », *de carne*

---

(1) 2e Ép. de S. Pierre, I, 4.
(2) Ép. aux Galates, III, 27.
(3) Ép. aux Coloss., II, 7 ; aux Rom., VI, 5.
(4) 1re Ép. aux Corinth., VI, 15.

ejus et de ossibus ejus (1)? O, mes bien chers Frères, si la foi était vivante dans notre âme; si ces paroles, qui tombaient au milieu de Corinthe et d'Éphèse comme un écho de la voix de Dieu, trouvaient du retentissement au fond de nous-mêmes, quelle vie deviendrait la nôtre! A ces moments surtout, à ces heures de lutte et de défaillance, où l'orgueil nous trouble, où l'ambition nous agite, où les sens nous entraînent, où le monde déploie contre nous tout l'artifice de sa fascination, quelle force, quelle énergie ne puiserions-nous pas dans ces grandes pensées de la foi? Avec quelle noble fierté nous repousserions la terre d'un pied libre, pour nous élever au-dessus de nous-mêmes et nous écrier avec l'Apôtre : Loin de moi la servitude des sens, les ignominies de la chair, les molles délicatesses, les enivrements du plaisir; car « ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi », *vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus* (2).

Et maintenant, vous comprenez, Mes Frères, qu'étant unis à Jésus-Christ par des liens aussi étroits, qu'étant incorporés au Fils de Dieu, au point de ne plus faire qu'un avec lui, nous dussions participer à ses immortelles destinées. En nous communiquant sa vie propre, Jésus-Christ nous transmet le principe de notre exaltation. Je vous disais tout à l'heure que toute gloire humaine finit au tombeau, que la mort est le dénouement fatal des plus brillantes fortunes. Mais non, détrompons-nous. Par delà ces régions souterraines où l'œil de la raison n'atteint pas, la foi nous découvre un horizon nouveau. Grâce à

(1) Ép. aux Éphés., v, 30.
(2) Ép. aux Galates, II, 20.

notre union avec Jésus-Christ, nous emporterons avec nous dans le sépulcre la semence de la gloire. Fils du premier homme formé de la terre, *de terra terrenus*, nous rejoindrons la terre comme lui ; frères du deuxième homme venu du ciel, *de cœlo cœlestis* (1), nous retournerons au ciel avec lui. Ce corps, membre vivant de Jésus-Christ, « il sera semé dans la faiblesse, mais il se relèvera dans la force », *seminatur in infirmitate, surget in virtute* ; « il sera semé dans l'ignominie, mais il germera pour la gloire », *seminatur in ignobilitate, surget in gloria* ; « il sera semé dans la corruption, mais il ressuscitera incorruptible », *seminatur in corruptione, surget in incorruptione* ; « il sera semé dans la terre comme un corps animal, mais il sortira de la tombe, corps spirituel », *seminatur corpus animale, surget corpus spiritale* (2). Voilà ce qu'opérera cette semence de vie divine que la grâce de Jésus-Christ aura déposée dans notre être : elle fera sortir la force de la faiblesse, la gloire de l'ignominie ; elle fera germer la vie au sein de la mort et rendra féconde jusqu'à la stérilité du tombeau ; et un jour, après cette germination de la gloire, debout sur ces milliers de tombes que l'enfer lui a creusées, l'humanité glorifiée en Jésus-Christ pourra jeter à la mort cet éclatant défi : « O mort, où est désormais ta victoire ; ô mort, où est ton aiguillon ? » Toute ta puissance s'est brisée et « a été ensevelie dans la victoire », *absorpta est mors in victoria* (3).

---

(1) 1re Ép. aux Corinth., xv, 47.
(2) 1re Ép. aux Corinth., xv, 42-45.
(3) *Ibid.*, 54.

Après la victoire, le triomphe ; car, pour achever la glorification de l'humanité, Jésus-Christ l'associe à ses honneurs suprêmes. C'est ce que saint Paul écrivait aux Éphésiens : « Alors que nous étions morts par le péché, Dieu nous a rendu la vie ; il nous a ressuscités avec Jésus-Christ ; il nous fait asseoir à sa droite au plus haut des cieux », *conresuscitavit et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu* (1). Oui, il me semble voir cette masse d'esprits que nous sommes, cette humanité régénérée en Jésus-Christ et parvenue au terme de sa carrière. Elle a achevé sa course, elle a parcouru ce globe qu'elle a transformé sous sa main, laissant à chaque pas l'empreinte de son génie. Pas une motte de terre qu'elle n'ait remuée, qu'elle n'ait arrosée de ses sueurs, de ses larmes, de son sang. Durant ce long pèlerinage accompli à la face du ciel, elle a eu, comme le patriarche, ses bons et ses mauvais jours, ses heures d'allégresse ou d'angoisses ; elle a connu de brillantes époques et des siècles d'ignominie. Enfin, la voilà qui s'avance avec la majestueuse lignée de ses peuples, de ses races, de ses empires, vers le grand Dieu qui l'avait disséminée sur la terre et qui maintenant l'attend au ciel. Alors, comme un guerrier fatigué de combattre et de vaincre, elle s'enveloppe du linceul de sa gloire, elle se couche dans la poussière de son néant, pour accomplir l'oracle écrit sur son berceau : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* (2), « tu n'es que poussière, et tu retourneras en poussière ».

---

(1) Ép. aux Éphés., II, 5, 6.

(2) Genèse, III, 19.

Mais la voilà qui se relève en un clin d'œil, toute frémissante de vie. En entrant dans la tombe, elle emportait la semence d'immortalité que le Christ avait mise en elle. Cette semence a germé, elle a fleuri, elle va fructifier. Comme jadis à Béthanie, une voix s'est fait entendre : *Lazare, veni foras* (1) ; quitte ce suaire qui enveloppe ta face, secoue ce funèbre linceul, retourne à la lumière ; le grand jour de Dieu a lui, le jour des clartés éternelles ! La vision d'Ézéchiel s'est réalisée : *Ossa arida, audite verbum Domini* (2) ; les ossements arides ont entendu la voix de Dieu, le tressaillement de la vie les agite, l'heure du triomphe a sonné. Car ce n'est pas le Christ seulement qui fera vers le ciel son ascension radieuse : premier-né d'entre les morts, il entraîne à sa suite toute l'humanité régénérée et transfigurée par lui, *ascendens in altum captivam duxit captivitatem* (3). Les captifs de la mort ont rejoint leur Libérateur. Enchaînée à son char de triomphe, suspendue à sa personne, l'humanité s'élève avec Lui : il la porte dans le sein de Dieu, il la plonge dans les profondeurs de l'essence divine, il la place face à face devant l'auguste Trinité, il la fait participer à la vie intime du Père, du Fils, de l'Esprit-Saint ; et, l'associant ainsi à la suprême béatitude d'une vision sans ombres et sans nuages, d'une possession sans réserve et sans limites, il l'enveloppe de sa lumière et la couronne de sa gloire.

Voilà, Mes Frères, le terme de notre glorification en Jésus-Christ. Or, c'est par l'Eucharistie que la vie divine

---

(1) S. Jean, XI, 43.
(2) Ézéch., XXXVII, 4.
(3) Ép. aux Éphés., IV, 8.

se communique à l'âme ; c'est par l'Eucharistie que le Fils de Dieu s'incorpore à nous ; c'est par l'Eucharistie que nous devenons les membres vivants de son corps ; c'est par l'Eucharistie que nous recevons la semence de l'immortalité ; c'est dans l'Eucharistie que nous possédons le gage et l'avant-goût de la félicité. Et c'est ce que vous avez compris, M. T. C. F., vous qui êtes venus ce matin, si recueillis et si nombreux, puiser à la table sainte un accroissement de vie divine. Vous saviez que rien n'est plus glorieux pour l'homme que cette union intime avec la divinité, comme aussi rien n'égale le bonheur qui en découle.

Et vous qui restez encore étrangers à ces pures jouissances de la foi, vous que le tourbillon du monde entraîne, loin des sources fécondes de la grâce, au milieu des affaires, des plaisirs, des mille préoccupations de la vie matérielle ; vous, Mes Frères, qu'à l'exemple de notre divin Maître, nous portons dans notre cœur : oh ! puissiez-vous comprendre aussi le sérieux de la vie chrétienne, la grandeur de votre vocation, la sublimité de vos destinées ! Déjà votre présence dans le temple, cette attitude du recueillement qui dénote vos dispositions intimes, ce sentiment de la divinité qui vous tient immobiles dans le saisissement du respect, ce frémissement de la prière qui parcourt vos lèvres et arrive jusqu'à moi, cette force enfin, cette force invisible et souveraine qui, planant au-dessus de vous, fait incliner vos têtes et courber vos fronts : tout cela me dit bien que la foi n'a pas perdu son empire sur vos âmes, que Jésus-Christ ne frappera pas en vain à la porte de votre cœur, et qu'après avoir fléchi le genou devant la majesté de Dieu qui passe, vous vous

releverez plus forts, plus purs, plus contents de vous-mêmes, avec plus de confiance dans votre passé et plus de lumières pour l'avenir.

Et vous, divin Sauveur, qui êtes notre vie, notre espérance et notre gloire, daignez bénir cette grande assemblée où vous comptez de si pieux et si fidèles adorateurs ; bénissez, du haut de la montagne de Sainte-Geneviève, cette capitale du monde où s'agitent côte à côte toutes les énergies du mal et toutes les puissances du bien ; bénissez ce beau diocèse d'où le feu de la charité rayonne sur l'Univers entier ; bénissez-nous tous pour le temps et pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA

FÊTE DE L'ASSOMPTION [1]

Fecit mihi magna qui potens est.
« Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes choses. »
(S. Luc, I, 49.)

Mes Frères,

C'est pour la troisième fois que, dans le cours de cette année, l'église de Sainte-Geneviève voit s'ouvrir ses vastes nefs à ces pieuses réunions ; et ce n'est pas sans une raison bien touchante, chrétiens, que le premier pasteur du diocèse a voulu que, dans ce temple, trois fêtes, parmi toutes les autres, fussent précédées ou suivies d'exercices solennels. C'est entre Geneviève sa douce servante et Marie son auguste mère, c'est entre ces deux virginales figures que Jésus-Christ reçoit nos hommages dans le sacrement de son amour. Une neuvaine de prières nous

(1) Prononcé dans l'église Sainte-Geneviève de Paris. On verra que l'auteur, dans ce sermon, s'est largement inspiré de Bossuet.

acquitte envers notre patronne de ce que nous lui devons de louanges et de reconnaissance ; une octave de bénédictions appelle sur nous les grâces du Souverain Seigneur de toutes choses ; et ces trois jours où nous sommes entrés nous permettent d'implorer, aux pieds de notre mère, sa toute-puissance suppliante. Triple anneau d'une même chaîne qui, enlaçant nos cœurs, les relie à Dieu par tout ce que la piété catholique a de plus tendre et de plus élevé.

Puis donc, Mes Frères, que nous voici arrivés à cette fête qui est comme le couronnement et le terme de nos grandes solennités, élevons notre âme à la hauteur de ces divines choses. Célébrons avec transport l'exaltation de Marie, car son triomphe est le nôtre. S'il est vrai, en effet, que tout ce qui honore une mère honore ses enfants, la gloire de Marie rejaillit sur chacun de nous et notre nature commune, transfigurée en elle, resplendit en nous tous d'un éclat nouveau. Oui, ô Marie, ô ma bonne et tendre mère, parler de vos grandeurs, c'est redire les nôtres ; vous avez eu part à toutes nos épreuves, chaque souffrance de notre âme a retenti dans la vôtre ; à notre tour, nous participons à votre triomphe, nous sommes heureux de votre bonheur ; en vous, nous sommes exaltés, glorifiés, couronnés !

Or, si je cherche quel a été le principe et la source de ce triomphe, je trouve, chrétiens, que, par l'Assomption de la bienheureuse Vierge, Dieu couronne dans Marie un double privilège : l'innocence de la Vierge, en préservant ce saint corps de la corruption du tombeau, et la dignité de la Mère, en l'élevant au-dessus de toutes les créatures sur un trône de gloire et de majesté. C'est à

développer ces deux points que je vais consacrer cette instruction. Mais comme il s'agit d'un triomphe que les anges ont célébré par leurs concerts, mêlons à leurs cantiques ces paroles qu'un ange même a apportées du ciel : *Ave Maria.*

I

C'est un effroi pour nous, chrétiens, rien que de songer à la destinée fatale qui attend notre corps au sortir de la vie. Je me demande même s'il est pour l'homme ici-bas une perspective plus triste, un sentiment plus amer. Quoi ! ce corps qui est moi, cette chair qui enveloppe mon âme, qui ne fait qu'un avec elle, cette substance qui est la mienne, un jour, ce ne sera plus qu'un cadavre, ou, comme disait Tertullien, un je ne sais quoi qui n'aura plus de nom dans aucune langue ! Assurément, il y a là de quoi confondre la pensée et le cœur. Car enfin l'homme aime son corps ; l'âme s'attache à ce ministre de ses volontés, à ce compagnon de ses travaux et de ses souffrances ; c'est pour elle plus qu'un ami, un frère. Aussi, chaque fois que ma main distraite soulève un coin du voile qui me dérobe l'avenir, chaque fois que je devance du regard l'espace qu'il me reste à parcourir, à mon œil qui se détourne, à l'horreur qui me saisit, au frisson qui glace mes membres, je sens bien qu'il n'y a rien de plus dur ni de plus accablant pour l'homme que de se voir condamné au tombeau ; et, pour reprendre courage, j'ai besoin de me réfugier dans l'Évangile, de me retrancher derrière la foi

et d'entendre le Christ qui me dit de sa voix la plus douce : *Ego sum resurrectio et vita* (1), « je suis la résurrection et la vie ».

Et pourquoi donc, Mes Frères, pourquoi la destinée du corps est-elle si lamentable ? Après tout, l'âme exceptée, le corps humain n'est-il pas ce qu'il y a, dans la création terrestre, de plus noble et de plus élevé ? Oui, écrivait Tertullien, ce limon est glorieux d'avoir été touché à l'origine des temps par des mains divines ; la chair est glorieuse d'avoir été animée d'un souffle divin. Comment ne pas honorer cette chair qui est « l'œuvre des mains de Dieu, l'objet de son industrie, l'enveloppe de son souffle, la reine de sa création, l'héritière de sa libéralité, la prêtresse de sa religion, le soldat de sa foi, la sœur du Christ » ; *manuum suarum operam*, *ingenii sui curam*, *efflatus sui vaginam*, *molitionis suæ reginam*, *liberalitatis suæ hæredem*, *religionis suæ sacerdotem*, *testimonii sui militem*, *Christi sui sororem* ? Tout cela est vrai sans doute. Et pourtant, il suffit d'un instant pour faire tomber en ruines cet édifice divin, pour joncher le sol de ses débris épars, que dis-je ? pour dissoudre jusqu'aux derniers restes de lui-même. Encore une fois, d'où vient cette grande misère ? J'interroge la nature : la nature est muette ; je consulte la raison : la raison se tait. Mais j'entends saint Paul qui me dit : N'en soyez pas étonné, « cette chair est une chair de péché », *caro peccati* (2). Mais j'entends la foi qui m'enseigne qu'à l'origine du monde une faute

(1) S. Jean, XI, 25.
(2) Ép. aux Romains, VI, 6 ; VIII, 3.

immense enveloppa la race humaine dans un arrêt de mort; que, depuis, le venin de la corruption s'est infiltré dans nos veines et dévore notre substance; je la vois qui me montre, par delà les temps et les espaces, une main vengeresse étendue sur le berceau de l'humanité, et un juge irrité qui prononce sur tous les enfants d'Adam cette formidable sentence : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris* (1), « souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Telle est la loi, inexorable et générale. Mais, Mes Frères, supposez une créature unique entre toutes, qui, par un privilège spécial, ait été préservée de la corruption originelle; qui, dès le premier instant de sa conception, ait été un chef-d'œuvre de grâce et de pureté. Supposez, pour emprunter la langue de Bossuet (2), qu'une grâce extraordinaire ait répandu sur elle avec abondance une céleste rosée, qui ait non seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise; c'est-à-dire, non seulement les mauvaises œuvres qui sont comme l'embrasement qu'elle excite, non seulement les mauvais désirs qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient, mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati*; c'est-à-dire, selon son langage, la racine la plus profonde et la cause la plus intime du mal; et qu'ainsi elle ait ôté du corps et de l'âme de Marie, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de la cor-

(1) Genèse, III, 19. — Office du mercredi des Cendres.
(2) 1er serm. pour la fête de l'Assomption.

ruption. Supposez que, pendant tout le cours de la vie de cette bienheureuse créature, le souffle du mal le plus léger n'ait pas terni un seul instant la pureté de son âme ; que, par la plus exacte correspondance à la grâce, elle n'ait fait que croître sans cesse en mérites de tout genre et s'élever pour ainsi dire de perfection en perfection, laissant ainsi derrière elle tout ce que le ciel et la terre ont de plus saint et n'ayant au-dessus d'elle que Dieu, c'est-à-dire, la source même de la pureté, de la sainteté : supposez tout cela, Mes Frères, et dites-moi si votre bon sens, si votre piété pourraient se faire à l'idée qu'une innocence si parfaite fût condamnée à cette corruption du tombeau, qui vous fait reculer d'épouvante, dont la seule pensée vous glace d'horreur ? Non, non, je vous entends me dire du plus profond de votre âme : Si jamais il a existé sur la terre une pareille créature, il a fallu que Dieu, suspendant les lois de la nature, arrachât un corps si saint à cette horrible destinée. Non, non, la terre n'eût pas été digne de conserver dans ses entrailles cette chair virginale : il n'y avait qu'un reposoir qui fût digne de sa pureté, et ce reposoir c'était le sein de Dieu.

Or, telle a été la bienheureuse Vierge. Et si je ne me trompe, chrétiens, vous saisissez tout d'abord la liaison intime qui existe entre le dogme de l'Immaculée-Conception de Marie, celui de sa virginité perpétuelle, et la croyance à sa miraculeuse Assomption. Car, dans les mystères du christianisme, tout se lie, tout s'enchaîne, tout se coordonne en une vaste et merveilleuse harmonie. Tous les privilèges de Marie se tiennent, se superposent l'un à l'autre ; ce sont des perles qui s'enchâssent dans une même couronne, ce sont des rayons de lumière qui se

rejoignent sur un même front. Oh ! qui dira l'innocence de la Mère de Dieu ? Qui pourra dépeindre sous des couleurs assez vives son incomparable pureté ? La voilà qui, seule de toutes les filles d'Adam, fait son entrée dans le monde, sans tache et sans défaut. Pour retracer cette innocence originelle de Marie, l'Église a épuisé tous les charmes des saints Livres. C'est la colombe de l'arche qui apporte à la terre le rameau d'olivier ; c'est le buisson d'Horeb qui ne brûle que des ardeurs divines ; c'est la toison de Gédéon qui, au milieu d'un sol aride, reçoit seule la rosée du ciel ; c'est la fontaine scellée dont rien d'impur n'a troublé les eaux ; c'est la rose de Jéricho qui fleurit sur une tige hérissée d'épines. Puis, quand elle est à bout de paroles, que le langage des hommes ne lui suffit plus, elle laisse parler les anges, et les anges s'écrient avec transport : « Quelle est celle qui s'élève du désert, belle comme la lune, étincelante comme les rayons du soleil, terrible au démon comme une armée rangée en bataille ? » Mais ne considérez pas seulement cette fleur divine dans le germe de sa beauté : à mesure qu'elle s'épanouit sous l'influence de la grâce, elle exhale un parfum plus suave, elle brille d'un éclat plus vif. Ah ! je sens bien, Mes Frères, que je succombe sous mon sujet, que je ne puis pas rendre, que je n'exprime que faiblement cette perfection toujours croissante, cette sainteté que n'a pu trahir le moindre défaut. C'est bégayer en langage profane que de vouloir retracer cette innocence que rien ne trouble ; cette humilité qui jamais ne s'élève, qui toujours s'abaisse ; cet amour divin qui n'est pas de la terre, qui ne vit qu'au ciel ; cette pudeur virginale qui s'alarme même à la vue d'un ange. Et cependant il me resterait de plus

grandes choses à dire. Car cette chair virginale, ou pour parler avec Tertullien, « cette chair angélisée » par l'innocence, *angelificata caro*, va recevoir de l'opération du Saint-Esprit, de son contact divin avec le Verbe de Dieu, une dignité, une pureté incomparables. Oh! je comprends que « le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la Sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit et le siège de la vertu du Très-Haut, n'ait pas pu demeurer dans le tombeau (1) ! » Je comprends que sa sainte virginité ait été comme un arome céleste, comme un baume divin qui a préservé son corps de la corruption du sépulcre ; et qu'ainsi le miracle de l'Assomption ait couronné le double prodige d'une conception immaculée et d'une vie sans tache.

Aussi, Mes Frères, loin de me figurer que ce miracle vous étonne, je craindrais presque que vous ne fussiez surpris, non pas de l'Assomption du corps de Marie, mais de la possibilité de sa mort. Car, enfin, la mort, elle aussi, comme la corruption du tombeau, n'est-elle pas, selon l'expression de saint Paul, « la solde du péché », *stipendia peccati mors* (2)? Et lorsqu'il s'agit du péché, disait saint Augustin, peut-il être question de Marie? Mais, ici, écoutez Bossuet (3). Non, la mort dans Marie ne fut pas un châtiment; mais, ayant vécu dans les conditions ordinaires de l'humanité, il fallait que cette Reine laissât entre les bras de la mort tout ce qu'elle avait de mortel. Pour faire entrer Marie dans sa gloire, « pour parer son

---

(1) Bossuet, 1er Serm. pour la fête de l'Assomption.
(2) Ép. aux Romains, VI, 23,
(3) *Loco citato.*

corps et son âme de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante » ; pour la placer « dans ce superbe appareil, au-dessus des chérubins et des séraphins et de toutes les créatures, il fallait avant toutes choses la dépouiller de cette misérable mortalité comme d'un habit étranger ». Et ne croyez pas, continue ce grand homme, que Marie ait subi la mort d'une façon ordinaire, par une secousse, par une commotion violente. Non, le principe de cette mort admirable et surnaturelle, ce n'a pas été la corruption de la nature, mais la perfection de l'amour, de l'amour maternel. Ce sont les impatiences défaillantes du saint amour qui lui ont donné la mort. Oh! si une mère ne souffre jamais tant que lorsqu'elle se voit séparée de son fils ; si, « pour une absence d'un an, le jeune Tobie perça le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs », mesurez, si vous le pouvez, la sainte impatience qu'avait Marie d'être réunie à son Fils. L'amour qu'elle avait pour ce fils était si ardent, si fort, si enflammé, qu'il ne poussait pas un seul soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel, qu'il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler l'harmonie, qu'il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Lors donc qu'il allait ainsi de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par lui-même, il en vint un jour à ce point que la terre n'était plus capable de le contenir. Alors la divine vierge mourut par un élan de l'amour divin ; « son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés ». Ce fut là « son chariot de triomphe », et ce chariot de triomphe, c'était l'amour qui l'avait construit de ses mains.

Oui, j'aime à la voir, cette divine Mère, j'aime à la voir

sur ce lit de mort qui va être son lit de triomphe ; et, comme une pieuse tradition le rapporte, dans ce même Cénacle de Jérusalem qui avait été le sanctuaire de la dernière Cène et le berceau de l'Église. Elle est là, attendant qu'il plaise à son Fils de l'unir à lui : une douce sérénité est peinte sur son visage, un sourire céleste s'épanouit sur ses lèvres. Ils sont là autour d'elle, les compagnons, les amis, les apôtres de son Fils. C'est Pierre : Pierre, qui déjà a fait retentir le monde du bruit de l'Évangile, Pierre qui déjà a confessé son maître devant les tribunaux de la terre. C'est Jean, le disciple bien-aimé, le soutien et l'appui de Marie ; Jean qui, dans ce moment solennel, va rendre à Jésus-Christ le legs qu'il a reçu du haut de la croix, sur le sommet du Calvaire. Ils sont là, tous ces hommes sublimes, les plus grands qu'ait vus la terre. Ah ! du moins jusqu'alors, si Jésus-Christ les avait laissés orphelins, il leur restait pour s'en consoler ce que Jésus avait le plus aimé sur la terre, il leur restait sa sainte mère. Quelle scène, chrétiens ! quelle scène ! Pour moi, lorsque j'y pense, après dix-huit siècles, je sens mon cœur tressaillir d'une pieuse émotion. Elle, la divine Vierge, elle tient les yeux fixés vers le ciel qui l'attend... Oh ! elle a assez vécu, car elle a vu cette Église fondée par son divin Fils ; elle l'a vue croître sous le péril et se faire des adeptes de toutes langues et de toutes nations ; elle a assisté aux premières souffrances, aux premières luttes, aux premiers triomphes de l'Épouse du Christ. Son pèlerinage est achevé : Dieu lui ouvre son sein. Alors, comme un fruit déjà mûr que la plus légère secousse détache de l'arbre, comme une flamme s'élève dans un air pur, ainsi, cueillie par Dieu, cette âme

immaculée s'envola tout d'un coup dans les hauteurs du ciel, et son dernier soupir ne fut que son dernier élan d'amour. Partagés entre la joie et la tristesse, les apôtres se séparent : ils reviennent bientôt pour embaumer le corps de Marie, mais déjà un arome tout céleste a préservé de la corruption cette chair virginale. Des fleurs, indice de sa pureté, sont là pour témoigner qu'il ne reste plus sur la terre que le parfum de son innocence. Porté sur l'aile des anges, le corps de Marie a rejoint sa sainte âme : la Vierge s'avance et s'élève doucement, le ciel s'ouvre, apprêtant ses pompes divines ; les Séraphins entonnent leurs saints cantiques, l'ineffable Trinité dévoile ses splendeurs ; le Père va couronner sa fille bien-aimée, le Fils son auguste mère, l'Esprit-Saint sa chaste épouse ; le triomphe terrestre de Marie est terminé, celui de l'éternité commence. Car, si Dieu a couronné ici-bas l'innocence de la Vierge en préservant son chaste corps de la corruption du tombeau, il va couronner dans le ciel la dignité de la mère en l'élevant au-dessus de toutes les créatures sur un trône de gloire et de majesté. C'est le sujet d'une seconde partie.

II

« Le ciel, a dit un grand évêque, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles ; ou plutôt la terre usurpe ces noms pour donner quelque

éclat à ses vaines pompes ; mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem (1) ».

Or, Mes Frères, parmi ces solennités glorieuses qui ont réjoui les anges et tous les esprits bienheureux, l'une des plus illustres et, je puis le dire avec Bossuet, « l'un des plus beaux jours de l'éternité » a dû être sans doute l'exaltation de la Sainte Vierge sur le trône que son Fils lui avait destiné. Car, que peut-on imaginer de plus magnifique que de voir la Reine des anges et des hommes, la Reine Mère de Dieu, élevée au plus haut des cieux pour y recevoir de son Fils une couronne immortelle, au milieu du concours, des acclamations, des cantiques de réjouissance de toute la cour céleste ?

Pour nous en faire quelque idée, chrétiens, il suffit de considérer quelle était l'éminente dignité de Marie. Entendez bien ce seul mot : Elle était devenue la Mère de Dieu ! La Mère de Dieu ! je ne sais, Mes Frères, mais il y a là, sous cette qualification étrange, tout un ensemble de choses qui terrasse l'esprit et confond la pensée. Quoi, une femme ! une femme qu'un Dieu salue du nom de Mère ! une femme à laquelle un Dieu est soumis, à laquelle Il doit le respect et l'honneur ! Ah ! dites-moi, chrétiens, s'il se peut concevoir quelque chose de plus auguste et de plus souverain ? N'est-ce pas qu'il ne saurait y avoir de relation plus sainte et plus intime que celle qui existe entre un fils et sa mère ? N'est-ce pas à notre mère que notre cœur appartient tout d'abord ?

---

(1) Bossuet, 1er Serm. pour la fête de l'Assomption.

Lors même qu'il se ferme aux autres affections, il conserve celle-là ; et, ne nous restât-il plus rien sur la terre, tant que notre mère demeure à nos côtés, nous nous sentons heureux ! Aussi, quand nous trouvons sur notre chemin ce qui élève les hommes, ce qui les grandit aux yeux de tous, la fortune, la dignité : comme Salomon plaçant sa mère à la droite de son trône, nous élevons jusqu'à nous celle à qui nous devons tout ce que nous sommes ; nous aimons à faire rejaillir sur ses cheveux blancs l'éclat de notre renommée, à mettre aux pieds de notre vieille mère tout ce que Dieu nous a donné de génie, tout ce que les hommes y ont ajouté d'honneurs. Si donc il en est ainsi du cœur de l'homme, que sera-ce du cœur d'un Dieu ? Et ne comprenez-vous pas, chrétiens, que Jésus-Christ ait dû rassembler tout ce qu'il y avait dans le ciel de gloire et de splendeur pour orner le front de sa sainte Mère ? Ah ! je disais, au commencement de ce discours, que c'est nous qui triomphons dans Marie. A présent je change de langage. C'est Dieu qui triomphe en elle, c'est Dieu qui se glorifie en glorifiant Marie, c'est le Fils qui se couronne lui-même en couronnant sa Mère.

Mais, Mes Frères, si l'exaltation de Marie est le triomphe de Dieu même, quelle n'a pas dû être cette pompe sublime pour qu'elle fût digne du Verbe fait chair ? Que dirai-je pour la décrire ? Car s'il est vrai que « ce divin appareil passe de bien loin nos intelligences », je ne puis pas taire néanmoins ce que j'en pense. Il me semble donc la voir cette divine Vierge, telle que l'Écriture la dépeint dans un style inusité. Car, « pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez

de rayons : il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature ». Elle met la lune aux pieds de la Vierge et les étoiles autour de sa tête ; elle l'enveloppe du soleil comme d'un vêtement : *mulier amicta sole* (1). Ainsi Marie s'élève toute rayonnante d'éclat ; et, s'il m'est permis de mêler mes conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine, chrétiens, qu'à son approche toute la cour céleste a dû tressaillir d'allégresse ; que les neuf chœurs des esprits bienheureux se sont portés au-devant d'elle pour la recevoir ; que Gabriel à leur tête, saluant sa souveraine, au nom de tous les anges, lui a dit, comme jadis à Nazareth : *Ave Maria*, « salut, ô Marie », soyez la bienvenue, ô notre reine ! Naguère vous étiez pleine de grâce, vous voilà pleine de gloire ! Venez régner sur nous, vous dont la dignité efface la nôtre, vous qui êtes la Mère de notre Dieu ! Mais, accourez, vous aussi, patriarches des premiers âges, Justes de l'antique alliance ; mêlez vos voix à celles de la milice des cieux, pressez-vous autour de votre Reine, saluez son entrée par vos chants de triomphe. Ah ! chrétiens, quittez la terre en ce moment : *sursum corda*, le cœur en haut ! Voyez-vous cet immense cortège qui entoure la Mère de Dieu ? C'est Adam qui, au nom de l'humanité, salue avec un transport inexprimable cette Vierge puissante, dont le pied devait écraser la tête du serpent. C'est Ève, notre mère selon la nature, qui accueille avec joie cette seconde mère du genre humain. Ce sont toutes les saintes femmes du premier Testament, qui contemplent avec amour Celle dont elles n'avaient été qu'une ombre et une figure. Parmi elles,

(1) Apoc. XII, 1.

entourée de Débora, de Judith, d'Esther, c'est Élisabeth, la mère du Précurseur, Élisabeth qui dit à la Vierge triomphante : Venez à nous, ô Mère de Notre-Seigneur ! Vous êtes vraiment bénie entre toutes les femmes, car les choses qui vous ont été annoncées par le Seigneur se sont accomplies pour vous (1). Ce sont encore les bienheureux parents de Marie, et Joseph son chaste époux, qui la reçoivent au milieu d'eux et se sentent doublement heureux à la vue de son triomphe.

Puis, voici les saints prophètes qui animent leur lyre céleste de leurs chants d'autrefois. Enivré par l'Esprit de Dieu, Isaïe chante comme naguère : Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter l'Emmanuel ! Ézéchiel l'a reconnue, cette « Porte close », par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, depuis que le Dieu d'Israël a fait par elle son entrée (2). Au milieu d'eux, le royal prophète, David, l'ancêtre de Marie, s'écrie dans un ravissement incompréhensible : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate* (3), « Elle va se tenir, la Reine, elle va se tenir, à votre droite, ô mon Dieu, dans son vêtement d'or, enrichi d'une merveilleuse variété ». Ce sont, enfin, les martyrs de l'Église naissante, Étienne en tête, qui inclinent leurs palmes devant la Reine des Martyrs.

Et maintenant, chrétiens, maintenant que le ciel est en extase, que ses habitants jubilent d'allégresse, au milieu de ce concert de louanges et d'acclamations,

---

(1) S. Luc, I, 42, 45.
(2) Ézéchiel, XLIV, 2.
(3) Psaume XLIV, 10.

n'écoutez plus mes bégaiements, prêtez l'oreille aux cantiques de la bienheureuse Vierge. Et que dira-t-elle ? Ah ! elle est toujours la même ! *Magnificat anima mea Dominum*, « mon âme rend grâces au Seigneur », *quia respexit humilitatem ancillæ suæ*, « parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante » ; *fecit mihi magna qui potens est*, « Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes choses ». Oh ! Mes Frères, quelle scène divine, quelle beauté céleste ! Et pourtant je n'ai pas tout dit : *sursum corda*, tenez vos cœurs encore plus haut. Car c'est au sommet de l'Empyrée, dans le sein de Dieu même que la pompe sacrée se termine. Portée sur l'aile des anges, environnée de la cour céleste, la Vierge a traversé la sainte lignée des martyrs, des prophètes, des justes, des patriarches ; elle arrive devant le trône de l'Éternel. Alors, chrétiens, il se passe quelque chose d'intraduisible. La sainte Trinité découvre sa face adorable : le Fils se penche sur le sein du Père, l'Esprit les couvre de son ombre ; de ces suprêmes réalités invisibles à l'œil de la chair, il sort un son qui n'a pas d'écho dans ce monde de fantômes ; le Christ présente à Dieu Celle qui a été sa Mère et, au milieu des cieux qui tressaillent en silence, Celui qui est, Celui devant qui nous ne sommes rien, enveloppant de lumière sa créature, la couronne de gloire et d'immortalité.

Mais, ne croyez pas, chrétiens, que ce soit là une pompe vaine et stérile. Si le Seigneur couronne dans Marie la dignité de Mère de Dieu, s'il l'élève au-dessus de tout ce qui existe, s'il la fait asseoir sur un trône de majesté, c'est pour nous aussi que tout ce triomphe s'organise. Cette puissance qu'il lui communique, cet éclat dont il la

couvre, l'auguste Vierge s'en servira pour nous qui sommes ses frères ou plutôt ses enfants. Si par l'exaltation de Marie le ciel acclame une Reine, nous, les pèlerins de la terre, nous, les voyageurs du temps, nous recevons un appui, nous recevons une mère : une mère qui nous suit de l'œil au milieu de toutes les épreuves de la vie, qui plaide notre pardon, alors qu'enfants ingrats, nous errons sur les mille chemins de l'erreur et du vice, loin de notre Père qui est Dieu ! une mère qui, par ses prières, sollicite notre retour et notre persévérance ; une mère, enfin, et c'est tout dire, une mère qui obtient tout ce qu'elle veut et dont l'amour n'a d'égale que la grandeur de son pouvoir.

Montrez-vous donc, ô Marie, montrez-vous notre Mère, comme vous êtes notre Souveraine ! Oh ! dans ces moments, dont la vie est pleine, dans ces moments où nos forces nous abandonnent, où la tristesse nous abat, où la souffrance nous accable, obtenez-nous le calme de la résignation, le courage de la vertu ! Car, comme vous le disait un de vos plus grands serviteurs, saint Bernard, « quel langage plus persuasif, quelles paroles qui pénètrent plus avant au cœur de Jésus-Christ, que les vôtres, bienheureuse Marie ? » *quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu felix Maria ?* Vous voyez ici devant vous tout ce pieux auditoire qui va se préparer, pendant trois jours, à célébrer votre triomphe. Obtenez-lui la grâce qui purifie, l'amour qui unit à Dieu, la force et la constance qui persévèrent. Et vous, M. T. C. F., profitez avec soin de ces saints exercices. Songez bien qu'il n'y a pas de jours dans l'année où le cœur de Marie soit mieux ouvert à nos prières. Vous le savez, les princes, les rois de la terre ont coutume de signaler l'an-

niversaire de leur exaltation en amnistiant quelques coupables. J'espère, mes bien chers Frères, que si pécheurs que nous soyons, nous trouverons dans une bonne confession, dans une fervente communion, le moyen d'obtenir à notre tour grâce et miséricorde, afin qu'après avoir applaudi de loin au triomphe de Marie, nous puissions un jour triompher avec elle et par elle. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SUR LE TRIOMPHE

DE

LA CROIX (1)

Ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.

« Pour moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. »

(Saint Jean, XII, 32.)

Mes Frères,

Lorsque Godefroy de Bouillon, à la tête des croisés, entra dans Jérusalem conquise sur les Sarrazins, le premier mouvement de son âme fut de se tourner vers la voie douloureuse qu'avait suivie le Sauveur du monde. Alors on vit le pieux guerrier et, avec lui, ses compagnons d'armes se dépouiller de leur armure et, les pieds

---

(1) Prêché à Notre-Dame de Paris.

Une partie considérable de ce discours a déjà été reproduite ailleurs, dans un ordre assez différent et avec quelques variantes ; (*Lettre pastorale du 16 juillet 1874, annonçant le pèlerinage diocésain en l'honneur de la vraie croix de Baugé ; Œuvres oratoires et pastorales, tome IV*). Il nous a paru intéressant de le publier de nouveau, dans sa forme primitive et complète.

nus, la tête découverte, gravir les flancs de la colline où s'était accompli le rachat du genre humain. A chaque station, dit l'historien de ces grandes choses, ils s'arrêtaient, priant Dieu et se frappant la poitrine. Le cœur de ces hommes vaillants se brisait à la pensée que, dix siècles auparavant, le Fils de Dieu avait parcouru ce chemin de la souffrance, chargé du pesant fardeau de la croix. Puis, arrivés au sommet du Calvaire, on les vit se prosterner la face contre terre, et toute l'armée avec eux. C'était la France entière qui faisait le chemin de la croix, et qui, dans l'élite de ses fils, accomplissait le pèlerinage des Lieux saints.

S'il ne nous est pas donné à tous de suivre ce glorieux exemple, d'aller nous retremper dans la foi sur les hauteurs où s'élevait la croix de Jésus-Christ, et de baiser son sépulcre entr'ouvert, vous pouvez du moins, vous qui habitez cette capitale, venir en pèlerins vers les reliques insignes de la Passion du Sauveur. Et c'est, Mes Frères, ce que vous faites en ce moment. Jérusalem, le Calvaire, le sacrifice de la croix, tout cela revit devant vous dans ce mémorial auguste du plus grand acte qui se soit accompli sur la terre. Et il me semble que j'assiste moi-même, spectateur attendri, à ces scènes divines, à ce drame dix-huit fois séculaire, quand j'aperçois l'un des clous qui perçèrent les pieds de Jésus-Christ, la couronne d'épines qui ensanglanta sa tête, et les parcelles de la croix sur laquelle s'est étendue sa chair sacrée pour la Rédemption du monde.

Or, parmi ces reliques auxquelles se rattachent de si nobles leçons et d'impérissables souvenirs, il en est une qui frappe plus particulièrement mon esprit et qui parle

davantage à mon cœur. Voilà près de deux mille ans que l'humanité salue dans ce glorieux trophée l'instrument de sa délivrance. Elle a vu et elle voit encore, dans ce signe sacré, le symbole du sacrifice, l'arbre de la vie, l'étendard du salut, l'immortel drapeau de la justice et de la vérité. Le christianisme se résume tout entier dans ce signe qui en est l'expression la plus haute et la plus palpable. Je viens donc, Mes Frères, vous parler de la croix, vous dire la place qu'elle occupe dans le monde, ce qu'elle a été et ce qu'elle est devenue, ce qu'elle a opéré parmi les hommes ; et, pour exprimer d'un mot toute ma pensée, c'est sur le triomphe de la croix que je me propose d'appeler votre bienveillante et religieuse attention. Ce sera tout le sujet de ce discours.

Pour mesurer dans toute son étendue le triomphe de la croix, il faut que nous sachions d'abord ce quelle était dans les temps qui ont précédé le christianisme, quelles idées s'y rattachaient, ce que le sentiment public plaçait en elle de gloire ou d'ignominie. Or, un exemple fameux va vous apprendre ce qu'était la croix aux yeux du monde païen.

Un jour, il y a deux mille ans, une croix s'élevait sur les rivages de la Sicile ; et, sur cette croix, un homme, qui portait le nom d'une illustre cité, expirait la face tournée vers sa patrie. A la nouvelle de cet attentat, un long cri d'indignation parcourut l'Italie entière : Rome se sentit atteinte dans l'honneur de son nom, et le plus grand de ses orateurs, montant à la tribune, exhalait au Forum, dans ce cri éloquent, l'émotion de son âme : *Facinus est vinciri civem romanum*, « enchaîner un

citoyen romain, c'est un attentat ; le frapper de verges, c'est un crime ; le mettre à mort, c'est presque un parricide ; que sera-ce de l'attacher à une croix ? » *quid dicam in crucem tollere ?* L'expression manque pour qualifier cette atrocité... Voilà ce que disait Cicéron, accablant Verrès sous le poids de sa parole ; et Cicéron n'avait pas tort, parce qu'aux yeux du monde entier la croix était un bois infâme ; c'était le supplice réservé aux esclaves, un signe d'opprobre et d'ignominie qui ne devait jamais déshonorer un homme libre ni monter jusqu'au front d'un Romain.

Si donc la croix était ce que je viens de dire, il me suffirait, pour montrer son triomphe, de vous rappeler ce qu'elle est devenue depuis lors. Regardez à travers le monde. Ce signe odieux que Cicéron repoussait du front d'un Romain avec toute la fierté de son patriotisme, il apparaît maintenant comme la marque de l'honneur, de la puissance et de l'autorité. Il brille au faîte de nos temples, il surmonte le diadème de nos princes, il orne la tiare de nos pontifes, il rayonne sur la poitrine des braves. Depuis l'homme des villes qui la contemple avec respect au sommet de nos cathédrales, jusqu'au paysan qui la rencontre à l'angle du chemin, sur le penchant de la colline ou au fond de la vallée, toute tête se découvre, tout front s'incline devant la croix et, à tous les points du globe, des millions de poitrines poussent chaque jour vers elle ce cri de l'allégresse : *O crux, ave, spes unica* ! « salut, ô croix, notre unique espérance ! » Tu étais jadis le symbole de l'ignominie ; mais, depuis que le Christ t'a empourprée de son sang, il a fait de toi l'enseigne de la gloire et de la grandeur, il t'a exaltée au-

dessus de toutes les choses d'ici-bas, il t'a transfigurée, rayonnante et splendide, dans l'éclat immortel de sa divinité !

Je pourrais m'en tenir là, Mes Frères ; car, si la croix est devenue l'objet de la vénération des peuples, après être restée si longtemps un signe d'horreur et de mépris, il s'ensuit que jamais le monde n'a été témoin d'un triomphe plus éclatant. Mais le triomphe suppose la victoire, et la victoire ne s'obtient qu'au prix de la lutte. Donc, pour constater le triomphe de la croix, je dois me demander quelles puissances elle avait à combattre et quels ennemis elle est parvenue à vaincre.

Le premier ennemi que la croix de Jésus-Christ ait rencontré devant elle, c'était l'idolâtrie. Lorsque, du haut du Calvaire, le Fils de Dieu étendit ses deux bras vers les peuples de toute race et de tout pays, le monde, à peu d'exemptions près, était idolâtre. Le paganisme avait transformé cet Univers en un vaste temple d'idoles et, comme l'a dit Bossuet après Tertullien, « Tout était Dieu, excepté Dieu même », *omnia Deus prœter Deum*. Alors, on fut témoin d'un spectacle qui ne s'était jamais vu et qui ne se verra plus sur la terre. Quelques années auparavant, dans une île de l'Adriatique, trois hommes, en mettant la main sur leur poitrine, avaient cru y trouver assez de force pour pouvoir se partager le monde. Il est vrai que le monde leur avait glissé dans la main, mais enfin ils avaient osé ce qui pouvait sembler le comble de l'audace humaine. Eh bien, ce que les triumvirs avaient vainement rêvé dans la plénitude de leur force, quelques bateliers de la Galilée l'ont accompli dans le néant de leur faiblesse. A leur tour, ils se partagèrent le monde.

Dans cette entreprise d'une poignée d'hommes contre tous, ils n'avaient pour eux ni la science, ni la richesse, ni les armes ; ils avaient contre eux toutes les puissances de la terre, la parole des rhéteurs, la plume des sophistes et le glaive des Césars. N'importe, ils tenaient en main quelque chose de plus fort que tout le reste : la croix ! Cette croix, symbole du sacrifice, ils l'arborèrent hardiment en face des idoles, en face de l'orgueil déifié, de la cupidité déifiée, de la volupté déifiée. La lutte dura trois siècles : des milliers d'hommes tombèrent, héroïques et calmes, autour du drapeau de Jésus-Christ ; puis, un jour, l'on vit cette croix, baignée dans le sang des martyrs, s'élever radieuse, au sommet du Capitole, ayant à ses pieds et autour d'elle les simulacres détruits et les idoles brisées. La croix de Jésus-Christ avait triomphé de l'idolâtrie.

Après l'idolâtrie est venue la barbarie. Quand Dieu eut débarrassé la terre de ce grand scandale qu'on appelait l'empire romain, il appela des races nouvelles sur la scène de l'histoire. Or les races, dont nous descendons, étaient plongées dans les ténèbres de la barbarie la plus épaisse. Leur condition n'était guère meilleure que ne l'est aujourd'hui celle des peuplades sauvages de l'Amérique. Ni lumière, ni foi, ni morale. Rien n'avait pu jusqu'alors façonner leur caractère ni adoucir la férocité de leurs mœurs. Les sacrifices humains ensanglantaient les forêts de la Gaule, vieilles comme le monde. Ici même, sous le chœur de cette cathédrale, à pareil jour, le 16 mars 1711, on découvrit les restes odieux de ces superstitions sanglantes. Mais l'heure du réveil avait sonné pour ces tribus, assises depuis tant de siècles « dans

les ténèbres et à l'ombre de la mort ». Armé de la croix, l'Évangile à la main, le prêtre est apparu à ces hordes sauvages : sa présence les étonne, son ascendant les gagne, sa parole les subjugue. A l'aspect de ce signe rédempteur, la lumière se fait dans les esprits, les cœurs s'amollissent, les caractères se transforment, les mœurs s'épurent et s'améliorent. Ah ! je ne dirai pas qu'il n'a point fallu à la croix de longs siècles pour achever cette conquête, la plus difficile de toutes. Mais enfin, c'est au pied de la croix, c'est devant l'image d'un Dieu mort pour le salut du monde, que les races barbares ont appris ce qu'elles ne connaissaient point : l'inviolabilité de la vie humaine, l'oubli des offenses, le pardon des injures, le sentiment de l'équité, le respect de la faiblesse et du malheur, la loi du sacrifice et du dévouement, toutes ces grandes choses d'où est sortie la civilisation chrétienne qui est fille de la croix, parce qu'elle est fille de l'Église, parce qu'elle est fille du Christ. La croix a triomphé de la barbarie, comme elle avait détruit les idoles pour établir sur leurs ruines l'empire de la justice et de la vérité.

Et ne vous étonnez pas que je rapporte à la croix les triomphes du christianisme. La croix, c'est le christianisme tout entier, c'est l'Évangile en acte, l'Évangile rendu sensible et palpable. Elle est la vraie chaire du haut de laquelle le Christ a enseigné le monde. Quand l'apôtre saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Je n'ai pas prétendu savoir autre chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié (1) », c'était là une

(1) 1re Ép. aux Corinth., II, 2.

singulière parole dans la bouche d'un homme qui avait rempli la terre du bruit de son éloquence. Et pourtant cet homme au grand langage et aux profondes pensées ne craignait pas de dire que toute sa science se réduisait à savoir Jésus-Christ crucifié. Ah ! c'est que la croix est la vraie révélation de Dieu, de sa puissance, de sa sainteté, de son amour. Tout est là, sur ce bois suspendu entre le ciel et la terre : la divinité et l'humanité ! La divinité, ses grandeurs, ses abaissements, ses tendresses ! L'humanité, ses malheurs, ses espérances, ses gloires ! La divinité, son courroux et son pardon ! L'humanité, ses fautes et ses souffrances ! La divinité, ses œuvres et ses droits ! L'humanité, ses mérites et ses devoirs, ses réprouvés et ses élus, son passé et son avenir ! Tout cela est écrit en caractère de sang dans ce livre, déployé aux yeux du monde, et dont chaque trait est une lumière, chaque ligne une révélation, chaque page une vision de Dieu et de l'éternité.

Ce livre, l'Église l'étala sous les yeux des races barbares, et l'Europe devint chrétienne. Mais il était dit que chaque victoire de la croix serait suivie d'un nouveau combat, et que l'antique serpent écrasé par l'étendard du salut relèverait la tête après chaque défaite. Un homme donc — car ici-bas, en tête du mal comme en tête du bien, il n'y a toujours qu'un homme — un homme dis-je, essaya d'arrêter la croix dans sa marche triomphale. A cet effet, il prit quelques lambeaux de la Bible, arracha quelques feuillets de l'Évangile et, y mêlant ses rêveries, il en fit le Coran. Puis, comme symbole de l'opposition à la croix, il adopta le croissant et, enfin, à la place du glaive spirituel de la parole, il mit le glaive

matériel qui frappe et qui égorge. Voilà son œuvre : le Coran, avec le croissant pour signe et le cimeterre pour garde. Sans doute, s'il fallait juger de cette œuvre par ce qu'elle est aujourd'hui, c'eût été peu de chose. A l'heure où je parle, elle est morte, ou, du moins, si elle vit encore, c'est parce qu'on se dispute à qui la tuera. Mais il n'en était pas de même à son origine, et jamais peut-être la croix n'avait rencontré d'adversaire plus formidable. Qu'était-ce, en effet, que le mahométisme en face de la croix? C'était la glorification de la volupté, le déchaînement de toutes les passions brutales, l'empire de la chair substitué au règne de l'esprit, les convoitises sensuelles transportées jusque dans le monde futur. Et cependant, malgré l'appât qu'offrait à des instincts grossiers cette religion toute pétrie de sang et de boue, en dépit de la complicité qu'elle rencontrait dans les bas-fonds de la nature humaine, l'étendard du sensualisme a reculé devant le drapeau du sacrifice ; et, tandis que le croissant apparaît comme le symbole de la décrépitude et de l'abrutissement, la croix est restée, pour les nations rangées autour d'elle, le signe de la grandeur, de la force et de la vie.

Ainsi, Mes Frères, chaque lutte, chaque nouvel assaut est devenu pour la croix l'occasion d'un triomphe. Quiconque se heurte contre elle, y trouve une force divine qui le renverse et l'abat. La voyez-vous qui se dresse au milieu du monde, haute et souveraine? Autour d'elle, les peuples s'agitent, les nations s'entrechoquent, les trônes se brisent, les empires s'écroulent, les dynasties passent, les révolutions se succèdent : tout se transforme autour de la croix, tout s'affaisse et chancelle ;

seule elle ne change pas, seule elle reste debout, immobile et invaincue! *Stat crux dum volvitur orbis...* Que dis-je, Mes Frères? La croix reste immobile? Non, la croix marche, *vexilla regis prodeunt* : elle marche à grands pas vers la conquête du monde. De l'Orient qui la vit se dresser un jour sur l'une de ses collines, elle a parcouru l'Occident où, à l'heure qu'il est, elle règne en souveraine. Quand le génie de Christophe Colomb eut fait entrer un continent nouveau dans le concert des peuples, elle est allée vers ces plages lointaines, vers ces îles qui semblaient sortir à peine du sein des mers. De nos jours et grâce au succès de nos armes, elle est revenue toucher cette vieille terre d'Afrique d'où Mahomet l'avait bannie. Elle flotte de nouveau, à côté du drapeau de la France, des sommets de l'Atlas aux rivages de la Méditerranée. Tout lui fait présager des triomphes nouveaux. Vous croyez peut-être que nous sommes effrayés pour elle de ce mouvement qui entraîne les peuples vers des voies nouvelles, qui les emporte dans les régions de l'avenir à travers le champ illimité des découvertes et des inventions. A Dieu ne plaise ! Tout cela hâte et facilite le triomphe de la croix. En traçant ces lignes de fer qui rapprochent les peuples, en lançant dans l'espace ces chars de feu qui effacent les distances, vous donnez des ailes aux missionnaires de la croix. En lâchant la vapeur, comme une tempête concentrée dans les flancs de vos navires, vous ouvrez à la croix de Jésus-Christ un chemin au milieu des mers. Vous lui permettez de faire le tour du monde plus librement que jamais. Vous êtes à votre insu, et peut-être malgré vous, les ministres de la Provi-

dence dans l'accomplissement de son œuvre, et les instruments dociles du triomphe de la croix.

Et, Mes Frères, ce triomphe de la croix auquel l'humanité assiste depuis dix-huit siècles, ce n'est pas une vaine pompe, un éclat passager, quelque chose qui brille et qui disparaît. Non, ce triomphe est durable, ces victoires sont fécondes; car c'est le triomphe, ce sont les victoires de la lumière sur les ténèbres, de la sainteté sur le vice, de la vie sur la mort. Jetez les yeux sur la carte du monde; partagez l'humanité en deux zones : la zone des peuples civilisés, et celle des peuples qui ne le sont pas. Y a-t-il une nation civilisée, une seule, qui n'ait donné des adeptes à l'empire de la croix? Y a-t-il une race, si barbare qu'elle soit, qui, en voyant apparaître au milieu d'elle ce drapeau du Christ, n'y trouve aussitôt un principe de vie et de résurrection? Voulez-vous rendre l'énergie et la grandeur morale à quelqu'une de ces peuplades sauvages que de longs siècles d'immobilité ont retenues dans la mort de l'intelligence? Plantez la croix dans son sein. A l'instant même, la lumière et la force descendront sur elle de cet arbre de vie; vous renouvellerez la face de cette terre informe et ténébreuse; vous rappellerez la fécondité dans ce sol ingrat et rebelle; vous ferez germer des fleurs de chasteté du milieu de cette fange impure; vous récolterez des fruits de justice sur ce sauvageon inculte; toute cette nature sombre et désolée vous apparaîtra riante, rajeunie, transfigurée; et dans cette germination puissante de toutes les vertus, dans cette brillante floraison de la sainteté, vous saluerez un nouveau triomphe de la croix.

Et c'est là, Mes Frères, ce que la croix a opéré au milieu de nous. Car l'Europe chrétienne est son œuvre, et nous sommes le fruit de ses conquêtes pacifiques. Remontez à l'origine de tout ce qui constitue votre grandeur et votre supériorité morale, vous y trouverez la croix avec ses hautes leçons et ses inspirations sublimes. Si, dans vos sociétés modernes, le pouvoir s'est fait humain, généreux, bienfaisant, c'est parce que les Louis, les Henri, les Ferdinand ont appris au pied de la croix que le commandement n'est qu'un service et l'obéissance un honneur. Si l'égoïsme antique a fait place au règne de la charité, c'est qu'en regardant la croix, les Dominique, les François d'Assise, les Vincent de Paul ont senti germer dans leur âme les créations du dévouement, qui ont su rendre l'admiration muette et la louange inutile. Il n'y a pas jusqu'à la science qui n'ait vu les Thomas d'Aquin et les Bonaventure élargir ses horizons et reculer ses perspectives, en méditant au pied du crucifix leurs œuvres immortelles. Tant est puissante cette vertu qui descend de la croix sur l'humanité, pour susciter en elle toutes les grandeurs intellectuelles et morales !

Mais si la croix est le foyer des grandes lumières et des grands sacrifices, elle est aussi la source des grandes consolations. Chose merveilleuse ! La croix, cet instrument de la souffrance, est précisément ce qui a triomphé de la souffrance, et ce n'est pas la moins éclatante de ses victoires. Tandis que, sans elle ou en dehors d'elle, la souffrance pousse les âmes à la révolte ou les jette dans le désespoir, la croix brise ou émousse l'aiguillon de la douleur. Ah ! qui dira combien la vue de cet étendard sacré a séché de larmes depuis dix-huit siècles ; ce qu'elle

a inspiré de résignation aux malheureux? Qui dira combien elle a soutenu d'âmes défaillantes ; ce qu'elle a communiqué de force et de courage à ceux qui souffrent et qui gémissent sous le poids de la tristesse ou du chagrin? Quand les martyrs enduraient les plus cruelles tortures pour rester fidèles à leur foi, au milieu de la flamme des bûchers ou sous la dent des bêtes féroces, ils songeaient à la croix, et ce souvenir, traversant leurs souffrances, ramenait le sourire sur leurs lèvres et la sérénité sur leur front. Quand l'homme est payé d'ingratitude par ceux qu'il avait comblés de bienfaits, lorsqu'il se voit calomnié dans son honneur, trahi, renié par les siens, abandonné de tous, il regarde la croix, et ce grand spectacle suffit à relever son âme abattue et désolée. Quand la mort produit dans notre cœur ces déchirements à nul autre pareils, chaque fois que les vents de l'étranger vont porter au sein d'une famille la fatale nouvelle qui la plonge dans le deuil, l'épouse, la mère chrétienne se tourne vers la croix, et, voyant sur le Calvaire cette mère affligée qui échange avec son Fils expirant un dernier regard de tendresse, elle puise dans la vue de ces sublimes douleurs la force dont elle a besoin pour surmonter la sienne. Partout où apparaît l'image de la souffrance, dans la demeure des grands comme sous le toit du pauvre, au chevet du malade et au lit de camp du blessé, la croix vient se dresser en face d'elle comme la grande consolatrice du genre humain.

Et maintenant, Mes Frères, que la croix ait des ennemis à vaincre aujourd'hui comme dans tous les temps ; que l'athéisme pousse autour d'elle ces cris sauvages qui épouvantent les peuples ; que les matérialistes essaient

de la renverser du piédestal que lui ont élevé dix-huit siècles de foi, qu'importe ? La croix qui a brisé les idoles, la croix qui a civilisé, régénéré et sauvé le monde ; la croix au pied de laquelle l'humanité a appris le dévouement et le sacrifice, tout ce qui a fait les nations grandes et nobles, pieuses et fortes, la croix triomphera de ces assauts comme de tous ceux du passé et, debout sur ce roc impérissable où Dieu l'a placée, elle continuera d'étendre ses deux bras sur le monde, pour envelopper ses adversaires, comme ses enfants, dans l'étreinte de l'amour.

Mes Frères, nous sommes les enfants de la croix. C'est sous cet étendard que nous sommes nés ; c'est sous cet étendard que nous devons vivre et mourir. A votre entrée dans le monde, la croix s'est inclinée sur votre front, elle y a laissé son empreinte, elle l'a marqué de son sceau. C'est le drapeau auquel nous appartenons tous, auquel nous lient notre foi et nos serments. Là est pour le chrétien le courage au milieu de la tentation, le préservatif contre les chutes, le soutien dans les bons comme dans les mauvais moments de la vie. Lors donc que vous vous sentirez défaillir, que les forces vous trahiront à l'heure du combat, regardez la croix, et la vue de ce divin étendard retiendra sur le seuil de votre âme une foi chancelante ou une vertu prête à périr. Jadis il fut donné au premier empereur chrétien de lire sur ce *Labarum* de la victoire ce mot de l'espérance : *In hoc signo vinces*, « c'est par ce signe que tu vaincras ». C'est par ce signe que vous aussi vous vaincrez ; et quand la victoire aura couronné vos luttes, un jour, sur votre tombe, on plantera ce signe sacré : vous dormirez en paix sous l'étendard de Jésus-Christ, comme

le guerrier qui, frappé à mort, s'enveloppe de son drapeau et trouve dans ces plis glorieux le linceul de l'immortalité.

Et enfin, Mes Frères, à cette croix victorieuse de la mort, de l'enfer et du monde, Dieu réserve un dernier et éclatant triomphe. Un jour viendra où nous serons tous réunis comme nous le sommes en ce moment ; nous ferons partie d'une assemblée bien plus nombreuse encore. Vous y avez votre place marquée d'avance ; j'y ai la mienne. Et alors, en ce grand jour de la rétribution universelle, dans ces assises solennelles de l'humanité réunie, le Fils de l'homme apparaîtra, tenant en main la croix qui a vaincu le monde. Mais cette croix qui a vaincu, alors elle jugera le monde. Cette croix, instrument du triomphe, deviendra le sceptre de la justice. C'est dans cette balance de l'équité que seront pesées vos actions et les miennes. Que cette pensée-là, chrétiens, se grave dans votre esprit, qu'elle vous accompagne, qu'elle vous suive hors de cette enceinte, surtout pendant ces saints jours de l'année chrétienne où nous allons entrer. Oui, ô croix, notre unique espérance, *o crux, spes unica*, vous allez reparaître sous nos yeux, avec vos sublimes leçons et vos immortels souvenirs. Ah ! puissent les justes trouver auprès de vous la persévérance ! *piis adauge gratiam !* Puissent les pécheurs obtenir à vos pieds le pardon de leurs fautes ! *reisque dele crimina !* Et puisse votre triomphe devenir un jour le nôtre dans l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

AUX

ASSOCIÉES DU ROSAIRE [1]

Mesdames,

Il y a un mois environ, je me trouvais à Bologne, en Italie. J'étais allé dans cette ville célèbre pour y accomplir mon pèlerinage auprès du tombeau de saint Dominique, l'homme de Dieu auquel il a été donné d'enseigner au monde la dévotion du saint Rosaire. Et là, prosterné devant ce monument qui renferme des restes si précieux et que les hommes ont environné de toutes les richesses de la nature, de toutes les magnificences de l'art, je me reportais du cœur et de la pensée vers le Rosaire de Sainte-Geneviève, et je priais Dieu, par l'intercession de saint Dominique, de bénir une œuvre qui a pour but de

---

(1) Prononcée en 1869.

glorifier la Reine du ciel, en associant entre elles des âmes unies par la prière et les liens d'une piété commune.

Quand saint Dominique fut suscité de Dieu pour mettre entre les mains des chrétiens cette arme puissante de la foi, je veux dire le saint Rosaire, l'Église se trouvait dans des circonstances difficiles. Une hérésie dangereuse, celle des Albigeois, désolait une partie de l'Europe. Des doctrines perverses s'étaient répandues en divers lieux, particulièrement en France. On était à la veille d'un concile général, le IVe de Latran, que le pape Innocent III venait de convoquer pour remédier aux maux de la chrétienté. C'est au milieu d'une telle situation que saint Dominique conçut l'idée d'opposer aux progrès de l'erreur et du mal une formule de prières, qui pût se placer sur les lèvres de tous les chrétiens et se répéter d'écho en écho dans toutes les contrées du monde.

En apparence, c'était peu de chose que cette pratique de piété dont l'apôtre du Midi venait de prendre l'initiative.

Mais quand on l'envisage des yeux de la foi, il y avait là une institution féconde, dont l'Univers chrétien allait ressentir les effets salutaires. C'était comme une chaîne de prières dont les anneaux, se déroulant d'une âme à l'autre, enlaçaient l'Église entière dans leur harmonieuse unité ; un faisceau d'armes spirituelles, qu'aucune force humaine ne parvenait à rompre. Pendant que les Pères du concile de Latran délibéraient entre eux sur les grands intérêts de la chrétienté, les fidèles répétaient lentement ces *Ave Maria* dans lesquels se traduisait avec une douce énergie la foi de leur âme ; et de cette action combinée de

la prière et de la doctrine, de la science et de la piété, sortit le XIIIe siècle, c'est-à-dire une période incomparable de grandeur et de gloire pour l'Église catholique.

Je n'ai pas besoin, Mesdames, de vous faire remarquer que les temps où nous sommes ont beaucoup d'analogie avec l'époque qui vit s'introduire dans le monde la dévotion du saint Rosaire. Des doctrines plus dangereuses encore que celle des Albigeois tendent à se propager dans les masses. La négligence des devoirs religieux et, ce qui en est une suite nécessaire, l'affaiblissement, pour ne pas dire la corruption, des mœurs publiques va toujours croissant. Afin d'arrêter la marche du mal, l'Église, comme au commencement du XIIe siècle, va se réunir en concile sous la présidence de son chef. Déjà plusieurs associations de prières se sont formées, en divers lieux du monde chrétien, pour appeler les lumières de l'Esprit-Saint sur les travaux de l'Église rassemblée. Quant à vous, Mesdames, votre association est toute faite, c'est celle du saint Rosaire. Elle grandit en importance par les circonstances mêmes où nous sommes. Il y a là un nouveau motif de la maintenir et de la développer, afin que l'église Sainte-Geneviève puisse mêler sa voix à ce concert de supplications qui va s'élever vers le ciel de tous les points de la terre.

On a maintes fois insisté devant vous sur cette source de faveurs et de bénédictions spirituelles qu'il a été donné à saint Dominique d'ouvrir au milieu de l'Église. Sans vouloir traiter un tel sujet, je me bornerai à deux remarques d'où j'espère tirer quelque leçon profitable à vous toutes.

Quand je considère cette couronne de perles spiri-

tuelles, ou, si vous aimez mieux, ce bouquet de roses mystiques, comme l'indique son nom, *rosarium*, rosaire ; lorsque, dis-je, j'examine cette arme de la foi que saint Dominique a mise aux mains du chrétien, je trouve qu'elle se termine par la croix ou par l'image du divin Crucifié. C'est que l'esprit de sacrifice, émané de la croix, doit être l'âme de toute association pieuse. Sans doute, ce n'est pas un engagement bien lourd ni un fardeau très gênant que de réciter tous les jours une dizaine du chapelet ; mais, quelque léger que soit ce sacrifice, il y a toujours là un assujettissement. Il s'agit de prendre sur son temps, de ne pas se laisser envahir par l'oubli, de tenir son esprit en éveil pour ne pas rompre, par négligence ou par inattention, cette chaîne de prières dont la force réside en partie dans sa continuité. Puis celles d'entre vous qui, non contentes de leur part personnelle, veillent au bon ordre et à l'harmonie de l'ensemble, les zélatrices, en un mot, qui vont d'un membre à l'autre pour répartir entre tous la tâche de la prière, font assurément un sacrifice dont Dieu leur saura gré et dont vous-mêmes vous ne pouvez être que vivement touchées. Et enfin, Mesdames, permettez-moi de vous le dire, l'esprit de sacrifice a cent occasions de se produire dans toute association quelle qu'elle soit ; soit que l'on ait à se tenir en garde contre ses propres lumières, ses goûts et ses préférences ; soit qu'il faille réagir contre des considérations mondaines et des sentiments qui sont trop de l'homme et de la terre ; soit enfin que l'on ait besoin d'étouffer cet esprit d'opposition et de dénigrement qui est au fond de notre nature, et qui nous porte à blâmer des mesures dont nous ne connaissons pas le motif,

ou à réclamer des réformes dont nous ne comprenons pas la portée (1). Voilà pourquoi l'esprit de sacrifice est la base de toute association ; et, chaque fois que des hommes se réunissent pour faire le bien, il faut que chacun se dépouille d'une partie de lui-même pour s'accommoder aux pensées et aux sentiments de tous.

Et c'est là, Mesdames, ce qui me conduit à faire une seconde remarque. Les choses matérielles ne sont ici-bas que le signe et l'image des réalités morales. Eh bien, quand j'examine de nouveau cet instrument de piété que saint Dominique a été chargé par Dieu de mettre entre les mains des chrétiens, je vois que toutes les roses de ce bouquet de Marie sont unies l'une à l'autre et se soutiennent entre elles par un lien commun qui en fait un seul et même tout. Voilà le symbole de votre association. Il faut que tous ses membres soient étroitement unis, comme les grains du Rosaire dont chacun se rattache à celui qui le précède et à celui qui le suit. Non, je ne concevrais pas une association du saint Rosaire, dont la charité ne formerait pas l'âme et la vie ; où, par suite de je ne sais quels malentendus, l'on verrait se produire des rivalités jalouses, des divisions regrettables, des méfiances mal fondées ; où les questions de personnes prendraient le dessus et domineraient les seuls intérêts qu'il vaille la peine de mettre en avant, ceux de la foi et de la piété. Encore moins concevrais-je une telle association, si une malignité coupable s'exerçait sur quelques-uns de ses membres, si la médisance et la calomnie par-

(1) Allusion à certains tiraillements qui s'étaient produits dans l'Association.

venaient à y glisser leur venin. Dieu veuille que notre pieuse réunion ne soit jamais atteinte de ce fléau, et qu'elle présente constamment l'image de l'union la plus intime et de la charité la plus parfaite.

Je suis un peu long, Mesdames, et cependant je n'ai pas terminé. Après avoir développé les deux réflexions que je viens d'émettre, je voulais vous féliciter du zèle que vous avez déployé pendant mon absence, pour maintenir le bon esprit et élargir le cercle de votre association. Ces félicitations et ces remerciements, je les devrais tout d'abord au pieux et habile directeur que j'avais placé à votre tête. A son entrée en fonctions, quelques défections s'étaient produites dans vos rangs; je les ai regrettées, parce qu'elles m'ont prouvé une fois de plus que, même parmi les personnes de piété, il s'en trouve quelques-unes sur lesquelles les considérations humaines ont trop de prise, et qui ne se préoccupent pas uniquement de la gloire de Dieu et du culte de la Sainte Vierge. Mais, en dépit de ces défections pour lesquelles je ne veux pas me montrer trop sévère, votre pieux directeur avait su en peu de temps reconstituer l'œuvre du Rosaire Vivant, de telle façon qu'elle n'a jamais été plus florissante qu'elle ne l'est actuellement. Pourquoi faut-il qu'au moment où je me plais à lui payer le tribut de ma reconnaissance, j'aie à vous annoncer sa retraite et sa séparation d'avec nous. Guidé par l'esprit de dévouement qu'il possède à un si haut degré, M. l'abbé Vallet vient d'accepter une fonction importante qui l'éloigne de nous, du moins pour quelque temps. Le premier mouvement de mon cœur, ce fut de me charger moi-même de la direction du Rosaire. Mais mes occu-

pations ne me le permettent point. A l'heure présente, je dépends uniquement de Notre-Saint-Père le Pape qui, à chaque instant, peut me rappeler à Rome pour la grande œuvre du concile général. J'ai donc dû songer au remplacement de M. l'abbé Vallet ; et à cet effet, j'ai jeté les yeux sur l'un de ces Messieurs, dont je ne puis assez louer, outre le zèle et le talent, la sagesse de conduite, la douceur et l'aménitié du caractère. Je veux parler de M. l'abbé Baron, chapelain de Sainte-Geneviève.

Dès son retour de la campagne où il est allé chercher un repos bien mérité, il se mettra en rapport avec votre bureau, présidera vos réunions et règlera de concert avec moi tout ce qui pourra être profitable au succès de votre œuvre. Sous son habile direction, je ne dis pas j'espère, mais je suis fermement convaincu que l'association du Rosaire Vivant prendra de nouveaux développements et qu'elle deviendra ce qu'elle doit être à la veille du concile, une ligue puissante de prières pour la sainte Église de Dieu, et une œuvre féconde de sanctification pour chacun de ses membres.

SERMON

SUR

LE CULTE DES SAINTES RELIQUES[1]

Custodit Dominus omnia ossa eorum.
« C'est le Seigneur qui veille sur tous les ossements des saints. »
(Psaume XXXIII, 21.)

Mes Très Chers Frères,

Il ne suffisait pas à l'Église catholique d'avoir consacré un jour spécial à la mémoire de tous les saints, ni même d'avoir institué une octave solennelle pour célébrer dignement leurs vertus et leurs triomphes. Non contente de déchirer les voiles du monde visible pour nous faire contempler au séjour de la gloire les âmes des bienheureux, elle nous ramène dans les limites du temps et de l'espace ; et, après nous avoir montré ce qu'ils sont devenus dans le ciel, elle recueille avec soin ce qui reste d'eux sur la

(1) Prononcé en 1856, pendant l'octave de la Toussaint.

terre. Or, qu'est-ce qui nous reste ici-bas de ces grands serviteurs de Dieu, de ces frères aînés de la famille chrétienne ?

Il nous reste sans doute, et avant tout, le souvenir de leurs belles actions, la bonne odeur de leurs vertus, le parfum de leur vie, toutes ces choses enfin qui, à côté de leur céleste auréole, composent l'éclat de leur gloire temporelle. Mais, outre ce précieux héritage de lumière et de doctrine, en dehors de ces reliques spirituelles qui se conservent d'âge en âge dans la mémoire des hommes, il nous reste quelque chose de visible, de palpable, qui, à son tour, survit à la mort et échappe aux ravages du temps. Ce ne sont, à la vérité, que des ossements, de la poussière, de la cendre si vous le voulez ; mais ces ossements, ils sont sous la garde de Dieu ; mais cette poussière et cette cendre sont une semence féconde, pleine de bénédictions. L'Église donc, gardienne immortelle, divine dépositaire de tout ce qui est grand, de tout ce qui est saint, recueille pieusement les reliques des héros qui furent ses fils, les environne d'honneur et de respect ; et, les plaçant sur ses autels, elle dit à tous les siècles : Voici les restes de ceux qui ont combattu, qui ont vaincu, qui triomphent ; honorez-les, vénérez-les, car ce sont des dépouilles glorieuses ; Dieu a veillé sur elles, il les conserve, il leur communique la puissance et la fécondité. *Custodit Dominus omnia ossa eorum.*

Tels sont, Mes Frères, les sentiments si nobles et si pieux que l'Église catholique cherche à vous inspirer, chaque année, pendant cette octave de la Toussaint.

Rien n'est plus conforme à l'esprit du christianisme, ni mieux autorisé par la pratique de tous les siècles, que

la vénération des saintes reliques. Dès les premiers temps de l'Église, nos pères dans la foi s'estimaient heureux de pouvoir dérober à la fureur des païens les corps des confesseurs et des martyrs. L'empereur Julien avoue qu'avant la mort de saint Jean, on se rendait déjà au tombeau de saint Pierre et de saint Paul pour honorer leurs dépouilles mortelles. Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, les reliques de saint Ignace et de saint Polycarpe se conservaient avec soin au milieu des fidèles de Smyrne et d'Antioche, qui les tenaient renfermées dans des châsses comme des trésors inestimables. Quand les ossements d'Ignace furent portés sur les épaules de ses compagnons, de Rome à Antioche, au témoignage de saint Jean Chrysostome, on s'assemblait sur leur passage pour escorter triomphalement les restes de ce grand homme. Plus tard, lorsque la persécution obligea les chrétiens à se réfugier dans les catacombes, les reliques des martyrs y descendirent avec eux : c'est en présence de ces sublimes témoins de la foi naissante, c'est sur leurs tombeaux qu'on célébrait les saints mystères. Rien n'égalait le respect des fidèles pour ces ossements bénis : on les baisait avec transport, on les couronnait de fleurs, on les environnait de cierges allumés ; c'était, aux yeux des chrétiens, un dépôt sacré, une égide invincible, un gage assuré de la protection divine. Et pourquoi donc, Mes Frères, des transports si vifs et si ardents, pourquoi tant de cérémonies autour de quelques ossements arides et d'un peu de cendre froide ? D'où venait à cette poussière son excellence et sa dignité ? En d'autres termes, quelle est la raison intime du culte des reliques ? Pourquoi l'Église catholique a-t-elle à cœur de leur témoigner une

telle vénération ? La réponse à cette question fera tout le sujet de ce discours.

Pour bien comprendre à quel point les saintes reliques méritent notre respect, il faut que nous sachions d'abord ce qui fait la dignité du corps humain. Or, ce qui le relève dans l'échelle des êtres, ce qui lui donne une supériorité marquée sur le monde animal, c'est, M. T. C. F., son union avec l'âme. Ce n'est pas à dire que le corps humain ne soit déjà par lui-même quelque chose de très noble, un admirable ouvrage, un chef-d'œuvre de grâce et de proportions. Assurément il occupe le premier rang dans l'ordre extérieur et matériel, par la perfection de ses organes, par la dignité de son maintien, par la souplesse de ses mouvements, par la beauté de ses formes, par la finesse de ses tissus, par l'heureuse distribution et l'étroit enchaînement de toutes ses parties. Tout cela, sans doute, excite l'étonnement, mérite l'admiration. Aussi la science et la religion, l'éloquence et la poésie se sont-elles plu à célébrer de concert le merveilleux artifice du corps humain. Mais enfin, si belle, si parfaite que soit cette divine architecture, qu'est-ce, après tout, sinon de la matière, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus infime dans l'ordre de la création ? Si l'homme n'était qu'un assemblage de molécules, il ne différerait de tout ce qui l'environne que par une structure plus ou moins achevée, par une organisation plus ou moins délicate : en vain nous chercherions au milieu de cette contexture de chairs et d'os, de muscles et de nerfs, une dignité souveraine, une véritable grandeur. Qu'est-ce donc qui prête au corps humain ce caractère de noblesse qui l'élève au-dessus de tous les composés terrestres ?

Quelle est la source de son excellence et le principe de sa supériorité ?

Ah ! Mes Frères, c'est qu'il est uni à une substance immatérielle qui le pénètre et le domine ; qui, retraçant en elle-même l'image de la divinité, projette sur cette enveloppe grossière un reflet d'en haut ; c'est qu'il est animé, vivifié par un esprit dont la pensée, rapide comme l'éclair, rayonne sur sa face, illumine son front, se réfléchit dans son regard ; dont la volonté, non moins rapide que la pensée, met en jeu ses organes, dirige ses mouvements, règle son activité, applique ses sens ou les réprime, déploie ses forces ou les enchaîne. Par là, par cette union étroite et intime avec l'âme, foyer de l'idée, source du sentiment, siège de la volonté, le corps, ce vêtement matériel qu'un rien déchire, dissout et fait tomber en poudre, est associé aux plus hautes fonctions de l'intelligence, participe aux élans les plus sublimes, aux plus nobles inspirations du cœur, coopère aux actes les plus généreux et aux dévoûments héroïques. L'âme, dont il partage ainsi les peines et les travaux, les joies et les douleurs, l'âme, dont il devient le fidèle serviteur, le compagnon assidu, le confident intime, l'âme le soulève de la terre, le dégage des étreintes de ce monde extérieur et matériel, et, l'attirant dans une sphère supérieure, le fait monter avec elle dans les régions de la justice et de la vérité, pour le placer à côté des esprits, en face de Dieu !

C'est ainsi, Mes Frères, que le corps humain tire de son union avec l'âme son excellence et sa dignité. En s'unissant à lui, l'âme lui communique une inestimable valeur. Elle le rehausse, l'ennoblit, le transfigure pour ainsi dire,

puisqu'elle l'élève dans les régions de l'esprit, à la hauteur de Dieu : c'est par le corps qu'elle s'exprime, qu'elle se révèle au dehors, qu'elle se meut, qu'elle agit ; et, par suite, la noblesse de l'âme rejaillit sur le corps dont elle fait l'instrument de ses œuvres, sa manifestation extérieure et sensible, son incarnation vivante. Quel prodige, chrétiens ! mais aussi, pour le corps, quel mérite et quel honneur !

Mais quoi, Mes Frères, ne semble-t-il pas que je vienne de renverser ce que je voulais établir, à savoir, l'excellence et la dignité des reliques ? Car, si le corps humain tire de son union avec l'âme sa grandeur et sa noblesse, la mort, en séparant l'une de l'autre, ne va-t-elle pas exclure de ce qui reste du corps tout sentiment de respect et de vénération ? Non, chrétiens. La mort, sans doute, en brisant ce fragile édifice que nous sommes, réduit le corps à n'être plus bientôt qu'un semblant de lui-même, quelques ossements épars, sans lien, sans vie, sans nom. Mais ne croyez pas qu'il n'y ait plus aucune relation entre cette poussière aride, ces débris de l'existence humaine, et ce qui faisait naguère leur titre de noblesse, le principe de leur supériorité ; il y a toujours entre ces deux grandes choses, dont l'une demeure dans le temps, dont l'autre passe à l'éternité, il y a, dis-je, un double rapport, le souvenir d'un même passé et l'espérance d'un commun avenir. Ces os, ah ! ne les méprisez pas, respectez-les ! une âme a passé par là, une âme venue du ciel, une âme fille de Dieu. Ces os lui appartiennent encore : c'est son bien et sa propriété. Ces os, elle les a ennoblis par sa présence, elle y a attaché l'éclat de son nom et le mérite de ses œuvres ; elle y a laissé d'elle-même et de son excel-

lence. Ces membres desséchés ont été les témoins, les instruments de ses luttes ; ce sont les trophées de ses victoires, c'est le mémorial de sa vie. Et puis, ces os, un jour, germeront dans la tombe ; ils reverdiront, comme ces ossements arides que le prophète vit en songe dans les champs de Babylone ; l'esprit rentrera en eux ; ils reprendront la vie, ils s'uniront derechef à cette âme qui leur communiquait jadis tant de noblesse, et qui désormais les couvrira de sa gloire et de son immortalité.

Eh bien, que vous semble, Mes Frères ? Est-ce assez de motifs, pour qu'à la mort de l'homme doive survivre le respect de sa dépouille dernière ? Aussi, chrétiens, la vénération pour ces restes funèbres, dont la dignité se mesure sur celle de l'âme elle-même, a-t-elle traversé toute l'histoire de l'humanité. Israël va quitter l'Égypte : déjà les tribus se déploient, les familles se mettent en marche, Moïse les conduit. Qu'est-ce que j'aperçois au milieu de cette nation qui s'achemine en silence vers la terre prédestinée ? Des ossements, les ossements de Joseph, que l'Hébreu emporte avec lui dans sa fuite aventureuse à travers les déserts de l'Arabie : les ossements du patriarche, voilà son trésor, son palladium ; c'est le signe de ses promesses et le gage de ses espérances ! Des âpres solitudes où campent les fils d'Abraham avec les ossements du patriarche, suivez-moi, je vous prie, dans les forêts du Nouveau-Monde. Là, ce n'est plus un peuple enseigné par Dieu lui-même ; ce sont des races sauvages au milieu desquelles se conservent à peine quelques débris de la vérité : les voilà qui un jour lèvent leur camp et quittent le sol natal, pour aller planter leurs tentes sous un ciel nouveau, sur la terre étrangère. Elles

abandonnent leurs demeures, leurs biens, jusqu'à leurs troupeaux mêmes ; mais ce qu'elles chargent sur leurs épaules comme un fardeau précieux, ce qui les suivra dans leur course nomade, ce qu'elles porteront dans ces lointains climats comme leur seul héritage et leur unique fortune, ce sont les ossements de leurs pères. Si de l'état sauvage je passe au monde civilisé, si je pénètre au milieu de ces nations fameuses qui ont marqué leur passage sur la terre par d'impérissables travaux, je retrouve le même respect religieux pour les dépouilles mortelles de l'homme, dans ces urnes splendides qui les transmettent d'âge en âge, dans ces monuments qui semblent porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de leur excellence et de leur dignité.

Mais qu'ai-je besoin de m'arrêter au peuple juif et aux nations païennes, pour prouver que, toujours et partout, la vénération des hommes s'est attachée à ces restes funèbres qui résument toute une vie ? Vous, Mes Frères, qui avez mieux le sens de la grandeur morale et qui joignez aux leçons de la nature les inspirations de la foi, vous avez élevé ces hommages presque à la hauteur d'un culte ; et lorsqu'en traversant les rues de cette grande cité, vous rencontrez sur votre passage la dépouille mortelle d'un chrétien, je vois que vos têtes se découvrent, que vos fronts s'inclinent, qu'un saint tressaillement s'empare de vous-mêmes.

D'où vient, Mes Frères, ce respect involontaire, cette émotion spontanée à la vue d'un cadavre qu'un instant peut-être sépare de la corruption, qui bientôt, comme disait Tertullien, n'aura plus de nom dans aucune langue ? Ah ! c'est que votre œil y découvre le temple d'une âme,

le souvenir d'une vie honnête, l'espérance de l'immortalité bienheureuse. Voilà pourquoi ces débris de l'existence humaine conservent à vos yeux leur noblesse première et provoquent en vous le saisissement du respect.

Or, Mes Frères, si le corps humain emprunte ainsi à son union avec l'âme son excellence et sa dignité, de telle sorte que, même après la mort, ses membres déformés gardent encore un caractère de grandeur : plus cette âme se sera montrée généreuse, plus les membres qu'elle animait auront droit à vos honneurs. De là vient, Mes Frères, que, même dans l'ordre civil et politique, rien ne paraît plus vénérable que les dépouilles d'un homme qui a porté dans son corps un esprit supérieur, une âme féconde en conceptions ou puissante en œuvres. Voyez de quelle pompe, de quel éclat l'humanité environne les cendres d'un monarque, d'un héros, les restes d'un grand capitaine ou d'un profond penseur. Jadis l'ancienne Égypte ne croyait pas que les Pyramides, ces palais de la mort qui ont défié trente siècles, fussent des demeures trop fastueuses, pour renfermer dans leurs flancs de granit les ossements de ses rois. Vous aussi, peuples chrétiens, vous avez eu, vous avez encore vos Pyramides : ce sont vos Saint-Denis, vos Sainte-Geneviève, vos Westminster, ces nécropoles séculaires de la souveraineté, de la science et du génie. Que dis-je ? Non contents de recueillir les restes honorés de vos souverains, de vos grands hommes, sous les voûtes et dans les caveaux de vos plus belles basiliques, vous avez rassemblé dans vos palais jusqu'à ces objets qui ont touché leurs corps, qu'ils ont tenus dans leurs mains : un vêtement, une armure, que

sais-je? Toutes ces choses des vieux temps, ces reliques de l'histoire, vous ne les contemplez qu'avec respect, souvent même avec amour. Un globe, une épée, suffisent pour ressusciter à vos yeux ce Charlemagne qui, le premier de tous, vous a faits ce que vous êtes, les vainqueurs de l'Europe et les arbitres du monde. Un livre d'heures, usé par la prière, évoque devant vous la noble figure de saint Louis qui sut porter sur le trône de vos anciens rois l'héroïsme de la vertu. Ce culte du passé est digne d'une nation ; et quand un pays ne sait plus honorer ces témoins muets de sa longue histoire, on peut dire qu'il n'est pas loin de sa perte. Aussi, à deux moments solennels de notre époque, les deux plus grands peuples du monde ont-ils donné un illustre exemple du respect dont je parle.

Un jour, au commencement de ce siècle, dans cette île fameuse que Dieu semble avoir placée comme une reine au milieu des mers, la population de Londres se pressait sur les rives de la Tamise : roi, sujets, peuple, armée, tout est là. Un silence religieux règne dans les rangs de la multitude ; tous les regards sont tournés vers la Manche, les cœurs tressaillent et palpitent. Qu'est-ce que cela? Qu'attend ce peuple? Il attend les restes d'un héros, des restes que la victoire vient d'arracher aux flots de Trafalgar. Nelson paraît, que dis-je, Nelson? quelques parcelles de lui-même que la mort a épargnées. Eh bien! ces funèbres dépouilles, une nation entière les salue et les acclame ; la sépulture des rois s'ouvre devant elles ; et ce peuple, qui ne vénère plus les reliques des saints, honorera jusqu'au fanatisme les ossements d'un soldat. Ah! c'est qu'il n'est rien de plus naturel à l'homme que ce culte rendu à la mémoire de ceux qui ont été grands par la vertu, par la

science ou par la conquête. Et c'est pourquoi vous aussi, il y a peu d'années, vous êtes allés redemander à une île perdue de l'Océan les restes de cet homme qui avait brillé par l'élévation du génie, par la force du caractère, par l'éclat de ses œuvres, et qui avait reçu de Dieu la grâce de joindre aux faveurs de la fortune ce je ne sais quoi d'achevé, comme disait Bossuet, que donne le malheur. A l'approche de ces cendres, dont l'aspect faisait revivre à nos yeux une époque mémorable entre toutes, ce fut un mouvement électrique qui parcourut la France entière ; et maintenant qu'elles reposent, escortées de cent victoires, au milieu des débris de la grande armée, dans ce palais des infirmités glorieuses, dans ce temple des vieux souvenirs, on dirait que l'art et l'industrie sont impuissants à leur élever une demeure digne d'elles. Tant il est vrai que, toujours et partout, les dépouilles mortelles d'un homme ont été vénérées en raison de sa valeur et de son mérite !

Assurément, chrétiens, si je n'avais qu'à justifier ici devant vous le culte des reliques, je pourrais m'en tenir là : car personne ne saurait contester qu'il ait son fondement dans une loi de la nature et dans le cœur de l'humanité. Mais non, je veux pénétrer plus avant et rechercher avec vous la raison intime de ces hommages extraordinaires que l'Église rend aux reliques des saints. Or, comme nous venons de l'établir, c'est de son union avec l'âme que le corps, et par suite les restes du corps, tirent leur noblesse et leur dignité. Je suis donc à me demander ce que c'est que l'âme d'un saint et quelles qualités intrinsèques constituent sa supériorité morale. L'âme d'un saint ! Ah ! Mes Frères, c'est aussi l'âme d'un grand homme, mais

d'un homme grand selon Dieu ; d'un héros, mais d'un héros divin. La source de son excellence, le principe de sa grandeur, c'est plus que la science et plus que le génie, c'est la divinité elle-même. C'est Dieu qui réside dans cette âme ; qui, par sa grâce sanctifiante, la pénètre et la transforme ; qui en fait son temple, son sanctuaire, son tabernacle. Par cette union mystérieuse avec la divinité, l'âme acquiert comme un prix infini : chacun de ses actes, si modeste soit-il, participe de cette perfection supérieure et de cette beauté surnaturelle. C'est un héroïsme d'un genre nouveau et d'un caractère à part, l'héroïsme de l'humilité, de la chasteté, de la charité. On sent que de telles âmes n'agissent que sous l'impulsion d'En-Haut, et qu'un rayonnement divin revêt toute leur vie d'un merveilleux éclat.

Voilà, Mes Frères, ce qui assure à l'âme d'un saint une noblesse spéciale, devant laquelle pâlissent toutes les grandeurs de la terre. Mais cette parfaite dignité de l'esprit rejaillit naturellement sur le corps, comme la candeur de l'innocence a son reflet sur le front d'un enfant. Le fidèle serviteur de l'âme devient à son tour quelque chose de sacré. N'est-ce pas par le corps des saints que la grâce du Christ déploie toute son énergie, toute sa puissance et sa fécondité ? N'est-ce pas dans leur corps que se manifestent les effets sensibles de l'action divine sur l'esprit ? Leur corps n'est-il pas un vase d'honneur plein de la plus pure essence, l'organe du commerce surnaturel des saints avec Dieu, l'instrument de leur activité dans le monde ? N'est-ce pas de leurs lèvres que sont tombées ces paroles qui ont retenti partout comme un écho de la voix du Seigneur ? Cette prière si vive et si ardente,

qui sauvait les peuples et protégeait les empires, la prière, dis-je, n'est-elle pas sortie de leur bouche? Le miracle n'a-t-il pas jailli de leurs mains? Les souffrances de Jésus-Christ, et jusqu'à ses stigmates glorieux, ne sont-ils pas imprimés dans leurs membres? Oui, Mes Frères, c'est en toute vérité qu'on peut dire d'eux, mieux encore que des simples fidèles, qu'ils ont été les membres de Jésus-Christ. C'est Jésus-Christ, en effet, qui revit dans ses saints, qui s'incorpore à eux, qui s'identifie avec eux, de telle sorte qu'ils ne sont plus qu'un avec lui et avec son Père. Là est la vraie source de leur excellence et le principe de leur grandeur. Être un avec le Fils de Dieu, avec Dieu, quelle élévation! quelle dignité! Ah! ne dites donc plus seulement : Ce sont des hommes vénérables; dites plutôt : Ce sont des membres de Jésus-Christ, des organes de choix, par lesquels il lui a plu de manifester les prodiges de sa puissance et les merveilles de son amour, dont il a fait l'instrument de ses œuvres, le canal de ses bienfaits, la preuve palpable et vivante de sa divinité; par conséquent, il n'y a rien de plus noble et de plus grand, dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel, que l'âme et le corps des saints, puisque leur excellence est un reflet de la majesté divine.

Ne vous étonnez donc plus, chrétiens, de ce que l'Église rend un culte public aux reliques des saints. A ne voir sans doute que des ossements arides, de la cendre et de la poussière, on serait tenté de croire qu'il n'y a point là matière à tant d'honneurs; mais ce qui en fait des objets si précieux et un trésor inestimable, c'est que ces débris ont appartenu à une âme qui puisait dans son

union avec Jésus-Christ, dans son commerce avec Dieu, une dignité suréminente.

Quand le monde entoure de respect la tombe de ses héros, il honore dans ces restes le souvenir d'une grande vie, mais rien qui dépasse l'homme ou qui franchisse la terre : le savoir humain, le génie humain, le pouvoir humain. Voilà pourquoi ces démonstrations ne sauraient s'élever à la hauteur d'un culte. Nous aussi, Mes Frères, comme je le disais il n'y a qu'un instant, nous avons nos vaillants et nos preux. C'est la glorieuse compagnie de nos apôtres, c'est l'héroïque lignée de nos martyrs, c'est l'immortelle phalange de nos confesseurs, c'est la couronne de nos vierges, c'est toute la race illustre des serviteurs de Dieu, toute la descendance divine de Jésus-Christ. Nous aussi, nous environnons d'une pieuse vénération leurs restes sacrés, les humbles trophées de leurs conquêtes spirituelles et de leurs victoires pacifiques, les instruments de leurs souffrances, les chaînes de leur captivité : ce sont là, Mes Frères, les saintes dépouilles de nos héros, des héros de la foi et de la charité ; c'est le musée de nos princes, de ceux qui ont étendu par le monde la souveraineté de la croix et de l'Évangile. Ce que nous honorons dans leurs reliques, ce n'est pas l'éclat d'une brillante renommée, mais le triomphe de la vertu fécondée par la grâce, et un caractère divin qui s'imprime jusque sur leur tombeau. De là vient, Mes Frères, qu'il s'attache à ces reliques un culte religieux ; que, suivant l'expression de l'Écriture, ces ossements bénis germent au sein de la mort ; que le miracle s'échappe par intervalles de cette poussière féconde ; qu'au contact d'un corps sanctifié par la grâce, parfois

nos forces se raniment, nos infirmités disparaissent, la vigueur renaît dans notre corps et la paix dans notre esprit. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Dieu prête ainsi une vertu merveilleuse à la dépouille de ses bons serviteurs, qu'il exalte après leur mort ceux qui l'ont glorifié dans leur vie? Est-ce que la grâce sanctifiante n'a pas imprimé à cette chair un caractère surnaturel et divin? Est-ce que l'humanité sainte du Verbe de Dieu n'a point pénétré dans ce corps sous les voiles mystérieux du Sacrement? Est-ce que l'Esprit de Dieu, cet Esprit au souffle fécond, n'a pas répandu dans ces os une sève vivifiante? Ces membres n'ont-ils pas été les membres privilégiés et glorieux de Jésus-Christ? Donc, Mes Frères, il était naturel, il était logique, que le corps des saints tirât sa vertu et son efficacité de ce qui faisait sa grandeur, et qu'après avoir participé à la vie et à la perfection de Dieu, il eût part également, dans une certaine mesure, aux prérogatives de la toute-puissance.

Voilà, Mes Très Chers Frères, le titre authentique et éclatant qui vaut aux reliques des saints l'hommage de notre vénération. L'Église catholique a compris que la demeure d'un esprit sanctifié par la grâce est comme un temple marqué à tout jamais d'une onction divine; et elle a voulu, dans cette octave solennelle, associer les corps mêmes des saints au culte qu'elle rend à leurs âmes béatifiées. Vos pères, d'ailleurs, ne le comprenaient pas autrement; et ils se faisaient honneur d'avoir au milieu d'eux de ces débris immortels, de ces dépouilles précieuses, de ces restes puissants. Aussi, dans les jours de péril, aux moments critiques de votre histoire, alors que l'étranger menaçait votre ville, ou bien qu'un mystérieux

fléau promenait le long de vos rues le deuil et la tristesse ; lorsque, invisible et souveraine, la mort envahissait la demeure de vos familles, et qu'étendant son voile funèbre autour de la cité, elle frappait depuis le premier-né de Pharaon sur les marches du trône, jusqu'au fils du plus humble citoyen ; qu'elle passait et repassait sur vos têtes comme l'ange du Seigneur sur le camp de l'Assyrien : alors, dis-je, on voyait vos ancêtres, vos princes, vos magistrats, vos prêtres, se diriger vers une de ces collines qui dominent la Seine ; et là, chargeant sur leurs épaules la châsse qui renfermait les reliques d'une humble bergère, devenue votre illustre patronne, ils allaient la placer au cœur de la ville, sous les voûtes de la métropole, comme une arche de salut capable de conjurer du même coup les maux de la terre et les fléaux du ciel. Telle est, chrétiens, la vertu merveilleuse que la foi de vos pères leur faisait découvrir dans les reliques des saints ; voilà ce que vous y trouverez vous-mêmes, si, secouant l'indifférence du siècle, et plus respectueux de vos vieilles traditions, vous savez apprécier à leur juste valeur les mérites de la sainteté. Mais de quoi nous servirait-il de vénérer ces ossements bénis, si, au lieu de transformer notre propre corps en un temple agréable au Seigneur, nous en faisions le siège du mal et l'instrument du péché ? Ah ! Mes Très Chers Frères, puissions-nous conserver dans notre âme la vie divine ! Puissions-nous glorifier Dieu dans nos corps, afin qu'un jour nos membres desséchés se raniment au souffle de l'Esprit, et qu'ils participent, sinon, comme les reliques des saints, à la puissance miraculeuse du Christ, du moins à son immortalité triomphante ! Ainsi soit-il.

UNIVERSITAS

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

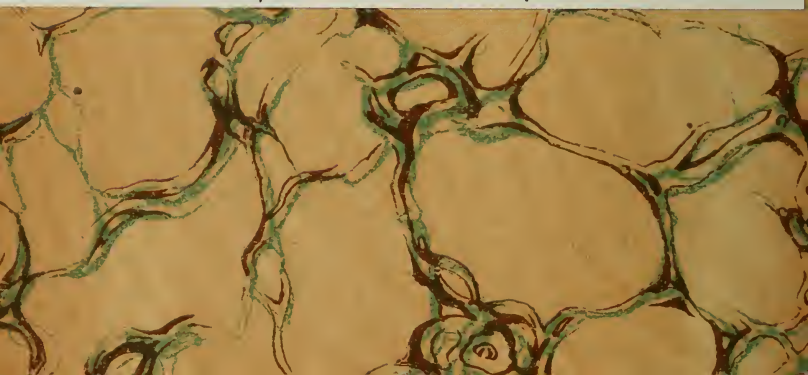
Préface de l'éditeur 5
Premier sermon sur l'Incarnation du Verbe : l'Incarnation du Verbe, prodige de puissance 17
Deuxième sermon sur l'Incarnation du Verbe : l'Incarnation du Verbe, chef-d'œuvre de sagesse 33
Sermon sur l'Immaculée-Conception 49
Troisième sermon sur l'Incarnation du Verbe : l'Incarnation du Verbe, cause première et fin dernière de l'établissement du règne de Dieu parmi les hommes. (Pour le jour de Noël.) 69
Première allocution sur la fête de Noël. 93
Deuxième allocution sur la fête de Noël. 99
Prône à Sainte-Geneviève : trois dévotions chères aux Parisiens ; souhaits de bonne année 105
Sermon sur l'Église catholique, société divine. 113
Sermon sur le Salut 131
Sermon sur les sept paroles de Notre-Seigneur en croix . . . 145
Allocution pour le jour de Pâques. 205
Allocution pour le jour de l'Ascension 211
Sermon pour le jour de la Pentecôte 217
Allocution pour le jour de la Pentecôte. 233
Sermon sur la sainte Trinité 239
Petite homélie sur la fête de saint Pierre 253
Sermon sur Jésus-Christ, pontife de l'humanité 259
Allocution pour la procession de l'Octave de la Fête-Dieu. . . 271
Sermon sur l'Eucharistie 279
Sermon sur la présence réelle. 297
Premier sermon pour une adoration perpétuelle 319

Deuxième sermon pour une adoration perpétuelle 333
Sermon pour la fête de l'Assomption. 347
Sermon sur le triomphe de la croix 365
Allocution aux associées du Rosaire. 381
Sermon sur le culte des saintes reliques 389

Angers, imp. Germain et G. Grassin. — 1300-95.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due



a39003 011256400b
FREPPEL, CHARLES EMILE
SERMONS INEDITS.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 11 11 4